
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

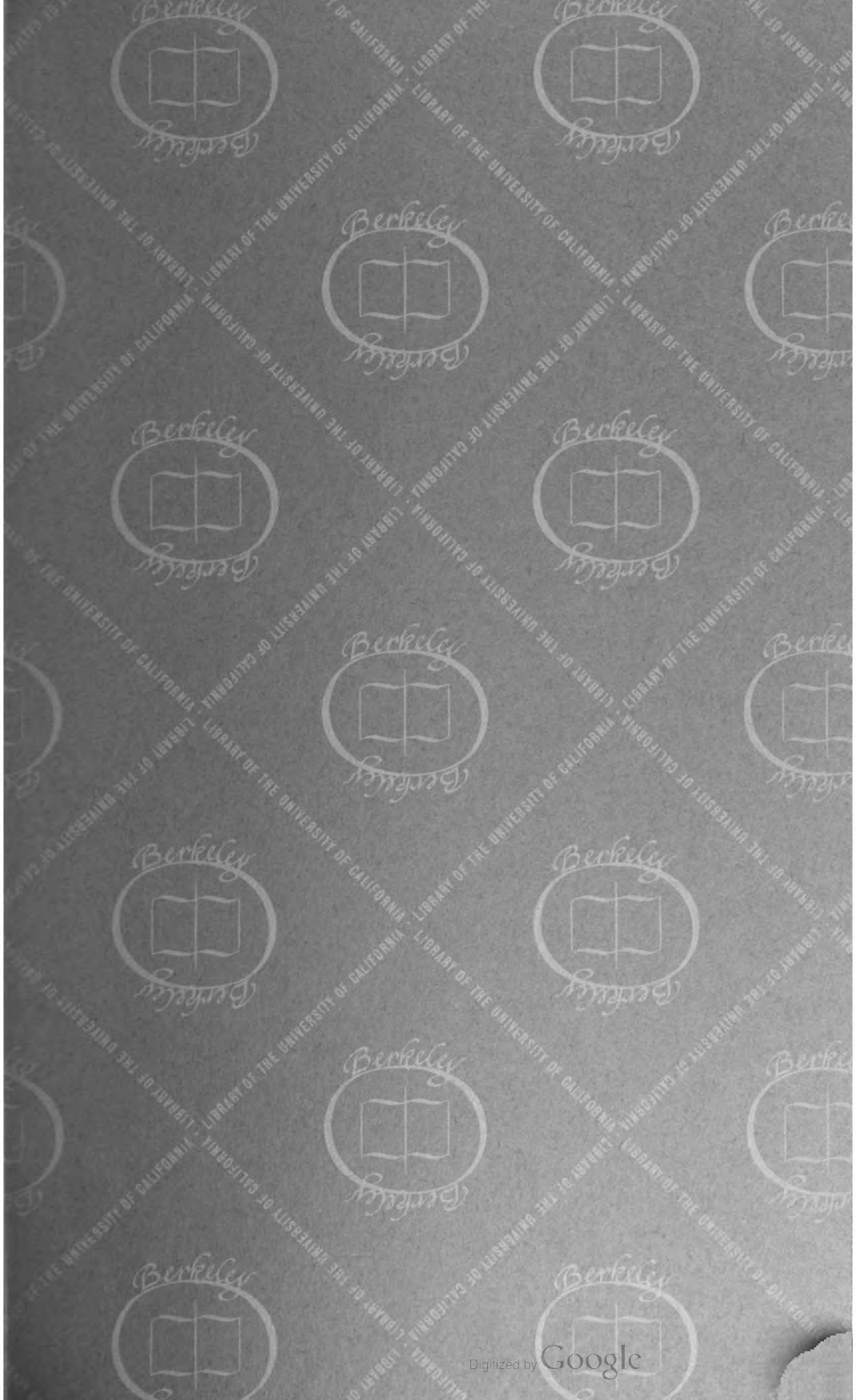
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Revue savoisienne

Académie florimontane, Annecy





REVUE
SAVOISIENNE

REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

1907

48^{ME} ANNÉE

ANNECY
IMPRIMERIE J. ABRY
ÉDITEUR

—
1907

*La Société Florimontane laisse à chaque auteur la responsabilité
entière des opinions qu'il émet.*

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Présidents d'honneur : MM. C. DUNANT * † I, conseiller de préfecture honoraire et le docteur THONION I, ancien député.

Trésorier d'honneur : M. Jean RITZ † O † I, compositeur de musique.

Président : M. C. MARTEAUX I A, professeur agrégé au Lycée Berthollet.

Vice-Présidents : MM. Charles BUTTIN, notaire à Rumilly et Max BRUCHET I, archiviste départemental.

Secrétaire : M. Marc LE ROUX I, docteur ès-sciences, conservateur du Musée.

Secrétaire-adjoint : M. Isidore NANCHE I A, chirurgien-dentiste.

Bibliothécaire : M. J. DÉSORMAUX I A, professeur agrégé au Lycée Berthollet.

Archiviste : M. Joseph SERAND.

Trésorier : M. François GARDIER.

Comité de rédaction : MM. MARTEAUX, LE ROUX, NANCHE, BUTTIN, BRUCHET, DÉSORMAUX, GONTHIER et GUERBY.

Directeur de la Revue : M. LE ROUX.

MEMBRES HONORAIRES.

- | DATES
d'admission | MM. |
|----------------------|--|
| 1882 | BALLIARD Charles, à New-York. |
| 1906 | BORSON (le général) G O * I, ancien président de l'Académie de Savoie, à Chambéry. |
| 1902 | CAMUS Jules I * †, professeur à Turin. |
| 1872 | CHANTRE Ernest * †, sous-directeur du Museum des sciences naturelles de Lyon. |
| 1900 | S. A. I. M ^{re} le Grand-Duc CONSTANTIN CONSTANTINOVITCH, président de l'Académie impériale des sciences de St-Pétersbourg. |
| 1903 | COSTA DE BEAUREGARD (le marquis) C * †, membre de l'Académie française, à Paris. |
| 1906 | COURTOIS D'ARCOLLIÈRES, secrétaire perpétuel de l'Académie de Savoie, à Chambéry. |
| 1882 | DEMOLE Eugène, conservateur du médaillier de Genève. |
| 1906 | DESCÔTES François, Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, avocat, président de l'Académie de Savoie, à Chambéry. |
| 1874 | DUFOUR Th., directeur honoraire de la Bibliothèque de Genève. |
| 1904 | DUFOUR-VERNES, archiviste d'Etat à Genève. |
| 1898 | FOUQUET (D ^r) A, officier de l'Osmanieh. chevalier de S ^{te} -Anne de Russie, au Caire. |
| 1884 | HOLLANDE I * †, directeur de l'Ecole préparatoire à l'enseignement supérieur, à Chambéry. |
| 1900 | MANNO Antonio (le baron) G C * G C †, membre de l'Académie des sciences, à Turin. |
| 1872 | PAPIER * I, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie). |
| 1872 | RÉGNIER Antony I, peintre, à Marseille. |
| 1881 | REUIL, géologue, à Chambéry. |
| 1888 | REVON Michel †, professeur de littérature orientale à la Sorbonne. |
| 1885 | RITTER Eugène, professeur à l'Université de Genève. |
| 1900 | THEURIET André O †, membre de l'Académie française. |

MEMBRES EFFECTIFS.

MM.

- | | |
|------|---|
| 1887 | ALLART, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy-le-Vieux. |
| 1903 | AUSSEDAI Louis, ingénieur des Arts et Manufactures, à Annecy. |
| 1900 | BALLEYDIER I, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble. |
| 1906 | BARUT Jules, directeur de l'usine du Giffre, à Annecy. |
| 1904 | BELLIER-KLECKER (M ^{me}), à Sèvres (Seine-et-Oise). |
| 1886 | BLANCHARD, inspecteur des Forêts, à Gex. |
| 1907 | BLANDIN Henri, receveur des Domaines, à Annecy. |
| 1890 | BOCH Louis * I A, architecte, ancien maire d'Annecy. |
| 1896 | BOIRET I A O * †, professeur départemental d'agriculture, à Annecy. |
| 1904 | BONALD, administrateur de la Caisse d'épargne, à Annecy. |
| 1876 | BOUCHET Pierre, négociant, ancien maire d'Annecy. |
| 1905 | BOUQUET, lieutenant au 11 ^e bataillon de chasseurs alpins, à Annecy. |
| 1892 | BRUCHET Max I, archiviste départemental à Annecy. |
| 1896 | BUTTIN Charles, notaire, à Rumilly. |
| 1903 | CARLE, lieutenant au 30 ^e de ligne, à Annecy. |
| 1895 | CARNOT François * †, député, ingénieur des Arts et Manufactures, à Paris. |

- 1874 CARRON Jacques, avocat, à Annecy.
 1905 CATTIN, notaire, à Annecy.
 1891 CHARVIER J., architecte-expert à Annecy.
 1879 CHATELAIN Maurice, notaire, à Faverges.
 1874 CHAUDIER J.  I, architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
 1874 CHEVALIER Etienne, prévôt de la cathédrale, à Annecy.
 1903 COSTA DE BEAUREGARD (C^{te} Olivier), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
 1890 CROLARD Al., ingénieur des Arts et Manufactures, à Cran-Gevrier.
 1897 CROLARD Francis, directeur de l'exploitation du tramway Annecy-Thônes, à Annecy.
 1897 CROSET F. , ancien économe de l'Hôpital d'Annecy.
 1906 CROYN A.  A, directeur des Contributions indirectes, à Annecy.
 1906 DÉPOLLIÉ Louis, imprimeur, à Annecy.
 1906 DESCHAMPS, conducteur des Ponts et Chaussées, à Bonneville.
 1896 DÉSORMAUX  A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 DESPINE Antoine, à Annecy.
 1892 DOMENJOUR Henri, percepteur, à Faverges.
 1907 DOUXAMI H., maître de conférences à la Faculté des Sciences, à Lille.
 1901 DUCLOZ   I  I  I, imprimeur à Moûtiers.
 1898 DUMONT  I, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1852 DUNANT Camille   I  I  I, conseiller de Préfecture honoraire, à Annecy.
 1885 DUPLAN  I, ancien magistrat, à Evian-les-Bains.
 1889 DUPONT François   A O  O  I, ingénieur-chimiste, à Paris.
 1897 DUSSAIX, propriétaire à Megève.
 1879 DUVAL  A, sénateur de la Hte-Savoie, à Collonges-sous-Salève.
 1904 FAVRE Asghil, étudiant en médecine, à Faverges.
 1906 FAVRE-LORRAINE, propriétaire, à Saint-Jean de Sixt.
 1900 FENOUILLET  A   I, instituteur honoraire, à Savigny, par Valleiry.
 1901 FERRERO Marius, maire d'Annecy.
 1906 FITREMANN   I, proviseur honoraire, à Annecy.
 1898 FONTAINE Antoine, architecte ordinaire des Monuments historiques, à Annecy.
 1907 FOURNIER Auguste , maire d'Annecy-le-Vieux.
 1901 FREY Charles, conseiller municipal, à Annecy.
 1892 FRÉZAT Simon, à Bonneville.
 1906 GALLEY, docteur en médecine, à Annecy.
 1883 GALLIARD Louis, docteur en médecine, à Annecy.
 1906 GARDIER François, à Annecy.
 1905 GAVE (l'abbé), professeur au Pensionnat d'Uvrier, par Saint-Léonard (Valais).
 1897 GELEY Gustave, docteur en médecine, à Annecy.
 1904 GENEVOIS, docteur en pharmacie, à Annecy.
 1893 GERMAIN, directeur de l'école primaire de Thonon-les-Bains.
 1903 GEX Albert, instituteur en congé, à Limonest (Rhône).
 1904 GONNET  A, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1892 GONTHIER, chanoine honoraire, aumônier des Hospices, à Annecy.
 1886 GRIVAZ Louis  A, notaire, à Annecy.
 1894 GUERBY  I, professeur au Lycée Berthollet, à Annecy.
 1896 GUILLERMIN, percepteur de Gevrier, à Annecy.
 1898 GUINIER , inspecteur des Forêts en retraite, à Annecy.

VIII

- 1906 GUINIER Philibert, professeur de botanique à l'Ecole forestière, à Nancy.
- 1906 HÉRISSON Jean, imprimeur à Annecy.
- 1905 LAVOREL J.-M., chanoine, à Annecy.
- 1901 LAYDERNIER Léon, banquier, à Annecy.
- 1891 LE ROUX Marc  I, docteur ès-sciences, bibliothécaire et conservateur du Musée d'Annecy.
- 1882 LEVET Eugène O , commandant chef du génie, à Nice.
- 1891 MARTEAUX C.  A, professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.
- 1894 MEYER  I, inspecteur d'Académie, à Annecy.
- 1906 MICHEL Amédée, conseiller général, à Thônes.
- 1893 MILLET  A , ingénieur des Ponts et Chaussées, à Annecy.
- 1885 MIQUET François  A, receveur particulier des Finances, à Commercy.
- 1906 MOISY, professeur de musique, à Annecy.
- 1899 MONNET (M^{lle}), à Annecy.
- 1903 MURGIER Jules, chirurgien-dentiste, à Annecy.
- 1874 NANCHE Isidore  A, chirurgien-dentiste, à Annecy.
- 1901 OGIER (l'abbé), à Annecy.
- 1906 ORLYÉ Philibert (d'), propriétaire, à Menthon.
- 1906 ORLYÉ Jean (d'), licencié ès-sciences, à Paris.
- 1906 PARAZ, pharmacien à Annecy.
- 1902 PÉRILLAT, ancien administrateur du Bon Marché, à Paris.
- 1902 PERNOUD, architecte, à Annecy.
- 1888 PHILIPPE Charles  A, principal du collège de Moissac (Tarn-et-Garonne).
- 1894 PICCARD Louis (le chanoine), aumônier du collège de Thonon.
- 1897 RAILLON  A, architecte départemental, à Annecy.
- 1903 REY, procureur de la République, à Saint-Jean de Maurienne.
- 1889 RICHARD Auguste , greffier du Tribunal, à Annecy.
- 1901 RICHARD J., géomètre en chef du Cadastre, à Annecy.
- 1874 RITZ Jean  O  I, compositeur de musique, à Annecy.
- 1894 ROBERT Victor, à Annecy.
- 1905 ROLLIER Pétrus, à Annecy.
- 1865 ROUSSY DE SALES (le comte de)  O , à Thorens.
- 1906 RUPHY Charles, entrepreneur de transports, à Annecy.
- 1897 SAUTIER-THYRION, à Lyon.
- 1901 SCHOENDOERFFER O   A, ingénieur en chef de la Hte-Savoie.
- 1891 SERAND Joseph, archiviste-adjoint, à Annecy.
- 1901 SEYSSSEL-CRESSIEU (le c^{te} Marc de) , château de Musin, à Belley.
- 1902 TERRIER Auguste   A, secrétaire général du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, à Paris.
- 1871 THONION  I, docteur en médecine, ancien député, à Annecy.
- 1874 TISSOT (l'abbé), curé de Cluses.
- 1906 TROLLIET, rédacteur à la Caisse d'épargne postale, à Annecy.
- 1904 VARRAY, docteur en médecine, à Annecy.
- 1897 VERNAZ C   A, président de la Société d'agriculture de Thonon.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

- 1900 BOSSON, pharmacien, à Saint-Jeoire.
- 1907 D^r DINO MURATORE, professeur à Turin.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

48^{ME} ANNÉE

1^{ER} TRIMESTRE 1907

ANNECY
IMPRIMERIE J. ABRY

ÉDITEUR

—
1907

SOMMAIRE DU N° 1 :

Liste des membres de la Société Florimontane.

Séances des 15 janvier, 6 février et 6 mars 1907.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX. Etudes philologiques savoisiennes : Essai de grammaire.

Charles MARTEAUX. Voies romaines de la Haute-Savoie : Voie romaine de Condate à Genava et chemins secondaires (*avec figures*).

Ph. GUINIER. Le Roc de Chère (étude phytogéographique) (*suite et fin*).

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie ou Dictionnaire des noms populaires de nos plantes (*suite*).



Maison recommandée

Rien à payer d'avance

8 JOURS A L'ESSAI

A. DUVAL, Opticien

ANNECY (Haute-Savoie)

Maison

entièrement

de confiance



Adresse télégraphique

Jumelle Duval

Annecy



Jumelle d'Artillerie Supérieure

Portée 30 kilomètres

Hauteur développée 220m/m

— fermée 175m/m

Objectif 58m/m

Renfermée dans un fort étui sellerie.

PRIX : 60 FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle Mignonnette Supérieure

Portée 15 kilomètres

Hauteur développée 100m/m

— fermée 075m/m

Étui sellerie noir ou jaune

PRIX : 50 FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle d'Artillerie Simple

Portée 25 kilomètres

Mêmes dimensions que la précédente

Renfermée

dans un fort étui sellerie

PRIX : 50 FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle Mignonnette Simple

Portée 8 kilomètres

Renfermée

dans un étui peau de chamois

PRIX : 18 FRANCS — 3 fr. par mois

Jumelle d'Etat-Major

Portée 22 kilomètres

Hauteur développée 175m/m

— fermée 120m/m

Grandeur des objectifs 43m/m

Renfermée dans un étui sellerie

PRIX : 50 FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle petit modèle

Portée 8 kilomètres

Hauteur développée 110m/m

— fermée 080m/m

Renfermée

dans un étui chagrin souple

PRIX : 15 FRANCS

GRANDE FACILITÉ DE PAIEMENT

Demander le Catalogue de grand luxe 1907

— Gratuit —

Célèbres Gorges du Fier



Ligne PARIS-AIX-LES-BAINS-ITALIE

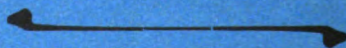
Sur le parcours d'Aix-les-Bains, Annecy, Chamonix

Station de Lovagny-Gorges-du-Fier

à 10 minutes d'ANNECY (H^{le}-Savoie)



*40 ans d'existence. Plus de 800.000 visiteurs.
Galeries de construction parfaite, à 5 minutes de la station.
Abîmes justement reconnus et classés
parmi les curiosités les plus saisissantes des Alpes
Longueur 300 mètres. Profondeur 60 mètres.
Mer de rochers.*



Chalet-Restaurant à l'entrée des Galeries

tenu sous le contrôle de la Société

TÉLÉPHONE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 15 janvier 1907 (Assemblée générale annuelle).

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

Sont présents : MM. BUTTIN, CARLE, AL. CROLARD, DÉSORMAUX, DESPINE, FONTAINE, FREY, GARDIER, GUERBY, GUINIER, LAVOREL, LAYDERNIER, LE ROUX, MARTEAUX, NANCHE, RUPHY, SERAND, TROLLIET.

En ouvrant la séance le PRÉSIDENT fait part du décès de M. BELLY, membre actif de la Florimontane depuis 1887, qui s'occupa avec succès de littérature et publia quelques articles dans la *Revue savoisiennne*.

LE PRÉSIDENT rappelle en termes émus la perte de M. G. CANTON, professeur au Lycée Berthollet, qui, bien que ne faisant pas partie de la Société, s'était acquis parmi les Florimontans de solides amitiés. Tous ceux qui ont apprécié son esprit original et sa lumineuse intelligence seront profondément affectés par cette mort prématurée. La Société adresse aux familles Belly et Canton l'expression de ses plus sympathiques condoléances.

M. CORCELLE envoie sa démission de membre actif de la Société.

LE SECRÉTAIRE donne lecture du procès-verbal de la dernière séance dont la rédaction est adoptée.

Il est procédé au vote sur la candidature proposée à la dernière réunion. A la suite du dépouillement du scrutin M. BLANDIN est proclamé membre effectif de la Société Florimontane.

L'ordre du jour appelant aux termes du règlement, le renouvellement du bureau, sont élus :

Président : M. MARTEAUX.

1^{er} Vice-Président : M. BUTTIN.

2^e Vice-Président : M. BRUCHET.

Secrétaire : M. LE ROUX.

Secrétaire-adjoint : M. NANCHE.

M. DÉSORMAUX, ancien trésorier, en raison de ses occupations, désire résilier ses fonctions et demande que l'on reporte les voix qu'il obtiendrait sur un autre nom.

M. GARDIER est nommé *trésorier*.

Bibliothécaire : M. DÉSORMAUX.

Sur la demande de M. SERAND, archiviste-bibliothécaire, qui désire se consacrer complètement au classement des archives, M. Serand est nommé simplement *archiviste*.

Directeur de la Revue. Lors de l'assemblée générale de 1906, on avait décidé de scinder la direction de la *Revue* en nommant M. Le Roux, directeur pour la partie scientifique, et M. Bruchet, directeur pour la partie historique. Le président informe la Société que M. Bruchet désire résilier ses fonctions et propose que l'on nomme comme par le passé un directeur unique.

M. LE ROUX est nommé directeur de la *Revue*.

Comité de rédaction : MM. MARTEAUX, BUTTIN, BRUCHET LE ROUX, NANCHE, membres de droit; sont adjoints : MM. DÉSORMAUX, GONTHIER, GUERBY.

Il est décidé que M. DÉSORMAUX conservera les fonctions de trésorier jusqu'à l'apurement des comptes nécessités par le règlement de la facture de l'imprimeur, le dernier fascicule de la *Revue* pour 1906 n'étant pas encore paru. M. Désormaux fera en conséquence la lecture du compte-rendu financier à la séance de février et remettra les comptes à M. GARDIER qui accepte.

Deux membres font observer, avec le trésorier sortant, qu'il serait plus régulier que la liquidation des comptes fût terminée en janvier et présentée à l'assemblée générale dans la séance annuelle. Il en sera fait ainsi à l'avenir en hâtant la publication du dernier fascicule de la *Revue* qui paraîtra fin décembre.

M. NANCHE présente la candidature de M. FOURNIER, maire d'Annecy-le-Vieux.

M. LE ROUX montre un éperon à pointe du XI^e ou XII^e siècle, trouvé dans un jardin aux Salomons, et gracieusement offert au Musée par M. Sondaz, répétiteur au Lycée d'Annecy.

LE MÊME fait part d'un don important fait au Musée par M. Crolard, d'échantillons de papiers et des matières premières utilisables pour l'industrie de la papeterie provenant du Tonkin et de l'Indo-Chine.

M. SERAND revient sur le projet d'assurances de la bibliothèque florimontane. Notre collègue M. Ch. RUPHY qui est chargé de cette opération veut bien abandonner généreusement la première prime d'assurances au profit de la Société. Remerciements sincères.

M. FREY offre un certain nombre de livres pour la bibliothè-

que de la Société. Cette proposition est acceptée avec empressement et reconnaissance.

M. DÉSORMAUX fait la communication suivante sur un *Glossaire du Français régional parlé en Savoie* :

« Depuis la publication du *Dictionnaire Savoyard*, j'ai recueilli les éléments d'un *Glossaire du Français régional parlé en Savoie*, en dépouillant les ouvrages principaux des écrivains originaires de cette contrée, ainsi que les journaux locaux, et en notant, à l'occasion, les expressions usitées dans la conversation de nos concitoyens. Nombre d'entre eux peuvent croire, nous avons souvent l'occasion de le constater, que telle de ces locutions savoisiennes a cours dans la plus grande partie de la France, alors qu'elle est seulement un des fruits de notre terroir, fruit parfois très savoureux. J'ai parcouru également les récits des voyageurs et des romanciers qui, en décrivant « les choses et les gens de Savoie », n'hésitent pas à employer les termes provinciaux qu'ils jugent nécessaires ou caractéristiques.

« La communication que j'ai faite au dernier Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, à Aix-les-Bains, sur *Le français parlé en Savoie*, peut être considérée comme la préface de ce nouveau Glossaire. Avant de le confier à l'impression, je serai heureux de soumettre à votre discussion, lors des séances de la Société Florimontane, un certain nombre d'articles concernant les expressions les plus intéressantes, sans m'astreindre ici à l'ordre alphabétique. Permettez-moi d'ajouter que toutes les additions et rectifications que l'on voudra bien me transmettre seront toujours accueillies avec un très vif plaisir. »

M. Désormaux étudie ensuite dix expressions usitées dans le français régional ou local, choisies parmi les plus intéressantes ; il en donne l'étymologie et les différents sens, en spécifiant les régions où elles sont employées. Il rapproche ces vocables, lorsqu'il y a lieu, des termes analogues usités dans les régions limitrophes de la Savoie, dans l'ancien ou le moyen français. Enfin il cite pour chacun d'eux une série d'exemples empruntés aux écrivains ou aux documents locaux.

M. MARTEAUX offre au Musée quelques objets gallo-romains récoltés au cours de ses excursions et qui seront plus amplement décrits dans son travail sur la voie romaine de Condate à Genève : 1° des débris de vases noirs et rouges, avec la marque *Secundi Of*, un fragment de briques avec excavations

produites sur l'argile crue, provenant du mas de Borzy, à Sillingy ; 2° un rognon d'argile moulé, trouvé dans un déblai à Chantepoulet, près de Chaumontet ; 3° des fragments de bronze, clous, rondelle, bouton, ténon en fer et poteries diverses qui lui ont été donnés par M. Dupont, de la Bovière, à Mésigny, et qu'il a recueillis dans sa propriété.

LE PRÉSIDENT rend compte qu'il résulte des conclusions du Jury de poésie pour le concours de 1906, que, étant donné la faiblesse des pièces présentées dont aucune n'a été jugée digne d'une récompense, la somme de 200 fr. affectée à ce concours n'a pas été distribuée.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 6 février 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

Th. CLAPAREDE : *Une Famille de Savoie amie de Genève. Les d'Alinge*, 1 br. in-12, Genève, 1906. (Don de l'auteur.)

Il est procédé au vote sur la candidature proposée à la dernière réunion. A la suite du dépouillement du scrutin, M. Auguste FOURNIER est proclamé membre actif de la Société.

LE PRÉSIDENT donne la parole à M. DÉSORMAUX, pour la lecture du compte-rendu financier relatif à l'année 1906.

Cette année, de même que la plupart des années précédentes, il n'a pas été possible au Trésorier de soumettre à votre approbation, lors de l'Assemblée tenue au mois de janvier, la gestion financière de l'année écoulée. Le dernier fascicule de la *Revue* n'ayant pas encore paru, toutes les factures n'ont pu être présentées au Trésorier avant cette date. De plus, il vous restait à ratifier les conclusions présentées par le Jury du Concours de Poésie. C'est pour ce motif que le Trésorier sortant, conformément à votre décision et sur la prière du Bureau, a dû continuer sa gestion jusqu'à l'apurement de la comptabilité.

Voici d'abord quelques chiffres, pour ceux de nos collègues qui aimeraient les statistiques.

Pendant l'année 1906, la Société Florimontane a compté :

A) Membres honoraires : 18. — Membres actifs : 103. — Membres correspondants et abonnés : 54.

B) Membres décédés : H. 2 ; A. 1 ; C. 2. — Membres démissionnaires : 3. — Membres admis en 1906 : H. 3 ; A. 17.

Sociétés savantes correspondantes échangeant leurs publications avec la *Revue savoisienne* : France, 62 ; Etranger, 31 ; Journaux, 4.

Cette petite statistique n'est-elle pas une preuve évidente de la vitalité de notre Société ?

Voici maintenant le bilan de l'exercice 1906 :

A) RECETTES.

En caisse au début de l'année	1,130 85
Intérêts des fonds placés	40 61
Cotisations des membres actifs	1,214 55
Abonnements à la <i>Revue savoisienne</i>	321 95
Ventes et profits divers	9 10
Prix des Beaux-Arts (fondation Andrevetan avec le concours de la Municipalité)	400 »
TOTAL.	3,117 06

B) DÉPENSES.

Service de la <i>Revue</i> (factures Abry, à compte).	700 »
Clichés (fourniture A. Barbier, note Ph. Guinier).	244 35
Bibliothèque (achat)	15 25
Correspondance du Bureau pour la <i>Revue sav.</i>	18 70
Frais de recouvrements	27 85
Dépenses diverses (balayage de la salle, étrennes du facteur).	7 »
Médaille offerte à M. Suisse (fr ^{es} Leclère et Grillet).	58 85
Prix des Beaux-Arts.	400 »
} Prix à divers	
} Frais d'envoi	1 35
TOTAL.	1,473 35
Reste à payer reliquat des factures Abry (soit 1,186,25 — 700).	486 25
	1,959 60
En caisse, déduction faite de la somme restant à payer sur les factures Abry	1,157 46
BALANCE ÉGALE.	3,117 06
	3,117 06

L'encaisse actuelle : 1,157 46 + 486 25 = 1,643 71 est représentée par Livret de Caisse d'épargne 1,476 96 + numéraire 166 75 = 1,643 71 (non compris une somme de 13 90 déjà perçue pour l'exercice 1907). La somme à reporter à l'exercice suivant est donc de 1,157 46

Vous remarquerez que la somme affectée au Concours de Poésie, soit deux cents francs, ne figure ni en recettes, ni en dépenses. Le jury n'a pas été d'avis de décerner un prix cette année. Par suite, conformément à l'usage en pareil cas, la somme qui pouvait être disponible n'a pas été retirée de la Caisse municipale. Elle vient accroître le capital du legs primitif.

Vous remarquerez également, en comparant le bilan au projet de budget, que les dépenses faites pour le service de la *Revue* (notes de l'imprimeur et clichés) ont dépassé de beaucoup les chiffres prévus pour ce chapitre. M. Le Roux, directeur de la *Revue*, a jugé indispensable de faire exécuter un certain nombre de clichés, dont une moitié sera seulement utilisée en 1907, et cela afin de ne pas retarder trop longtemps l'impression et le tirage à part de la belle étude sur le *Roc de Chère*, due à M. Philibert Guinier. Pour avoir le chiffre réel des dépenses affectées à la *Revue* en 1906, il conviendrait donc de reporter sur l'année 1907 la moitié de la somme déboursée pour les clichés en question, soit 122 fr. 15.

Malgré cette dépense imprévue, le Trésorier est heureux, en remettant les finances à son successeur, de constater que, toutes notes payées, y compris la facture Abry dont le règlement n'a pu encore être effectué, la Société Florimontane peut disposer actuellement d'une somme de francs 1157,46, somme supérieure de 26,60 à l'encaisse indiquée au début de l'exercice 1906, et de 107,46 à la somme prévue comme devant rester disponible dans le projet de budget que vous aviez adopté en 1906.

Le PRÉSIDENT remercie M. DÉSORMAUX, reçoit les livres et l'encaisse qu'il transmettra à M. GARDIER.

La Société discute ensuite diverses questions d'ordre intérieur, et l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 h.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 6 mars 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. BUTTIN, vice-président de la Société, annonce avec le plus grand plaisir que M. MARTEAUX vient d'être élu membre correspondant de l'Académie de Savoie. Cette distinction hautement méritée rend hommage au labeur infatigable de notre président, dont les travaux sur l'archéologie gallo-romaine de la Haute-Savoie ont été très appréciés dans le monde savant.

M. MARTEAUX répond qu'il a été profondément touché de cet honneur qui lui a été fait. C'est pour lui un précieux encouragement et qui vient encore resserrer les liens de confraternité qui unissent l'Académie de Savoie à la Société Florimontane.

Le PRÉSIDENT fait part à la Société de la mort de M. Auguste DUNANT qui s'est éteint après une cruelle maladie. Auguste Dunant était membre actif de la Florimontane depuis 1882. Il s'occupa surtout de questions agricoles, et fit partie de nombreuses commissions, soit dans les concours, soit pour l'organisation départementale des envois aux Expositions universelles de Paris en 1889 et en 1900. La Société adresse à sa veuve et à notre collègue M. Francis Crolard son gendre, ses sentiments de douloureuses sympathies.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus : Volume du XVII^e Congrès des Sociétés savantes de la Savoie, tenu à Aix-les-Bains en août 1905.

Annuaire de la Haute-Savoie, pour 1907. (Don de M. Abry.)

MM. LE ROUX et DESCHAMPS proposent la candidature de M. DOUXAMI, maître de conférences de géologie à la Faculté des sciences de Lille. Il sera statué sur cette présentation, conformément au règlement, lors de la prochaine réunion.

Sur la proposition de M. BRUCHET, M. DINO MURATORE, docteur ès-lettres, professeur à Turin, est élu à l'unanimité, membre correspondant de la Société.

LE SECRÉTAIRE donne lecture du procès-verbal de la dernière séance tenue par le bureau de la Société dans laquelle le projet de budget pour 1907 a été établi. Ce dernier se décompose comme suit :

Service de la <i>Revue savoissienne</i> y compris les illustrations	1,300 »
— des Archives	20 »
— de la Bibliothèque	100 »
Frais de recouvrements	30 »
Correspondance.	25 »
Dépenses imprévues	100 »
TOTAL	1,575 »

Ce budget pour 1907 est soumis à l'approbation de la Société qui l'approuve à l'unanimité.

M. CROLARD offre au Musée un lot de phototypies et de photogravures reproduites sur papiers de la maison Aussedat et Cie, planches d'albums industriels, qui forment une série technique des procédés actuels de reproduction.

M. SERAND fait une communication sur un permis de chasse délivré en 1659.

Guillaume de Blancheville, seigneur et baron d'Héry, Marthod, Gilly, Gerbais, la Sale, Ennuis, Cornillon, etc., conseiller d'Etat de S. A. R^e premier président au souverain Sénat et commandant général en Savoye.

En vertu du pouvoir que nous tenons de S. A. R^e nous avons permis et permettons au sieur Aimé Mattu, bourgeois d'Annecy, de chasser aux lièvres, cailles, grives, merles et autres pareils oiseaux de passage, sans y commettre abus.

Et ce nonobstant les défenses qui ont esté faictes en dernier lieu et celles autres qu'on pourroit encore faire pour la mesme sorte de chasse. En foy de quoy nous avons signé les présentes et à icelles fait apposer le cachet de nos armes. Donné à Chambéry le cinquiesme d'aoult mil six cent cinquante neuf.

Signé : G. DE BLANCHEVILLE.

Le cachet porte les armes de la famille de Blancheville : *d'or à un ours de sable.*

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

ESSAI DE GRAMMAIRE

PRÉFACE.

Parmi les papiers laissés par A. Constantin et que la veuve du regretté philologue s'est empressée de nous remettre, à la prière de la Société Florimontane, afin qu'on en tirât le meilleur parti, figurait une série d'observations concernant la *Grammaire*.

Ces notes peuvent être classées en deux groupes. Le premier traite du *Nom*, de l'*Article*, de l'*Adjectif* et du *Pronom*.

L'auteur n'eut pas le loisir de donner à ces remarques une forme définitive. Cependant, d'après l'état du manuscrit, nous avons lieu de croire que les remaniements (sauf en ce qui concerne le chapitre des *Pronoms*) n'auraient pas été très considérables, s'il eût été permis à Aimé Constantin d'achever son œuvre et de la soumettre lui-même au public.

Pour les chapitres du *Nom*, de l'*Article* et de l'*Adjectif*, nous nous sommes borné à mettre en ordre et à reviser en vue de la publication les observations d'Aimé Constantin ¹. Nous avons aussi conformé la graphie, quand il y avait lieu, au système qu'il avait fini par adopter, après de nombreuses tentatives et d'heureuses modifications ².

Le chapitre si important du *Pronom* n'était qu'à l'état d'ébauche. Nous avons dû le compléter le plus souvent par nos recherches personnelles.

Ainsi, sauf en ce qui concerne l'étude des *Pronoms*, notre tâche aura été, pour la I^{re} partie de cet *Essai de Grammaire*, celle d'un éditeur consciencieux.

La II^e partie de l'*Essai* traitera du *Verbe* et des *Mots invariables*.

Nous avons recueilli dans les papiers de Constantin un petit nombre seulement de paradigmes verbaux et quelques notes ayant trait aux mots invariables.

1. Il les avait transcrites sur de petites fiches datant de diverses époques et analogues à celles qui ont été l'origine du *Dictionnaire Savoyard* et de la *Flore populaire*.

2. Pour les graphies *èn* et *d.* voyez la note de la page 13.

Nous espérons cependant mener à bonne fin le travail dont nous avons été chargé. Nous suivrons le même plan qu'A. Constantin, qui mêlait les observations relatives à la syntaxe aux remarques de morphologie ¹.

Cet *Essai*, comme on le verra, n'est qu'une simple esquisse. Tel qu'il est, puisse-t-il apporter une nouvelle contribution, si modeste fût-elle, aux études dialectologiques et trouver auprès des lecteurs Savoyards un favorable accueil.

J. DÉSORMAUX.

Annecy, janvier 1906.

*
* *

Note préliminaire.

a) Comme pour le *Dictionnaire Savoyard*, c'est le parler de Thônes qui a servi de base aux observations d'A. Constantin.

b) Dans les chapitres du Nom, de l'Article et de l'Adjectif, les remarques rejetées en note et dues à Aimé Constantin sont suivies des initiales [A.C.]. Les autres ont été ajoutées au texte primitif.

Dans les chapitres du Pronom, du Verbe et des Mots invariables, les divers paragraphes sont suivis des initiales [A.C.] ou [J.D.], qui en font connaître l'auteur.

* ★ *

1^{re} PARTIE.

DU NOM AU VERBE.

—

CHAPITRE 1^{er}.

DU SUBSTANTIF.

Le système de transcription purement phonique est excellent pour donner une idée exacte de la prononciation, mais il a l'inconvénient de ne pas fournir des bases solides pour la dérivation des mots et pour reconnaître le genre des substantifs. Pour obvier à cet inconvénient, je me vois forcé de recourir à un subterfuge en divisant les noms et les adjectifs en deux catégories. La première comprendra les mots qui ont une grande ressemblance dans les deux langues. Ceux-là ayant générale-

1. Nous nous proposons de développer plus tard plusieurs de ces remarques, comme nous l'avons fait pour les *Noms de Nombre cardinaux* (in *Mélanges* F. BRUNOT).

ment le même genre qu'en français et la même manière de former le féminin, il suffira de noter ceux qui s'écartent de la grammaire française.

La seconde catégorie comprendra les noms et les adjectifs qui ne ressemblent pas aux mots français correspondants ou qui n'ont avec eux qu'une ressemblance éloignée.

Par cette division des noms et des adjectifs en deux catégories, le nombre des règles et des exceptions sera considérablement diminué.

§ 1^{er}. — Du genre.

Nous dirons donc : les noms qui ressemblent aux mots français correspondants sont du même genre qu'en français ; ceux qui ne leur ressemblent pas sont masculins ou féminins suivant qu'ils finissent par une désinence masculine ou féminine.

Terminés par *e, ě, ǎ, à, á, â*, les substantifs de la seconde catégorie sont féminins ; ceux qui ont une autre désinence sont masculins. Il va sans dire que les mots de cette catégorie qui désignent explicitement un être mâle ou femelle ont par cela même leur genre grammatical tout déterminé ; ainsi *kĕnkĕ*, oncle, quoique terminé par un *ě*, est masculin, et *flĭĕ*, fille, est féminin, quoique la désinence *ě*, soit généralement masculine.

Les principales exceptions à cette règle sont :

<i>alĭdŭ</i> , f. allée, entrée longue et couverte d'une maison ;	<i>lá</i> , m. côté ; lard ;
<i>argalichĕ</i> (<i>argalis</i>), m. réglisse ;	<i>loĕxá</i> (<i>lŭixá(r)</i>), m. lézard ;
<i>arparé</i> , f. bette, poirée ;	<i>mouclĭá(r)</i> , m. hameçon ;
<i>banblĭĕ</i> , f. quenouille ;	<i>orti</i> , m. ortie ;
<i>bloçhtĕ</i> , f.pl. ciseaux ; fer à gaufrer ;	<i>palĭà</i> , m. manne ;
<i>çhĕvĭlĕ</i> , f. cheville ;	<i>pchà</i> , m. urine ;
<i>dĕtlá</i> , m.pl. gouttière ;	<i>pli</i> , f. levée, au jeu de cartes ;
<i>dromlĭĕ</i> , f. petit poisson (genre lotte) ;	<i>pou</i> , f. planche ;
<i>écovlĭĕ</i> , f.pl. balayures ;	<i>trá</i> , m. poutre ;
<i>égrá</i> , m. marche d'escalier ;	<i>trĕn</i> , f. trident ;
<i>éli</i> , f.pl. lie ;	<i>trŭi</i> , f. et <i>trwi</i> , pièce de bois mobile qui, dans les anciens pressoirs, se pose entre la vis et la pressurée,
<i>épaltĕ</i> , f.pl. alphabet ;	mot correspondant au fr. <i>treuil</i> .
<i>fĕudá</i> , m. tablier ;	

Quelques substantifs masculins restent masculins, même lorsqu'on parle d'une personne du sexe féminin :

<i>énfan</i> ,	<i>mojhon</i> ,	<i>çharcò</i> ,
<i>tĕmoèn</i> ,	<i>çhanbranlŏ</i> ,	<i>énplátrŏ</i> .

D'autres au contraire restent féminins même lorsqu'ils s'appliquent à un homme :

bâbûlă, bartavâlă, bringă, potringă, rfâlă, snîulă.
baryăcă, brelôcă, çharôpă, rătă, ringălă, vîulă.

Il y a quelques substantifs qui changent de genre selon leur signification ; ainsi on dit :

<i>L'nè</i> , m. le noir, la couleur noire ; <i>la nè</i> , la neige.	<i>L' fré</i> , le frais, la fraîcheur ; <i>lou fré</i> , les frais, la dépense ; <i>la fré</i> , fraise.
<i>On pli</i> , un pli ; <i>na pli</i> , une levée au jeu de cartes.	<i>On pâr</i> , une paire ; <i>na pâr</i> , une part.
<i>L'tò(r)</i> , le tour ; <i>la tò(r)</i> , la tour.	<i>On ré</i> , un roi ; <i>na ré</i> , une raie.
<i>L'tó</i> , le taux ; <i>la tó</i> , le tort. <i>Al a totě</i> <i>lé tó</i> [il a tous les torts] (Annecy).	<i>Lě swé</i> , soc, seuil ; <i>la swé</i> , la soie.
<i>Lě trén</i> , le train ; <i>la trén</i> , le trident.	<i>On blyě</i> 2, un billet ; <i>na blyě</i> , une bille pour serrer les cordes.
<i>L'man</i> , le mont ; <i>la man</i> , la main 1.	Cf <i>on-n istwěrő</i> , récit mensonger ; <i>onn' istwěrě</i> (Annecy), une histoire.

Noms de forme semblable mais de genre différent.

MASCULINS EN PATOIS.

<i>aférő</i> , affaire.	<i>ouliő</i> , huile.
<i>alarmő</i> , alarme.	<i>pă, pâr</i> , paire.
<i>alcôvő</i> , (a)rcôvrő, alcôve.	<i>pri</i> , poire.
<i>colîe</i> , cuillère 3.	<i>rdclîő</i> , râcle.
<i>cru</i> , crue, croissance.	<i>rencontrő</i> , rencontre.
<i>dén-d' l'lon</i> , dent-de-lion.	<i>rouliő</i> , rouille.
<i>écrėvis</i> , écrevisse.	<i>sėutě</i> , sauterelle.
<i>ėcwėri</i> , écurie.	<i>tălő</i> (jeune pousse des céréales), talle.
<i>ėncrő</i> , encre.	<i>vėprě</i> , vėpres.
<i>ėxő</i> , aise.	<i>vis</i> , vis.
<i>őjhő</i> , auge.	<i>vitrő</i> , vitre.
<i>orlòjhő</i> , rldjhő, horloge.	<i>warjhő</i> , orge.
<i>orti</i> , ortie 4.	

FÉMININS EN PATOIS.

<i>almană</i> , almanach.	<i>cėntimă</i> , centime.
<i>aliě</i> , ail.	<i>cěpă</i> , cep.
<i>amadou</i> , amadou.	<i>çhő</i> , le chaud (chaleur).
<i>amidon</i> , amidon.	<i>dmėnjhě</i> , dimanche.
<i>apti</i> , appétit.	<i>ėncrîtěrő</i> , écritoire.
<i>arjhén</i> , argent.	<i>ėstòmă</i> (a atone), estomac.
<i>as</i> , un as.	<i>fantómă</i> , épouvantail.
<i>calîă</i> , caillė.	<i>frě</i> , le froid.
<i>caramėldă</i> , caramel.	<i>keutră</i> , coutre de charrue.

1. On remarquera que ces différences de genre et de sens proviennent de ce que les mots cités n'ont pas ordinairement la même origine, bien qu'ils aient abouti à une forme commune : *nè*, m. = *nigrum*, noir, et *ně*, f. = *nivem* ; *man*, m. = *montem*, et *man*, f. = *manum*, etc.

2. A Annecy, on dit *na bliětdă*, fr. local une + *billette*.

3. Masculin à Thônes, mais féminin dans nombre de localités. Le masculin répond au fr. archaïque *cuiller*, masculin (de *cochlearium*), d'où « a été tiré la forme féminine *cuillėre*, qui a triomphé depuis longtemps dans la conversation, mais non dans l'orthographe usuelle... *Cuiller* ne correspond plus ni au genre ni à la prononciation actuels. » (*Dictionnaire général*, H. D. T.)

4. Ailleurs *darsě*, féminin.

<i>lirě</i> , lierre.	<i>sàblă</i> , sable.
<i>livră</i> , lièvre.	<i>sablrě</i> , sablier.
<i>miné</i> , minuit.	<i>sarpén</i> , serpent.
<i>onglîđ</i> , ongle.	<i>sêlă</i> , seigle.
<i>pwéxon</i> , poison.	<i>sôjhě</i> , saule.
<i>restă</i> , reste.	<i>lò</i> et <i>tô(r)</i> , tort.
<i>ronmă</i> , rhume de cerveau.	<i>uvră</i> , ouvrage.
<i>să</i> , sel.	<i>vûlă</i> , vol (d'oiseau).

Les substantifs masculins *mă*, mal, douleur ; *matin*, matin ; *cou*, dans le sens de *fois* ; *viăjhǒ*, dans le sens de *une fois*, *un jour*, s'emploient quelquefois au féminin.

Mă s'emploie au féminin dans le sens de douleur, souffrance, quand le mal dont on souffre n'est pas désigné : *on gran mă de dên* ; mais on dira : *é-l avě onnă mă à n'i pově tnyi* [il avait un mal (des douleurs) à n'y pouvoir tenir].

Matin s'emploie au féminin lorsqu'il désigne la matinée en général et non un temps déterminé de la matinée. *Sti matin à si-x ěurě* ; *sti matin u prěmi cou dě clioçhě* [ce matin au premier coup de cloche] ; mais on dira : *é-l ě-t arvă sta matin* ; *y a fé frě sta matin*. Dans ces derniers exemples, *sta matin* a le sens de « dans la matinée ».

Cou est féminin quand il est employé dans le sens de : *enfin cette fois-ci*. Il implique une série d'essais infructueux qui ont précédé le bon coup, le dernier essai qui a abouti : *sta cou on-n ě ě* ; *n'ě ě pâ trô tou* [enfin, cette fois-ci on y est ; ce n'est pas trop tôt]. *On-n ě a jhă éssěiă trě u catrǒ cou, mé i ne va pâ* ; *oncǒ sta cou, i sară la bonă* [on a déjà essayé trois ou quatre fois, mais cela ne va pas ; encore une fois, ce sera la bonne fois, celle qui réussira].

Viăjhǒ est masculin. A Annecy on dit le plus souvent *na viăjhǒ*, lorsqu'on veut dire une fois, un jour, à une époque indéterminée.

Enfin, comme dans toutes les langues, le genre des noms de gros animaux domestiques est indiqué par des mots qui n'ont pas le même radical. Généralement cette classe de mots est riche en vocables, mais ces vocables ne sont pas les mêmes dans chaque vallée ou n'ont pas complètement la même acception sur le marché du bétail. On entend à Annecy une foule de noms différents, mais ces mots n'appartiennent pas en propre à Annecy. C'est pourquoi je prends mes exemples dans le parler d'une commune rurale du canton d'Annecy où l'élevé du bétail est très développée. A Leschaux, par exemple, on dit :

On çhvô, cheval ; *on-n étalon*, étalon ; *na cavâlă*, *na jhumè*¹, une jument.
On bu, bœuf, quand il est considéré comme un animal de trait ; *vîô*, quand on considère le sexe ; *boră*, taureau ; *bovê*, jeune taureau.

On vîô, un veau, un bœuf ; *on mojhon*, un veau mâle de plus d'un an ; *mojhê*, une génisse. Ces deux mots impliquent l'idée qu'on a l'intention de les élever pour soi.

Boçhê, bouc ; *tîêvră*, chèvre (*tîêvră môtă*, chèvre sans cornes) ; *tîêvrô*, chevreau ; *tîêvrôtă*, chevrette, jeune chèvre ; *bômă* ou *biê*, chèvre de deux ans qui n'a pas encore porté.

Bêlê ou *parê*, béliet ; *fîă*, brebis ; *anîe*, agneau ; *anîelă*, agnesse ; *lê fê*, le troupeau de moutons (brebis, béliers, agneaux) ; *măûton*, mouton.

Pwê, porc ; *caîon*, petit cochon ; *gandă*, truie pleine ou qui nourrit ; *vară*, verrat.

Ânș ou *boricș*, âne ; *sômă*, ânesse.

Voyez plus loin : *Noms d'animaux*.

FORMATION DU FÉMININ.

Noms de famille, prénoms.

Quoique la formation du féminin dans les noms d'êtres animés suive en général les règles des adjectifs, il est bon d'en faire un article à part².

Les noms de famille, surtout ceux qui se terminent par *an*, *ên*, *ên*, *on*, *ê*, ont un féminin singulier et un féminin pluriel. En ce cas ils sont accompagnés de l'article défini :

Raffin, *Rafên*, la *Rafênnă*, le *Rafênnê*.

Granchamp, *Granchan*, la *Granchannă*, le *Granchannê*.

Painblanc, *Panblan*, la *Panblannă*, le *Panblannê*.

Poncet, *Poncê*, la *Poncêtă*, le *Poncêtê*.

Dunoyer, *Dunoî*, la *Dunoîră*, le *Dunoîrê*.

Métrai, *Métră*, la *Métrălă*, le *Métrălê*.

Bornand, *Bornan*, la *Bornandă*, le *Bornandê*.

Périllat, *Pêriltă*, la *Pêriltătă*, le *Pêriltătê*.

A côté de ces mots variables il y en a une quantité d'invariables, par exemple :

Rufy ou Ruphy, Hudry, Verjus, Rey, Duverney, Bontemps font au féminin la *Rufi*, l'*Udri*, la *Varju*, la *Rê*, la *Duvarnê*, la *Bontên*.

Quant aux prénoms des femmes, ils se tirent généralement du masculin et suivent de près les formes françaises. Vu la va-

1. A Leschaux, le son nasal de l'ê très ouvert que j'ai représenté par *ên* n'existe presque pas ; l'a fermé n'y a jamais le son de l'ă suédois [A.C.].

Ajoutons que A.C. transcrit ici par *ên* la nasale de l'e ouvert français, notée vulgairement *in*.

ă = *a* (a long et fermé), avec cette indication que certains tendent à donner à cette voyelle un son voisin de ô.

2. Voyez ce qui est dit plus loin du déplacement de l'accent et du changement de l'a atone en â et en ê (chapitre de l'Adjectif).

riété des diminutifs de cette classe de mots, il en sera traité plus au long dans le paragraphe des diminutifs.

Noms d'origine.

Les noms qui expriment de quel pays un homme ou une femme sont originaires sont semblables dans les deux langues :

On Swissè, na Swissè ou Swisséssè ; on Russe, na Russe ; on-n Anglé, n' Anglésè.

Mais il y a une grande différence dans la formation de ces mots quand il s'agit des natifs de villes ou de villages du pays. Prenons les quarante communes des deux cantons d'Annecy et les dix du canton de Thônes : sur ces cinquante noms, nous n'aurons qu'un certain nombre de mots dérivés du nom de la commune. Ce sont :

Dingy, *Dènjhi, on Dènjhorèn, na Dènjhorènnä.*

Veyrier, *Vèri, on Vérolén, na Vérolènnä.*

La Chapelle-S'-Maurice, *La Çhapalä, on Çhapalèn, na Çhapalènnä.*

Gévrier, *Jhèvri, on Jhevriolén, na Jhevriolènnä.*

Quintal, *Qintä, on Qintali, na Qintalirè.*

Saint-Jorioz ¹, *Sanjhourïö, on Sanjhorèn, na Sanjhorènnä.*

Sévrier, *Sèvri, on Sèvriolén, na Sèvriolènnä.*

Talloires, *Talwèrè, on Talwèrèn, na Talwèrènnä.*

Thônes, *Tounö, on Tounén, na Tounénchè.*

La Balme de Thuy, *La Bärmä dè Twi, on Barman, na Barmannä.*

La Clusaz ¹, *La Clïusä, on Clïusèrèn, na Clïusèrènnä.*

Le Grand-Bornand, *L' Gran Bornan, on Bornandèn, na Bornandènnä.*

Manigod, *Man'gou, on Man'godèn, na Man'godènnä.*

Serraval, *Saravà, on Saravatèn, na Saravatènnä.*

Les Villards, *Lou Vlär, on Vlardèn, na Vlardènnä.*

Noms de parenté.

Je ne citerai ici que ceux qui diffèrent du français, soit comme forme, soit comme formation irrégulière du féminin.

Pàpă, màmä, papa, maman. Dans le français local *papà, mamà.*

Fràrè, frère ; sèröü (srou), sœur.

Onclïö ou kènkè, oncle. Kènkè est avant tout du langage des enfants ; il éveille toujours une idée d'affection.

Gran-pärè, gran-mârè, ou lè grou, la groussä. Ces deux derniers impliquent toujours une idée d'affection ou de respect ; ils s'emploient particulièrement avec les adjectifs possessifs *mon, ton, son,* etc.

Bïö-fïu, bàlă-fïïè, beau-fils, belle-fille.

¹. Les noms de famille et de lieu terminés par *az, oz* ne faisaient anciennement jamais entendre le *z* final et les voyelles *a* et *o* étaient sourdes et atones. Ainsi *Culoz, Marlioz, Buloz, Francoz, Berlioz* se prononcent en Savoie, *Culo, Márlïö, Búlö, Francö, Berlïö.* (Cf. J. D., *Finales atones en az, oz, in Revue de Philologie fr.*, xii, 76.)

Bjô-pârë, bàlă-mârë, beau-père, belle-mère.

Bjô-frârë, bàlă-srou, beau-frère, belle-sœur.

Fils ne se rend par *fju* que dans les communes écartées ; il est actuellement remplacé par *garçon*.

Fliu, fliulă, filleul, filleule.

Něvòì, nřicë, neveu, nièce.

Cosèn, coxnà ou *cousinë*, cousin, cousine. *Coxnà*, à cause de son homonyme *coxnà*, cuisine, perd du terrain, tandis que *cousinë* en gagne, même à la campagne.

Vuvò, vuvă, veuf, veuve.

Bësson, jumeau ; *bëssë*, jumelle.

Vălë, sarvëntă. Ces deux mots disparaissent des villes ; ils sont remplacés par *domësticò* et *bònă*.

Dans les actes notariés on conserve encore l'ancien usage de dire *feu* pour fils du défunt. Jean, *feu* Pierre Bornand, c'est-à-dire Jean, fils de défunt Pierre Bornand ¹.

Noms d'animaux.

Pour différencier le mâle de la femelle, on a recours aux mots *mălò, fmălă*, comme en français, mais le genre des noms d'animaux est le plus souvent indiqué par la terminaison.

Quelques-uns de ces mots ont une forme pour désigner la femelle, comme :

polë, polalřë, coq, poule.

polèn, polënnă, poulain, pouliche.

mòjhë, génisse ; *mojhon*, veau mâle de plus d'une année.

çhèn, çhënnă, chien, chienne.

dëndon, dëndă, dindon, dinde.

çhà, çhătă, chat, chatte.

rà, rătă, rat, souris. La souris est considérée par nos paysans comme la femelle du rat ; de là le mot *rătă*.

lòì, lòivă, loup, louve.

anřë, anřélă, agneau, agnesse.

lapèn, lapină, lapin, lapine.

§ II. — Du nombre.

Les seuls substantifs qui changent au pluriel sont les substantifs féminins terminés par *ă*, *à* ou *á* au singulier. Ainsi *on trá*, une poutre ; *on-n avocà*, un avocat ; *on pá*, une paire ; *on-n età*, un état, restent invariables au pluriel, parce que ces mots sont masculins.

Les substantifs féminins changent au pluriel *ă* en *ë*, *à* en *ë*, *á* en *é*. Exemples :

la fěňă, la femme, *lé fěňë*.

la çhivră, la chèvre, *lé çhivrë*.

na potřà ou *pochà*, une pochée, *dűë* (ou *davë*) *pochë* ou *potřë*.

na cliă, une claie, *dűë clië*.

na cliă, une clé, *dűë clië*.

na colřërá, une cuillerée, *dűë colřëré*.

1. On trouve encore fréquemment cette locution dans les journaux locaux. *Feu* représente ici **fatutum*.

Substantifs changeant de signification au pluriel.

<i>jhèn</i> , une personne ; <i>lé jhèn</i> , le monde, les gens.	<i>na buçhě</i> , une buchette ; <i>joĩ é buçhě</i> , jouer aux jonchets.
<i>na formă</i> , une forme ; <i>lé formě</i> , le banc d'œuvre.	<i>na balancě</i> , une balançoire ; <i>lé balancě</i> , une balance (qui sert à peser).
<i>onn' almětă</i> , une allumette ; <i>l' jeu dé-ŕ almětě</i> , le jeu des jonchets.	

Les substantifs abstraits, comme *liberté*, *clarté*, etc., ne s'emploient pas au pluriel, à moins qu'ils ne soient pris dans un sens concret, ce qui est rare. Par contre, il y a des noms concrets qui ne s'emploient qu'au pluriel.

<i>lou pantalon</i> , le pantalon.	<i>lé bloçhtě</i> , gros ciseaux, fer à gaufrer.
<i>lou calçon</i> , le caleçon.	<i>lou détlă</i> , l'égout du toit.
<i>lé culotě</i> , la culotte.	<i>lé-ŕ écovlě</i> , les balayures.
<i>lé balancě</i> , la balance (pour peser).	<i>lé-ŕ éli</i> , la lie du vin.
<i>lou-ŕ avèn</i> , l'avent.	<i>lé-ŕ épaltě</i> , l'alphabet.
<i>lé-ŕ artinbălě</i> , bagage, attirail.	<i>lé-ŕ étnălě</i> , les tenailles.
<i>lou-ŕ aplě</i> , l'outillage aratoire.	<i>lou pětě</i> , la boue.

Quelques substantifs forment leur pluriel d'une manière irrégulière :

bédă, fente ; plur. *bëndě* (Les Clefs). *wă*, œuf ; plur. *jwă* ¹.

§ III. — De quelques suffixes.

Augmentatifs, diminutifs, péjoratifs.

Les suffixes au moyen desquels on forme des augmentatifs, des diminutifs ou des péjoratifs, sont les mêmes qu'en français ; il n'y a que le suffixe complexe *éron* qui ne se trouve pas en français. (Peut-être est-ce le même que le suffixe *eron*) :

<i>bovi</i> , <i>bouvéron</i> , bouvier, petit ou jeune bouvier.	<i>rbîolă</i> , <i>arbioléron</i> , pousser (en parlant des arbres), une jeune pousse ou rejeton.
<i>keurdă</i> , <i>keurdéron</i> , courge, petite courge, potiron.	<i>cûtě</i> , <i>cutéron</i> , côte, petite côte.
<i>molă</i> , <i>moléron</i> , aiguiser, petit ou mauvais aiguiseur.	<i>çharvèron</i> , petite pierre dure, cail-lou ² .

Le suffixe *alîon* a un sens péjoratif et sert à former une quantité de substantifs :

¹. Voyez ces mots dans le *Dict. Sav.* L'initiale de *jwă* est une modification de la consonne finale de l'article pluriel qui a été agglutinée au mot suivant. (Cf. J. Désormaux : *L'Agglutination de l'Article*, in *Revue de Philologie fr.*, tome XX, 3^e trimestre 1906, p. 168, sqq).

². De *çharvě*, aujourd'hui inusité, mais qu'on retrouve dans plusieurs noms de localités des environs : La pierre à Charvet, le roc de Chère, Chavoire, Charvonnex, *Le Grand Cârô* ou mont Charvin [A.C.]. Quelques-uns de ces rapprochements sont cependant contestables.

<i>fëmalïon</i> , jeune garçon qui fume.	<i>mardalïon</i> , petit marmot dégoutant.
<i>brafalïon</i> , enfant remuant.	<i>bricalïon</i> , blocage (éclat de pierre).
<i>marmalïon</i> , petit marmot désagréable.	<i>bougralïon</i> , enfant méchant ou espiègle.

Noms de baptême ou prénoms.

Aimé, <i>Mémé</i> .	<i>Fwése</i> , <i>Franson</i> .
Alexandre, <i>Sandrö</i> .	Gabriel, <i>Gabri</i> .
Alexis, <i>Lëksi</i> .	Hippolyte, <i>Politë</i> .
Ambroise, <i>Broäse</i> .	Irénée, <i>Réné</i> .
André, <i>Landri</i> .	Jacques, <i>Jacoton</i> .
Anne, <i>Anëtë</i> , <i>Nanon</i> , <i>Nänd</i> , <i>Nanète</i> .	Jean, <i>Jan</i> , <i>Dian</i> .
Antoine, <i>Twèndö</i> .	Jeanne, <i>Jänd</i> , <i>Jani</i> , <i>Janète</i> , <i>Nänd</i> .
Antoinette, <i>Twënd</i> .	<i>Nanëtë</i> .
Auguste, <i>Gustö</i> .	Joseph, <i>Josë</i> , <i>Joson</i> ; fém. <i>Josëtä</i> .
Augustin, <i>Gustèn</i> .	Joséphine, <i>Finë</i> , <i>Fifinë</i> .
Augustine, <i>Gustinë</i> .	Louis, <i>Loyi</i> , <i>Loui</i> (aussi à Annecy, <i>Lüissë</i>).
Baptiste, <i>Batistèn</i> , <i>Titèn</i> .	Louise, <i>Lwisë</i> , <i>Lwison</i> (à Annecy, <i>Zizä</i>).
Benoît, <i>Bënë</i> .	Marguerite, <i>Guitä</i> .
Bernard, <i>Barnä</i> .	Marie, <i>Mari</i> , <i>Mariä</i> , <i>Marïon</i> , <i>Maïon</i> (aussi <i>Mariëtä</i>).
Claude, <i>Dödö</i> , <i>Lïödö</i> .	Maurice, <i>Mori</i> , <i>Môrisse</i> ; fém. <i>Morisä</i> .
Claudine, <i>Dôdon</i> , <i>Dödä</i> , <i>Dôdinë</i> .	Michel, <i>Michelèn</i> ; fém. <i>Michline</i> .
Élisabeth, <i>Lisä</i> , <i>Lisëtä</i> .	Nicolas, <i>Colin</i> , <i>Colä</i> ; fém. <i>Colärdä</i> .
Etienne, <i>Tïëndö</i> ; fém. <i>Tïënettä</i> .	Pierre, <i>Piërö</i> ; fém. <i>Parnon</i> , <i>Parnettä</i> , <i>Péronne</i> , <i>Péron</i> .
Eugène, <i>Jéne</i> , <i>Jënd</i> .	Sébastien, <i>Bastïan</i> ; fém. <i>Bastïanna</i> .
Eustache, <i>Täfyö</i> .	
François, <i>Françè</i> , <i>Fanfwé</i> , <i>Sansè</i> , <i>Sassè</i> .	
Françoise, <i>Françwése</i> , <i>Fanchon</i> , <i>Fanchète</i> , <i>Sasson</i> , <i>Sèsä</i> , <i>Fwélä</i> ,	

Parmi ces différentes appellations, il y en a qui ont un sens péjoratif. Ce sont principalement : *Barnä*, *Dödö*, *Täfyö*, *Fanfwé*, *Fwélä*, *Dian*, *Nänd*, *Maïon*, *Bastïan*.

Nini, *fifi*¹ sont des mots de tendresse qu'on donne aux fillettes en bas âge ; ils ont le sens de *chère enfant*.

L'usage des sobriquets qu'on donne à toutes les familles et aux habitants de tous les villages dans le nord de la Savoie est peu répandu dans le canton d'Annecy. Nous n'en parlerons pas parce qu'ils n'offrent aucun intérêt au point de vue philologique.

1. Un procédé très usité pour exprimer une idée d'affection ou de gentillesse, lorsqu'on parle aux petits enfants, c'est de prononcer deux fois de suite une des syllabes du nom de l'enfant ; quelquefois ces syllabes sont prises au hasard, mais elles semblent tirées des premiers sons qu'un enfant prononce facilement : *Mimi*, *nini*, *fifi*, *lili*, *chouchou*, *coucou*, *toutou*, *loulou*, *χοχο* [A.C.].

CHAPITRE II.

DE L'ARTICLE.

Article défini : *le* ou *lē* (*l'*) ; féminin *la* ; pluriel *lou* ; féminin *lé* ¹.

Article indéfini : *on* ou *'n* ; féminin *onnă* ou *nă* ; pluriel *d'* ou *dě*.

Article partitif : *d'* ou *dě*.

On dit : *l' pârě*, *l' frârě*, *l' plà* [le père, le frère, le plat], mais on dira : *lē çhmin*, *lē cmâcliö*, *lē dlon*, *lē dju* [le chemin, la crémaillère, le lundi, le jeudi]. De même on dit : *l' tê d' la mēson*, *d' la çhapâlă*, mais on emploiera *dě* dans : *vu-tö dē spa*, *dě rçulě* ? [veux-tu de la soupe, des rissoles ?].

L'emploi de *'n* au lieu de *on*, de *nă* au lieu d'*onnă* est également une affaire d'oreille. (Voyez § III).

§ I^{er}. — Elision et liaison.

Placés devant une voyelle, les articles *lē*, *lă*, *nă*, *onnă* s'éli-
dent, mais *lou*, *lé* prennent un *ç*. La liaison est de rigueur avec
on comme avec *lou*, *lé* : *on-n omö*, *lou-ç omö*, *lé-ç églisě*.

Dans quelques expressions très usitées, *lou-ç*, *lé-ç* devien-
nent *l'ç* : *l'ç on l'ç âtrö* [les uns les autres] ; *l'ç âtrö cou* [au-
trefois] ².

§ II. — Contraction.

L'article masculin singulier *l'* ou *lē* (devant une consonne)
et les pluriels *lou*, *lé*, se contractent en *du*, *dé*, *u*, *é*, lorsqu'ils
sont précédés de *de* ou de *à* :

<i>l' pârě</i>	<i>lou pârě</i>	<i>lé mârě</i>
<i>du pârě</i>	<i>dé pârě</i>	<i>dé mârě</i>
<i>u pârě</i>	<i>é pârě</i>	<i>é mârě</i>

Devant une voyelle :

<i>lou-ç ésé</i> (les oiseaux)	<i>dé-ç ésé</i>	<i>é-ç ésé</i>
<i>lé-ç dlě</i> (les ailes)	<i>dé-ç dlě</i>	<i>é-ç dlě</i>

Autrefois la contraction n'avait pas lieu. Mais le patois de
Thônes n'ayant pas de documents écrits, il est impossible de

1. Variantes : Mascul. plur., *lô(-ç)* (Annecy, Rumilly, Balme de Sillingy), *lô(-ç)* (Marthod). Fém. pl., *li(-ç)* (Trévignin). Comme variante de *on*, nous relevons *un'* (*n* légèrement mouillée, à Modane) ; fém. *eună*. A Rumilly *on* est le plus souvent précédé de *r* : *ron*, fém. *rna*. Cf. *Dict. Sav.*, v° *r*.

2. Pour les cas où nous faisons emploi de l'apostrophe, nous nous permettrons de renvoyer le lecteur au *Dictionnaire savoyard* (Système graphique).

dire à quelle époque elle a commencé. A l'heure actuelle, il reste quelques traces de l'ancien usage. Ainsi, devant les noms de lieux-dits du genre féminin, on dit bien souvent *de lé, à lé, au lieu de dé, é* :

D'é na picè dè tèrà à lé Conbètè [j'ai une pièce de terre aux Combettes ¹].

§ III. — Aphérèse.

On, article indéfini, peut se rencontrer sous la forme de *n* seule lorsque le mot suivant commence par une voyelle ; en ce cas on écrit *'n òmo, 'n ênfan, 'n âtro cou*. Ce retranchement de l'*o* ne se fait guère que devant un substantif qui est sujet ou complément direct. Cependant on rencontre assez souvent *'n* devant un substantif au datif, comme on le voit dans les vers suivants (patois d'Alex, canton d'Annecy) :

*È n' tè pocò marià ntron Pièr' à l'li tèn-tlè,
E pè n' pá rèstà dènsè él alàve à la flè
Damò Toun', à 'n andré q'è n'an d'ian Samossirè.*

[Il n'était pas encore marié, notre Pierre, à (en) ce temps-là, et pour ne pas rester ainsi (célibataire), il allait à la fille (courtiser une fille) en amont de Thônes, à un endroit qu'ils en disent (qu'on appelle) Samossière.]

§ IV. — Syntaxe.

La syntaxe des articles ne diffère de celle du français que dans les cas suivants :

L'article défini s'emploie devant les prénoms de femme et les noms de famille.

No-χ èn de bon vxèn, lou Poncè èn-n amò é lòi vilè coxhè, lé Poncètè, èn-n avà. Lou Poncè on dwè bravè flè ; lè-χ on nom Finè é Mari. La Fine é-t on pu bràcè, la Mari, la darirè, a to plèn d'émò. [Nous avons de bons voisins, la famille Poncet, en haut de chez nous, et leurs vieilles cousines, les filles ou femmes Poncet, en contrebas. Les Poncet ont deux jolies filles ; elles s'appellent Joséphine et Marie. Celle qui s'appelle Fine est un peu étourdie, mais Marie, qui est la cadette, a beaucoup d'intelligence.]

1. Sur la contraction de l'article, cf. A. C. et J. D. : *Parabole de l'Enfant prodigue*, p. 29, ou *Revue savoisienne*, 1903, p. 115. Nous ajouterons quelques formes de l'article contracté, correspondant au fr. *du, des ; au, aux* :

MASCULIN SINGULIER		PLURIEL	
Thônes :	<i>du, u ;</i>	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Samoëns :	<i>du, u ;</i>	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Annecy :	<i>du, u ;</i>	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Leschaux :	<i>du, u ;</i>	<i>de lou(-χ), à lou(-χ)</i>	
Tréviggin :	<i>du, u ;</i>	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Marthod :	<i>di, i ;</i>	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
FÉMININ SINGULIER		PLURIEL	
Thônes :	non contracté ;	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Samoëns :	—	<i>de lé(-χ), à lé(-χ)</i>	
Annecy :	—	<i>dé(-χ), é(-χ)</i>	
Leschaux :	—	<i>de lé(-χ), à lé(-χ)</i>	
Tréviggin :	—	<i>d' li(-χ), à li(-χ)</i>	
Marthod :	—	<i>de lé(-χ), à lé(-χ)</i>	

Lou, masculin pluriel, indique qu'il s'agit de toute la famille, hommes ou femmes ; *lé*, féminin pluriel, qu'il ne s'agit que de filles ou femmes portant ce nom.

Au singulier, on ne fait usage de l'article défini qu'en parlant d'une femme connue par ce qu'on vient de dire, comme dans l'exemple cité ci-dessus : *La Fině, la Mari*.

Lorsque *la* ou *lé* se trouvent devant un nom de famille, ce nom prend généralement la forme du féminin : *La Poncělă, lé Poncětě* ; *la Marlinnă, l'Avětannă*, la fille ou la femme de Merlin, d'Avetan.

Quant aux noms de lieux, villes, villages, lieux dits, montagnes, rivières, on peut dire qu'ils s'emploient sans l'article défini, quand ils ne proviennent pas d'un nom commun. S'ils sont dérivés d'un nom commun, ils prennent l'article ; mais si ce nom commun tombe en désuétude, le nom de lieu court risque de perdre l'article. Aujourd'hui on dit *Favarjhě* sans article ; autrefois le nom latin de la ville de Faverges était *Fabricae*, les fabriques, et le nom patois *Lé Favarjhě*. Ce dernier mot étant tombé en désuétude comme nom commun, le sens primitif s'en est perdu et l'article a fini par disparaître.

Il est à remarquer que le Savoyard traite différemment les noms géographiques qui lui sont familiers et ceux dont il entend rarement parler. Ainsi à Thônes on dira : *Fîé, alâ ên Fîé; Pécheré, Mănan*, noms de rivière et de torrents de la localité. Sortez de cette vallée et vous les entendrez nommer *l'Fîé, l'Pécheré, l'Mănan*. Ce qui revient à dire que le paysan ne traite selon l'esprit de sa langue que les noms des lieux qui sont pour ainsi dire sous ses yeux et qu'il applique la syntaxe française à ceux qui ne lui sont pas familiers ¹.

CHAPITRE III.

DE L'ADJECTIF.

§ 1^{er}. — Adjectifs qualificatifs et Participes.

Formation du féminin et du pluriel.

Les adjectifs masculins ne changent pas au pluriel, mais on fait entendre quelquefois un *z* entre l'adjectif et la voyelle initiale du substantif qui suit :

1. Le peu de soin que porte l'administration à se rapprocher autant que possible des dénominations locales a produit déjà un grand désordre dans les noms géographiques, et ce désordre ne peut que grandir avec le temps. [A.C.]. Voir le Chapitre des Prépositions.

Vó-χ étē d' bon-χ ênfan. Ê son to dē brāvō-χ òmō. [Vous êtes de bons enfants. Ils sont tous de braves gens.]

La liaison en pareil cas n'est obligatoire qu'entre des adjectifs et des noms très usités : *on gran-t òmō, dē gran-χ òmo* ; mais *on gran ênfan* ou *gran-t ênfan, dē gran ênfan* ou *dē gran-χ ênfan*.

Les participes passés conjugués avec *être* et les participes passifs ne changent pas non plus au masculin pluriel ; mais, comme les adjectifs, ils sont variables au féminin singulier et au féminin pluriel.

Les adjectifs terminés par *ō* changent *ō* en *ă* au féminin singulier et en *ě* au féminin pluriel.

MASC. SING. ET PL.	FÉMININ SINGULIER	FÉMININ PLURIEL
<i>ràrō</i>	<i>ràră</i>	<i>rarě</i>
<i>léstō</i>	<i>léstă</i>	<i>léstě</i>
<i>jhònō</i>	<i>jhònă</i>	<i>jhoně</i>

Ceux qui sont terminés (adjectifs et participes passifs) par *i* ou par *u*, changent *i* ou *u* en *îă* et *uă* au féminin singulier, et en *îě* et *wě* au féminin pluriel.

MASC. SING. ET PL.	FÉMININ SINGULIER	FÉMININ PLURIEL
<i>étordi, étourdi</i>	<i>étordîă</i>	<i>étordîě</i>
<i>bossu, bossu</i>	<i>bossuă</i>	<i>bosswě</i>
<i>nori, nourri</i>	<i>norîă</i>	<i>norîě</i>
<i>pardu, perdu</i>	<i>parduă</i>	<i>pardwě</i>
<i>bojhu, natif des Bauges</i>	<i>bojhuă</i>	<i>bojhwě</i>

A Annecy, *pori*, pourri, offre une anomalie. Au féminin, l'accent tonique passe sur la première syllabe : *pòriă, pòriě*. A Thônes, on dit *porîă, porîě*.

Les adjectifs terminés par un *e* muet ou par un *ě* demi-sourd ne varient ni au féminin singulier ni au féminin pluriel : *Swissě*, masculin et féminin singulier ; *swissě*, masculin et féminin pluriel ; Cf. *Swiřě* et la *Swiřě*, la femme de Suize.

Les adjectifs et les participes passifs en *à* ou *â* sont traités très différemment à Annecy. Ainsi les uns font ces mots invariables, les autres les font varier. En ce cas *à* devient *ě* au fém. pluriel : *molîă, molîă, molîě*, mouillé, ée, ées ; *â* devient *âîě, êîě* ou simplement *é* : *amă, amâîě, amêîě* ou *amé, aimé, aimée, aimées*.

Cela tient à ce que, parmi les communes environnantes, il en est dont les habitants ne font pas varier ces mots, alors que les autres les font varier. Annecy reflète ces deux courants. Il

en résulte une grande confusion non seulement dans le parler de la ville, mais encore dans celui de plusieurs villages des environs.

Il est à noter que les personnes qui ne font pas varier ces mots prononcent la finale de *ama* comme *a* fermé, tandis que celles qui les font varier prononcent l'*a* fermé presque comme un *ó*.

Quant aux adjectifs et aux participes passifs qui ne rentrent pas dans les règles précédentes, c'est-à-dire qui ne sont pas terminés par *e*, *é*, *à*, *â*, *i*, *u*, il faut se laisser guider par la forme féminine du mot français correspondant. Par exemple :

<i>épè</i> , <i>épèssâ</i> , épais, épaisse.	<i>du</i> , <i>durâ</i> , dur, dure.
<i>móvé</i> , <i>móvéssâ</i> , mauvais, mauvaise.	<i>clîâ</i> , <i>clîârâ</i> , clair, claire.
<i>fô</i> , <i>fôssâ</i> , faux, fausse.	<i>alman</i> , <i>almandâ</i> , allemand, e.
<i>fô</i> , <i>fôrtâ</i> , fort, forte.	<i>savén</i> , <i>savéntâ</i> , savant, savante.
<i>cò</i> , <i>còrtâ</i> , court, courte.	<i>corén</i> , <i>coréntâ</i> , courant, courante.
<i>îò</i> , <i>îótâ</i> , haut, haute.	<i>plén</i> , <i>plénndâ</i> , plein, pleine.
<i>mò</i> , <i>mórtâ</i> , mort, morte.	<i>parijèn</i> , <i>parijènnâ</i> , parisien, ne.
<i>fé</i> , <i>fétâ</i> , fait, faite.	<i>fèn</i> , <i>fènnâ</i> , fin, fine.
<i>dè</i> , <i>dètâ</i> , dit, dite.	

On remarquera que les adjectifs terminés en français par *an*, *in*, *en* et en patois par *an*, *èn*, *ên*, conservent au féminin leur son nasal ; c'est pourquoi ils s'écrivent avec deux *n* en patois ; mais les adjectifs en *on* ne conservant pas leur son nasal s'écrivent avec une seule *n* : *bon*, *bònâ*, *bònè* ; *minion*, *miniònâ*. Il en est de même pour les noms : *l' patron*, *la patrònâ*, *lé patronè*.

Principales exceptions.

PREMIÈRE CATÉGORIE : MOTS SEMBLABLES.

ADJECTIFS.

<i>bîò</i> , <i>bâlâ</i> , beau, belle.	<i>ché</i> , <i>chîrè</i> , cher, chère.
<i>novîò</i> ou <i>nové</i> , <i>novâlâ</i> , nouveau, nouvelle.	<i>vré</i> , <i>vrétâ</i> , vrai, vraie.
<i>fou</i> , <i>foulâ</i> , fou, folle.	<i>sè</i> , <i>sètâ</i> , sec, sèche.
<i>chor</i> , <i>churâ</i> , sûr, sûre.	<i>pari</i> , <i>parirè</i> , pareil, pareille.
<i>vîu</i> , <i>vilîè</i> , vieux, vieille.	<i>gran</i> , <i>grantâ</i> (<i>grandâ</i>), grand, e.
	<i>lon</i> , <i>lonjhè</i> , long, longue.

1. Tous ces adjectifs qui sont en fr. terminés par une consonne ont en patois une finale vocalique (voyelle pure ou nasale). En réalité, devant un mot commençant par une consonne, la consonne finale (sauf *r*) n'existe que dans la graphie : elle n'est pas plus prononcée en fr. que dans les mots patois correspondants. En patois *r* est souvent devenue muette : *fô*, *for(t)* ; *cò*, *cour(t)* ; *du*, *dur*.

Devant une voyelle (voyelle initiale du mot suivant, ou flexion du féminin), la consonne *a* persiste : *falsum* a donné le fr. *fô* (écrit faux), patois *fô*, mais *falsam* a donné *fôsse* (écrit fausse), patois *fóssâ* ou *fóssâ*.

malèn, malènnà ou *malnà*, malin, *aprènti, aprèntsà*, apprenti, appren-
maligne. tie ¹.

PARTICIPES PASSIFS.

prè, prèssà, pris, prise. *sacò, sacòssà*, secoué, secouée.
conïu, conïutà, connu, connue. *lisu, liswà*, lu, lue.

DEUXIÈME CATÉGORIE : MOTS NON SEMBLABLES EN PATOIS
SAVOYARD ET EN FRANÇAIS.

Quant aux adjectifs et participes passifs qui ne ressemblent pas aux mots français correspondants, ils forment presque tous leur féminin d'après les règles précédentes. Cependant ceux qui sont terminés par *é* font leur féminin en changeant *é* en *élä* ou *älä* :

baré, bérélä, nigaud, nigaude. *bartavé, bartavälä*, bavard, bavarde.
daré, dérélä, ou *dadé, dadélä*, et *barbé, barbélä*, véreux, véreuse.
béné, benélä, sot, sotté. *bavré, bavrälä*, baveux, baveuse.

AUTRES ADJECTIFS.

bó(r), fém. *bortä*, vilain. *prin*, fém. *prinmä*, menu, fin. (Cf.
mafi, fém. *mafitä*, fatigué ². *prin*-temps et le féminin *prime*).

Du changement de l'*a* atone en *ä* et en *ë*.

L'*a* féminin, avons-nous vu plus haut, est devenu *ä* dans *étordä*, *bosswä*, parce que l'accent tonique qui devait rester sur l'avant-dernière syllabe a passé sur la dernière par suite du changement des voyelles *i* et *u* en semi-voyelles.

Dans *soltä*, féminin de *solë*, seulet, *malnà*, *coxnà*, fém. de *coxèn*, cousin, dans *vëxnà*, fém. de *vëxin*, voisin, l'*ä* atone des formes régulières *solëtä*, *malènnä*, *coxènnä*, *vëxènnä*, s'est changé en *ä* tonique par suite de la chute de la voyelle de l'avant-dernière syllabe ³.

Comme pour les substantifs, l'*a* latin est représenté par *ë* à la fin des adjectifs, lorsqu'ils sont terminés par *çh*, *jh*, *ir*, *is(ir)* ou par une consonne mouillée ⁴. Exemples :

¹. Nous rendrons compte de tous ces faits dans un *Essai de Phonétique* en préparation.

Dans bon nombre de localités, les adjectifs du type *grandem* n'ont pas encore subi l'analogie du type *durum, duram*. Ainsi l'on trouvera, à côté de *grantä*, *grandä*, la forme *gran(t)*. Ex. : *Ï ét arvä rna gran famnä* (Rumilly) [il est arrivé une grande famine]. Cf. *grand* mère, *grand* rue, etc.

². *Agò* fait au fém. *agòtä* : l' *nan é-t agò* [le ruisseau est à sec]; la *rviré é-t agòtä* [la rivière est à sec]; la *vachë é-t agòtä* [la vache n'a plus de lait].

Patassë sert de fém. à *patasson*, lambin.

³. Le même phénomène s'est produit dans une foule de mots féminins, par exemple :

mëxrà, mesure. *coxnà*, cuisine. *mastä*, massette.
parsnä, personne. *paltä*, petite pelle, palette. *goliëtä*, petite serpe. [A.C.]

⁴. Ici encore nous renvoyons à la *Phonétique* que nous nous proposons de publier.

blan, blanchê, blanc.
fran, françhê, franc.
rêchô, rêchê, revêche.
rojhô, rojhê, rouge.

lon, lonjhê, long.
gri, grisê, gris.
avuglîô, avuglîê, aveugle.

Cf. les substantifs :

barjhi, barjhirê, berger, bergère.
Loï, Loïsê, Louis, Louise.
manoulîê, anse.
araniê, araignée.

vachê, vache.
varjhê, verge.
rvirê, rivière.
chmisê, chemise.

Du comparatif et du superlatif.

Le comparatif et le superlatif dans les adjectifs et les adverbes se forment de la même manière qu'en français :

A) 1° COMPARATIF D'ÉGALITÉ. — *Al bon com' de pan blan* [il est bon comme du pain blanc ¹]. *Al ê as bon qê d' pan blan* [il est aussi bon que du pain blanc]. *D'écrisô é d' lisô as bèn q' lîà* [je lis et j'écris aussi bien qu'elle].

2° COMPARATIF DE SUPÉRIORITÉ. — *Al 'tê pè ptiout q' mè (mèn)* [il était plus petit que moi]. *L' 'tê pè ptioutâ q' tèn (tén)* [elle était plus petite que toi ²].

3° COMPARATIF D'INFÉRIORITÉ. — *Nô sèn môê savén q' vô* (et non vô). *Vô-ê étê môên prudén q' nô* (et non nô).

B) SUPERLATIF. — *L' pè ptiou ou l' môêdre, la pè ptioutâ ou la môêdrâ, lou pè ptiou ou lou môêdrê, lé pè ptioutê ou lé môêdrê.*

Bon, comp. mëlîeu, mëlîeurâ, mëlîeu, mëlîeurê; sup. lê, lou mëlîeu, la mëlîeurâ, lé mëlîeurê.

Bien, comp. mîeu; sup. l' mîeu.

Mauvais: pè mové ou pi; l' pè mové ou l'pi; au fém. la pirâ, lé pirê ou la pè movésâ, lé pè movésê.

Mal: pè ma ou pi; l' pè ma ou l' pi.

Moindre, moins se rendent par *mwêdrô, mwê, mwêndrô, mwên*; mais *mwêndrô* s'emploie non seulement au lieu de *plus petit*, mais encore comme l'équivalent de *mauvais*: *sti blâ é bèn mwêndrô* [ce blé est d'une qualité tout à fait mauvaise].

Lê dvêndrê, tò bîô u tò mwêndrô [le vendredi est tout à fait beau ou tout à fait mauvais]. (Dicton qui s'applique au temps et aux événements de la vie.)

Le mot *tò, tout*, dans l'exemple précédent, a le sens de *tout à fait*, mais dans *l' tò promi, l' tò dari, la tòtâ promirê, la tòtâ darirê*, etc., il a le sens d'un superlatif relatif (le premier, le dernier de tous) :

1. *Al bon* pour *al ê bon*, en patois d'Annecy, comme les exemples qui suivent.

2. *Plus* se rend généralement par *pè* au lieu de *plê (plê)* devant les adjectifs et les adverbes: *N'î én-n a plê q' dou* [il n'y en a plus que deux]. *Al é sâ plê q' tèn* ou *él én sâ plê q' tèn* [il en sait plus que toi]. *Al 'tê as ptiou, pè ptiou, mwê ptiou q' cêtiê* [il était aussi petit, plus petit, moins petit que cela]. *L' pè îô, la pè îôtâ, lé pè îôtê* [le plus haut, la plus haute, les plus hautes].

Plus se rend quelquefois par *mé*, par ex.: *Al é savon mé q' mè* [ils en savent plus que moi]. *D'è-n é pâ mé d'îon* [j'en n'ai pas plus d'un]. [A.C.]

D'è açtâ de fi, mé du tò fèn [j'ai acheté du fil, mais du plus fin qu'il y ait]; *du tò bon* [du meilleur] ¹.

Il en est de même de l'adjectif *fèn* placé devant certains adjectifs :

La fiâ été fènnâ græssâ à fèndre avwé l'onglië [la brebis était tout à fait grasse, ou si grasse qu'on aurait pu lui fendre la peau avec l'ongle].

Notons en passant que l'adjectif *fèn* placé devant les substantifs *bout*, *sommet*, *pointe*, etc., a l'acception de *même* ou de *le plus petit* :

A la fènnâ pwèntâ du jhò [à la pointe même du jour]; *prén-lo pè l' fèn bè* [prends-le par le bout même, ou par le plus petit bout].

L'adverbe de négation *ne*, qu'on emploie en français dans une proposition subordonnée à une principale qui renferme un comparatif, ne s'exprime jamais :

Al pè fèn q'on pènsè [il est plus rusé qu'on ne pense].

§. II. — Adjectifs démonstratifs.

Voir plus loin, chapitre IV, § II : *Pronoms et adjectifs démonstratifs*.

§. III. — Adjectifs possessifs.

Masc. sing. : *mon*. *Mon livrö*, *mon-n ênfan* ou *m'n ênfan*.

Fém. sing. : *ma*. *Ma flîë* [ma fille]. *Mon-n assitâ* ou *m'n assitâ* [mon assiette].

Masc. pl. : *Mó livrö*, *mó-ç ênfan*.

Féminin pluriel : *Mé flîë*, *mé-ç assitë*.

Mêmes changements pour *ton* et *son*.

Ntron ou *noutrö livrö*, *ntron-n ênfan* ou *noutr' ênfan*.

Ntrâ ou *noutrâ flîë*, *ntron-n assitâ* ou *ntr' assitâ*.

Ntró ou *noutrö livrö*, *ntró-ç ênfan* ou *noutró-ç ênfan*.

Ntré ou *noutrë flîë*, *ntré-ç assitë* ou *noutrë-ç assitë*.

Mêmes changements pour *vtron* ou *voutrö*.

Lòi (*lòü*), leur, masculin et féminin, singulier et pluriel. Au pluriel, devant une voyelle, on fait la liaison : *lòi-ç* (*lòü-ç*) *ênfan*, *lòi-ç assitë* [leurs enfants, leurs assiettes] ².

Voir plus loin le chapitre des *Pronoms* : Pronoms possessifs.

1. Cf. *Prén le to grou é léssè le to ptïou* [prends le plus gros et laisse le plus petit]; *u to cmèncmèn*, *u to sonjhon* [tout à fait au commencement, au sommet]. [A.C.].

Cf. *Dict. Sav.*, v° *fin*.

2. Autres formes : *leu*, *la* (Leschaux), *làw* (Saint-Jean de Sixt), *lô* (Montagny). A La Clusaz, le possessif est généralement *sou* : *ïon d' sou vçin* [un de leurs voisins]. Cf. L. VIGNON, in *Revue de Philol. fr.*, 1903, p. 318.

§. IV. — Adjectifs indéfinis.

Voir le § VI du Pronom.

§ V. — Noms de Nombre ¹.

a) NOMS DE NOMBRE CARDINAUX.

1, <i>ion</i> ; fém. <i>ïënd</i> .	18, <i>dix-wi</i> .
2, <i>dou</i> (<i>dou-χ òmō</i>) ; fém. <i>davě</i> , (<i>dav-χ assilě</i>) et <i>düě(χ)</i> .	19, <i>dix-nou</i> .
3, <i>trě</i> (<i>trě-χ</i> ou <i>trè-χ òmō</i>).	20, (<i>vě</i>), <i>vén</i> .
4, <i>càtrě</i> , <i>càtrō</i> (<i>catr-χ òmō</i> , <i>càt-χ òmō</i>).	21, <i>vént-ion</i> (<i>vént</i> , de 21 à 29).
5, <i>fèn</i> (<i>fèn-χ òmō</i>).	30, (<i>trétā</i>), <i>tréntā</i> .
6, <i>si</i> (<i>si-χ òmō</i>).	31, <i>trént' ion</i> (<i>trént'</i> , de 31 à 39).
7, <i>sa</i> (<i>sa-χ òmō</i>).	40, (<i>carētā</i>), <i>caréntā</i> .
8, <i>wi</i> (<i>wi-χ òmō</i>).	41, <i>carēt' ion</i> (<i>carēt'</i> , de 41 à 49).
9, <i>nou</i> .	50, (<i>cécantā</i>), <i>cèncantā</i> .
10, <i>di</i> (<i>di-χ òmō</i>).	51, <i>cèncant' ion</i> (<i>cècant'</i> de 51 à 59).
11, <i>onχ(ě)</i> .	60, <i>swāssantā</i> ou <i>trè-vě</i> .
12, <i>dòχ(ě)</i> .	61, <i>swāssant' ion</i> ou <i>trè-vě ion</i> .
13, <i>trěχ(ě)</i> .	68, <i>swāssant' wi</i> ou <i>trè-vě wi</i> .
14, <i>catōrχ(ě)</i> .	70, <i>sěptantā</i> ou <i>trè-vě-di</i> .
15, <i>qěnχ(ě)</i> .	71, <i>sěptant' ion</i> ou <i>trè-vě onze</i> .
16, <i>sěχ(ě)</i> .	80, <i>witantā</i> ou <i>càtre-vě</i> .
17, <i>dis-sā</i> .	90, <i>nonantā</i> , <i>nonantě</i> .
	100, <i>cěn</i> , (<i>cě</i>).
	1000, <i>mil</i> .

b) NOMS DE NOMBRE ORDINAUX.

Tous ceux qui ne sont pas cités dans la liste suivante sont formés régulièrement par l'adjonction du suffixe *ïémō* au nom de nombre cardinal.

1. Nous ajouterons ici quelques variantes. Pour plus de détails, voir l'étude que nous avons publiée dans les *Mélanges de Philologie* offerts à F. Brunot : *Les Noms de Nombre cardinaux*. (Paris, Soc. nouvelle d'impr., 1904).

A côté du féminin *davě*, *dav(-χ)*, on a *düě*, *düě(-χ)* (Annecy, Rumilly). Variantes de *trě* : *trā(-χ)*, *trā(-χ)*, de *fin* : *cin(-χ)*, de *si* : *ché*, *chī(-χ)*, de *sa* : *sě*.

On constate, dans bon nombre de localités, la survivance du vieux système de numération celtique. Ainsi l'on dira *six-vingts*, en français local, patois *chi vėn* (Les Clefs), *ché vė* (Marthod), *si vin* (Vaulx), *si van* (Viuz-en-Sallaz). A Vaulx on dit aussi *trě di* (trois dix), à côté de *tréntā* ; à Manigod, *trě dié*. A Viuz-en-Sallaz, on disait jadis *dō van* à côté de *carantā*. Aujourd'hui *dō van* est archaïque. A Vaulx, *dou vin* est encore plus employé que *caréntā*, quand il s'agit de poids et de mesures. Il en est de même à Viuz-en-Sallaz. On dit encore *trě vin*, *trě van*, en fr. local, trois vingts et aussi trois vingt dix (*trě vin di*).

Cf. LITTRE : « En Savoie, dans le peuple, on dit *trois vingts* pour soixante. J'ai trois vingt et neuf ans, disait une vieille mendicante à Evian-les-Bains ». (*Supplément*.)

Cf. F. WEY : *La Haute-Savoie*, p. 347 : « Je fis route un moment avec un vieux cultivateur qui allait *acenser* un domaine : il m'avoua qu'il avait *trois vingt et douze* ans. Ces locutions du vieux français de nos pères vous font à chaque instant, à travers la Savoie, rétrograder les siècles. »

Notons également l'emploi des formes *septante* (*octante*), *nonante*. Voyez ces mots dans le *Dictionnaire Savoyard*.

1", <i>promi, rě.</i>	9", <i>noviémö.</i>
2", <i>agon, dă.</i>	10", <i>diŕiémö.</i>
3", <i>trëŕiémö.</i>	20", <i>vëŕiémö, vëniŕiémö.</i>
4", <i>catriémö.</i>	21", <i>vënt-iŕniémö.</i>
5", <i>cëkŕiémö, cënkŕiémö.</i>	22", <i>vënt-deuŕiémö.</i>
6", <i>siŕiémö.</i>	30", <i>trëŕiémö, trëntiémö.</i>
7", <i>saŕiémö.</i>	40", <i>carëntiémö.</i>
8", <i>wiŕiémö.</i>	50", <i>cëcantŕiémö.</i>

C) AUTRES NOMS DE NOMBRE.

$\frac{1}{2}$, <i>dmi, on dmi kilò, na dmi livră,</i> <i>davë livrë è dmi.</i>	triple, <i>triplö.</i> huitaine, <i>witëñä.</i>
$\frac{1}{4}$, <i>on cá(r).</i>	dizaine, <i>diŕë(n)ñä.</i>
$\frac{1}{3}$, <i>on tŕë.</i>	douzaine, <i>doŕëñä.</i>
$\frac{1}{5}$, <i>on cënkŕiémö.</i>	vingtaine, <i>vëtëñä.</i>
$\frac{1}{8}$, <i>on wiŕiémö.</i>	centaine, <i>cëtëñä.</i>
$\frac{2}{10}$, <i>dou diŕiémö.</i>	à <i>çhá</i> ¹ <i>ŕon, à çhá dou, à çhá trë.</i>
double, <i>dòblö.</i>	<i>ŕon à ŕon, dou à dou.</i>

(A suivre.)

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX.

VOIES ROMAINES DE LA HAUTE-SAVOIE

VOIE ROMAINE DE CONDATE A GENAVA ET CHEMINS SECONDAIRES

Cette partie de la voie impériale de Vienne à Genève est mentionnée dans la Carte de Peutinger, qui indique XXX milles entre Condate et Genava = 44 kil. C'est celle dont le tracé prête à le plus de contestations. Ducis, qui admettait trois tracés, en 1863, dans son *Mémoire sur les Voies romaines de la Savoie*, n'avait marqué sur sa carte que les deux tracés par Chaumont et Viry ou par Droisy, Chilly, Marlioz et Viry. En 1893, il optait pour celui qui suit la rive gauche des Usses jusqu'à Châtel et de là la droite jusqu'à Frangy. Enfin, l'année suivante, il restait dans l'indécision au sujet de la traversée de ce torrent ². Les auteurs du Corpus, dans la carte d'H. Kiepert, la font aller directement de Condate à Sallenove et de là à Carrouge par, semble-t-il, Chavannaz et Vers. Ch. Morel ³ lui fait

1. *Çha* est issu de la préposition grecque *kata*. On trouve dans *Per. Silv.* 80 : *cata singulos psalmos*. (Cf. *Dictionnaire Savoyard*, v° *çhá*.)

2. *Revue savoisienne*, p. 324 et 1894, p. 98.

3. Ch. MOREL : *Genève et la Colonie de Vienne*, 1888 et dans *Mém. de la Soc. d'Arch. de Genève*, XX.

suivre la rive droite des Usses jusqu'à Frangy et pour le reste adopte le tracé de Ducis. Auparavant, en 1881, M. H. C., de cette dernière localité donnait à peu près le même tracé que l'ancienne route ducale, c'est-à-dire qu'il la menait par le Regonfle au pied de Bassy, de Bassy à Châtel où elle retraversait les Usses pour gagner le plateau de Planaz et traverser une troisième fois le torrent ¹.

Ducis a surtout invoqué pour donner raison à son tracé l'habitude des Romains de faire passer leurs routes sur la rive des cours d'eau exposée au midi. Mais ce principe n'avait rien d'exclusif et était violé chaque fois que la nécessité l'exigeait. Or ce que les Romains redoutaient le plus, c'étaient les marais, les ponts, tout ce qui peut amener une rupture fortuite des communications. Il est donc inadmissible, pour ce dernier motif, que la voie ait traversé trois fois les Usses. D'autre part, si la rive droite est exposée au midi, des ravins profonds comme celui de la Crase, après le gué du Regonfle, un terrain sujet aux éboulements jusqu'en dessous de Bovinens, le contour des Usses sous Mont, enfin et surtout l'absence de propriétés d'origine gallo-romaine entre Bassy et Vanzey, c'est-à-dire sur près de dix kilomètres, tout cela oblige à opter pour un tracé qui, de Seyssel, aurait suivi la route départementale n° 1 le long de la rive gauche, puis l'ancienne route savoyarde qui par Planaz aboutit au pont de Frangy ². Aucun vestige de la voie n'a été, il est vrai, reconnu sur ce tracé supposé et les villageois sont muets sur la découverte de pavés enfouis ; mais cette direction est des plus vraisemblables et ce qui prouve l'antiquité de ce chemin, ce sont les restes que j'ai pu en noter, à gauche de l'entrée du pont de Frangy, entre le chemin vicinal ordinaire n° 7 et le torrent.

Reprenons avec plus de détails cette étude de la voie que je ferai suivre d'un appendice sur les vieux chemins qui s'y rattachaient ³. L'itinéraire de la vieille route ducale nous est connu par Pingon qui, en décembre 1552 alla de Savoie en Allemagne ⁴. Partant de Chambéry, il passa au Bourget, franchit le Mont-du-Chat et par Gratteloup et Flandre, arriva à Chanaz, puis à Vion, Serrière et à Châteaufort. C'est ce que l'on fait

1. *Mém. de l'Acad. Salésienne*, 1881, t. III, p. 257.

2. Je me servirai pour ce travail de la carte des Etats sardes de Borgonio. 1683-1772 ; carte 1.

3. Il est nécessaire de suivre ce travail sur la carte de l'Etat-major au 80⁰⁰⁰.

4. Archiv. roy. de Turin ; Storia della real Casa. 2^e cat., m. 6, fol. 138. Note due à l'obligeance de M. M. Bruchet.

encore maintenant par la route actuelle en laissant sur le plateau Motz et des localités qui n'ont rien d'antique. Au contraire Serrières cité en 1198, et dont l'église est sur la route, indique un passage resserré entre le marais et le coteau ¹.

Ducis a reconnu l'emplacement de la station de Condate ; il n'y a plus à y revenir, non plus que sur les antiquités découvertes sur le plateau de Vens.

Entre Seyssel et Frangy l'inscription de Curty, les noms des villas *Drausiacus* (Droisy) et *Decimiacus* (Desingy) indiquent suffisamment que la voie passait à proximité et que ce n'est qu'après sa destruction que l'on créa une nouvelle voie d'accès de Frangy au Rhône. Pingon, il est vrai, ne cite aucun arrêt entre Seyssel et Frangy et ne parle pas du gué du Regonfle. Il est probable cependant qu'il y passa, et l'importance de Châtel ² au XIII^e siècle ne s'explique que par la fréquence d'un trafic sur la rive droite des Usses, alors que depuis longtemps le chemin opposé, qui avait succédé à la voie, avait été détruit et abandonné. Le gué était situé, sous **Bassy**, *Bassiacus*, au pied d'un escarpement appelé Rocheferey ³ et plus loin, le port du Regonfle permettait aux marchandises de descendre le Rhône. Une grande activité y régnait en été et le va et vient des voyageurs et des marchandises y était considérable ⁴. Mais ce tracé ne convient guère à la voie romaine. On ne peut admettre qu'elle ait dû contourner le mamelon de Bassy, revenir sous le Châtelard, descendre même, en amont du pont, dans le profond ravin de la Crase, suivi de celui de la Godette et redescendre en lacets sur Châtel pour franchir de nouveau le torrent. Il est donc plus simple et plus naturel de lui faire suivre la rive gauche beaucoup plus facile puisque le torrent était moins encombré et les éboulis moins nombreux.

Sur ce parcours j'ai noté quelques restes anciens : à Clostan, l.d. aux Oudets où M. Mestrallet a déterré en 1878 dans sa vigne des débris de tuiles à rebord, le long du ruisseau du Matrat ; à Curty, dont l'inscription indique la proximité d'une villa ⁵ ; et surtout dans la commune de **Desingy**, *Decimiacus* aux l.d. Devant la ville et Sous la ville, près Clennaz où M. Fenouillet a

1. *Reg. genevois*, n° 470.

2. J. VUY : *Institut genevois*, XI, p. 33.

3. M. BRUCHET : *Arch. dép.*, Inv. E, 162 et 964.

4. Borgonio note la route de Bassy à Bellegarde par Usinens et Chênes, avec embranchement sur Châtel. Elle doit être d'origine médiévale.

5. *Rev. sav.*, 1901, p. 2 et 94.

recueilli un poids d'argile, de notre type D, haut de 0^m155, et qui porte sur un côté, à la pointe fine, X ¹.

Sous Bovinens, la route départementale n° 1 traverse le torrent pour suivre la rive droite jusqu'à Frangy. La route ducale au contraire, après Châtel, suivait la gauche et grimpait, à droite, la pente, le long d'un nant, pour gagner Planaz et de là redescendre à Frangy par le pont. C'est ce tracé qui me paraît convenir le mieux à la voie, parce qu'il est le plus direct (14 kil. depuis le Fier), et que le plateau de Planaz et de Champagne lui offre pendant trois kilomètres une assise solide et d'un niveau presque parfait.

La montée sous Planaz est le seul point difficile à l'établissement d'une route, bien que, pavée, elle dût être plus résistante ; mais il faut remarquer que cette montée était nécessaire. En y accédant, les Romains ne pouvaient mieux faire, car ils avaient évité les pentes vallonnées qui descendent vers les Usses et les nombreux nants qui s'y jettent. Du reste le ruisseau de Planaz, moins raviné que celui d'Etrables, l'était moins encore de leur temps ; le talus était aussi moins abrupt et plus stable. On peut donc admettre ce tracé qui, à un kilomètre et demi de Planaz, inclinait à gauche pour contourner le mamelon et aboutir en aval du pont de 1677, à la hauteur du Champ Courbe en face de la vigne du Paradis, dit M. H. C. (ouv. c.), peut-être un peu plus loin, d'après les vestiges d'un ancien chemin observé. Il desservait de nombreuses propriétés aux noms d'origine gallo-romaine comme Pelly, Sornier, Sevresy, Vannecy, Tagny, Bossey et Quincy. A Tagny on observe des fragments de tuiles à rebord et des murs circulaires. Au-dessous, au l.d. Hautherot (Desingy) soit à 1500^m environ, de la route de Clermont, M. Gruvaz a défoncé en 1880 des tombes en mollasse orientées vers l'est et à Bossy même, au l.d. au Pocquaz, on exhume des tuiles rouges, des foyers, des murs, des pierres taillées.

A **Frangy**, *Afraniacus* (?), la *mansio*, qui marquait neuf milles environ depuis Condate, n'a pas été retrouvée, mais les deux inscriptions de Passerius Afer et de Celatus, les témoignages d'A. Beaumont et de Grillet ², les tuiles que l'on ramasse entre les Usses et Jersagne, la situation de l'église et de l'ancien cimetière, sous la maison Bastian, prouvent que

1. MARTEAUX et LE ROUX : *Catal. des Marques*, 1896. Ce poids a été donné au Musée par M. Fenouillet.

2. *C. I. L.*, XII, n° 2565, 2566. A. BEAUMONT, *Description*, etc., II, 2^{me} p. p. 367.

Frangy était une villa romaine, où se trouvait la station impériale et que la voie, au sortir du pont, suivait à peu de chose près le tracé actuel, longeant le bord méridional du Reposuz avec une montée rectiligne de deux kilomètres. Avant d'arriver au premier contour, la voie devait, de la même façon, se confondre avec la vieille route ducale, c'est-à-dire qu'elle gravissait directement la côte, en tendant vers la chapelle Saint-Jean ; elle contournait Collonge, transformée en lit de ruisseau ; elle passait ensuite au l. d. la Place, traversait les Hautes Fontaines et aboutissait à la chapelle de Saint-Jean-Fontaine. Ces localités sont bien marquées sur la carte de Borgonio.

Au nord de celle-ci aboutit un vieux chemin connu au ^{xiii}^e siècle sous le nom de *via antiqua dou Pellans* ¹ qui montait à la fontaine située au bas et au sud-ouest de **Chaumont** et qui paraît être le chemin gaulois par lequel on gagnait le Rhône à la Cluse par Arcine et à Grésin (Vanchy) par Eloise. Il a été conservé à l'époque romaine et a servi aux villas dont les restes subsistent encore çà et là sur le plateau élevé et peu productif de la Semine. On trouve des masures et des thiolles sous Chaumont, au l. d. Sous-la-Ville, près du Pellans même, par exemple dans le champ Janin. A Chaumontet, on a exhumé en 1880 des tombes en dalles avec un couteau en bronze et des monnaies de billon des empereurs Valentinien, Gratien, Théodose et Arcadius ². On parle, au l. d. sur les Daines, d'un hameau détruit, d'un ancien cimetière et même de la tradition d'un camp gaulois à Méral (Eloise) d'après le *Répertoire archéologique des instituteurs* (1864), de poterie, de tuiles, de monnaies, de tuyaux. A Arcine, le mas dit Combedes Dieux, *in cumba deorum*, est cité au ^{xiii}^e siècle par J. Vuy. Plus au sud, on remarque des tuiles à rebord à Moisy (Chessenaz) et dans la commune de **Vanz** des vestiges de pavé en marbre, au chef-lieu (H. C. o. c.) des tuiles à rebord de grande dimension, des tronçons de colonnes et de chapiteaux ³ ; d'anciennes masures existent au crêt du Marteret et à Mons, près de la tour féodale qui défendait le chemin de Bellegarde, M. Francison possède une hache en fer d'une origine burgunde incontestable. Enfin, près du Rhône, **Challonge** est encore une propriété antique où l'on a exhumé, près du château détruit dit Châtelard en Semine, qui commandait le chemin du bac de Pyrimont, des monnaies

1. J. Vuy : *Rev. sav.*, 1869, p. 53.

2. H. C. : *Mém. de l'Acad. salésienne*, 1881.

3. *Rép. arch.* Instituteur : M. Dunand.

impériales d'Auguste à Constantin et dans le champ dit Grand-court, des tuiles romaines ¹.

Après la chapelle de Saint-Jean, la voie devait prendre le vieux chemin dit *vi du Barrioz* qui franchit l'escarpement du Vuache par un col situé entre le village de Chaumont dont l'importance était si grande au moyen âge et le Malpas par où passe la route départementale n° 2. Ce chemin n'est autre que l'ancienne route de Genève. Elle descendait donc vers les Roches et laissait à gauche le chemin rustique de Savigny à la Cluse (chem. d'int. commun n° 7) par Dingy, Vulbens, avec sa grotte de la Barme dans le Vuache, où l'on a trouvé, au-dessus d'une couche préhistorique, des fragments de vases marqués *M(ascuric)us* f. ² et Chevrier où en 1870 on déterra, en rectifiant la route, une statuette de bronze de Dionysos, haute de 0^m22 (*fig. ci-contre*) et une bague en or ³. La légende de sainte Victoire qui, poursuivie par les Barbares, saute de la montagne de Chevrier sur celle de Léaz, les restes de piles d'un pont que l'on suppose romain, situé en face du fort, prouvent l'antiquité d'un passage sur le fleuve en ces lieux.

La voie gagnait ensuite Prévry où j'ai relevé l'existence de tuiles au sud-ouest du village et à une centaine de mètres d'un affluent du Fornant qui passe sous la route départementale. A un kilomètre en ligne droite de Prévry, entre celle-ci et un petit ruisseau, les propriétaires, en défonçant le champ Lanternier et le champ voisin, au l. d. la Planche, exhumèrent une quantité de grosses pierres à une profondeur de 0^m40 ; ils en retirèrent deux toises : c'est le seul fragment à peu près authentique de la voie romaine que j'aie pu noter ⁴.

A droite, s'élevait la villa romaine de **Minzier**, située plus haut que le village actuel, au-dessus même de l'ancienne église, au l. d. à Ballon où un trésor du III^e siècle a été trouvé avec d'autres objets romains ⁵ (*fig. 15*).

1. DESPINE : *Rev. sav.*, 1860, p. 99 ; *Rép. arch.* ; *Rev. sav.*, 1894, p. 349.

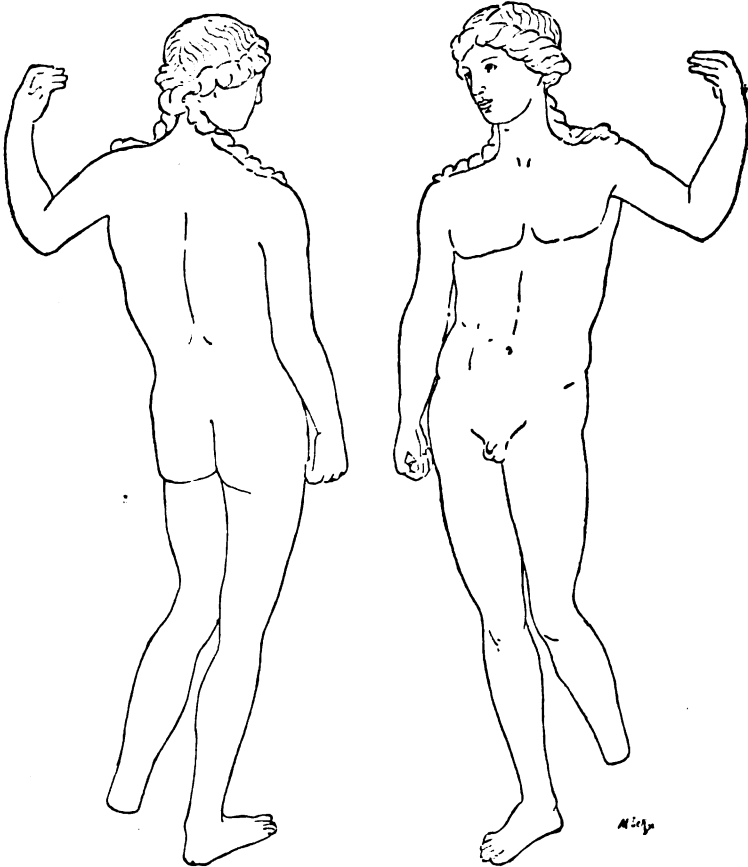
2. *Rev. sav.*, 1881, p. 45. *Catal. des Marques*, n° 139.

3. Ces deux objets ont, au Musée de Genève, les n° 229 et 378. Le moulage de la statuette est au Musée d'Annecy ; il a été envoyé par M. Dunant, ancien conservateur. Cette statuette, donnée par M. A. Turretini, aurait été possédée d'abord par M. Burlat, d'après un renseignement de M. La Ravoire, instituteur. Il semble y avoir une erreur de provenance dans S. REINACH : *Répertoire de la Statuaire gr. et rom.*, II, vol. 2, p. 785, où cette statuette est reproduite d'après une photographie de H. Gosse, ancien conservateur, et mentionnée comme venant de Chalex (Ain). A son tour M. Le Roux a bien voulu m'en faire le dessin.

4. Les traces en sont indiquées, semble-t-il, sur la carte du département de la Haute-Savoie par A. Prost, au 1/160.000^m ; mais serait-ce aussi une section ancienne de la route ?

5. *Rev. sav.*, 1873, p. 56 ; MARTEAUX et LE ROUX : *Catal. des Marques*, n° 273.

La voie continuait ensuite assez directement le long du même ruisseau qui, jusqu'à sa source, à 670^m d'altitude, sert de limite aux communes de Minzier, de Jonzier et de Vers. Il est même fort possible qu'elle se retrouve dans le raccourci appelé la Greffière. A **Jonzier**, *Jucundiacus*, outre l'inscription de S. Pompeius Macrinus (*C. I. L.*, 2568) qui existait dans la



DIONYSOS EN BRONZE DE CHEVRIER (Musée archéol. de Genève).

villa *Novariacus* (Noveiry, Minzier) on a constaté des thiolles au l. d. aux Murailles, et sur un mamelon du mont Sion qui domine Epagny.

En descendant le mont Sion, la route ducale, d'après l'itinéraire de Pingon et la carte de Borgonio, ne gagnait pas Viry et Thairy placés sur la route de La Cluse par Valleiry et Vulbens, mais allait directement à *Saint Juliayn* par l'Eluyset. Et, de fait, à l'est de Bellossy, au l. d. la Bossière, dessous le Sorby, les cultivateurs ont sorti des champs, situés à trente mètres à

gauche de la route, des pavés, de la pierraille et des débris de tuiles réduits à l'état de braisillon, restes de la vieille route qui se dirigeait à l'extrême droite de l'Eluiset, vers Métral (chez les Métrats, E. M.) et la Côte.

Mais la voie aurait-elle suivi ce parcours pour gagner Carouge par le Plan des Ouates ? Dans sa carte, Ducis opte pour le passage par Viry et Thairy et de là vers l'ancien pont de Plainpalais sur l'Arve par un tracé entre Lancy et Carouge. Disons d'abord que le nom de Carouge, *Quadrivium*, s'impose assez pour qu'on admette que là bifurquaient au moins deux anciennes routes, sans compter le vieux chemin de Carouge à Chancy par Bernex et dont l'une aurait évidemment remplacé la voie. Celle-ci ne pouvait venir que de Perly et de la partie ouest de Saint-Julien.

Des restes antiques dénoncent sur ce tracé l'existence de villas qui, on le sait, ne se trouvaient jamais sur une route impériale, mais à une distance de cent à deux cents mètres au moins. Celle de **Vers** s'élevait au l. d. Bracosson où, avec des tombes en mollasses on a défoncé des masures, des tuiles à rebord et un ancien puits. A **Germagny** (Chenex), *Germaniacus*, à la fontaine Mollière, dans le champ dit au Vignier et appartenant à M. Trottet, celui-ci a remarqué en 1896, à 0^m60 de profondeur, des murs et des tuiles à rebord. A **Viry**, *Viriacus*, au chef-lieu, en creusant un puits, plusieurs grandes tuiles ont été remontées. Plus loin, l'instituteur M. Chaulacel rapporte, dans le Répertoire, qu'au l. d. Coupe gorge, on trouva des ossements, des armes, des vestiges de retranchements (?), une monnaie de Dioclétien, un aqueduc venant du fort Sainte-Catherine, des fragments de sculpture, etc. A Ogny (Thairy) également tuiles à rebord. A Saint Julien, où existait un grand cimetière barbare, on a recueilli de l'époque romaine une tête de cheval en bronze et une statuette de petit enfant données au musée de Genève par le Dr Maunoir.

Il est donc fort probable que la voie, laissant à gauche Viry et Thairy, passait à Ogny, puis entre Certoux et Perly, et allait de Carouge jusqu'au vieux pont d'Arve. Elle était bordée de villas et de cimetières qu'a énumérés M. B. Reber ¹. La longueur de ce tracé remplit exactement ou à peu de chose près les 44 kilomètres, le mille valant 1.478^m50.

Charles MARTEAUX.

¹. *Recherches archéol., dans le territoire de l'évêché de Genève (Mém. de la Soc. d'Arch., XXIII, 1894, p. 302 et suiv.*

LE ROC DE CHÈRE

Etude phytogéographique

(Suite et fin)

Répartition des espèces méridionales.

La répartition des espèces méridionales dans l'ensemble du massif est caractéristique. Un petit nombre seulement croissent dans des stations fraîches et ombragées ; ce sont des Fougères, *Asplenium adiantum nigrum* et *A. fontanum* ; cette dernière vivant d'ailleurs également sur des rochers secs et découverts. *Mespilus germanica* croît aussi dans les bois relativement frais. Toutes les autres espèces sont xérophiles, ne croissent que dans des stations ensoleillées, rochers, falaises, garides ; elles sont toutes calcicoles, ce qui fait qu'elles bénéficient de la capacité calorifique plus grande des sols calcaires ; enfin elles sont localisées dans les parties où le climat est le plus chaud. Ces plantes sont rassemblées ainsi en colonies dont le caractère méridional est d'autant plus accusé que la station est plus chaude et plus abritée. Les plus typiques de ces colonies se trouvent à la base du Versant S. du Chaînon oriental, sur la partie de la Pente urgonienne inférieure exposée au S. et enfin sur les falaises des bords du lac. La première, installée dans la partie la plus chaude du massif, est de beaucoup la plus riche : c'est là seulement que croissent *Acer monspessulanum*, *Rubia peregrina*, *Odontites lutea*. Au voisinage, la douceur exceptionnelle du climat permet de cultiver des espèces originaires du Midi, telles que le *Laurier* (*Laurus nobilis* L.) et le *Figuier* (*Ficus carica* L.). A la lisière même du bois, près du lac, existe un superbe pied de *Figuier*, provenant d'une plantation ancienne, qui se développe vigoureusement au milieu du taillis de Chêne rouvre.

ÉLÉMENT MONTAGNARD ET SUBALPIN.

Aspidium lonchitis Sw. — Signalé par PUGET.

Polystichum spinulosum DC. — Flanc S.W. du Vallon marécageux AR.

Athyrium filix femina Roth. — Flanc S.W. du Vallon marécageux AR ;
Revers N. du mamelon séparant ce Vallon de la dépression des Sablons R.

Asplenium viride Huds. — Falaises sèches sur le flanc S.W. du Vallon marécageux. Rochers à la lisière du bois près du chemin d'Echarvines *RR*.
Blechnum spicant Roth. — Flanc S.W. du Vallon marécageux dans les parties humides. Petit Vallon perpendiculaire au Chaînon oriental au S. du chemin d'Echarvines. Ravin de la faille occidentale sur le Versant du lac. Toujours au milieu des *Sphagnum* ou sur une épaisse couche d'humus *AR*.

Lycopodium selago L. — Falaise humide sur le flanc S.W. du Vallon marécageux, en un seul point *RR*.

L. inundatum L. — Tourbière à l'extrémité S.E. du Vallon marécageux, dans quelques dépressions creusées dans la tourbe et inondées en hiver *R*.

Abies pectinata DC. — Bois frais : Plateau urgonien supérieur ; Région centrale *RR*.

Picea excelsa Lk. — Bois frais : Versant N.E. du Chaînon oriental *AR* ; Plateau urgonien supérieur ; Pente gréseuse au sommet du Versant du lac *AR* ; Plateau septentrional *R* Région centrale *AR* ; devient *C* dans les parties les plus fraîches, notamment sur le flanc S.W. du Vallon marécageux et sur les versants N. des mamelons bordant la dépression des Sablons.

Dans les vallées des Alpes méridionales, et jusque dans la vallée de Tarentaise, l'*Epicéa* est caractéristique de la zone subalpine et ne se montre qu'à partir d'une certaine altitude. En Haute-Savoie, cette essence, dominante aussi dans la zone subalpine, descend jusqu'à l'altitude de 400^m, sur le versant des montagnes, sur les collines mollassiques, dans les délaissés des rivières (Fier, Arve, Giffre, Menoge, etc.), et peut former des massifs presque purs dans certaines de ces stations. Au Roc de Chère on trouve l'*Epicéa* un peu dans tout le massif, sauf dans les parties les plus chaudes ; mais il est d'autant plus fréquent que la station est plus fraîche et il caractérise par son abondance le faciès de l'Association du Hêtre à éléments subalpins. (Il serait d'ailleurs représenté par des sujets plus nombreux et surtout de plus grande taille, si ces arbres n'étaient exploités dès qu'ils deviennent adultes.)

Le *Sapin* au contraire ne quitte presque pas la zone montagnarde, où il est d'ailleurs toujours mélangé à l'*Epicéa*.

Calamagrostis varia G. G. — Falaise sèche sur le flanc S.W. du Vallon marécageux *RR*.

Nardus stricta L. — Tourbière à l'extrémité S.E. du Vallon marécageux *R*.

Carex tenuis Host. — Falaise sèche sur le flanc S.W. du Vallon marécageux, en un seul point *RR*.

Luzula nivea DC. — Bois de hêtres, en sol siliceux : Pente gréseuse au sommet du Versant du lac *R* ; Région centrale dans les parties les plus fraîches *AC*.

Tofieldia calyculata Wahlb. — Falaises humides sur le flanc S.W. du Vallon marécageux ; Ravin de la faille occidentale sur le Versant du lac *R*.

Goodyera repens R. Br. — Revers N. du mamelon séparant le Vallon marécageux de la dépression des Sablons, sous un bouquet d'*Epicéas* *RR*.

Salix grandifolia L. — Flanc S.W. du Vallon marécageux *R*.

S. repens L. — Parties tourbeuses dans le Vallon marécageux *R*.

S. ambigua Ehrh. (**S. aurita** × **repens** Wim.) — Tourbière à l'extrémité S.E. du Vallon marécageux *RRR*.

Mœhringia muscosa L. — Rochers, surtout calcaires, ombragés : Plateau

- urgonien supérieur ; Versant N.E. du Chaînon oriental *R*. Falaises sèches du Vallon marécageux *RR*. Lapiaz du Plateau septentrional *RR*.
- Hepatica triloba** Chaix. — Lisière des bois bordant la dépression des Sablons, sur grès quartzeux ou grès calcaire à l'exposition N. *RR*.
- Trollius europæus** L. — Vallon marécageux, en un seul point *RR*.
- Spiræa aruncus** L. — Flanc S.W. du Vallon marécageux *AR*.
- Sorbus aucuparia** L. — Région centrale, çà et là ; Flanc S.W. du Vallon marécageux *AC*.
- S. scandica** Fr. — Versant N.E. du Chaînon oriental ; Revers N. du mamelon séparant le Vallon marécageux de la dépression des Sablons *R*.
- Acer pseudoplatanus** L. — Revers N. du mamelon séparant le Vallon marécageux de la dépression des Sablons *RR*.
- Pirola secunda** L. — Même station, sous un bouquet d'épicéas *RR*.
- Vaccinium myrtillus** L. — Accompagne le Hêtre : Versant N.E. du Chaînon oriental ; Plateau urgonien supérieur ; Pente nummulitique au sommet du Versant du lac ; Région centrale *CC*.
- V. vitis idæa** L. — Région centrale, çà et là *AR* ; *C* sur le flanc S.W. du Vallon marécageux.
- Rhododendron ferrugineum** L. — Flanc S.W. du Vallon marécageux ; Petit vallon perpendiculaire au Chaînon oriental au S. du chemin d'Echarvines *AC*. Croît toujours au milieu des *Sphagnum* ou sur des amas d'humus maintenu humide.
- Erinus alpinus** L. — Crevasses profondes des lapiaz : Versant N.E. du Chaînon oriental ; Plateau septentrional *RR*.
- Veronica urticæfolia** L. — Flanc S.W. du Vallon marécageux *AC*. Lisière des bois près du chemin d'Echarvines, à l'exposition N. *R*.
- Valeriana tripteris** L. — Falaises sèches sur le flanc S.W. du Vallon marécageux *R* ; Lapiaz nummulitiques sur le Plateau septentrional *RR*.
- Campanula pusilla** Hænk. — Falaise sèche sur le flanc S.W. du Vallon marécageux *RR*.
- Antennaria dioica** Gærtn. — Pelouse sèche dans la région centrale, sur conglomérat nummulitique *RR*.
- Bellidiastrum Michellii** Cass. — Pelouse au pied d'une falaise sèche sur le flanc S.W. du Vallon marécageux *RR*.
- Soyeria paludosa** Godr. — Marais dans le Vallon marécageux *AC*.
- Prenanthes purpurea** L. — Accompagne le Hêtre : Versant N.E. du Chaînon oriental ; Plateau urgonien supérieur ; Pente gréseuse au sommet du Versant du lac ; Région centrale *AC*.

Répartition des espèces montagnardes et subalpines.

Les espèces montagnardes et subalpines croissent toujours dans les parties du massif les plus fraîches, occupées par l'Association du Hêtre. Quelques-unes, *Vaccinium myrtillus* et *Prenanthes purpurea* accompagnent constamment cette essence ;

1. Il est à remarquer que le *Rhododendron* est attaqué, au Roc de Chère, par les Champignons qui le parasitent ordinairement dans ses stations normales : *Exobasidium rhododendri* Cramer., *Chrysomyxa rhododendri* DC., dont la forme alternante, *Peridermium abietinum*, s'observe sur les Epicéas dans la même station.

Picea excelsa, *Mæhringia muscosa*, *Erinus alpinus* existent même en dehors de l'Association du Hêtre : ce sont les espèces dont le caractère montagnard est le moins accusé et qui, dans la contrée, descendent volontiers à de basses altitudes. D'autres, telles que *Vaccinium vitis-idaea*, *Lužula nivea*, *Sorbus aucuparia*, sont assez fréquentes et se montrent en plusieurs points du massif. Mais le plus grand nombre sont strictement localisées : de même que dans les parties les plus chaudes sont installées des colonies de plantes méridionales, de même il existe dans les parties les plus fraîches, des colonies d'espèces montagnardes et subalpines. Ces colonies sont d'étendue bien plus restreinte que les premières, les conditions nécessaires à leur établissement n'étant réunies que sur de faibles surfaces. Elles se distinguent aussi par une plus grande variété des espèces qui les constituent : au milieu de quelques plantes qui en forment en quelque sorte le fond, on y trouve tantôt une espèce, tantôt une autre, représentées par quelques pieds et en un seul endroit.

La plus remarquable de ces colonies d'espèces montagnardes et subalpines est installée sur le flanc S.W. du Vallon marécageux et dans le fond même de ce Vallon, dont nous avons décrit les conditions climatiques très spéciales. Les espèces les plus abondantes y sont : *Vaccinium vitis idaea*, *Veronica urticæfolia*, *Lužula nivea*, *Spiræa aruncus*, *Polystichum spinulosum*, *Athyrium filix femina*, *Sorbus aucuparia*, *Salix grandifolia*. Les espèces les plus intéressantes sont localisées dans les parties tourbeuses du fond du Vallon et les parties humides du versant. Dans le fond ce sont des espèces spéciales aux tourbières (*Salix repens*, *Lycopodium inundatum*) ou aux prairies humides des montagnes (*Trollius europæus*, *Soyeria paludosa*), puis *Nardus stricta*, qui habite normalement les pâturages en sol siliceux et riches en humus acide ; sur le versant, au milieu des *Sphagnum* ou dans l'humus maintenu constamment humide, ce sont *Blechnum spicant* et *Rhododendron ferrugineum* ; sur les falaises humides *Tofieldia calyculata* et *Lycopodium selago*.

Dans tous ces cas, c'est donc sur un sol plus ou moins tourbeux que se développent ces espèces et notamment celle dont la présence est le plus inattendue à cette altitude, le *Rhododendron*. Cette localisation s'explique : l'humus tourbeux est un milieu doué de propriétés telles que les plantes y trouvent une fraîcheur plus grande qu'en tout autre sol et que, d'autre part,

un certain nombre d'espèces seulement peuvent s'en accommoder. Les espèces montagnardes, à condition qu'elles puissent supporter ce milieu, peuvent y prospérer, parce qu'elles y trouvent des conditions rappelant celles de leurs stations normales et que, d'autre part, elles sont protégées, par la nature même du sol, contre la concurrence des autres espèces qui pourraient les évincer. Les tourbières présentent toujours une flore tranchant sur l'ensemble de la végétation du pays par un caractère plus montagnard. Ce fait est frappant dans les tourbières du Jura où MARTINS ¹ l'a signalé depuis longtemps ; c'est surtout dans les tourbières que sont confinées, dans les régions de plaine, les espèces montagnardes ².

Rappelons le fait, déjà signalé, de la présence, sur le flanc S.W. du Vallon marécageux, d'une colonie d'espèces montagnardes calcicoles, localisées sur une petite falaise sèche où elles trouvent plus de chaux autour d'elles ; ce sont : *Calamagrostis varia*, *Carex tenuis*, *Campanula pusilla*, *Valeriana tripteris*, *Asplenium viride*.

En dehors du Vallon marécageux on retrouve, dans un petit vallon perpendiculaire au Chaînon oriental, au S. du chemin d'Echarvines, une autre colonie analogue à la précédente : c'est aussi sur un sol tourbeux que l'on y rencontre *Vaccinium vitis idæa*, *Blechnum spicant*, *Rhododendron ferrugineum* avec *Luzula nivea*, *Veronica urticæfolia*.

Enfin à la lisière du bois, près du chemin d'Echarvines, le versant septentrional d'un petit mamelon porte aussi une petite colonie d'espèces montagnardes : *Luzula nivea*, *Veronica urticæfolia*, *Asplenium viride*. C'est là qu'est localisée *Hepatica triloba*.

ORIGINE DES ÉLÉMENTS DE LA FLORE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La coexistence dans un même massif des trois éléments que nous venons d'indiquer est un fait fréquent dans les Alpes de Savoie et qui se retrouve, plus ou moins accentué, dans d'autres régions de l'Europe. Au Roc de Chère, à cause du nombre relativement élevé des espèces qui constituent l'élément méridional et l'élément montagnard ou subalpin, à cause surtout

1. Ch. MARTINS : *Origine glaciaire des Tourbières du Jura neuchatelois*.

2. A. CHATIN : *Les Plantes montagnardes de la Flore parisienne*. (Bull. Soc. bot. de France, t. XXXIV, 1887.) — FLICHE : *Etude sur les Flores de l'Aube et de l'Yonne*. (Mémoires de la Société académique de l'Aube, t. LVII, 1893.)

de la faible surface du territoire, cette juxtaposition est particulièrement frappante.

Les travaux de divers auteurs et surtout ceux de M. J. BRIQUET¹, qui ont porté spécialement sur la Savoie et le Jura, ont conduit à donner de ce fait une explication devenue aujourd'hui classique.

Les données fournies par la géologie et la paléontologie montrent que le climat de nos contrées a subi, depuis la période quaternaire, des variations considérables. Après la fin de la dernière *période glaciaire*, pendant laquelle un climat froid et humide avait amené une extension considérable des glaciers, est survenue une période à climat chaud et sec (*période xérothermique*) ; puis le climat devenant plus humide, la température moyenne s'abaissant, on arrive à la période actuelle (*période silvatique*). A chacune de ces périodes a dû correspondre, pour une région donnée, une végétation différente : pendant chacune d'elles, les espèces les mieux adaptées aux conditions climatiques alors régnantes ont pu, en se propageant de proche en proche, parvenir dans la région et s'y multiplier. Le climat se modifiant progressivement, de nouvelles espèces sont arrivées, ont lutté avec succès contre celles qui occupaient le sol, auxquelles elles se sont peu à peu substituées. On conçoit ainsi qu'il y ait eu dans le cours des temps une succession de flores de caractère différent. Après le retrait progressif des glaciers qui couvraient tout le pays, la colonisation des terrains abandonnés a été faite par des espèces alpines, subalpines puis montagnardes. Pendant la période xérothermique, des espèces méridionales ou orientales ont pu, en remontant les vallées, en franchissant les cols, en suivant, en un mot, des *voies valléculaires*, venir s'installer à la place des précédentes, chassées par l'élévation de la température et la sécheresse de l'atmosphère. Pendant la période silvatique, ces espèces elles-mêmes ont reculé devant la concurrence d'autres, mieux adaptées aux conditions climatiques actuelles : ce sont elles qui forment maintenant la masse principale de la végétation.

Mais la substitution des espèces, d'une période à l'autre, n'a pas été complète. Des espèces immigrées dans le pays à la faveur

1. JOHN BRIQUET : *Recherches sur la Flore du district savoisien et du district jurassique franco-suisse*. (Engler's botanisches Jahrbuch für Systematik und Pflanzengeographie, t. XIII, 1890.) — Id. : *Les Colonies végétales xérothermiques des Alpes lémaniques. Une contribution à l'étude de la période xérothermique*. (Bull. de la Murithienne, t. XXVII-XXVIII, 1898-99.) — MARIE-CH. JEROSCH : *Geschichte und Herkunft der schweizerischen Alpenflora*, Leipzig, Engelmann, 1903. (Contient un résumé des travaux faits sur la question.)

des conditions réalisées pendant l'une de ces périodes, ont pu se maintenir et lutter contre les espèces arrivées ensuite, au moins dans quelques stations limitées, grâce à des circonstances locales de sol, d'exposition, qui leur sont favorables et créent autour d'elles un climat légèrement différent du climat général. La flore d'une région est donc composée d'espèces qui s'y sont établies à des époques différentes : au milieu d'un ensemble de plantes qui sont le mieux adaptées aux conditions actuelles, on pourra trouver, plus ou moins abondantes, des espèces montagnardes ou subalpines, qui s'y sont maintenues depuis la période glaciaire, et des espèces d'origine méridionale, résultant d'une immigration correspondant à la période xérothermique. Les termes *élément actuel* (ou *élément silvatique*), *élément xérothermique*, *élément glaciaire* sont respectivement synonymes des termes *élément ubiquiste et des basses montagnes*, *élément méridional*, *élément montagnard et subalpin*¹.

Cette explication historique n'a pas toujours été admise. Certains auteurs ont voulu expliquer le fait qui nous occupe par la seule intervention de causes actuelles, en admettant que les espèces de diverses origines ont pu être amenées dans la région considérée pendant la période actuelle par les moyens de dispersion ordinaires et s'installer sur les points où elles trouvaient un sol et un climat favorables. On a contesté surtout la nécessité de faire intervenir une période xérothermique postglaciaire pour expliquer la présence des espèces méridionales. Ce qui permet de combattre cette manière de voir, en tant que théorie générale, c'est le fait, mis en lumière par M. BRIQUET pour les espèces xérothermiques, que les stations actuelles de ces espèces sont, dans beaucoup de cas, si éloignées les unes des autres, séparées par des obstacles tels, qu'il est impossible qu'elles aient pu se propager directement d'une station à l'autre. La dissémination ne se faisant que par petites étapes, il faut admettre qu'elle s'est produite à une époque où les conditions climatiques permettaient l'installation de l'espèce en des points plus rapprochés et que les stations actuelles ne sont que les débris d'une aire anciennement plus étendue.

1. Il faut cependant remarquer que le terme *élément xérothermique* est plus exact que le terme correspondant *élément méridional*. Sous ce nom on comprend en effet non seulement des espèces méridionales, mais des espèces orientales. De plus on est conduit à classer comme *xérothermiques* des espèces qui se sont maintenues en assez grande abondance sous des latitudes assez élevées et pour lesquelles le qualificatif de *méridionales* peut surprendre, si on n'envisage que leur répartition dans une contrée déterminée et non l'ensemble de leur aire. C'est le cas pour *Mespilus germanica*.

Mais si l'explication historique semble devoir dominer la question, il n'en reste pas moins vrai, que l'on doit aussi envisager, ainsi que l'a montré M. CHODAT ¹, la possibilité de l'arrivée d'espèces nouvelles pendant la période actuelle. On ne possède encore que des données incomplètes sur la nature et la puissance des procédés naturels de dissémination des plantes. Les cas de dissémination à grande distance sont pour le moins exceptionnels, mais rien ne permet, à l'heure actuelle, de les nier d'une manière absolue: on pourrait concevoir par ce moyen qu'une espèce puisse, dans certaines conditions, venir constituer des colonies isolées, loin de son aire normale. Cette explication serait plus facilement applicable au cas où l'espèce se trouve en une série de stations peu éloignées. Aussi, avant de conclure à l'existence d'une *colonie xérothermique* ou d'une *relique glaciaire*, il est prudent de s'assurer que les causes actuelles sont insuffisantes pour expliquer la présence des éléments considérés.

ORIGINE DE L'ÉLÉMENT MÉRIDIONAL.

M. J. BRIQUET a montré que l'immigration des espèces méridionales pendant la période xérothermique s'est faite le long des dépressions qui sillonnent les massifs montagneux. Les espèces se sont propagées de proche en proche et, chassées de la majeure partie de leurs stations, ont subsisté par places, formant des colonies tantôt isolées, tantôt rapprochées les unes des autres quand les conditions sont plus favorables. Sur les flancs des vallées, dans les parties abritées et chaudes, exposées au S. ou à l'W., il existe des suites plus ou moins continues de stations d'espèces méridionales, des *lisières xérothermiques*, suivant l'expression de l'auteur. Remarquons que, pendant la période actuelle, c'est aussi le long de ces dépressions et en particulier de celles que parcourent des vents violents, que doivent se disséminer ces espèces, qui ne peuvent s'établir définitivement qu'en des points offrant des conditions spéciales. Qu'il s'agisse d'une migration ancienne ou récente, les voies d'immigration sont ainsi jalonnées par des stations plus ou moins distantes de diverses espèces méridionales. Par l'étude de ces stations, par l'examen de la distribution d'une espèce méridionale dans la contrée, on peut, au moins dans certains cas, reconstituer les étapes successives parcourues par cette espèce

1. R. CHODAT : *Remarques de Géographie botanique*. (Bull. de la Soc. bot. de France, t. XI I. 1894.)

et reconnaître quelle a été la voie suivie pour arriver dans une région donnée.

L'application de cette méthode nous permettra d'expliquer la présence des diverses espèces qui forment l'élément méridional de la flore du Roc de Chère.

En utilisant les données existantes sur la flore des chaînes voisines du Roc de Chère, on constate que sur toute la rive occidentale du lac d'Annecy se trouvent disséminées un certain nombre d'espèces xérothermiques. Le même fait s'observe dans un certain nombre de stations du flanc N. de la dépression de Faverges qui relie le bassin du lac à la vallée de l'Arly. M. BEAUVERD¹ a montré qu'il y a là une lisière xérothermique. La dépression de Faverges qui met en relation le bassin du lac avec la vallée de l'Isère et la Maurienne, représente une voie valléculaire, qui a permis aux espèces méridionales de se répandre dans le bassin du lac.

Sur la rive occidentale du lac, on retrouve quelques stations xérothermiques isolées de chaque côté de la large dépression de la vallée du Laudon qui aboutit au col de Leschaux. Les deux plus importantes sont l'une à l'extrémité du versant S.E. du Semnoz, à la Puya, l'autre sur le promontoire de Duingt.

D'autre part, au N.E. et à l'E. du lac d'Annecy, on retrouve des colonies xérothermiques dans les chaînes qui forment le prolongement méridional du Salève, la Mandallaz et la montagne d'Age au-dessus de Lovagny. Ces colonies se rattachent à la vallée du Rhône par des stations intermédiaires et jalonent une autre voie d'immigration.

La comparaison de la flore xérothermique du Roc de Chère avec celle des chaînes prolongeant le Salève, montre que peu d'espèces sont communes à ces deux massifs. Les colonies qui se rattachent à la vallée du Rhône sont caractérisées par un assez grand nombre de plantes méridionales qui ne se retrouvent pas au Roc de Chère ni sur la lisière du lac et de Faverges. Ces différences très accusées prouvent que la migration des espèces n'a pu se faire qu'exceptionnellement à travers la vaste plaine qui s'étend au N. et à l'W. d'Annecy et qu'on ne doit pas chercher de ce côté l'origine de l'élément méridional de notre massif.

Au contraire l'étude de la répartition des espèces méridionales

¹ G. BEAUVERD : *Une remarquable Station xérothermique des Alpes d'Annecy.* (Bull. de l'Herbier Boissier, 2^e S^e, t. V, 1905, p. 617.)

du Roc de Chère dans les diverses colonies de la *lisière du lac et de Faverges* et de la rive occidentale du lac conduit à des résultats intéressants ¹.

Ceterach officinarum Willd. — Montagne de Veyrier, versant S.W. (P); Saint-Germain !, Verthier !.

Polypodium serratum Willd. — Non signalé dans la contrée. Les stations les plus rapprochées que l'on connaisse sont le château de Bourdeau au bord du lac du Bourget (CARIOT, BRIQUET) et le bas Valais (CHRIST).

Asplenium fontanum Bernh. — Commun sur toute la lisière du lac et dans beaucoup d'autres stations.

A. adiantum nigrum L. — Versant W. de la montagne de Veyrier !, versant S.E. du Semnoz !.

Adiantum capillus Veneris L. — Non signalé dans la contrée. Les stations les plus rapprochées sont les gorges du Chéran à Rumilly (P). Brison près Aix-les-Bains (PERRIER et SONGEON : *Ann. Soc. hist. nat. Savoie* 1854), le pied du Crêdo (BRIQUET : *Mont Vuache*).

Andropogon ischæum L. — Assez commun sur la lisière du lac et de Faverges. Montagne de Veyrier (P), Saint-Germain !, Favergette (C), etc.

Melica ciliata L. — Assez commun sur toute la lisière du lac et de Faverges, ainsi qu'en d'autres stations de la rive occidentale du lac : Duingt !, Versant S.E. du Semnoz !.

Carex Halleriana Asso. — Assez commun sur la lisière du lac et de Faverges, Montagne de Veyrier (P), Roc de Viuz près Faverges (B), etc.

Tamus communis L. — Montagne de Veyrier (P), Saint-Germain !, Verthier !, Roc de Viuz (B), Versant S.E. du Semnoz (P).

Iris germanica L. — Base de la Montagne de Veyrier à Talabar (P).

Limodorum abortivum Sw. — Montagne de Veyrier !, St-Germain (B et !), La Puya (P).

Quercus sessiliflora Sm. var. **pubescens** Willd. — Commun sur toute la lisière du lac et de Faverges !, Duingt !, Versant S.E. du Semnoz !.

Saponaria ocymoides L. — Montagne de Veyrier (P), Saint-Germain !, Roc de Viuz (B), Duingt !, Versant S.E. du Semnoz (P).

Arabis muralis Bert. — Montagne de Veyrier !, Saint-Germain (B et !), Roc de Viuz (B), Versant S.E. du Semnoz (P).

Æthionema saxatile R. Br. — Montagne de Veyrier (P), Roc de Viuz (C).

Sedum anopetalum DC. — Saint-Germain (B et !).

Cerasus mahaleb Mill. — Commun sur toute la lisière du lac et de Faverges et en beaucoup d'autres stations !.

Mespilus germanica L. — Versant W. de la Montagne de Veyrier !, Saint-Germain (B et !), Verthier !, Versant S.E. du Semnoz !

1. Nous avons utilisé des indications floristiques puisées dans les publications suivantes :

PUGET : *Plantes des environs d'Annecy*. (Bull. de l'Association florimontane, t. I, 1855 et t. II, 1856.) — Id. : *Résumé de quelques Herborisations des environs d'Annecy*. (Bull. de la Soc. bot. de France, t. XIII, 1866.) — CHATELAIN : *Aperçu sur la Flore de Faverges et de quelques localités voisines*. (Revue savoisienne, 1901.) — G. BEAUVERD : *Op. cit.* — A la suite de chaque localité, nous indiquons par les abréviations P, C, B, l'auteur qui l'a signalée. Le signe ! indique les localités que nous avons observées nous-même. Nous avons tenu compte aussi des résultats d'herborisations faites en compagnie de M. BEAUVERD et de quelques indications inédites qu'il nous a obligeamment communiquées.

Ononis natrix L. — Montagne de Veyrier !, Saint-Germain !.

Colutea arborescens L. — Montagne de Veyrier (P), Roc de Viuz (B), Balmettes près Faverges (C), Saint-Ferréol (P).

Sisymbrium austriacum Jacq. — Versant S. de la Montagne de Veyrier (P).

Linum tenuifolium L. — Assez commun sur la lisière : Montagne de Veyrier !, Saint-Germain !, Roc de Viuz (C).

Buxus sempervirens L. — N'existe pas sur la lisière de Faverges et du lac : la station du Roc de Chère est la seule connue dans le massif des Alpes d'Annecy. Le Buis ne se retrouve au N. que dans la vallée de l'Arve à la cascade d'Arpennaz (BRIQUET : *Alpes lémaniques*). Il manque dans les colonies de la Mandallaz et de la Montagne d'Age. Par contre il forme des colonies sur le rocher de Duingt (P), à la Puya ! et sur le versant S.E. du Semnoz dominant la vallée du Chéran, au-dessus du hameau de Glapigny, commune de Bellecombe-en-Bauges ! (PUGET l'indique, sans donner de détails, au Semnoz).

Acer monspessulanum L. — Flanc N.E. de la dépression de Faverges au dessus de Vesonne !.

A. Martini Jord. — Non signalé en Haute-Savoie. Existe non loin de l'extrémité S. de la lisière de Faverges, à Conflans près Albertville (PERRIER DE LA BATHIE in MAGNIN : *Nouvelle note sur l'Acer Martini*. *Ann. Soc. bot. de Lyon*, t. XXVII, 1902). Se retrouve en Tarentaise à l'Étroit de Ciex près Moûtiers (Id.).

A. opulifolium Vill. — Commun sur toute la lisière du lac et de Faverges et sur les versants chauds dans toute la contrée !.

Vitis vinifera L. — Montagne de Veyrier !, Verthier !, Marlens près Faverges (B *in litt.*). Spontané ?.

Fumana procumbens G. G. — Assez commun sur toute la lisière du lac et de Faverges : Montagne de Veyrier (P), St-Germain !, Roc de Viuz (C).

Odontites lutea Rchb. — Non signalé ailleurs qu'au Roc de Chère (C, !).

Rubia peregrina L. — Prabornon, Montmin, Rosay près Faverges (C), Roc de Viuz (C et B), Marlens (B *in litt.*).

Galium rigidum Vill. — Non signalé dans la contrée.

Aster amellus L. — Montagne de Veyrier !, Saint-Germain !, Montmin, Nambélet près Faverges (C), Roc de Viuz (C et B).

Cette énumération, nécessairement incomplète faute de données sur la flore de toutes les parties de la lisière de Faverges et du lac, montre cependant que la plupart des espèces xérothermiques du Roc de Chère existent aussi en divers points de cette lisière. Les colonies du Roc de Chère s'y rattachent, et on doit admettre que la plupart des espèces y sont parvenues en suivant la dépression de Faverges et la rive orientale du lac.

Parmi ces espèces, certaines se retrouvent tout le long de la lisière ; d'autres, comme *Acer monspessulanum*, ne croissent qu'en quelques stations plus ou moins distantes ; enfin il existe au Roc de Chère cinq espèces qui n'ont pas été observées sur cette lisière ; ce sont : *Polypodium serratum*, *Adiantum capil-*

lus Veneris, Buxus sempervirens, Odontites lutea, Galium rigidum.

M. BRIQUET a fait voir, par l'étude des lisières des Alpes lémaniennes, que l'existence de semblables stations disjointes est normale, et qu'au milieu d'un ensemble de plantes que l'on retrouve en plusieurs endroits, qui caractérisent la lisière, on trouve çà et là quelques espèces isolées, bien loin de toute autre station. C'est même là, nous l'avons vu, un puissant argument en faveur du rôle joué par la période xérothermique : si, pour une partie des végétaux, on peut admettre une pénétration pendant la période actuelle, cette hypothèse n'est pas applicable à ces espèces isolées. On peut voir dans le fait énoncé une confirmation de cette règle générale. Mais dans le cas particulier, il faut tenir grand compte de ce que, faute d'explorations suffisantes, des stations de ces espèces ont pu passer inaperçues, ce qui empêche de formuler des conclusions définitives. On peut faire remarquer aussi, à propos des deux premières plantes, qui sont des Fougères, que leur présence pourrait être expliquée par la légèreté de leurs spores que le vent dissémine à des distances considérables.

On peut aussi se demander si ces espèces ne sont pas arrivées dans le massif par une voie autre que la dépression de Faverges. La réponse à cette question nous est fournie par l'étude de la répartition du *Buis* dans la contrée. Remarquons tout d'abord que, sur ce sujet, on n'a pas à faire de restrictions analogues à celles que nous avons formulées à propos des autres espèces. D'une part il s'agit d'un végétal trop connu de tous et d'aspect trop caractéristique pour qu'il ait pu échapper aux observations non seulement des botanistes, mais des habitants du pays. D'autre part il a des graines assez lourdes, de dissémination peu facile, et ne peut se propager qu'à petite distance. Or, le *Buis*, absent dans toutes les Alpes d'Annecy, ainsi que dans les colonies de la Mandallaz et de la Montagne d'Age, existe, non loin du Roc de Chère, sur le promontoire de Duingt et se retrouve à l'extrémité de la chaîne du Semnoz, au lieu dit la Puya, ainsi que sur le versant S.E. de cette montagne, à Glapigny, dans la vallée des Bauges. Ces stations sont toutes situées sur les flancs de la dépression de la vallée du Laudon et du col de Leschaux, qui débouche sur la vallée du Chéran et est prolongée de l'autre côté de cette rivière par la vallée du ruisseau de Saint-François que le col de Planpalais met en communication avec la plaine de Chambéry. La présence du *Buis* en des points assez rappro-

chés le long de cette dépression permet de conclure que c'est la voie par laquelle cette espèce est arrivée dans le bassin du lac. Depuis les environs d'Aix-les-Bains et de Chambéry, où il est fréquent, le Buis est parvenu sur le versant S.E. du Semnoz en suivant le versant W. des montagnes du massif des Bauges et en remontant la vallée du Chéran, ou, peut-être même, en franchissant le col de Planpalais et en descendant la vallée du ruisseau de Saint-François ; puis il s'est répandu de l'autre côté du col de Leschaux, sur les deux flancs de la vallée du Laudon où l'on observe les stations de Duingt et de la Puya (cette dernière extrêmement restreinte), et, depuis le promontoire de Duingt, a traversé le lac, large seulement de 800^m en ce point, pour s'établir sur le Roc de Chère. La dépression du col de Leschaux, dont nous avons constaté le rôle considérable au point de vue du régime des vents et des pluies dans la région, est donc aussi une voie d'immigration par laquelle certaines espèces ont pénétré dans le bassin du lac. Le fait semble incontestable pour le *Buis* ; il est vraisemblable pour les autres espèces qui ne sont signalées qu'au Roc de Chère ; des données floristiques plus complètes sont nécessaires pour être affirmatif sur ce point ¹.

ORIGINE DE L'ÉLÉMENT MONTAGNARD ET SUBALPIN.

L'origine de l'élément montagnard et subalpin de la flore du Roc de Chère est un problème particulièrement intéressant. Conformément à la théorie que nous avons exposée, on serait conduit à admettre que les espèces montagnardes et subalpines existant dans une région en dehors de leurs conditions normales d'habitation, sont des restes de la végétation qui a occupé le pays pendant la période glaciaire. Dans le cas du Roc de Chère, cette interprétation se heurte à une objection. Ce massif, de faible altitude, est dominé immédiatement par des chaînes sur lesquelles se développe une riche flore montagnarde, subalpine et même alpine. La distance entre la crête de la Dent de Lanfon et la Région centrale du Roc de Chère n'est, en ligne droite, que de 4 kilomètres ; les pentes de la Tournette n'en sont éloignées que de 5 kilomètres et la Montagne de Veyrier de 3 kilo-

1. L'existence de cette voie d'immigration pourrait peut-être aussi être invoquée pour expliquer la présence sur le versant S.W. de la Montagne de Veyrier de plusieurs espèces qui font défaut dans les autres stations xérothermiques de la contrée.

mètres en moyenne. Dans ces conditions, et en l'absence de tout obstacle, on doit se demander si certaines espèces n'ont pas été disséminées accidentellement pendant la période actuelle, par le vent ou les animaux et, trouvant des conditions favorables, n'ont pas pu constituer de petites colonies.

Le transport des graines par le vent dans ces conditions est possible : nous en avons une preuve dans le massif lui-même. A la base du Versant du lac, dans la section de la pente urgonnaise inférieure exposée au S.W., au milieu de l'Association du Chêne rouvre avec Charme, dans un endroit rocheux, on voit se dresser un pied isolé de *Pinus montana* Mill., âgé d'une trentaine d'années environ. La spontanéité n'en est pas douteuse : la station est écartée, d'accès difficile ; il n'est pas besoin de connaître beaucoup les coutumes des habitants en matière d'exploitation forestière pour affirmer qu'il ne s'agit pas là d'une plantation ; d'autant plus que *Pinus montana* est loin d'être répandu dans les pépinières et, jusqu'à ces toutes dernières années, n'a jamais été utilisé dans le pays pour le boisement. On est donc en présence d'un cas de transport accidentel de graines par le vent. *Pinus montana* croît sur les crêtes rocheuses de la Dent de Lanfon et de la Roche Murraz, sur le versant N. de la Tournette, ainsi que sur le plateau du Parmelan : ce sont ses seules stations dans les environs du Roc de Chère. Il faut nécessairement admettre que c'est de l'une de ces stations et, plus vraisemblablement, de l'une des deux premières, que provenait la graine qui, portée par le vent, est venue germer non loin du lac.

Pour la possibilité du transport accidentel par les oiseaux, le massif nous offre un exemple de même ordre, quoique moins probant. *Hippophae rhamnoides* L. forme une petite colonie, ne comprenant que quelques pieds, sur la falaise gréseuse qui couronne le ravin déterminé par la faille occidentale sur le Versant du lac : l'espèce n'existe pas ailleurs dans le massif. C'est une station un peu exceptionnelle pour cet arbuste qui est caractéristique des berges des ravins et des graviers des cours d'eau. Le transport de ses fruits charnus par des oiseaux peut seul expliquer sa présence en ce point. Or les stations les plus rapprochées sont d'une part les ravins qui sillonnent le flanc W. de la Dent de Lanfon et le plateau de Saint-Germain, d'autre part le cône de déjections du Laudon, sur la rive occidentale du lac (distance : 1500 mètres).

Dans ces conditions, la question de l'origine des espèces mon-

agnardes et subalpines existant au Roc de Chère, demande un examen rigoureux. Il est nécessaire d'envisager pour chacune d'elles, outre les conditions dans lesquelles elle se trouve dans le massif, sa répartition dans les montagnes avoisinantes et la facilité plus ou moins grande du transport de ses semences.

Les données que nous possédons sur la flore du massif de la Tournette, de la montagne de Veyrier et du massif du Parmelan sont suffisantes pour établir le degré de fréquence dans ces chaînes des diverses espèces montagnardes et subalpines de la flore du Roc de Chère ¹.

Aspidium lonchitis Sm. — Forêts sur les flancs de la Dent de Lanfon et la Tournette !.

Polystichum spinulosum DC. — Assez commun dans les forêts sur les flancs de la Dent de Lanfon et de la Tournette !.

Athyrium filix femina Roth. — Id.

Asplenium viride Huds. — Rochers sur les pentes de la Dent de Lanfon et la Tournette !.

Blechnum spicant Roth. — Tournette (SAINT-LAGER).

Lycopodium selago L. — Parmelan (P). Non signalé dans le massif de la Tournette.

L. inundatum L. — Non signalé dans les environs du Roc de Chère. Les stations les plus rapprochées qui soient indiquées sont les marais de Lossy au pied des Voirons (SAINT-LAGER) et les environs de Chamonix (PAYOT).

Abies pectinata DC. — Forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !

Picea excelsa Lk. — Id. Plus commun que le précédent.

Calamagrostis varia G. G. — Assez commun sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !.

Nardus stricta L. — Col des Nantets, entre la Tournette et la Roche Murraz (PICARD). Pâturages de Lô sous la Tournette !.

Carex tenuis Host. — Montagne de Veyrier (P), Massif du Parmelan (BEAUVERD).

Luzula nivea DC. — Commun dans les forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !.

Tofieldia calyculata Wahlb. — Rochers humides dans les ravins au pied de la Tournette !.

Goodyera repens R. Br. — Non signalé dans les environs.

Salix grandifolia L. — Commun sur les pentes de la Dent de Lanfon (PUGET, !), de la Tournette !. Versant N. de la montagne de Veyrier !

S. repens L. — Non signalé dans les environs. Les stations les plus rap-

1. Outre les indications puisées dans les publications de PUGET et de M. CHATELAIN précédemment mentionnées, nous avons consulté les travaux suivants :

Em. PICARD : *Flore de la Dent de Lanfon* (*Revue savoisienne*, 1876, p. 66 et 1877, p. 50.) — CARIOT et SAINT-LAGER : *Flore du Bassin moyen du Rhône et de la Loire*, 8^e édition. — G. BEAUVERD : *Notes floristiques sur le Massif de la Fillière*. (*Bull. des travaux de la Soc. bot. de Genève*, t. X, 1899-1903.) — V. PAYOT : *Florule du Mont-Blanc. Guide du botaniste et du touriste dans les Alpes pennines*, Paris et Genève, s. d.

prochées sont la tourbière des Glières à l'origine de la vallée de la Fillière (BEAUVERD) et les marais d'Allonzier (PUGET).

S. ambigua Ehrh. — Tourbière des Glières (BEAUVERD).

Mœhringia muscosa L. — Commun sur les rochers ombragés dans toutes les montagnes voisines !.

Hepatica triloba Chaix. — Non signalée dans les environs ; paraît manquer dans le bassin du lac. Indiquée à Seythenex près Faverges (CHATELAIN, BEAUVERD *in litt.*).

Trollius europæus L. — Clairières et pâturages humides sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !.

Spiræa aruncus L. — Commun dans les forêts sur les flancs de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !.

Sorbus aucuparia L. — Forêts sur les flancs de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !.

S. scandica Fr. — Versant de la Dent de Lanfon et de la Tournette !. Assez commun sur le Versant N. de la montagne de Veyrier !.

Acer pseudoplatanus L. — Forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Montagne de Veyrier !.

Pirola secunda L. — Id. !.

Vaccinium myrtillus L. — Commun dans les forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier !.

V. vitis idæa L. — Mêmes localités, mais plus rare et à partir d'une altitude plus élevée que l'espèce précédente !.

Rhododendron ferrugineum L. — Sommet de la Roche Murrax (PICARD) et probablement aussi de la Dent de Lanfon ; Tournette (CHATELAIN). Peu abondant dans ces chaînes calcaires : PUGET déclare même ne pas l'y avoir observé. Localisé, ainsi que l'indique PICARD, sur les épais amas d'humus accumulés sur les lapiaz urgoniens compacts. Plateau du Parmelan (BEAUVERD, !) dans les mêmes conditions.

Erinus alpinus L. — Rochers sur les pentes de la Dent de Lanfon, de la Tournette et de la montagne de Veyrier !.

Veronica urticæfolia L. — Forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !, Versant N. de la montagne de Veyrier (PUGET, !).

Valeriana tripteris L. — Rochers au sommet de la montagne de Veyrier (PUGET, !), Tournette (PUGET).

Campanula pusilla Hænke. — Tournette (PUGET, !).

Antennaria dioica Gærtn. — Pâturages sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !.

Bellidiastrum Michellii Cass. — Clairières des forêts sous la Tournette ! et la Dent de Lanfon (PICARD).

Soyeria paludosa Godr. — Clairières humides sur les pentes de la Tournette !. Montagne de Veyrier (PUGET).

Prenanthes purpurea L. — Commun dans les forêts sur les pentes de la Dent de Lanfon et de la Tournette !. Montagne de Veyrier (PUGET, !).

La plupart de ces espèces qui croissent au Roc de Chère existent donc, et même sont assez communes sur les montagnes avoisinantes. Plusieurs cependant y font défaut. Ce sont d'abord les espèces habitant les tourbières : *Lycopodium inundatum*,

Salix repens : la tourbière la plus rapprochée a été signalée aux Glières, dans le massif de la Fillière, par M. Beauverd qui y indique *Salix repens* mais non *Lycopodium* *inundatum*. *Hepatica triloba* ne se trouve pas dans le bassin du lac d'Annecy et n'est connu que près de Faverges ; *Lycopodium selago* n'est pas indiqué dans les environs immédiats.

Au point de vue de la facilité de leur propagation, la plupart des espèces de la liste précédente ont des semences dont la dissémination est aisée. Les *Sorbus*, les *Vaccinium* ont des fruits charnus et sont disséminés par les oiseaux. Toutes les Composées (*Bellidiastrum*, *Antennaria*, *Prenanthes*, *Soyeria*) les *Salix* ont des fruits ou graines munis d'une aigrette, transportables par le vent à de grandes distances. *Veronica urticæfolia* a des fruits assez petits et munis d'une aile ; *Pirola secunda*, *Tofieldia calyculata*, *Goodyera repens* ont des graines très petites et très légères. Les spores des Fougères et des *Lycopodium* sont d'un transport encore plus facile. Par contre les autres espèces, les Graminées, *Carex tenuis*, *Luzula nivea*, *Hepatica triloba*, *Trollius europæus*, *Spiræa aruncus*, *Rhododendron ferrugineum*, ont des semences assez grosses, sur lesquelles le vent n'a pas de prise : il ne peut y avoir que dissémination à très courte distance ou bien, peut-être, pour certaines espèces du moins, transport par les oiseaux aux plumes desquels les graines ou fruits peuvent adhérer.

D'après ces données, la question de l'origine des espèces montagnardes et subalpines ne comporte pas de solution générale.

Il est des cas qui peuvent très bien s'expliquer par un transport accidentel de semences. La présence en une station unique, sur le conglomérat nummulaire, d'une touffe d'*Antennaria dioica* dans une pelouse, au milieu d'une association où domine le chêne, est un fait comparable à celui que nous avons signalé à propos de *Pinus montana*. On peut aussi expliquer de même l'existence de *Pirola secunda* et *Goodyera repens* : on sait avec quelle facilité ces deux espèces se répandent dans les massifs de conifères, même en pays de plaine et à grande distance de leurs stations normales ¹. Depuis quelques années, nous constatons ce fait dans la forêt, d'origine artificielle, du Crêt-du-Maure au-dessus d'Annecy.

D'autre part il y a des plantes pour lesquelles on ne peut accepter une explication analogue ; ce sont celles qui sont ca-

1. FLICHE : *Op. cit.* — CHATIN : *Op. cit.*

ractéristiques des tourbières : *Lycopodium inundatum*, *Salix repens*, auxquels nous joindrons *Nardus stricta* qui ne croît ici qu'au milieu de la tourbe. Les deux premières ont des semences de dissémination facile, mais leurs stations les plus rapprochées sont très éloignées et séparées du Roc de Chère par des obstacles ; la troisième n'existe pas très loin de là, mais a des graines peu transportables. Il est naturel de les considérer comme des restes de la végétation de la période glaciaire, pendant laquelle les tourbières étaient plus abondantes, ce qui explique comment elles ont pu arriver par migration à courtes distances.

C'est d'une manière semblable que nous pouvons expliquer la présence de l'espèce la plus remarquable parmi celles qui constituent l'élément montagnard et subalpin, le *Rhododendron*. Cette question de l'origine des colonies de *Rhododendron* du Roc de Chère a déjà été agitée par plusieurs auteurs. PUGET ¹ semble disposé à admettre que cette espèce aurait été entraînée par un vaste éboulement descendant des montagnes. Il se rend compte cependant du peu de vraisemblance de cette supposition. L'hypothèse a néanmoins été reproduite par quelques auteurs : elle ne saurait être soutenue actuellement, d'après ce que nous savons de la structure géologique du Roc de Chère et des montagnes voisines. MAILLARD ² a le premier formulé l'opinion que le *Rhododendron* constituait une relique glaciaire. L'étude des stations de cette plante nous a montré que sa présence est liée à l'existence des *Sphagnum* ou d'amas d'humus constamment humides : elle vit en somme dans les mêmes conditions que les plantes de tourbières. D'autre part, le *Rhododendron*, bien qu'existant dans les environs, contrairement à l'assertion de PUGET, a des graines de dissémination peu facile : l'hypothèse d'un transport par adhérence aux plumes de certains oiseaux est sujette à caution. Il semble plus vraisemblable d'admettre sa persistance depuis la période glaciaire, grâce aux conditions spéciales réalisées par le substratum où il est implanté. Ce n'est qu'un cas particulier de ce fait bien établi que les tourbières sont le rendez-vous d'espèces montagnardes qui ont disparu dans tout le reste de la contrée.

La même explication pourrait s'appliquer au cas de *Blechnum spicant* qui ne croît qu'au milieu des *Sphagnum*, ainsi

1. PUGET : *Coup d'œil sur la Dispersion des Plantes vasculaires*. (Bulletin de l'Association florimontane, t. II, 1856).

2. G. MAILLARD : *Op. cit.*

qu'à *Tofieldia calyculata* et à *Lycopodium selago* qui se développent sur des falaises gréseuses humides. Ces espèces sont de dissémination facile, il est vrai ; pour la dernière on peut faire valoir qu'elle semble manquer dans les montagnes voisines.

En dehors de ces espèces qui sont confinées dans les parties plus ou moins tourbeuses, il en est une dont la présence ne peut guère s'expliquer que par l'hypothèse d'une relique : c'est *Hepatica triloba* qui forme une colonie complètement isolée dans la région et dont les graines ne sont pas facilement disséminables.

Parmi les espèces restantes, on peut établir deux catégories.

Les unes sont fréquentes et couvrent d'assez grandes surfaces, dans des conditions assez diverses. Ce sont *Vaccinium myrtillus*, *Prenanthes purpurea*, *Luzula nivea*, *Picea excelsa*, *Abies pectinata*, *Sorbus aucuparia*. Quoique caractéristiques surtout de la zone montagnarde et subalpine, elles ne sont pas très rares en basse montagne et, dans la contrée, descendent fréquemment à des faibles altitudes sur les versants frais (Montagne de Veyrier, Semnoz, etc.) Pour ces espèces on peut admettre que leur installation et leur propagation a pu se faire pendant la période actuelle, en même temps que se propageait le *Hêtre* en compagnie de qui elles se trouvent : l'hypothèse de leur persistance depuis l'époque glaciaire n'est aucunement nécessaire.

D'autres plantes au contraire ne se trouvent qu'en quelques stations très limitées ; ce sont par ordre de fréquence : *Vaccinium vitis idæa*, *Veronica urticæfolia*, *Athyrium filix femina*, *Asplenium viride*, *Polystichum spinulosum*, *Spiræa aruncus*, *Salix grandifolia*, *Soyeria paludosa*, *Calamagrostis varia*, *Valeriana tripteris*, *Campanula pusilla*, *Bellidiastrum Michellii*, *Trollius europæus*, *Carex tenuis*. Dans cette liste, *Vaccinium vitis idæa* existe en plusieurs stations, *Veronica urticæfolia*, *Asplenium viride*, *Athyrium filix femina* se retrouvent en deux points différents du massif. Les autres sont rassemblées en une seule colonie tout le long du flanc S.W. du Vallon marécageux. Pour certaines l'hypothèse d'une dissémination par le vent (*Fougères*, *Salix*, *Composées*, *Veronica*) ou les oiseaux (*Vaccinium*, *Sorbus*) est plausible ; pour d'autres (*Calamagrostis*, *Carex*, *Trollius*, *Spiræa*) un transport à grande distance est plus difficile à admettre.

Dans l'hypothèse d'un transport accidentel, on comprendrait

assez mal pourquoi ces espèces sont si strictement confinées. Les causes de transport devant agir pendant toute la période actuelle, il faudrait supposer que ces plantes, disséminées sur les divers points du massif suivant les caprices du hasard, n'ont pu se maintenir que dans ces stations très restreintes ; que partout ailleurs elles ont été évincées par la concurrence d'autres végétaux. Cette exclusion serait absolue et rapide, puisque même dans des stations très analogues, sinon identiques à celles qu'elles occupent, on ne trouve aucun représentant de la plupart de ces espèces, même de celles dont la dissémination est particulièrement facile, comme les Fougères. Il y aurait eu, en quelque sorte, concentration, accumulation des plantes successivement amenées sur des surfaces très restreintes.

Dans l'hypothèse d'une relique glaciaire, on admettrait au contraire que ces espèces, qui occupaient autrefois une aire plus vaste dans le massif, se sont réfugiées dans les stations qui leur offraient les conditions les plus voisines de celles de leur habitat normal, qu'elles ont pu s'y maintenir pendant la période xérothermique et lutter ensuite contre l'invasion des espèces silvatiques. Cette dernière hypothèse expliquerait leur étroite localisation et est, à cet égard, plus satisfaisante.

En résumé, si la présence de certaines espèces montagnardes et subalpines peut s'expliquer par un transport à grande distance pendant la période actuelle, cette explication ne peut s'appliquer à toutes et il est logique de considérer au moins les espèces habitant les parties tourbeuses et peut-être aussi quelques autres comme constituant des reliques glaciaires.

* * *

CONCLUSION

Peut-être trouvera-t-on bien longue cette étude consacrée à un massif d'une superficie de 200 hectares seulement, où l'altitude ne varie que de 200^m à peine ! En l'entreprenant, notre but a été de donner un exemple de l'application à un cas particulier des méthodes générales de la géographie botanique, et d'appeler l'attention de ceux qu'attire l'étude de la botanique sur ce genre de recherches, actuellement à l'ordre du jour. Peu de régions se prêteraient mieux à un tel essai que ce curieux massif du Roc de Chère, où sont réunies tant de stations diverses, tant d'espèces disparates.

Nous n'avons d'ailleurs pas la prétention d'avoir épuisé le sujet. L'impossibilité de faire des excursions à des époques suffisamment variées de l'année a pu être cause que quelques espèces nous ont échappé. Malgré les longues journées passées au Roc de Chère, nous ne pouvons même pas avoir la certitude d'en connaître complètement la flore : certaines parties du massif, d'un accès souvent difficile, demandent à être explorées littéralement pas à pas et l'expérience nous a montré que, tant qu'on ne l'a pas fait, on peut s'attendre à de nouvelles trouvailles, certaines espèces n'étant représentées que par quelques individus.

De plus nous avons dû laisser presque entièrement de côté les Thallophytes et les Muscinées et en cela notre travail est incomplet : ces végétaux jouent un rôle important dans les diverses associations et une description complète doit en tenir compte. Nous appelons sur cette étude l'attention des spécialistes. Les Muscinées et les Lichens sont abondants et variés et il serait intéressant de voir comment l'étude de leur localisation et de leur dispersion confirme les faits que l'on peut déduire d'une étude portant seulement sur les Phanérogames et les Cryptogames vasculaires. Les Champignons abondent en automne et pourraient tenter un mycologue.

En terminant, nous tenons à remercier tout spécialement M. LE ROUX, en compagnie de qui nous avons fait un grand nombre de nos explorations, qui nous a prêté son concours pour l'étude sur le terrain et la rédaction de la partie géologique et nous a aidé dans nos recherches dans les ouvrages de la Bibliothèque et les herbiers du Musée d'Annecy. Nous adressons aussi nos remerciements à M. BEAUVERD, conservateur de l'Herbier Boissier, à Genève, qui nous a fourni certaines indications floristiques.

Enfin nous exprimons toute notre gratitude à la Société Florimontane qui a bien voulu accueillir cette étude. Nous nous permettrons de rappeler à ce propos, qu'à son début la Société a déjà encouragé des études de ce genre. En 1855, dans le premier volume du *Bulletin de l'Association florimontane*, PUGET, ce botaniste consciencieux qui a tant contribué à faire connaître la flore de la Haute-Savoie, montrait, par des considérations pleines de justesse, l'intérêt qu'il y a à examiner les faits relatifs à la distribution des plantes, à étudier leurs relations avec les conditions de milieu, les causes de leur dispersion ; un an après, il publiait quelques observations person-

nelles sur ces sujets. Cet appel n'a pas eu d'écho : la géographie botanique fut délaissée par les botanistes annéciens qui suivirent. Depuis quelques années l'attention est de nouveau portée sur ce point. Grâce aux travaux de botanistes genevois, M. J. BRIQUET, M. CHODAT, M. BEAUVERD, la flore de la Haute-Savoie a été le sujet d'études importantes qui ont contribué à faire avancer les connaissances en géographie botanique. En accueillant ce modeste travail, la Société Florimontane renoue une tradition interrompue pendant 50 ans. Nous penserions avoir fait œuvre utile, si nous pouvions susciter des recherches semblables : notre coin de Savoie offre, à cet égard, un vaste champ à l'activité de ceux qui voudraient s'y adonner.

ADDITIONS A LA FLORE DU ROC DE CHÈRE.

Ainsi que nous le prévoyions, quelques excursions faites dans le courant de l'année 1906, nous ont permis de trouver dans diverses régions du Roc de Chère quelques nouvelles espèces intéressantes.

Aux espèces composant l'*Elément méridional* nous pouvons ajouter :

Fumana Spachii G. G. Versant S. du Chaînon oriental RR.

Cette espèce méridionale est connue sur la Lisière du Lac. sur le versant W. de la montagne de Veyrier (BEAUVERD et !). (*Bull. Herb. Boissier*, 2^e S^{ie}, t. VI, 1906, p. 509.)

On peut en outre placer à la suite des *Espèces montagnardes* les plantes suivantes :

Geranium silvaticum L. Extrémité N.W. du Vallon marécageux RRR.

Astrantia major L. Flanc S.W. du Vallon marécageux RRR.

Gentiana lutea L. Pelouse sèche sur le flanc S.W. du Vallon marécageux vers son extrémité S.-E. RR.

Ces trois espèces existent dans les environs du Roc de Chère, sur les versants de la Dent de Lanfon et de la Tournette et à la Montagne de Veyrier. Elles complètent d'une manière intéressante la colonie de plantes montagnardes calcicoles que nous avons signalée.

Mentionnons encore comme espèces nouvelles :

Kernera saxatilis Rchb. Falaises au bord du lac dans la partie exposée à l'W. RR.

Evonymus latifolius Scop. Versant S. du Chaînon oriental RR.

Ph. GUINIER,

Professeur de Botanique à l'Ecole forestière de Nancy.

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

5491. — Annecy. Imprimerie J. ABRV.

CHOCOLAT



D'ANNEY

L'essayer, c'est l'adopter

LE RÉCLAMER

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

D'ÉPICERIE & DE CONFISERIE

USINE ÉLECTRIQUE

BUREAUX :

QUAI DE LA TOURNETTE

ANNECY

Tramway

D'ANNECY A THONES

par la Vallée du Fier
et le Défilé de Dingy-Parmelan

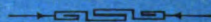
✚ CINQ DÉPARTS PAR JOUR ✚

<i>D'Annecy à Thônes</i>	1 ^{re} Classe	2 »
	2 ^e Classe	1 45
<i>Billets d'aller et retour</i>	1 ^{re} Classe	3 60
	2 ^e Classe	2 60

Cette excursion très recommandée peut se faire en trois heures,
elle permet de parcourir une des plus belles vallées
secondaires des Alpes.

De Thônes correspondance sur :

Le Grand-Bornand (934 ^m).....	12 kil.
La Clusaz (1.040 ^m).....	12 kil.



GRAND SERVICE D'ANNECY A CHAMONIX

(Du 1^{er} juillet au 15 septembre)

par **Thônes, La Clusaz, le col des Aravis** (1498^m) d'où
l'on jouit d'une vue incomparable sur le **Mont-Blanc,**
la Giettaz, Flumet, la vallée de l'Arly, Megève, Saint-
Gervais-les-Bains et le chemin de fer électrique de
Chamonix.

Ce service est combiné avec le Tramway de Thônes, de confortables Cars alpins
et le Chemin de fer électrique du Fayet à Chamonix.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 10 avril 1907.

PRÉSIDENT DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

En ouvrant la séance, le PRÉSIDENT transmet les félicitations de la Société à M. RITZ, nommé membre correspondant de l'Académie de Savoie et à M. Marc LE ROUX, auquel la même Académie a décerné le prix de la fondation Caffé pour ses *Recherches biologiques sur le Lac d'Annecy*.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

B. BORLET et J. PONCIER : *Le Type savoyard*, 3^e série des Monographies de la Science sociale, 1 v. in-8°, Paris, 1907. (Don des auteurs.)

A. FOLLIET, C. DUVAL et M. BRUCHET : *Précis de l'histoire du département de la Haute-Savoie*, 1 br. in-12, St-Julien, 1907. (Don des auteurs.)

Il est procédé au vote sur la candidature proposée à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, M. DOUX-AMI est proclamé membre effectif de la Société.

MM. CROLARD et SERAND présentent la candidature de M. E. LAEUFFER, industriel à Annecy ; M. DÉSORMAUX, celle de M. BERTRAND, professeur-adjoint au Lycée.

M. DÉSORMAUX expose un projet de rédaction d'un ouvrage qui constituerait le répertoire des sources historiques concernant Annecy. Cette proposition qui est approuvée sera prochainement mise à l'étude.

LE MÊME, à propos d'un mot annécien mentionné dans l'étude sur l'*Agglutination de l'article dans les parlers savoyards*, dont il a donné lecture dans une précédente séance, fait part d'une observation que lui a soumise M. Muret, professeur à l'Université de Genève :

« Parmi les exemples anciens de l'agglutination de *l*, écrivait M. D., nous nous bornerons à citer *lanioleŕ*, qu'on trouve dans l'*Hystoire de saint Martin* :

De gro jambon et de *lanioleŕ* ¹.

M. Truchet traduit *lanioleŕ* par « des *agnolos* », nom italien désignant une pâtisserie frite au beurre, qui contient du hâchis

1. Edit. TRUCHET, p. 13 et 14.

de viande. Ce mot correspond au français local d'Annecy *agnollon*¹. »

« Ne pourrait-on pas, demande M. Muret, lire *lanjolex*, ce qui nous donnerait un mot connu, au lieu du simple présumé d'*agnollon* ? »

La lecture proposée par M. Muret semble très plausible. Par suite, le mot cité devrait être considéré comme une des nombreuses variantes issues de : article + **inductile*, andouille, dont les formes patoises sont indiquées dans la même étude², et notamment *lanjulă* (Thônes), *lanjeulă* (Albertville) ; à Annecy, *landiulă*. Humbert a relevé le romand *longeole*. Rappelons que le Mystère de Saint-Martin a été représenté en 1565.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 1^{er} mai 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

En ouvrant la séance à 5 heures, le PRÉSIDENT annonce en ces termes la mort de M. A. THEURIET :

« La Société vient de perdre un de ses membres honoraires les plus distingués : M. André Theuriet, le délicat et correct écrivain, dont le talent descriptif eut tant de succès, est mort à Bourg-la-Reine, le 23 avril, à l'âge de soixante-treize ans. Il venait souvent l'été à Talloires et avait voué à la Savoie, à Annecy, et surtout à son lac, une affection toute particulière où il y avait à la fois de l'enthousiasme et de la reconnaissance. Le charme de ses paysages l'avait profondément séduit et il regardait ses bords reposants comme une seconde patrie où son âme de poète, éprise du sol provincial, aimait à rêver et à regarder s'agiter les ombres fugitives que créait son imagination. La Société Florimontane, à son tour, n'a jamais laissé échapper l'occasion de témoigner sa reconnaissance à celui qui avait tant contribué à faire le mieux connaître peut-être, après tant d'autres, notre beau coin de terre et qui avait écrit ces jolies pages, pleines de verdure, de parfums et de lumière, qu'avec plaisir relira la postérité, avec quelques vers où il a su faire vibrer avec émotion la vie des vieilles choses. Ce fut avec em-

1. Voyez *Mélanges savoisiens*, V, in *Revue de Philologie française*, tome XX, p. 173, 3^e trim. 1906.

2. *Ibid.*, p. 171.

pressement qu'elle accueillit, en 1888, dans la *Revue savoy-sienne*, une intéressante étude de M. Michel Revon dans laquelle celui-ci analysait un de ses romans et mettait en relief ses qualités de paysagiste sincère et élevé. Enfin, en 1900, après un article de journal où il prenait chaleureusement la défense du Palais de l'Isle menacé de destruction, elle le nommait membre honoraire à l'unanimité. Souhaitons que, dans un avenir peu éloigné, Annecy ait à cœur de perpétuer le souvenir d'André Theuriet en donnant son nom à l'un de ses boulevards, non loin de ce beau lac qu'il a tant aimé. »

Sur la proposition de M. SERAND, la Société Florimontane exprime, à l'unanimité, le vœu qu'en l'honneur de l'écrivain très regretté qui contribua tant à faire connaître et apprécier notre pays, le nom d'André Theuriet soit donné à l'un des boulevards ou nouvelles rues, qui seront prochainement ouvertes et de préférence à l'une des avenues proches du lac. Ce vœu sera transmis à la Municipalité en la priant instamment de bien vouloir l'accueillir favorablement.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est procédé au vote sur les candidatures proposées à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, MM. E. LAEUFFER et BERTRAND sont proclamés membres effectifs de la Société.

MM. LE ROUX et MARTEAUX présentent la candidature de M. Frédéric CHOLET, garde principal de la garde indigène de l'Indo-Chine au Laos.

MM. DÉSORMAUX et BUTTIN proposent la candidature de M. PERRAVEX, inspecteur des postes à Annecy ; M. DÉSORMAUX celle de M. BELLEVILLE, négociant à Annecy.

LE PRÉSIDENT transmet les félicitations de la Société à M. le chanoine FRUTAZ qui vient d'être nommé inspecteur des monuments historiques pour la vallée d'Aoste.

M. BRUCHET annonce que le classement de la chapelle des Allinges, qu'il poursuit depuis plusieurs années et qui a été l'objet d'un vœu émis par la Florimontane le 5 décembre 1905, est en excellente voie. Grâce au concours de notre collègue M. Grivaz, liquidateur de la Congrégation des Missionnaires de saint François, le tribunal d'Annecy par jugement du 25 avril dernier, a autorisé les démarches faites en vue du classement, autorisation rendue nécessaire par le fait que la chapelle dépendait de l'actif d'une Congrégation dissoute.

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

N. DUNOYER : *Ville-la-Grand*, chronique historique, 1906-1907.

L. SCHAUDÉL : *Les Roches à cupules et à gravures de la Savoie*, 1 br. in-8°, Chambéry, 1906.

ID. : *Excursion en Haute-Savoie en 1906*, 1 br. in-8°, Chambéry, 1907.

Les Alpes françaises à l'époque glaciaire (ext. de *Die Alpen in Eiszeitalter*, par MM. PENCK et Ed. BRACKNER, traduit par L. SCHAUDÉL), 1 br. in-8°, Grenoble, 1907.

L'Organisation systématique de la documentation et le développement de l'Institut international de Bibliographie, 1 br. in-8°, Bruxelles, 1907¹.

Th. DUFOUR : *Pages inédites de J.-J. Rousseau*, br. in-8°, Genève, 1907.

ID. : *Le testament de J.-J. Rousseau* (1763), 1 br. in-8°, Genève, 1907.

M. GARDIER offre aux archives de la Florimontane le testament de Claudine Chaffardon qui fut l'objet d'une étude par M. Gonthier. (*Rev. sav.*, 1905, p. 79.)

Sur la proposition de M. LE ROUX, la Société décide d'envoyer une cotisation de 10 fr. au comité du monument qui sera élevé à la mémoire de Lamarck, au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

M. SERAND annonce que la question de l'assurance de la bibliothèque Florimontane est maintenant réglée. La Société vote des remerciements à M. Ch. RUPHY qui a bien voulu lui abandonner gracieusement les frais et la première annuité de la police d'assurances.

M. LE ROUX annonce que le Musée vient de recevoir un don très important de M. Frédéric CHOLET qui a recueilli dans son voyage au Laos un certain nombre d'objets d'ethnographie fort intéressants : trois statues de Bouddha en bronze, une autre en bois doré, un poignard laotien à manche d'ivoire et fourreau en argent ciselé, des instruments de musique, des manuscrits, etc. Des remerciements chaleureux sont votés au généreux donateur.

M. TROLLET fait une communication sur les mœurs d'autrefois en Savoie, qui sera insérée dans la *Revue*.

En clôturant la séance, le PRÉSIDENT remercie, au nom de la Société, M. J. SERAND de l'activité qu'il a déployée pour recueillir les annonces dont le Comité de rédaction avait décidé récemment l'insertion en feuilles intercalées dans la *Revue savoisienne*.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

1. En réponse à la demande faite par l'Institut international de Bibliographie, à Bruxelles, la Société a fait parvenir à cette œuvre si intéressante un exemplaire du *Catalogue* de la Bibliothèque florimontane et de la *Table* de la *Revue savoisienne*.

Séance du 5 juin 1907.

PRÉSIDENT DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT adresse ses félicitations à M. Ph. Guinier, professeur à l'Ecole forestière de Nancy, nommé chevalier du Mérite agricole.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

L. GAUCHAT : *Langues et Patois de la Suisse romande* (ext. du *Dict. géogr. de la Suisse*.)

De Antiquo Statu Burgundiae liber, per Gulielmum PARADINUM, 1 vol. in-4°, Lugduni, apud Stephanum Doletum, 1542. (Dons de M. Ch. Philippe.)

Ce précieux ouvrage porte sur la première page la marque du célèbre imprimeur « à la dolouère d'or ». La Société adresse ses vifs remerciements au généreux donateur.

LE SECRÉTAIRE donne lecture du programme du III^e Congrès préhistorique qui doit avoir lieu du 12 au 18 août prochain, à Autun, comprenant des excursions et fouilles au mont Beuvray, à Alise-Sainte-Reine, au camp de Chassey et à Solutré. Il appelle l'attention sur l'intérêt considérable que présentent ces congrès très bien organisés et féconds en résultats, ainsi qu'il a pu le constater lui-même à la réunion de Vannes, à laquelle il a pris part en 1906.

Il est procédé au vote sur les candidatures présentées à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, MM. CHOLET, PERRAVEX et BELLEVILLE sont proclamés membres de la Société.

LE PRÉSIDENT fait savoir à la Société, qui l'a nommé son représentant à la délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale, que l'élection du comité aura lieu le 25 juin prochain. Après avoir entendu divers renseignements complémentaires, sur sa proposition, elle émet le vœu que la langue auxiliaire choisie soit l'*esperanto*.

Le vœu est adopté à l'unanimité.

M. J. SERAND rappelle que le dernier survivant des fondateurs de l'Association Florimontane, le Dr Louis BOUVIER, vit retiré à Buenos-Ayres. Il demande que la Société veuille bien nommer le vénérable savant membre d'honneur. Cette proposition est adoptée par acclamation.

La Florimontane, toujours soucieuse d'honorer la mémoire des bons citoyens, des savants et des hommes qui ont illustré la Savoie, formule le vœu que les noms d'ELOI SERAND, de LOUIS REVON, archéologues, du CAPITAINE BAUD, l'énergique explorateur, soient attribués aux nouvelles rues qui seront prochainement ouvertes à Annecy.

M. J. SERAND, profondément touché du souvenir que l'on a bien voulu conserver de son père, exprime sa vive reconnaissance à la Société pour l'initiative qu'elle prend.

M. LE ROUX annonce qu'il a récemment présenté un rapport ayant pour but d'attirer la bienveillante attention de la commission municipale pour la dénomination de nouvelles rues, sur l'illustre créateur de la science préhistorique dont la renommée est mondiale, GABRIEL DE MORTILLET, qui fut conservateur du Musée d'Annecy et abandonna généreusement à la ville ses riches collections personnelles qui sont le joyau de la magnifique série d'histoire naturelle régionale.

La Société s'empresse à l'unanimité d'appuyer ce vœu, adjoignant au précédent, en chargeant le SECRÉTAIRE d'en transmettre l'expression à la municipalité.

M. GONTHIER expose l'analyse du livre de Th. Claparède sur la famille d'Alinge, et donne lecture en outre d'intéressantes lettres de M^{re} J.-F. de Sales, frère du Saint, sur la peste de 1629. Ces deux notes paraîtront dans un prochain fascicule.

M. MARTEAUX explique l'étymologie du nom de lieu Queige : Queige, village du canton de Beaufort (Savoie), offre comme la forme la plus ancienne *Quegio* v. 1170 et dans le cadastre de 1738, *Quaige* (J.-J. VERNIER : *Dictionn. topographique*). *Quaige* pour *Caige*, s'explique par *cavea*, ouverture, excavation, vulg. **cavia*, fr. *cage*, pour *chage*, par dissimilation ; mais en Savoie, contrairement au fr., l'*a* n'est pas resté intact et s'est prononcé *ay*, puis *ey*, précisément au douzième siècle, comme dans le fr. *plage*, *pleye* et *plaie*, de *plaga*. La diphtongue *ey* a nécessité la graphie *qu*, pour conserver au *c* le son dur, d'où *Queige*. En patois tarin, par exemple à Celliers, on dit la *Quèijà*, l.d. désignant l'endroit où sourd un torrent sous des blocs erratiques (*Mém. de la Soc. de la Val d'Isère*, II, p. 366). *Queige* tire donc son nom d'une grotte ou d'une excavation quelconque.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

LE GUET DE GENÈVE

AU XV^e SIÈCLE

I. — Les Registres du Conseil de Genève.

La Société d'histoire et d'archéologie de Genève publie en ce moment *Les Registres du Conseil de Genève*¹, source précieuse de renseignements pour l'histoire de la région, et mine abondante de documents pour l'archéologie.

Le tome I a été publié, avec la collaboration de MM. Dufour-Vernes, archiviste d'Etat, Alfred Covellet, docteur en droit, et Alfred Cartier, secrétaire général du service des Musées, par M. Emile Rivoire qui en a pris généreusement tous les frais à sa charge pour permettre à la Société d'histoire de continuer cette utile publication. Il embrasse la période comprise entre le 26 février 1409 et le 6 février 1461, soit les délibérations consignées dans les volumes manuscrits 1 à 4.

Il y a malheureusement dans cette partie des lacunes qu'il est utile de signaler aux travailleurs cherchant un renseignement à date précise. A partir de février 1430, pendant une année, les délibérations sont consignées en une ligne, parfois en trois mots d'une concision peu élogieuse pour le travail des syndics : « parvum fuit factum ». Puis, pendant onze ans on ne trouve même plus ces résumés insuffisants ; il n'y a rien jusqu'en février 1442. A ce moment les procès-verbaux sont de nouveau rédigés pendant quelques années de façon assez étendue, pour cesser encore complètement en août 1447. Ils reprennent enfin en février 1457, cette fois pour ne plus s'interrompre.

Le tome II, dû aux soins de MM. Dufour-Vernes et Victor Van Berchem va du 10 février 1461 au 9 février 1477 et comprend les volumes manuscrits 5 à 7.

Un index très étendu des noms propres et des noms de choses présentant quelque intérêt termine et complète chaque volume. Chacun des mots répertoriés dans cet index est suivi du chiffre de toutes les pages du volume dans lesquelles il se trouve ; on peut regretter peut-être que ce chiffre ne soit pas accompagné d'une brève indication mentionnant en deux mots

1. *Registres du Conseil de Genève*, Genève, Henry Kundig, vol I, 1900 ; vol. II, 1906, in-8°.

les circonstances diverses dans lesquelles se rencontre le mot répertorié. Le travail des rédacteurs eut été sans doute considérablement augmenté, mais les recherches eussent été singulièrement facilitées par ce système que nous avons vu adopter pour la table de plusieurs ouvrages du même genre. Il a d'ailleurs été employé dans une certaine mesure par les rédacteurs de l'index du second volume qui ont multiplié les références d'un article à l'autre et créé dans les articles consacrés à des noms de choses de nombreuses subdivisions.

A une époque où l'histoire ne veut plus avancer que preuves en main, une semblable publication répond à un besoin réel, et on ne saurait trop louer les courageux travailleurs qui n'ont pas craint de s'atteler à une si lourde tâche. Le lecteur que n'effrayent pas la lecture quelque peu aride du latin barbare du xv^e siècle et les répétitions fastidieuses mais inévitables de détails sans portée voit se dérouler jour par jour sous ses yeux l'histoire de Genève, à cette période des plus intéressantes où s'affirmaient déjà ses aspirations à la liberté.

Les destinées de Genève étaient alors intimement liées à celles de la Savoie, et ces deux volumes présentent pour nous un puissant intérêt. Hâtons-nous de dire d'ailleurs que cet intérêt ne se borne pas à Genève et à la Savoie, et que tous ceux que passionnent l'histoire et l'archéologie du xv^e siècle y trouveront leur compte. Il n'est pas de détail de la vie civile, militaire ou religieuse que l'on n'arrive à reconstituer par le rapprochement des délibérations.

Nous avons tenté nous-même d'en extraire une monographie : **Le Guet de Genève au XV^e siècle**, ou les Gardes chargés de la police de la ville, leur armement et leurs fournisseurs. On pourra juger, par les renseignements que nous y avons trouvés sur ce sujet, quelle richesse documentaire présentent aux travailleurs ces Registres du Conseil.

Dans la plupart des cas, nous n'avons pas eu à chercher ailleurs, et, lorsque nos renvois en note se bornent à indiquer le volume et la page, ils se réfèrent exclusivement à cet ouvrage. Toutefois, pour la période allant d'août 1447 à février 1457, les registres présentant, comme nous l'avons dit, une lacune, nous avons dû pour la combler consulter quelques comptes des archives de Genève, et aussi l'excellent ouvrage de M. Fréd. Borel : *Les Foires de Genève*. Nous avons également, pour expliquer en quoi consistait l'armement des Gardes, cité quelques ouvrages spéciaux.

Presque toujours il nous a paru suffisant de donner la traduction plus ou moins abrégée des passages cités. Pour les questions relatives à l'armement cependant, nous avons cru devoir parfois reproduire le texte. Les documents relatifs aux armes sont rares, et nous avons pensé en les mentionnant intégralement être agréable aux archéologues qui ne pourraient se procurer l'ouvrage cité.

Malgré quelques achats d'armes milanaïses, on verra dans un de nos chapitres que la ville de Genève comptait alors pas mal d'armuriers et pouvait trouver chez elle la plus grande partie de l'équipement de ses Gardes.

Nous avons cru enfin devoir rechercher dans les collections publiques ou particulières les derniers vestiges de cet équipement dont il est demeuré à Genève même d'assez nombreux restes.

Puisse ce modeste essai encourager les historiens et les archéologues à venir puiser à la source mise à leur disposition par les infatigables érudits auxquels nous devons la publication des Registres du Conseil de Genève.

II. — Les Gardes de la Ville.

Il est à tout instant question, dans les délibérations du Conseil de Genève, des Gardes chargés de la police de la ville (Vigiles). Ces fonctionnaires soldats semblent jouer un rôle d'une certaine importance dans la vie civile de cette époque, et il nous a paru intéressant de rechercher en quoi consistaient leurs fonctions et quels étaient leurs privilèges. Sur ce point comme sur tant d'autres les registres du Conseil nous ont fourni les renseignements les plus complets et les plus détaillés.

Et d'abord ces Gardes se recrutaient, à ce qu'il semble, parmi les bourgeois de Genève seulement ; chaque fois qu'un nouveau garde entre en fonction, s'il n'est déjà bourgeois, il est, dans la délibération qui le nomme, investi du droit de bourgeoisie et en acquitte les droits. Il en est ainsi, par exemple, le 30 mars 1462 pour Pierre de Truel ¹, le 23 juillet 1473 pour Girard Bajolaz ² et le 15 juillet 1474 pour Mermet du Nant ³, fournisseur de la ville, qui tous trois sont créés en même temps Gardes et bourgeois.

1. Vol. II, p. 97.

2. Ibid., p. 205.

3. Ibid., p. 288.

Ils prêtaient toujours serment en entrant en fonctions. La plupart des délibérations prises à ces occasions se contentent de mentionner que les Gardes ont prêté le serment d'usage ¹, sans s'expliquer autrement sur cette formalité. Heureusement, celle du mardi 8 février 1446 nous a conservé le texte de ce serment :

« Juraverunt more solito officium suum exercere et neminem opprimere ratione sui officii ². »

Choisis et nommés par les syndics ³, ils leur étaient exclusivement soumis. Parfois, quelques-uns des conseillers, désignés à cet effet, étaient délégués spécialement « ad regendum et gubernandum quoscumque vigilles ⁴ » ; dans les grandes circonstances même les syndics faisaient mieux, et, payant de leur personne, ils se relayaient pour passer eux-mêmes la nuit avec les Gardes ⁵.

Le Conseil veillait d'ailleurs avec un soin jaloux à ce qu'aucun de ces Gardes ne relevât d'une autre autorité que la sienne. L'un d'eux étant devenu « officarius, videlicet cliens » de l'Evêque de Genève, et ayant d'ailleurs confessé le fait, reçut l'ordre de restituer immédiatement les armes que la ville lui avait confiées (21 janvier 1474) ⁶.

Comme on le voit, déjà à cette époque le Conseil de Genève ne perdait aucune occasion de revendiquer son indépendance ; il semble même que les idées d'indépendance gagnaient aussi les Gardes, et il n'était pas toujours facile de maintenir parmi eux cette discipline qui fait, dit-on, « la force principale des armées ». Le 5 octobre 1462 le Conseil fut saisi d'une plainte à ce sujet ⁷ ; et le 3 mai 1474, nous voyons casser et remplacer quelques Gardes « quia sunt rumorosi et superbi ⁸ ». Latin à part, ce « motif », comme disent nos troupiers, figurerait avec avantage dans le « rapport » d'un moderne sergent-major à son capitaine.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même les délits qui amènent aujourd'hui un militaire coupable devant le Conseil de guerre ; quinze ans auparavant, le 31 juillet 1459, un autre

1. Vol. I, p. 126, 168, 393, 400, etc.

2. « Ils ont juré d'exercer leurs fonctions suivant la coutume établie et de « n'opprimer personne par le moyen de ces fonctions. » Vol. I, p. 157.

3. Vol. I, p. 343 et passim.

4. Vol. II, p. 115.

5. Vol. I, p. 382.

6. Vol. II, p. 243-244.

7. Ibid., p. 136.

8. Ibid., p. 273.

Garde, Etienne de Tiria, avait été accusé et convaincu d'avoir vendu son uniforme et mis ses armes en gage ¹. On se contenta de le casser et de le condamner à restitution.

Enfin, le 28 février 1475, les gardes Louis Brant et Pierre Pachod furent également cassés ² ; mais le secrétaire a omis de nous laisser les motifs de cette dégradation.

Pendant la première moitié du xv^e siècle, les délibérations ne nous fournissent aucun moyen de déterminer le nombre des Gardes. Mais nous voyons, dans le compte de l'année 1452, le trésorier Barth. Vincent payer, le 2 mai de cette année, à Georges Capelli, marchand milanais, le prix de 8 salades, 8 cuirasses, 8 paires de brassards et de gantelets destinés aux Gardes ³ « pour être portés de nuit pour la garde de la ville ».

Il est donc à présumer qu'à cette époque ces Gardes étaient au nombre de huit. Peu après, ils durent être augmentés de moitié, car le 15 octobre 1459 un nouvel achat est fait pour renouveler leur armement et tout, cette fois, est commandé par douzaine ⁴. Il en est ainsi jusqu'en 1460 ; les achats faits pendant cette période continuent à être faits pour douze Gardes ⁵. La délibération du 15 février 1460 nous a conservé le nom des douze qui furent ce jour-là nommés ou confirmés dans leurs fonctions ; Voici ces noms ⁶, parmi lesquels on trouvera ceux de plusieurs familles existant encore à Genève :

Jean de Marteret ; Jacques Chabod ; Louis Brand ; Robert Baudet ; Jean Pimel ; Nicod Cochons ; Etienne de Thiria ⁷ ; Robert du Crest ou Ducret ; Jean Voland ; Aymon Truge ; Nycod Munitiez ; Aymon Cotier.

Le mardi 11 mars 1460, leur nombre fut une fois encore augmenté de moitié et porté à dix-huit, les six supplémentaires devant être spécialement chargés de la garde des faubourgs ⁸. Les habitants des faubourgs furent d'ailleurs exclusivement taxés pour le paiement du salaire de ces nouveaux Gardes ⁹.

Ce nombre, suffisant pour l'ordinaire ne l'était plus en

1. Vol. I, p. 324.

2. Vol. II, p. 352.

3. *Arch. de Genève*, 3^e compte de Barth. Vincent, f^o 20, v^o. Nous avons dû chercher ce renseignement en dehors des Registres du Conseil qui présentent une lacune d'août 1447 à février 1457.

4. Vol. I, p. 342.

5. Vol. II, p. 381 et 396.

6. Vol. I, p. 393.

7. Alias de Tiria. C'est celui que nous avons vu casser six mois auparavant pour avoir vendu son uniforme. Il paraît qu'il s'était réhabilité.

8. Vol. I, p. 401 et 402.

9. Ibid., p. 401.

temps de troubles ou lorsqu'on craignait une attaque nocturne. En ce cas les Gardes étaient accidentellement renforcés de gardes supplémentaires pris sans doute dans la milice civique de Genève ¹ ; parfois même, ce renfort pouvait aller à vingt-cinq hommes ².

Le mardi 23 octobre 1442, c'est bien autre chose ; le Conseil adjoint aux Gardes deux cents hommes d'armes à cheval, armés de pied en cap d'armures blanches et une torche à la main ! Il s'agit cette fois de recevoir dignement l'Empereur Frédéric qui arrivait d'Allemagne par Ripaille et Thonon ; Genève voulait faire à son auguste visiteur une réception digne de lui ³.

Hors ces circonstances exceptionnelles, il semble que les dix-huit Gardes suffisaient parfaitement pour faire face aux exigences de leur service qui, comme on va le voir, était assez compliqué. Ils étaient tenus, sur réquisition, d'escorter les syndics ⁴ et de garder les prisonniers détenus ⁵ ; ils devaient aussi tenir en état de propreté les rues et places de la ville ⁶. C'étaient eux encore qui sonnaient la cloche aux heures nocturnes et ils recevaient pour ce service vingt-quatre florins par trimestre ⁷ ; ils sonnaient également « pro securitate temporis et eciam pro missâ mercurianâ ⁸ ».

Ils avaient enfin le privilège, bien rétribué d'ailleurs, de porter la litière du Duc de Savoie lorsqu'il venait chasser sur ses terres de Genève ⁹.

Mais, à part ces charges exceptionnelles de leurs fonctions, leurs attributions étaient nettement définies : elles consistaient dans la police de la ville ¹⁰. Tout travail en dehors de cette police leur était payé à part ¹¹, et ils étaient dispensés des corvées. Nous les voyons notamment, le 7 février 1475 dispensés de travailler aux fossés des fortifications ¹².

Il semble d'ailleurs que la ville n'était pas chiche de gratifications à leur égard, et la délibération du 3 janvier 1458 mentionne spécialement leurs étrennes, *dix-huit sols* ¹³.

1. Vol. II, p. 294, 310, etc.

2. Ibid., p. 309.

3. Vol. I, p. 148-150.

4. Ibid., p. 423.

5. Ibid., p. 125 et 479-480.

6. Ibid., p. 313.

7. Ibid., p. 196, 313, 475, etc. ; vol. II, p. 45, 59, 163, etc.

8. Vol. II, p. 239.

9. Ibid., p. 169.

10. Vol. I, p. 342-343. Cf. aussi, p. 93, 405, etc.

11. Ibid., p. 121, 281, 283, etc.

12. Vol. II, p. 344.

13. Vol. I, p. 254.

A une époque où l'uniforme n'existait encore nulle part, il semble que ce corps ait eu un uniforme ¹ pour lequel la ville versait chaque année, à partir du jour où le nombre des Gardes eut été porté à dix-huit, une somme de trente florins « parvi ponderis » ². Nous savons même que le costume de chaque Garde revenait dans son ensemble à trente sols ³. Si modeste que paraisse aujourd'hui cette somme, elle devait, à cette époque, être suffisante pour obtenir un uniforme convenable, et, tel qu'il était, cet uniforme faisait des envieux. Jacques Quiblet, charpentier de la ville, à qui un vêtement annuel avait été promis, avait sollicité et obtenu, le 11 janvier 1474, la faveur d'un costume semblable, « quemadmodum vigillibus presentis civitatis, videlicet usque ad valorem triginta grossorum ⁴ », et, un an après, il obtenait de nouveau d'être vêtu « ad instar vigillum ⁵ ».

Cette attribution à un charpentier de ce même costume nous indique qu'il s'agissait uniquement d'étoffes et que cet uniforme n'avait rien à faire avec l'armement des Gardes dont il n'a pas encore été fait mention. Nous allons chercher à élucider cette question, des plus importantes dans l'étude d'un corps d'hommes armés.

III. — L'armement des Gardes.

Le mardi 2 novembre 1462, le Conseil tint une réunion d'une importance exceptionnelle ⁶. Philippe de Savoie ⁷ avisait les syndics de préparatifs d'armements en Dauphiné, près des frontières de Savoie. Il demandait aux Genevois de faire bonne garde et de se tenir prêts à résister à une attaque, le cas échéant.

Le Conseil prit de nombreuses mesures en conséquence de cet avis et ordonna notamment que les Gardes de la Cité fussent armés comme il convenait : « Item, quod vigilles armen-
« tur condecenter ⁸. »

1. Vol. I, p. 121, 123, 246, 279, 360, 363, 479, etc.

2. Vol. II, p. 71, 236, 323, 408, etc.

3. Ibid., p. 155.

4. Ibid., p. 241.

5. Ibid., p. 324.

6. Ibid., p. 151.

7. Philippe, 5^e fils du duc Louis de Savoie, qui semblait exclu du trône par l'ordre de sa naissance, devait cependant y monter en 1496, après le règne de son frère Amédée IX, de ses neveux Philibert I^{er} et Charles I^{er}, et de son petit-neveu Charles II. Il fut le père de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}.

8. Vol. II, p. 152.

Précédemment déjà, le 2 juillet de la même année, il avait été dit en Conseil que des gens armés venus de France se livraient à des incursions dans le pays où ils faisaient beaucoup de mal ¹, et le Conseil, après avoir délibéré, avait pris diverses mesures de sûreté, et prescrit que les Gardes fissent leurs rondes en armes. « Item, quod vigilles vadant in armis ². »

Voyons, dans les délibérations prises en des circonstances où les syndics avaient eu à s'occuper de l'armement des Gardes, en quoi consistait cet armement, et ce que le Conseil entendait par ces mots : « armentur condeceter ».

Les huit cuirasses, huit salades, huit paires de brassards et de gantelets, achetés le 2 mai 1452 au Milanais Capelli, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, avaient été payés 61 florins et 4 gros. Voici, d'ailleurs, le texte de la dépense, intéressant à plus d'un titre, et qui nous montre Capelli fixé à Genève, où il devait tenir boutique d'armes milanaïses. C'est un nom de plus à ajouter aux nombreux enfants de la cité lombarde qui, au xv^e et au xvi^e siècle, s'installèrent à l'étranger et y firent pénétrer les produits des maîtres milanaïses, comme nous l'avons constaté déjà dans une précédente étude ³.

« Item libravit honorabili viro Georgio Chapelli de Medio-
« lano, habitatori Gebenn., sexaginta unum florenos auri
« parvi ponderis et quatuor grossos bone monete curs. in
« civitate Gebenn. in quibus dicta communitas eidem Georgio
« tenebatur ex causa vendicionis octo loricarum, octo sala-
« darum et octo parium brasselletorum et gantelletorum per
« ipsum Georgium pridem dicte communitatis venditorum et
« per vigiles ipsius communitatis de nocte per villam porta-
« torum pro tuciori custodia ipsius civitatis, prout plenius
« constat mandato dictorum sindicorum, dato Gebennis, in
« domo communi in concilio ordinario ibidem celebrato, die
« martis secunda mensis maii anno Domini millesimo qua-
« tercentesimo quinquagesimo secundo, quod reddit una
« cum quictatione dicti Georgii a dorso ipsius mandati
« descripta..... LXI ff et IV s 4.

1. Vol. II, p. 108.

2. Ibid., p. 109.

3. CH. BUTTIN : *A propos d'un casque à trois crêtes*, note 9 (*Revue savoisienne*, 1897 ; tirage à part, Abry, Annecy, 1898).

4. Arch. de Genève, compte de la communauté, n° 4 ; 3° compte de Barth. Vincent, f° 20. v°.

M. Fréd. Borel, dans un ouvrage remarquablement documenté (*Les Foires de Genève*, p. 151 ; Genève, Georg, 1892) a cité ce passage ; mais il a traduit « brasselletorum » par *bracelets* et « loricarum » par *ceintures*.

Cet armement semble avoir suffi pendant quelques années, au moins pour la partie défensive. Mais, dès 1459, ce harnois un peu primitif fut jugé insuffisant et défectueux ; il demandait d'ailleurs à être complété, le nombre des Gardes ayant été, comme nous l'avons vu, porté à 12. Le mercredi 24 octobre 1459, le Conseil s'ajourna au lendemain pour discuter cette question¹ ; le lendemain, il fut décidé à l'unanimité que les douze Gardes recevraient douze brigantines et douze vouges qu'ils seraient tenus de porter jour et nuit². En conséquence les douze Gardes déposèrent dans les mains de Claude de Pemis, gouverneur de l'artillerie, pour être remises en état, les armes qui leur avaient été confiées par la ville, savoir :

« Johannes Volandi reddidit unam saladam, quosdam bracciellos et gantelletos, unam coctam et unum goardum ;

« Robertus de Cresto... unam saladam, unam coctam, quosdam bracciellos et gantelletos et unum vogium ;

« Aymo Jaquinodi... unam saladam, unam coctam, quosdam bracciellos, et gantelletos et unum vogium ;

« Stephanus de Thiria... unam saladam, unam coctam, quosdam bracciellos, gantelletos, et unum vogium³.

Louis Brand, Nicod Monitier, Jacques Chabod, Jean de Marteret, Jean Pimelli et Nycod Cochons déposent les mêmes armes que les précédents, et le lendemain les deux derniers, Robert Baudet et Aymony Cotier, qui n'avaient pu effectuer leur dépôt la veille, viennent apporter aussi leur salade, leur cotte, leurs brassards et gantelets, et enfin leur vogue⁴.

Nous voilà renseignés : une salade, une cotte munie de brassards et gantelets pour armement défensif, un vogue pour arme offensive, voilà l'équipement de nos Gardes. Jusqu'en 1459 cette cotte n'était peut-être qu'un jaque, et en tout cas dut paraître insuffisante, car en conformité de la délibération du 25 octobre, que nous venons de mentionner, et d'une autre semblable prise le 6 janvier suivant⁵, nous voyons le conseil étudier, le 25 janvier 1460, huit brigantines soumises à son examen⁶, et nommer une commission pour faire l'acquisition des douze prescrites, qui furent achetées le 19 février suivant⁷.

Ce sera désormais toujours les mêmes que nous trouverons

1. Vol. I, p. 342.

2. Ibid., ibid. ; cf. aussi p. 384.

3. Ibid., p. 344.

4. Ibid., p. 344.

5. Ibid., p. 381.

6. Ibid., p. 386.

7. Ibid., p. 396.

entre les mains des Gardes, chaque fois que leurs armes seront mentionnées. Parfois, l'une ou l'autre de ces pièces manque à l'énumération ; comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le nombre des Gardes avait été augmenté, et il est probable que les nouveaux ne reçurent pas de suite leur armement complet.

Ainsi, le mardi 25 août 1461, Claude de Daliens est reçu Garde ; il reçoit « unum vojuz, unam ciladam et duos gante-
« letos ¹. »

Il n'a donc d'autre arme défensive que le casque et les gantelets, et il en est de même pour un nommé Pyat Gay qui, le 21 septembre 1462 restitue les armes qu'il eut tant qu'il exerça les fonctions de Garde, soit « unam celadam, duos gantelletos
« et unum vojuz, que arma ipse custodivit tamdiu quamdiu
« ipse stetit convigil civitatis ². »

C'était insuffisant en présence d'incursions de bandes armées à travers le pays ; d'ailleurs, il y avait à pourvoir à l'armement des renforts que nous avons vu adjoindre aux Gardes. Aussi le 23 novembre de cette même année 1462, le Conseil, après avoir constaté l'insuffisance des armures appartenant à la ville, « concluditur sibi quod Civitas non habet arnesios ³ », décida l'achat de 12 nouvelles brigantines destinées aux Gardes : « Item, quod emanur duodecim brigantine pro vigilibus. Et
« ita concluditur ⁴ ».

Nous avons parlé précédemment de la milice de la ville dans laquelle se prenaient les renforts accidentels des Gardes. On trouvera peut-être l'existence de cette milice incompatible avec cette constatation de la pénurie des armements de la ville : mais Genève comptait pour cela sur l'initiative individuelle, d'ailleurs obligatoire. Chaque citoyen en effet était tenu, quels que fussent son métier et sa condition, d'être muni d'armes offensives et défensives « secundum ipsius facultatem ⁵ ».

Cet ordre est renouvelé chaque fois que le besoin s'en fait sentir ⁶ ou qu'une attaque semble possible, et, cette même année 1462, le 7 septembre, les Genevois s'étaient entendu rappeler cette injonction :

« Item fuit etiam dictum in consilio episcopali quod fiat una

1. Vol. II, p. 58.

2. Ibid., p. 134.

3. Ibid., p. 144.

4. Ibid., p. 145.

5. Vol. I. p. 396.

6. Ibid., p. 428.

« crida, videlicet quod quilibet sit munitus de arnesiis ¹. »

Quinze ans plus tard nous retrouvons semblable arrêté ordonnant à tous les citoyens d'être munis d'armes ; ceux qui n'en avaient pas devaient en acheter :

« Item eciam adeo quod si non habeant arnesium, quod emant ². »

« Quod visitentur omnes cives burgenses et habitentes Gebenn., quod sint fulciti arnesiis et aliis armorum generibus ³. »

Il est donc certain que les citoyens suppléaient et devaient suppléer sur leurs ressources personnelles à l'insuffisance de l'équipement civique ; mais les armes fournies aux Gardes par la ville ne comprennent jamais d'autres pièces que celles que nous avons énoncées. Parfois l'armure de corps est appelée il est vrai *cocta* ou *lorica* ; mais, nous le verrons dans le chapitre suivant, il est à présumer qu'il n'y avait en ce cas que le mot de changé. L'armement ne comprend que ces quatre pièces au maximum et souvent même, comme nous l'avons vu déjà, l'une ou l'autre fait défaut. Nous allons passer en revue toutes les délibérations, autres que celles déjà citées, qui parlent de l'armement des Gardes, et nous verrons qu'il ne s'y rencontre rien autre.

Le vendredi 25 juillet 1474 la délibération accuse une nombreuse promotion de Gardes dont le premier est en même temps créé bourgeois de Genève. Les armes que chacun d'eux reçoit sont mentionnées en détail :

« Mermetus de Nanto... habuit loricam, saladam et vogium.

« Hugoninus Matelli... sibi fuerunt tradicti una lorica, una salada et vogium.

« R. de Cresto... habuit unam loricam et unam saladam.

« Magnus Guillelmus... loricam, saladam et vogium.

« Jacobus Savoex... loricam, vogium et saladam.

« Jacobus Chabodi... loricam et saladam.

« Petrus Gaii... loricam, vogium et saladam.

« Bajolaz... saladam, loricam et vogium.

« Rossetti... saladam, vogium.

« Balaz... habuit salado (*sic*), loricam et vogium.

« Guillelmus Miralieti... vogium, loricam et saladam ⁴. »

1. Vol. II, p. 129.

2. Ibid., p. 325.

3. Ibid., p. 326. Cf. également vol II, pp. 328 à 339, le même ordre répété à toutes les délibérations en termes différents.

4. Vol. II, pp. 288-289.

Le secrétaire rédacteur de cette délibération ne mentionne ni brassards ni gantelets ; peut-être les juge-t-il compris dans l'expression « lorica ». Son successeur, chargé de consigner la délibération du 25 novembre 1475 est plus explicite :

« Robertus de Cresto habet unam saladam et unam coctam.

« Jo. de Petra, alias Balaz, unam saladam, unam coctam,
« unum vogium et gantellos.

« Guillelmus Gotrosii, unam coctam, saladam et gantellos.

« Gladius Perrodi, unam saladam, coctam et viogium.

« Jo. Matelli, unam coctam, saladam, gantellos et viogium.

« Ja. Chabodi, saladam, coctam, viogium et gantellos.

« Nycodus de Grangia, unam coctam, saladam et viogium.

« Mermetus Fornerius, unam coctam et saladam ¹. »

On le voit, les délibérations se répètent textuellement sur ce sujet et nous sommes désormais parfaitement renseignés sur l'armement de nos Gardes. Leurs armes défensives étaient loin sans doute de l'armure complète de cette époque, mais des gens de pied ne pouvaient porter qu'une demi-armure. Un auteur du xv^e siècle nous peint d'ailleurs les Suisses comme méprisant l'armement défensif :

1500. « Ils dédaignent tellement la cuirasse, la salade et
« l'écu que les capitaines seuls qui se placent au premier rang
« ont une salade et un plastron de fer ². »

Quant à leur armement offensif qui ne comprenait que le vouge, il est probable, il est même certain qu'ils le complétaient par une arme de ceinture leur appartenant en propre ; une ordonnance du 13 avril 1459 qui défendait le port des épées et des poignards autorise chaque chef de famille à porter un braquemard ³ et sûrement les Gardes devaient en être munis. Ils jugeaient même cette arme suffisante pour les circonstances ordinaires, car ils ne se résignaient pas toujours à porter le vouge « de jour et de nuit » comme le Conseil l'avait ordonné et se faisaient pour cela fréquemment rappeler à l'ordre ⁴.

(A suivre.)

Ch. BUTTIN.

1. Vol. II, p. 419.

2. PAOLO GIOVIO (mons.) : *Delle Istorie del suo tempo, tradotte da Domenichi*, liv. V, p. 53, Venezia, 1608.

3. Vol. I, p. 290.

4. Ibid., p. 167, 384, etc.

VOIES ROMAINES DE LA HAUTE-SAVOIE

VOIE ROMAINE DE CONDATE A GENAVA ET CHEMINS SECONDAIRES

(Suite et fin)

Les Chemins secondaires

Frangy était une station importante parce que c'était là qu'aboutissaient les chemins qui reliaient à la voie de Condate à Genève celles de Tarantasia à Genève par Boutæ et celles de Lemincum à Condate par Albinnum. Il y en avait deux pour aller de Frangy à Rumilly. On pouvait suivre, déjà du temps des Romains, une *via rustica* par Vannecy, Clermont d'où on pouvait descendre au moyen âge sur Seyssel par Droisy, et où a été trouvé, il y a quatre ans, au l.d. aux Rippes, immédiatement en sortant du village et à gauche du chemin vers Desingy, un trésor de monnaies constantiniennes dispersées sans grand profit pour l'histoire locale, et Crempigny pour descendre à Saint-André ou par Clermont, Doucy, Mionnaz et Vallières. Cette partie du plateau est traversée maintenant par la route départementale n° 2 de Saint-Julien à Albens par Mionnaz.

I. — CHEMIN DES FINS D'ANNECY A FRANGY.

Le chemin qui mettait en relation Frangy et le vicus considérable de Boutæ est autrement intéressant par les antiquités que recèle son parcours de sorte qu'il ne serait pas impossible que, malgré l'absence de vestiges probants, les propriétaires l'eussent fait paver en partie. Il a été remplacé par la route ancienne d'Annecy à Frangy par le bas de Sillingy, dont nous suivrons le tracé en partant des Fins d'Annecy, et en partie par le chemin de grande communication n° 7 de Seyssel à la route départementale n° 1.

Pour gagner, du temps des Romains, la vallée de Frangy en partant de la plaine des Fins, il fallait traverser le Fier, passer le col de Chaumontet entre la montagne d'Age et celle de la Balme et de là, ou suivre, après la Balme-de-Sillingy, le cours de la petite Usse, ou monter sur le plateau qui domine Sillingy.

La traversée du Fier prête à trois suppositions :

1° La voie romaine de Boutæ à Aix par Seynod coupait, nous l'avons vu, la nouvelle (départ. n° 1) et la vieille route d'Annecy à Cran et se dirigeait vers le Thiou qu'elle franchissait à côté du pont du chemin de fer d'Albertville ¹. Un chemin pouvait donc s'en détacher, passer devant le temple ou la maison dont M. A. Crolard a retrouvé l'emplacement avec quelques objets intéressants ², franchir à Cran le Fier sur un pont de bois et suivre à peu près le tracé de la vieille route de Frangy qui, elle, passait derrière l'église sur le pont de Tassé construit ou refait en 1443 ³, et, après les ruines du moulin, abordait la terrasse entre la montée nouvelle qui date d'environ soixante-dix ans et le chemin d'en bas, gagnait Gillon par Chez Tyrode, en traversait le ruisseau et, resserrée entre les marais d'Epagny et la pente du plateau de Poisy, arrivait à Chaumontet.

Quelques trouvailles ont été faites sur ce parcours. A **Meythet**, sous Tyrode, entre la route actuelle et le chemin inférieur existait un chemin médiéval et les champs environnants livrent des débris de poterie. De Gillon sont entrés au Musée, en 1863 (nos 1055 à 1057), une clef romaine et des monnaies de Philippe et de Gordien. Plus haut, sur Epagny et sur Poisy, dans le bois de la Cavettaz, au l.d. Plafitte, appelé par le géomètre qui n'avait pas compris le mot patois champ des Coucous, les sieurs Métral et Claude Buloz, de Vernod, en faisant un fossé défirent des mesures et sortirent plusieurs brouettées de tuiles à rebord qui leur firent croire à l'existence d'une ancienne tuilerie.

La commune de **Poisy** était aussi d'origine gallo-romaine. Des monnaies y ont été trouvées au dire d'un ouvrier, M. Belleville, et dans son jardin en face du cimetière, M. Joseph Decarroz est tombé, en faisant un creux, sur un amas de thiolles qu'il supposa être un déblai provenant des environs. On y accède par le chemin de grande communication n° 3 d'Annecy à Hauteville par Nonglard, qui laisse à gauche un raccourci ancien au bord duquel était enfoui dans un crêt un cimetière franko-burgonde ⁴ qui a livré des sculptures romaines provenant de Vernod. Là, en effet, au centre du village, sur le chemin vicinal n° 8 de Vernod à Monod, le pré des Hospices contenait des mesures, des outils de fer et des tuiles nombreuses. En continuant ce chemin au-delà de Monod et en bas de Poisy, ces

1. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutæ à Aquæ*, 1901.

2. *Revue savoisienne*, 1906, p. 189.

3. *Mém. de la Soc. savois.*, 1898, VII, p. xxxii.

4. *Sépultures burgondes*, p. 50.

tuiles se retrouvent dans les mas de Grandchamp et du Carroz (nos 158 à 189) au l.d. la Parânnne.

A la limite des communes de Poisy et d'Epagny, lors de la réfection de la vieille route, soit maintenant du chemin vicinal n° 2 de la route départementale à Poisy par Macully, à quelque trente mètres de l'oratoire de Notre-Dame des Gouilles de Chantepoulet, j'ai ramassé dans une excavation des ossements de cheval qui avaient pris la teinte rougeâtre du terrain et un morceau d'argile cuite, ébréché, fusiforme, artificiellement moulée, long de 0^m11, large de 0^m08. Enfin, c'est au delà de la scierie, à la naissance du chemin de Ceysolaz qu'on a trouvé, en 1863, sous une souche dans une carrière ouverte au bas des rochers, un trésor du III^e siècle dont les monnaies vont de Gordien à Trébonien ¹ et qui est dit premier trésor de Silvingy, à Chaumontet. Cet enfouissement est la preuve que là existait un chemin que les barbares ont suivi quand ils ont dévasté cette partie de la Province dans la seconde moitié du III^e siècle, sous Gallien et Probus. Une pince en fer fut également trouvée en 1870 à Chaumontet et à une grande profondeur. (Musée d'Annecy.) Ce dernier village est cité en 1503 ².

2° A l'extrémité de la route des Iles, à la limite des communes d'Annecy et de Gevrier, sur la dernière terrasse en quadrilatère qui domine l'ancien lit du torrent, on trouve dans un champ sis sur le rebord septentrional, et par conséquent à peu de distance de la vieille butte de tir militaire, des tuiles antiques témoignant de constructions disparues. Plus en aval, sous le chemin de Cran à Brogny, au mas des Iles et dans le champ Gardet défoncé en 1900, existaient des masures; le propriétaire en sortit même une pierre grossièrement taillée ayant les dimensions de 1^m20 et 0^m40, et que M. Th. Revil croyait appartenir aux fondations d'une vieille tour carrée, près de laquelle fut ramassée une monnaie de Claude II. En face, sous Meythet, le chemin qui descend à la berge s'appelle *vi ferraz*. Il remonte au village où il rejoint celui de Meythet à Metz; mais il devait se continuer plus loin vers l'ouest, car M. P. Lavoirel père dit Calliat le défonça vers 1880 de quelques mètres; il était pavé et bordé d'un cimetière à dalles. Cependant, comme il tendait dans la direction de Brassilly, il faut croire qu'il reliait simplement Meythet à la vieille route dont nous venons

1. *Revue savois.*, 1863, pp. 8 et 16; renseignement de M. Falconnaz, cantonnier-chef; v. les médailles de la Soc. Florim. et du Musée municipal.

2. Arch. dép. Inv. E, 682.

de parler, et rejeter par conséquent la supposition qu'un long pont de bois aurait existé sur le Fier. Du reste, le nom de *vi ferraz* ne désigne pas toujours des chemins pavés romains, mais aussi des chemins naturellement caillouteux et rudes.

Cela n'infirme en rien l'antiquité de **Meythet**. La tradition en parle comme d'un village autrefois très étendu et possédant quatre cents maisons. En suivant le chemin du bas et avant d'arriver à la *vi ferraz*, les prés à droite sont desséchés par des substructions et à gauche, au l.d. la Pochon, M. Lavorel y trouva encore des murs et des poteries. Des murs et des briques de 0^m05 d'épaisseur existaient aussi sous la maison Monnet et plus loin, à cinquante mètres au levant de l'ancienne église, au lieu dit la Combe, des masures et des planchers de carrons dans la propriété de M. Jean Brun. Il y a une cinquantaine d'années dans le champ de M^{me} Lépine, au mas des Dieux, eut lieu la trouvaille sous un châtaignier d'une marmite avec de la monnaie. Je ne sais si celle-ci était romaine; mais une pièce de Trajan a été donnée au musée en 1895. Quant aux pierres provenant d'édifices romains, il y a tout lieu de croire qu'elles avaient été transportées des Fins à Meythet.

3° Au sortir de Boutæ la voie impériale de Genève franchissait le Fier et gravissait assez directement la haute terrasse que le chemin de fer traverse, en une tranchée, au-dessus de la maison Dominget. La vieille route ducale la surmontait obliquement en passant derrière cette même maison et de là tendait vers le bois du Barrioz. Quand elle arrivait sur le plateau, elle recevait un vieux chemin venant de Metz par la propriété dite d'Anières. C'est ce chemin dont les Romains ont pu encore se servir pour gagner Chaumontet : aujourd'hui il s'appelle grand chemin d'intérêt commun n° 3 du Pont de Brogny à Sillingy. Autrefois il longeait le bord du Fier, traversait l'esplanade du château, où l'on a déterré beaucoup de tuiles à rebord, traversait le Viéran et montait à Metz outre Viéran, le précédent s'appelant Metz l'église ou *de lé*, de l'autre côté. Dans le **Metz** actuel on trouve encore des thiolles au sud, dans la propriété Dunand et dans les vignes qui dominent le petit torrent.

De Metz le chemin ancien suivait le tracé actuel, au pied du contrefort de la montagne de la Balme, et bien exposé au midi. Des tuiles à rebord et faîtières existent aux l.d. la Punaïse, les Fontanettes. Le mas compris entre la route et le chemin de Gillon, dit l'Aquasse, s'appelle l'Estraz et l'on retrouve

ce nom plus loin sous Bromine et sous Sillingy : il témoigne de son origine ancienne.

La villa d'**Epagny**, *Hispaniacus*, s'élevait au bord du marais, là où existait la tuilerie Lavorel, à un kilomètre de Gillon. En faisant des creux à argile, on découvrit en effet dans le sol des tuiles romaines, des vases noirs et grisâtres, des débris de pavementum. Quand elle fut détruite, la tourbe en envahit peu à peu l'emplacement, et l'église chrétienne fut bâtie plus au nord : quand on la reconstruisit et qu'on défonça le cimetière, on dut briser beaucoup de tombes en molasse.

A un kilomètre de là, sous Saint-Paul, la tradition parle d'un chemin pavé qui n'a rien de romain. Au mas de la Moniaz s'élevait en effet (ancien cadastre n° 678) un château monétaire bâti au ^{xiii}^e siècle. Son emplacement est encore reconnaissable parce que le terrain est surélevé. A proximité se trouvait une source excellente, la Nettiaz, à 50 mètres de Saint-Paul. Quand on creusa, m'a dit M. Roch, le canal de dessèchement dit de la Monnaie, on trouva à 1^m50, un chemin pavé parallèle, c'est-à-dire allant du nord au sud et obliquant ensuite vers le chef-lieu de Poisy ; ce chemin reliait donc Saint-Paul à Gillon. Cependant la profondeur où il gisait, une confusion possible avec un autre chemin plus à fleur de terre, pourraient faire croire qu'il s'agit peut-être là d'un chemin pavé antique, antérieur à l'extension des marais et dont la direction serait franchement du S.-S.-E. au N.-N.-O. M. J.-Claude Lavorel m'a dit aussi qu'en minant son champ marais au sud du château, près du canal de la Monnaie qui se jette dans celui de Calvi, il tomba sur de grosses pierres : mais celles-ci ont pu appartenir aux fondations du bâtiment du moyen âge dont l'œuvre supérieure était en tuf.

La route ancienne, moins rectiligne que le chemin actuel, passait ensuite sous Bromine dont les eaux sulfureuses étaient fréquentées des Romains. L'excavation due aux fouilles décrites ci-après existe encore : elle est située au N.O. de l'établissement moderne et au-dessus, mais en contrebas du sentier forestier qui dessert la montagne de la Balme : « Dans le courant du mois d'août 1851, dit M. E. Serand, dans ses *Notes archéologiques* ¹ manuscrites, le propriétaire des eaux de Bromine désirant utiliser la source alors délaissée, rencontra en déblayant le terrain, d'anciennes briques recourbées et disposées en forme

1. Dues à la bienveillante communication de M. J. Serand. V. aussi sur cette source CH. CALLOUD : *Rapport sur la collection des eaux minérales de la Savoie*, 1855.

de canal qui semblait venir de la base de la montagne. A cinquante mètres de l'endroit où sourd actuellement la source, une tranchée amena la découverte de vestiges de constructions consistant en murs grossièrement faits de pierres liées par un mélange de chaux, de charbon et de terre. Il n'a pas été possible de reconstruire le plan de l'édifice... Les ouvriers, dit-il encore, en déblayant le sol pour rechercher la source, rencontrèrent à 1^m50 de profondeur quelques briques sous lesquelles étaient agglomérées une centaine de monnaies de petit bronze appartenant aux règnes d'Aurélien, de Licinius, de Magnence, de Constantin, sans compter six grands bronzes, à peu près frustes, à l'effigie de Trajan, de Faustine, etc., et une quarantaine de petits vases d'argile de 0^m08 à 0^m12 de haut, quelques-uns portant des traces d'un vernis rouge et noir. Au moment où on les trouva, ils étaient tous remplis d'un sable fin et jaunâtre que j'ai attribué à l'infiltration des eaux.» (*Fig. 19, 20, 23.*)

A Chaumontet, après le crêt de la Charbonnière (cadastre n° 1139 suiv.), cette ancienne route, toujours appelée l'Estraz, était rejointe par la vieille route de Frangy venue de Gillon, que nous suivrons maintenant.

Après avoir coupé la route départementale n° 1, elle tournait à droite et côtoyait le bas de la montagne, comme le fait à gauche le chemin de Ceyssolaz. Elle traversait bientôt le mas de Mésigny, en patois *Meç'nie* dont le nom médiéval *mansioniacus* rappelle l'existence d'une villa ou d'un gîte d'étape. Au-dessus du premier hameau de la Petite Balme s'ouvre dans le rocher une fente verticale et longitudinale que j'ai visitée et où j'ai noté, comme ailleurs, des entailles pour des poutrelles servant à soutenir les planchers des étages ¹. Elle avait donc été habitée ou avait servi de dépôt pour provisions, mais le talus inférieur n'ayant pas été fouillé, on ne peut préciser la date. Un sentier qui suit le rebord rocheux conduit à une plateforme où se dressait une tour ; on appelle ce lieu le Château des Fées. Un mur de soutènement en partie écroulé, la reliait à la grotte. Il y avait donc là probablement un poste de vigie élevé au III^e ou au V^e siècle et qui servait de refuge : on y a du reste trouvé des gonds en fer, des monnaies et des tuiles romaines ².

1. Il y avait trois étages et trois rangs d'entailles. Paroi de droite : 1^{er} rang, sept entailles rapprochées de 0^m50 et dont les poutrelles reposaient à gauche sur une petite plateforme ; 2nd rang, à 1^m50 au-dessus, cinq entailles ; 3rd rang, à 0^m50 au-dessus, deux entailles à l'entrée ; paroi de gauche, plateforme rocheuse ; 2nd rang, quatre entailles ; 3rd rang, une entaille.

2. Ducis : *Voies rom.*, p. 117. et *Rev. sav.*, 1863, p. 22.

A la Petite Balme, l'ancienne route laissait se continuer au nord-ouest le chemin de Sallenôve sur lequel je reviendrai, et tournait brusquement à l'ouest dans la direction d'Arzy. Ici la plaine n'offrait pas tout-à-fait l'aspect qu'elle a actuellement. Aujourd'hui, au pied des côteaux, s'étendent des prés marécageux de la Balme-de-Sillingy à Ceysolaz, comme en dessous de Chaumontet dans la plaine d'Epagny. Ils sont traversés maintenant par le chemin de la Petite Balme à Lacombe (la vieille route de Frangy) et par celui de Sillingy à la Balme-de-Sillingy qui, sur cette dernière commune porte le nom de *vi de la Bollène* ou Bellène. Un grand canal collecteur les draine en outre depuis 1875 et par suite les dessèche peu à peu. Presque au point d'intersection de ces deux chemins se trouve un pont qui traverse le canal et qui s'appelle maintenant pont du trésor. Les quatre mas adjacents portent dans l'ancien cadastre, les noms de Pouëntet ou Pontet au sud-est, de Maladière au nord-est ¹, de la Court au nord-ouest et de l'Estraz au sud-ouest, celui-ci suivi, vers Sillingy et le long de la Bollène, de la Flessé et de Oué ou Vuaz. Sur ce point ont eu lieu des trouvailles intéressantes.

En creusant le canal, des ouvriers, dont l'un était M. Claude Guillot, de la Petite Balme, qui m'a confirmé ces renseignements, trouvèrent à quatre mètres de profondeur sous la tourbe accumulée depuis seize cents ans, un mur N.-S. c'est-à-dire perpendiculaire au chemin de la Petite Balme et dans le lit même du canal et de chaque côté de ce mur, à deux mètres du pont, deux trésors, chacun de plusieurs milliers de pièces de la fin du III^e siècle enfermés, le premier dans un vase de bronze, le second dans un pot de terre. Ils défoncèrent également sur une longueur de trente mètres un pavé en gros cailloux ronds, des pilotis de chêne, et ramassèrent une casserole en bronze, une clef, des tuiles, etc. ² (*Fig. 3, 16, 17, 18.*) La terre, noirâtre et charbonneuse, fut rejetée sur le terrain avoisinant appartenant à M. Domenjoud, de Sillingy. Ainsi existait là un bâtiment romain qu'on avait construit sur un sol déjà marécageux et près duquel passait évidemment un chemin.

Le tracé de la vieille route de Frangy ne correspond pas, au pont du trésor, édifié depuis, avec le tracé de ce chemin, ce pont ayant succédé à un petit pont, d'où le nom de Pontet donné au mas adjacent. Il devait passer un peu plus au sud. Et, de fait,

1. La maladière de Sillingy est citée en 1334. Archiv. dép. Inv. E, 14.

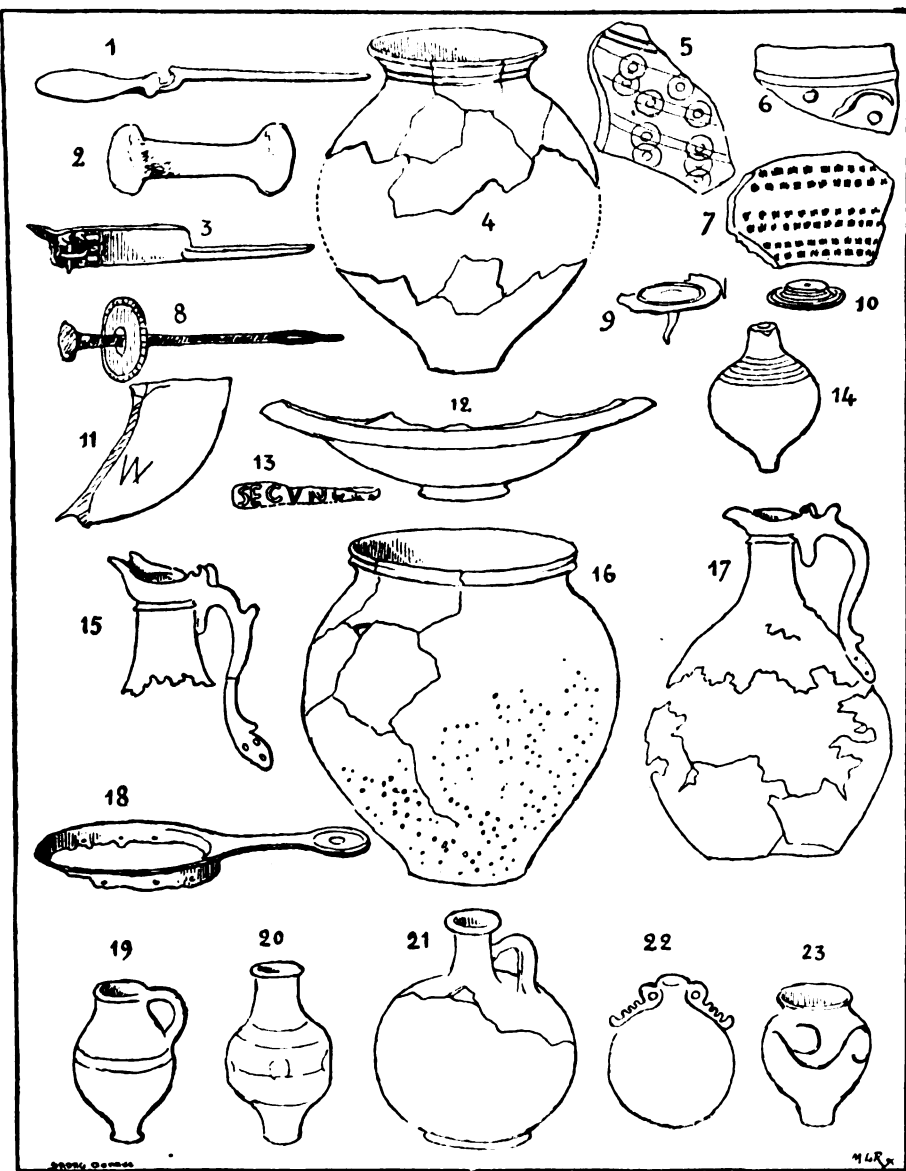
2. *Rev. savois.*, 1875, pp. 42 et 83.

EXPLICATION DE LA PLANCHE ¹

1. **Mésigny** (Lieu dit les Esserts). — Cuiller en argent.
2. — — — Minage de 1877. Musée n° 6918.
Pièce de scellement en plomb.
3. **Sillingy**. — N° 6332. — Clef romaine en fer.
4. — — N° 14085. — Grand pot en terre noire, assez mince. Diamètre ouverture : 0^m14.
5. **Mésigny** (L.d. la Bovière). — N° 14075. — Fragment de poterie grise poinçonnée de cercles avec centre cerclé.
6. — — N° 14077. — Fragment de poterie jaune chamois, décorée en barbotine blanche de points cerclés.
7. — — N° 14074. — Fragment de poterie à pâte rouge sombre, incrustée de grains de quartz, décorée de lignes concentriques de carrés creux.
8. — — N° 14080. — Disque en bronze (diamètre 0^m04) traversée par un clou.
9. — — N° 14078. — Clou discoïde en bronze, aplati (diamètre 0^m024), avec sa pointe.
10. — — N° 14079. — Tête de clou ou d'applique en bronze (diamètre 0^m016), décorée de cercles concentriques.
11. — — N° 14076. — Fragment de poterie rouge avec le graffito M.
12. **Sillingy**. — N° 14084. — Grande poterie à rebord en terre rouge (diamètre 0^m26) avec la marque SECVNDVS (fig. 13).
14. — — N° 13899. — Pot à pied et à goulots étroits (hauteur 0^m13) en terre jaunâtre, décoré de cercles concentriques sur la panse.
15. **Minzier**. — N° 5352. — Goulot à anse d'un pot en bronze qui contenait 180 monnaies de billon du III^e siècle.
16. **Sillingy**. — N° 6480. — Grand pot en terre grossière noire, noyée de grains de quartz (hauteur 0^m22) ayant contenu 3.500 monnaies du III^e siècle. Trouaille de 1875.
17. — — N° 6161. — Pot à anse en bronze (hauteur 0^m27). Trouvé en 1875 au fond du canal de dessèchement.
18. — — N° 6163. — Anse et fragment de casserole en bronze (diamètre 0^m13). Même trouvaille.
19. **Bromine**. — Petit vase à anse en terre jaune, couverte brune (hauteur 0^m09).
20. — — Vase en terre jaune couverte noire, à panse marquée de quatre dépressions, orné de quatre cercles sur la panse (hauteur 0^m115).
21. **Vallières**. — Vase ou gargoulette à anse en terre jaune (hauteur 0^m18). Trouaille de 1873.
22. — — Flacon globuleux (ampulla) en verre (hauteur 0^m10). Même trouvaille.
23. **Bromine**. — Petit vase en terre jaune, à large ouverture, décoré sur la panse de rinceaux de couleur noire (hauteur 0^m07).

1. Les dessins en sont dus à l'obligeante collaboration de M. Marc Le Roux que je remercie vivement.

M. Et. Falconnet, ayant miné à une quarantaine de mètres de là, tomba sur un chemin pavé semblant venir de la Petite Balme et se diriger vers Arzy par le Vuaz. Il le retrouva vers



Morzy, en bas du village, et dut extraire du sol dix voitures de cailloux ronds de grosseur moyenne : il était large de quatre à cinq mètres, bordé de pierres de montagne, et enfoui à cinq

pieds de profondeur. Depuis la Petite Balme il traversait les champs appelés aux Chênes, entre la Croix Blanche et la Tuilerie, sur le mamelon de laquelle on ramasse des thiolles à rebord, puis Morzy et le Carroz. Il se peut que cet ancien chemin soit le chemin romain dont nous suivons le tracé, mais alors il devait être surélevé de près de deux mètres au-dessus du sol de l'habitation découverte. Il se peut aussi qu'il soit le tracé primitif de la vieille route de Frangy, venant par les marais du Carroz, au sud du Pontet, et de Vuaz buter au pied du mont Borny.

Avant d'y monter, revenons à **Sillingy**, *Cæliniacus*, qui se trouve à dix kilomètres d'Annecy, et énumérons-en succinctement les trouvailles.

La villa romaine était importante. Elle couvrait tout le mas de Borzy, petit plateau en quadrilatère irrégulier qui se dresse au-dessus des marais de Sillingy et s'adosse au chemin de Sillingy à Nonglard, dit de la Leyre. Long de cent mètres environ, large d'autant, il est couvert de murgers de cailloux et de tuiles à rebord et a été en grande partie fouillé. La plupart des objets antiques mentionnés comme provenant de Sillingy viennent de là. Les Hospices d'Annecy y possèdent une parcelle où le fermier a opéré un minage en 1906 ; il a mis à jour, dans l'angle S.E. de ce petit plateau, des poteries et un carrelage de chambre, une cuisine sans doute, fait de grandes briques plates ou carrons. En étudiant ce minage, j'ai ramassé des débris de tuyaux d'hypocauste et de vases, noirs et rouges, parmi lesquels des fragments de bol mouluré marqué SECV///// (*Secundi of.*) (v. C. I. L., XII, 5686, 801), et une brique qui est grêlée de petites excavations profondes de deux à trois millimètres, produites comme par des clous de souliers sur l'argile crue. (*V. fig. 4, 12, 13, 14.*) Des tuiles et d'autres fragments de vases dits samiens ont été exhumés, en creusant le petit canal du marais de Sillingy, en 1874, au mas de Chauffant (cadastre n^{os} 482-489) sous deux mètres cinquante de tourbe, ainsi que des fragments de vases en bronze ; des fondations de murs arrêterent du reste les fouilles. Ce mas, ainsi que celui de Mornaz, se trouve immédiatement au-dessus de Borzy. Mentionnons également une petite faucille en bronze, trouvée à cinquante mètres du collecteur des marais et déjà décrite par L. Revon ; une monnaie gauloise en or¹, une bague en or, un poids d'argile², etc.

1. *La Haute-Savoie avant les Romains*, chap. vi et x.

2. M. et L. R. : *Catal. des Marques*, n^o 244 et 297.

A **Ceysolaz**, les mas sous la Ville et la Fin sont remplis de substructions; dans le mas de la Galerie (cad. nos 1355 à 1357) où s'alignaient les tombes en mollasse, M. Courtois a recueilli une monnaie de Marc-Aurèle; des tuiles à rebord et faitières existent dans sa vigne, au l.d. à la Vernaz, autrefois à Martenaz (cad. 1485) à un mètre de profondeur. Plus loin, à la limite de Nonglard et sur cette commune, M. Dunoyer qui, en 1887, avait sorti de terre tout un cimetière burgonde, trouva en minant son champ à trente mètres au-dessus, au lieu dit aux Molliets, du mas des Rippes, des tuiles à rebord, de la poterie et du laitier de fer. A proximité et au nord du champ coule une source intarissable. Plus haut, enfin, à **Quincy**, en faisant en 1881 la route de Sillingy à Vaux, on détruisit de nombreux murs. Mais c'est sur le mamelon qui domine le village, également à l'angle de la limite de Nonglard, aux l.d. la Salle et sous la Salle que s'élevait la villa romaine : elle avait une superficie de 100×25^m et jouissait d'une vue superbe sur les environs : on y voit encore des murs, des tuiles, des débris de fer, des pierres taillées dont l'une qui, me dit-on, avait une inscription, a été brisée (cad. 1730, nos 1906 à 1919; 1926, 1927; 1941 à 1946). Dans la plaine la tuilerie antique pourrait se retrouver au l.d. la Thiollière, sur le crêt Plolliu (nos 324, 325).

Au moyen âge Sillingy, *vicus Sillingiacus*, garda son importance. Des chartes précieuses du XI^e siècle y mentionnent d'autres propriétés comme *Campus Alliacus*, mas de Champallier (2460 à 2487), entre Sillingy et Lugy, *Juvenalis*, etc. Quand le grand propriétaire Leuto venait de Chaumont visiter ses terres de Sillingy, il suivait sans doute le vieux chemin dont nous essayons de rétablir le tracé¹. Revenons-y.

La vieille route de Frangy, avons-nous dit, venant de la Petite Balme, passait sur le pontet du trésor et escaladait le coteau d'Arzy; mais un tracé beaucoup plus ancien, et sous lequel gît, croyons-nous, le chemin romain, abordait à gauche celui de Lugy dit Mont Borny, séparé par un nant qui se perd dans le marais de Vuaz. Là il y a bifurcation : le vieux tracé longe ce ruisseau et rejoint par deux lacets rocailleux et rapides le tracé postérieur; un autre chemin franchit le ruisseau, bordé de tuiles à rebord, d'où le nom de Vuaz (*vadum*, gué) et conduit à **Lugy** après lequel il rejoint le chemin qui conduit de Sillingy à Lacombe qui paraît l'avoir recouvert (chem. de gr. comm. n° 17). Ce dernier village est d'origine gallo-romaine,

1. Rec. des Ch. de l'abbaye de Cluny, IV, n° 2892, 2927, 2928.

car on y a recueilli, chez M. Dusonchet, une meule de moulin en lave.

Le tracé par le coteau d'Arzy devient presque rectiligne jusqu'à Lacombe. Il traverse le mas de Collonges, où le crêt a été creusé en une tranchée de 0^m à 2^m de profondeur, ce qui n'est pas dans l'habitude romaine ; descend dans le vallon de Lacombe et remonte vers l'église qu'il laisse à droite et de là tend vers le crêt de Bornachon qu'il contourne pour descendre à Mougny où sa largeur atteint près de dix mètres. Je crois donc que le tracé par Ludy est beaucoup plus ancien et qu'il a succédé directement au chemin romain de Frangy. Au reste toute cette partie du plateau était habitée dans la période romaine. Une tradition prétend qu'une ville s'étendait de la Bâthie Mont-Mérançon à Arzy. Au mas sur les Crêts, chez Berthet-Favre, on a trouvé des tuiles à rebord, un puits muré creusé dans la molasse. Ces tuiles reparaissent aux l.d. la Muraz et Cologny dans le champ Chapuis, et à Vinjeur, à la limite de Mésigny, au l.d. vers les Molliats, dans le champ Maréchal, à 1^m30 de profondeur, mêlées à des fragments de bronze. Des tombes à molasse ont été défoncées à la Bonnasse, près de là, en face de chez Maréchal ; elles étaient enfouies à plus de deux mètres dans le sable et les squelettes étaient en grand nombre. Cela eut lieu en 1850, et huit ans avant d'autres tombes avaient été découvertes à côté dans le champ du Loup. A **Arzy** même on recueille des thiolles et l'on raconte que, sous un pavé d'écurie de la maison on découvrit, au siècle dernier, une marmite pleine d'or. A Lacombe, au xvi^e siècle *la Combe de Gonczella* ¹, les fondations et les tuiles s'étendent de l'église à la *Vi creuse*, au l.d. la Pareuse, près du village de chez Dunand et dans les champs de la Marguerite.

La villa de **Mougny** était placée au l.d. la Celaz, chez Pacot, au pied et au nord-ouest du crêt de Bornachon, à deux cents mètres à droite de la vieille route dont le tracé est unique maintenant, et à un kilomètre du village, à la naissance du nant de Chamarande : on y a exhumé des substructions et des tuiles à rebord. Plus bas, en suivant ce nant, au mas de Savière (cad. n^{os} 356 suiv.) on retrouve de ces dernières sur un crêt graveleux dominant le Creux des Morts où gisait un petit cimetière burgonde ².

La route passe ensuite à **Coucy**, *Cossiacus*, où le mas de la

1. Arch. dép.; Inv. somm. E. 163.

2. L. R. et M. : *Sépultures burg.*, p. 46.

Fortune (nos 3500 à 3505) indique que son nom vient d'une trouvaille considérable de monnaies. A **Chilly**, l'habitation romaine s'élevait au bas de l'église, au l.d. au Plan, à en juger par les mesures et les tuiles qui environnent la ferme moderne. Enfin elle descendait par Ferraz, Quincy et Bossy à Frangy ¹.

II. CHEMINS DE GENÈVE A RUMILLY ET A ANNECY PAR SALLENÔVE.

Ducis a parlé à plusieurs reprises ² d'une route ancienne venant de Vers et allant à Clermont et à Seyssel par Massy, Marlioz, le bas de Musiège et Mannecy. Borgonio lui donne un tracé plus pratique et plus exact. D'après lui, elle s'embranchait au sud de Bellossy, sur la vieille route de Genève à Frangy (voie romaine de Genève à Condate), passait sous Minzier, à l'est, puis à Marlioz, descendait directement sur les Usses et aboutissait au château de Sallenoves où elle traversait l'Usset ou Petites Usses ; de là, sous la Chetaz, elle grimpait au village au nord-est de l'église, suivait en droite ligne le plateau jusqu'au dessus de Mésigny, dont le nom médiéval *mansionem + iacus* indique les restes non détruits d'une villa ou d'un gîte, et par Orgemont, arrivait à Lacombe, au sommet d'une ligne de partage des eaux. Après avoir coupé la vieille route d'Annecy à Frangy, elle descendait à Sallongy par l'ouest de Saint-Eusèbe et de là à Verlioz, Vallières et Rumilly par le pont de Coppet. C'était le chemin suivi en 1495 par les pèlerins allemands qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle ³. Un hôpital séculier existait à Marlioz et une maladière à Marlioz et à Mésigny ⁴.

Un embranchement de Sallenôve à la Chapelle Saint-Jean, rejoignait la vi du Pellans par dessous Contamine et par un pont sur le Fornant, au-dessus du moulin de Borbannaz ; il permettait ainsi aux marchands d'aller de Chambéry à Nantua par Bellegarde. Un autre, suivi en 1535 par Jeanne de Jussy ⁵, descendait de Mésigny à Massy, de là à Dalmaz, la Balme-de-Sillingy et la Petite Balme où elle retrouvait la vieille route de Frangy à Annecy par Cran.

Ce tracé de la route principale est surtout médiéval. Son nom

1. Ce tracé me paraît plus ancien que celui par Foraz, Menthonnex et Doucy (v. Borgonio).

2. *Votes rom.*, pp. 105-107 et *Revue savoie.*, 1863, p. 14 et 1894, p. 97.

3. M. BRUCHET : *Rev. savoie.*, 1902, p. 7.

4. J.-F. GONTHIER, dans *Mém. de l'Acad. Salésienne*, XXII, 1899. Il ne faut pas trop préjuger de la grande ancienneté d'une route en invoquant les maladières. Au XIII^e siècle le réseau des voies de communication était établi et il y avait des établissements de refuge pour les passants et les lépreux un peu partout.

5. *Le Levain du Christianisme*, Chambéry, 1611 ; réimp. de Fick, Genève, p. 212.

de chemin du sel, ses maladières, son pavé en larges dalles retrouvé sous Marlioz, près du pont, rive gauche, par de Reydet¹ et Ducis, prouvent qu'elle était très utilisée; mais il est probable qu'elle n'était à l'origine qu'un chemin de desserte pour les villas. Marlioz n'a presque rien d'antique. Au contraire le petit chemin de la Borbannaz, quelque pénible qu'il soit, était déjà pratiqué par les hommes de l'âge du bronze; le nom de cette source est gaulois; enfin Musiège et Contamine étaient des villas romaines. A Musiège, dont l'église, très vieille, fut démolie en 1896, au chef-lieu, au l.d. la Chenaz, MM. Burdin découvrirent dans leur jardin, en 1897, un cimetière de tombes burgundes en dalles de mollasses avec de grandes tuiles à rebord. A Contamine, d'après le Répertoire archéologique, c'était au chef-lieu que se trouvait le village primitif qui a livré des substructions et des briques anciennes.

En face, à **Cercier**, le Répertoire mentionnait en deux endroits des trouvailles de monnaies et de tuiles : sans doute au l.d. Vers la Cour, à l'est de la route et à 300^m de l'église, et au village des Pratz où, dans les jardins Louis et Maurice Lacôte et Raisin, c'est-à-dire tout le long de la partie ouest du coteau, on a fouillé une couche de tuiles à rebord épaisse de 1^m50, mêlée à des débris de poterie, de tuf, de pierres taillées, etc. En 1898, M. Bel, qui minait, trouva dans un de ces champs, au l.d. sur l'Uche et à une profondeur de 0^m40 à 1^m, au nord du nant de la Tabasserie, avant d'arriver au tournant, une pierre en gypse de 0^m40 X 0^m60 sculptée et présentant un motif figuré, consistant en une rosace obtenue par des intersections d'arcs de cercles, ce qui ne paraît guère conforme à la technique romaine. Près de Sallenôve, les mêmes tuiles se rencontrent au hameau des Albins, près de l'école. Des trouvailles plus sérieuses ont été faites au village même, si l'on en croit une tradition qui aurait besoin d'être vérifiée. C'est ainsi que Jean-Claude Dupont aurait sorti, en 1850, de son champ, le bras et le pied d'une statue en bronze plus grande que nature. (V. A. BEAUMONT, I, 1^{re} P., p. 177.) L'instituteur Métral, dans le Répertoire, dit seulement qu'on a trouvé des tuiles à rebord en minant le cimetière de l'abbaye de Bonlieu.

En somme il n'existe pas de vestiges antiques suffisants pour faire de cette route un chemin romain pavé. Si les auteurs du Corpus ont vu dans son tracé celui de la voie impériale de Condate à Genève, c'est qu'on leur avait fait remarquer qu'elle était

1. Note sur la IV^e voie militaire romaine. (Arch. de la Soc. Flor.)

citée dans une charte de 1168. On y voit en effet que des seigneurs donnent à l'abbaye de Bonlieu ¹ tout ce qu'ils possèdent *a strata usque ad angum locum*, c'est-à-dire depuis la route, qui remonte la rive gauche des Ussets à partir de son confluent avec l'Usset, jusqu'au défilé des Douattes ; de même *a rivulo Usset* jusqu'au même endroit ; de même *a strata usque ad territorium de Chamarunde et... de Gamalou*, c'est-à-dire depuis la route du village de Sallenôve à Mésigny jusqu'à Chamarande et une localité inconnue au sud : la route et les deux territoires déterminant ainsi quatre points qu'on réunissait par des lignes pour avoir une superficie rectangulaire dont le terrain était donné aux moniales. On est souvent tenté, et M. A. Longnon n'a pas échappé à cette exagération, de voir dans toute *strata* la survivance d'un tracé romain. En réalité, on doit admettre comme plus conforme à la vérité que : 1° une voie romaine pavée, *strata via*, survit souvent dans le nom d'*estraç*, donné au chemin médiéval qui lui a succédé ; 2° au moyen âge la plupart des grandes routes sont appelées *strata*, *estraç*, par analogie. Ce qui prouve encore que le grand chemin que nous étudions n'est pas dû à une conception stratégique, c'est que les restes antiques s'en trouvent à une grande distance et sont sans relation avec lui. Les villas paraissent avoir affectonné plutôt les emplacements avoisinant un cours d'eau. Il y en avait précisément le long de la petite Usse.

C'est ainsi qu'une habitation romaine s'élevait à la Muraz sur un petit mamelon incliné vers le sud-ouest, au confluent du torrent et du nant de Véry, dans la propriété Guillot-Pitolat dont la maison fut bâtie en 1792 avec des débris romains. En 1900 le possesseur, en minant son jardin, rencontra un grand mur transversal est-ouest avec quatre murs mitoyens séparant des chambres larges de cinq mètres. La première, à l'est, semblait avoir servi de cuisine, à en juger par un amas de charbon ; la dernière découverte, à l'ouest, était pavée d'un dallage. Il sortit de ses fouilles des tuiles, des carrons, des poids d'argile, des tuyaux d'hypocauste, un énorme seuil de porte, bloc brut en calcaire dur avec rainure rectangulaire, un fragment de pierre épais de 0^m20 portant l'inscription incomplète de *(Se) nioris (Ju)nioris* ². Vers 1850 le champ Pitolat situé en contrebas avait donné également des chambres bétonnées et un anneau à pierre précieuse vendu à Annecy.

1. *Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, XIV, n° 330.

2. *Revue savois.*, 1900, p. 74.

[*Rev. sav.*, 1907]

Plus loin, à deux cents mètres de la Muraz, sur la rive gauche du torrent, au bord de la nouvelle route, au mas de la Bovière, là où se trouve la maison de M. Dupont, existait une autre villa. Des fouilles, exécutées à différentes époques par le propriétaire, mirent au jour des murs, des cailloux, des tuiles et parmi ces détritiques des objets divers, comme des poteries de toutes sortes parmi lesquelles un fragment de poterie avec le graffito M, une meule à broyer, une plaque de foyer en mollasse percée d'un trou circulaire, des poids d'argile, de la scorie de fer, une pique de javelot en fer longue de 0^m30 que le propriétaire a gardée, des fragments de bronze, des boutons, une clef, un manche en fer traversé d'une rondelle, comme celui de Viuz-la-Chiésaz, dont l'emploi est encore indéterminé et qui peut être une fermeture de porte ¹ (*fig. 5, 6 à 11*), etc. Le sol de l'habitation se trouvait à plus d'un mètre de profondeur. On peut joindre à ces objets des outils préhistoriques qui, dans les fouilles de 1878, étaient mélangés aux débris romains : une hache en serpentine de 0^m125 avec galet plat et circulaire d'un diamètre moyen de 0^m125 et un polissoir fusiforme en roche gris jaunâtre long de 0^m10. Cette rencontre n'est pas unique : on sait que les haches en pierre ou pierres de tonnerre, *ceraunia*, passaient pour protéger contre la foudre ; nul doute qu'un Romain n'ait fait mettre ces objets dans un des murs de sa maison, après les avoir sortis d'une cachette néolithique.

La villa romaine de **Mésigny** s'élevait à un kilomètre au sud de l'église, au mas des Esserts. Elle occupait un vaste rectangle entouré de murgiers de cailloux et de tuiles. Elle a livré, entre autres objets, des plaques de marbre, une pièce de scellement en plomb, une chaîne de crémaillère, un creuset, une cuiller en argent ², des monnaies parmi lesquelles des grands bronzes de Commode, de Macrin, etc. (*Fig. 1 et 2.*) Un chemin, à peine tracé maintenant en descendait vers le torrent que longe la route de 1860 (dép. n° 1).

C'est à Mésigny enfin que s'embranchait le chemin vers Anancy, par Massy, Vincy, où en 1899-1900 M. J. Mandallaz défonça des tombes en mollasses, au l.d. au Chêne, dans le champ dit sur le Var, et qui livrèrent des armes et une lampe en argile, sans doute romaine.

Plus haut, une autre villa, s'élevait à **Choisy**. On en retrouve les restes au l.d. les Combes où M. Picon a noté des murs et

1. MARTEAUX et LE ROUX : *Voie romaine de Boutx à Aquæ*, p. 41, pl. III, fig. 15.

2. M. et LE R. : *Catal. des Marques*, n° 294.

des tuiles à rebord ; une monnaie de Nîmes, trouvée dans le jardin en date la fondation ¹. Au-dessus, au l.d. Granchamp, près du Parterre, M. Gouillon a déblayé des substructions, un dallage de cailloux ronds aplatis au sommet, une pierre de foyer, du charbon, des ossements, etc. Une source vive y amenait l'eau, ainsi qu'aux Combes, au moyen d'un canal fait de larges briques à rebord, que connaissait déjà Ducis. Enfin l'ancien nom de la Balme-de-Sillingy, Cossengier, ne s'explique que par l'existence de ce côté d'une ancienne habitation romaine.

Après Lacombe, la route de Borgonio descendait à Sallongy, le Villard de Saint-Eusèbe et Verlioz. Sur ce côté, exposé au midi, des villas également s'étagaient. A **Sallongy**, *Saloniacus*, près de l'ancienne chapelle de Saint-Ours, au bas du village, où l'on guérit les chevaux en les faisant tourner autour de la croix, on parle d'une ville qui y existait autrefois. Près de là, au village des Fresnes, au l.d. aux Huches, au pied du crêt appelé le Mont, Cl. Jacquet, propriétaire à Vaux, trouva, dit Eloi Serand, le 26 mars 1859, trois cents pièces d'argent aux effigies de Trajan, Faustine, Antonin, Pertinax, Caracalla, etc. Eloi Serand en acheta cinquante. Le reste fut vendu à Gaillard, orfèvre, et à M. Périssoud, géomètre. Le vase était caché sous une mollasse de foyer. Le Répertoire archéologique mentionne outre cette trouvaille, celle d'une marmite ronde renfermant de la monnaie d'argent et de cuivre exhumée un siècle auparavant. (Institut. Bérard.) Le musée d'Annecy possède aussi un Antonin en argent et un Gordien en bronze ayant été recueillis à Thusy ; feraient-ils partie du même trésor ? M. Laplace m'a parlé de mesures, d'un puits, d'une meule qu'on aurait trouvés dans le champ Bovard, à Orbessy (Saint-Eusèbe) vers 1850. Le musée possède également une meule de basalte et un fragment de vase en pierre ollaire, apportés en 1875, provenant des Folliets, près du vieux chemin dont j'ai parlé. A **Vallières**, l.d. Sous la Ville, on trouva en 1873 deux gargoulettes, dont l'une pleine de clous (*fig. 21, 22*), une fiole sphérique en verre, un poids d'argile ². Au hameau de Jussy, chez Michaud, en 1877, on recueillit une ampoule en verre, cinq coupes plates rouges, dont quatre avec le graffito M et un grand bronze de Trajan, sans compter des clous. A Verlioz, dans la maison Branchaz, on trouva des substructions et une couche de tuiles et de poteries, et de même, dans un champ au nord du village, au l.d. sur

1. *Rev. savois.*, 1900, p. 75 ; *id.*, 1863, p. 23.

2. *Revue savois.*, 1873, p. 48 ; M. et LE R. : *Catal. des Marques*, n° 83.

les 7 ètes. Enfin, de Versonnex, le musée possède un demi fond de vase en pierre ollaire, apporté en 1878.

Il nous reste à dire un mot d'un dernier chemin aussi ancien que le précédent : c'est celui qui de Lacombe, va à Vaux et à Hauteville, sous le nom de vicinal n° 7 ; il a été refait en 1870-71 et était connu, dit-on, sous le nom de l'*Etro*. Il côtoyait, au l.d. sur les Chermes, dans les champs Crozet et Trottet, un cimetière burgonde ¹, contournait le mont Angelier et descendait par le Biolley à Vaux, où la villa romaine s'élevait au bord de la route actuelle dans les prés Maillet et F. Ravoire. Lors de sa confection, on mit au jour des murs qui lui étaient parallèles et plus tard, en 1884, des poids d'argile et des tuiles à rebord ². De là ou de la localité suivante vient une médaille de Vespasien en argent ³. A Bellosy également en faisant la route, en 1872, on trouva dans le jardin Gruffaz des tuiles, un vase, une clef. Déjà en 1864 le Répertoire y mentionnait une maçonnerie cimentée, carronnée de grandes briques, des tuiles, des monnaies, des anneaux. Dans le champ Maillet qui fait peut-être double emploi avec celui de Vaux, on avait trouvé en 1860, outre des tuiles et des briques, des outils tels que tenaille, marteau et ciseau. Les antiquités d'Hauteville sont connues. A Hautevillette, aux Glandons, dans les terrains appartenant à MM. Gruffaz, Ducret et de Beaufort, on a exhumé des tuiles, des substructions, une meule tournante en grès, à une profondeur de 0^m50. La villa principale s'élevait à Hauteville même, au l.d. Crévecœur, sur une surface de deux hectares environ, au bord du Fier. Despine dit qu'on y a découvert, dans un pré, une chambre circulaire, qu'il appelle réservoir, dallée de plaques en calcaire blanchâtre sur un lit de ciment. Un deuxième lit inférieur, séparé du premier par une couche de charbon, prouvait que la maison avait été brûlée, puis reconstruite. Des monnaies, l'inscription de T. Valerius Crispinus, furent trouvées au même endroit. De plus le Répertoire parle d'un aqueduc en maçonnerie et en terre cuite, des débris de toutes sortes et de l'existence d'une voie romaine, dit Crottaz, sur le bord du torrent, dans la direction de Chambéry à Genève ⁴. Un pont sur le Fier, sous le château, mettait en communication Alta Villa et Rumiliacus.

Charles MARTEAUX.

1. I. E. R. et M. : *Sépultures burgondes*, p. 53.

2. *Catal. des Marques*, n° 267 (mentionné comme venant d'Hauteville).

3. *Rep. savoie.*, 1866, p. 41.

4. Instituteur Charvier. De Reydet a relevé aussi une route pavée à la montée des Coutaz, sur une longueur de 60" et une largeur de 5", qui reliait Hauteville à Rumilly. V. aussi CROISOLLET : *Hist. de Rumilly*.

LA GROTTE DES FÉES

(LES CONTAMINES-SAINT-GERVAIS, HAUTE-SAVOIE)

Le Docteur Clément Petit m'ayant signalé l'hiver dernier l'existence, dans le flanc oriental du Mont Joly, en face des Contamines-St-Gervais d'une grotte peu connue et surtout peu visitée, nous fîmes le projet de l'explorer aussi complètement que possible aux prochaines vacances. C'est dans cette intention que le 28 septembre le Dr Petit, le capitaine de frégate André et moi, accompagnés des guides Magnin Auguste et Estivin¹ de Saint-Gervais, nous partions de Saint-Gervais munis de lanternes, de ficelles, de cordes, etc. de manière à pouvoir parer à toutes éventualités.

Le flanc oriental du Mont Joly est le versant le plus abrupt : les couches du lias inférieur calcaire et du lias supérieur schisteux qui, par leur empilement en plis couchés horizontalement, constituent le massif s'y présentent en effet par leurs tranches très légèrement inclinées au sud. L'érosion a beau jeu sur ces roches presque toutes très tendres, et les torrents, à sec en été pour la plupart, descendent rapidement presque verticalement suivant la ligne de plus grande pente jusqu'au Bon Nant, donnant naissance parfois, lors de la fonte des neiges au printemps ou après les pluies d'orages à des coulées de laves qui ravagent et encombrant de leurs débris les parties inférieures de leurs lits.

C'est sur la rive gauche de l'un de ces torrents, à l'altitude de 1 310^m, c'est-à-dire à 200^m environ au-dessus du Bon Nant (altitude du Pont des Plans des Moulins 1080^m), que se trouve l'ouverture arrondie à la partie supérieure de la Grotte des Fées. Cette ouverture n'est visible d'aucun point de la vallée du Bon Nant parce qu'elle est située à peu près au milieu de la berge presque verticale du torrent qui, comme tous ses voisins est profondément encaissé dans le Lias. Aussi croyons-nous intéressant d'indiquer exactement l'itinéraire à suivre pour y arriver.

Si l'on vient de Saint-Gervais il faut quitter la route des Contamines et traverser le Bon Nant et suivre le chemin qui continue jusqu'aux maisons du hameau de la Chouette : la

1. Ce dernier avait déjà conduit l'année précédente le Dr Petit à la grotte.

grotte se trouve dans le premier ravin au Nord de ce hameau. Des Contamines un sentier partant du village, devant l'église, traverse le Bon Nant sur un pont de bois un peu en amont du torrent dévastateur situé au Sud du hameau de la Chouette.

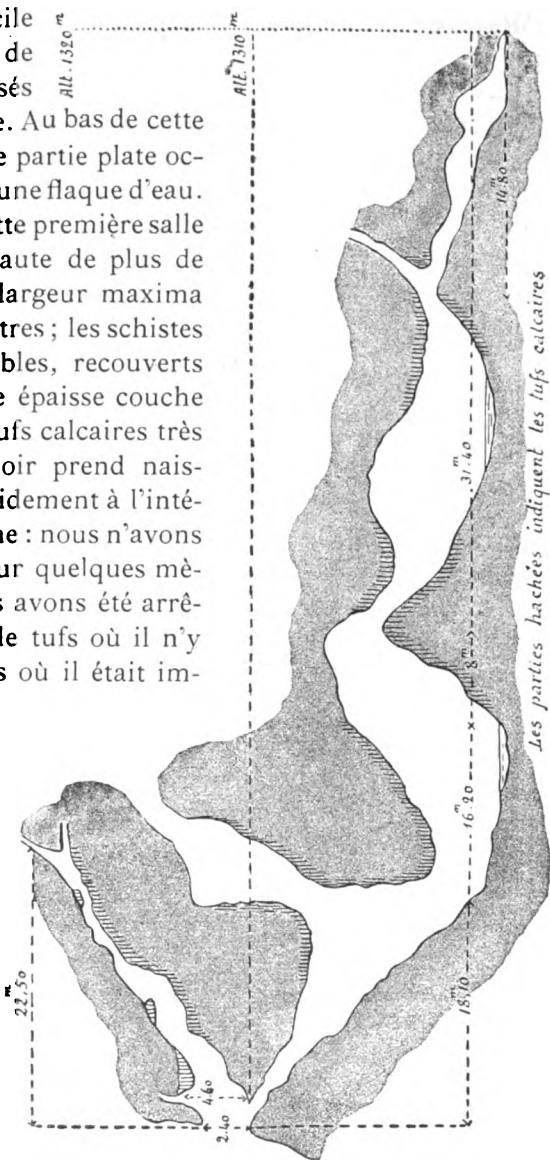
L'ascension à la grotte par le lit du torrent, sur la rive gauche duquel elle s'ouvre, est possible mais assez difficile à cause de la nature ébouleuse du terrain et aussi à cause de la présence de bancs de lias calcaire à pic qui nécessitent une gymnastique que les grimpeurs de rochers connaissent bien. Il vaut mieux utiliser l'espèce de sentier qui sert à la descente des foin que les montagnards vont faucher très haut, jusque sous le sommet même du Mont Joly sur des pentes schisteuses à pic que les bestiaux ne peuvent atteindre. La pente est forte, le chemin est glissant, surtout à la fin de l'été, quand les traîneaux chargés de foin l'ont poli, l'ombre des « Vorasses » (*Alnus viridis*) est maigre et le soleil donne en plein de bon matin et l'on domine, d'ailleurs sans danger, le ravin au Sud de la Chouette avec ses parois presque à pic et son lit profond encombré de débris de toutes tailles descendus du haut de la montagne. A l'endroit où ce sentier est à peu près horizontal pendant les quelques mètres où il suit l'arête assez étroite qui sépare le torrent qu'on a sous les pieds de celui situé plus au Nord il faut quitter le sentier et traverser l'arête et l'on se trouve alors juste en face de l'ouverture de la Grotte des Fées dont on n'est plus séparé que par le torrent de la Chouette. Il ne reste plus qu'à descendre au fond de ce torrent et remonter sur l'autre rive d'une trentaine de mètres au moins et sur des schistes luisants et glissants du lias supérieur pour atteindre la petite plate-forme qui se trouve devant l'entrée de la grotte et où deux ou trois personnes au plus peuvent se tenir.

L'entrée large de 2^m et haute de 2^m60 donne accès à deux couloirs. Le premier, presque horizontal, et orienté S.S.W.-N.N.E. atteint 4^m60 à deux mètres de l'ouverture. Les parois schisteuses portent de nombreuses concrétions calcaires de grandes dimensions, rappelant par leurs formes les champignons parasites des troncs d'arbres. Au fond de ce couloir, long de 6^m50, une sorte de cascade formée par les concrétions calcaires avec des ressauts plus ou moins faciles à gravir, forcent bientôt le visiteur à ramper pour atteindre à 22^m50 de l'entrée l'extrémité de ce premier couloir : là il n'y a plus qu'une fissure dans le rocher à 10^m plus haut que le plancher de l'entrée.

Le second couloir beaucoup plus intéressant et qui atteint 87^m50 de développement prend naissance sur le côté droit de l'ouverture et s'enfonce presque verticalement de 5-6 mètres.

La descente est facile grâce à la présence de schistes décomposés où le pied s'enfonce. Au bas de cette pente se trouve une partie plate occupée en partie par une flaque d'eau. Sur la gauche de cette première salle longue de 16^m et haute de plus de 15^m mais dont la largeur maximale ne dépasse pas 3 mètres ; les schistes du lias sont invisibles, recouverts qu'ils sont par une épaisse couche de concrétions de tufs calcaires très glissants. Un couloir prend naissance et s'élève rapidement à l'intérieur de la montagne : nous n'avons pu l'explorer que sur quelques mètres parce que nous avons été arrêtés par une nappe de tufs où il n'y avait plus de prises où il était impossible de tailler des marches au piolet ou au marteau ¹.

Au-delà de la flaque d'eau un pont de stalagmites et de concrétions force à faire un peu de gymnastique et à s'accrocher aux aspérités ou aux cannes des voisins et conduit après une dizaine de mètres à une seconde salle étroite mais très longue (25^m) et très haute



1. Pour franchir cette sorte de draperie solide et glissante il faudra pouvoir fixer une corde contre la paroi du rocher et quelques fiches en fer pour les pieds. Des visiteurs venus avant nous ont dû avoir la même idée car nous avons trouvé au pied de ce couloir une masse en fer et quelques longs clous rouillés dont il n'était pas difficile de reconnaître l'âge actuel et l'usage.

où un peu de magnesium, s'il ne nous a pas donné de bonnes photographies, nous a permis d'admirer les stalactites et concrétions de formes variées bien connues de tous les spéléologues. Le fond de cette salle est comme la précédente occupé par une mare d'eau.

Une pente d'éboulis et de tufs nous force à remonter par le procédé indiqué plus haut et nous amène à 72^m60 de l'entrée. Là un couloir de 2 mètres environ de longueur remonte dans les schistes tandis qu'un autre s'enfonce à 15 mètres plus loin mais nécessite pour être exploré, à cause de son entrée très rétrécie, de se glisser les pieds en avant pendant quelques mètres avant de pouvoir se tenir accroupi ou debout dans les petites salles qui terminent de ce côté la Grotte des Fées.

La paroi de droite de la Grotte des Fées montre presque partout les schistes du lias supérieur, veinés de calcite et plongeant légèrement vers le sud ; au contraire la paroi de gauche et le plafond ainsi que le plancher en un certain nombre de points présentent de nombreux stalactites et revêtements de tuf calcaire très compact et très dur (aragonite) affectant comme toujours les formes les plus variées avec des parties translucides. Ce sont ces dépôts, dus aux eaux d'infiltration qui ont circulé à travers les schistes calcaires du lias, qui accidentent l'exploration de la grotte et qui nous ont empêché de voir l'extrémité du couloir qui remonte à l'intérieur de la montagne.

La Grotte des Fées ne paraît pas avoir servi de refuge à aucune époque même pour des contrebandiers comme l'affirment, probablement sans grandes preuves, les gens du pays. L'entrée seule, par sa forme assez régulière et la petite plateforme qui la précède, paraît présenter quelques traces d'aménagement mais qui sont probablement tout simplement dues aux visiteurs, gens du pays ou touristes.

*
*
*

La visite que nous avons faite à la Grotte des Fées nous a suggéré quelques remarques qui justifieront en partie cette brève notice.

La spéléologie, — la science des cavernes — est aujourd'hui une science comptant de nombreux adeptes et en France une foule de savants, à la suite de l'impulsion donnée à cette science par M. Martel, étudient les cavités souterraines du sol et s'occupent des problèmes intéressants au point de vue archéologique, préhistorique et géologique que suggèrent les abris sous roches, les grottes et les cavernes.

En particulier on sait aujourd'hui quelle est la Fée qui est intervenue dans la formation de ce monde souterrain : c'est tout simplement l'eau de pluie, l'eau de ruissellement ou bien l'eau déjà rassemblée à l'état de rivières et de torrents et contenant de l'oxygène et du gaz carbonique en dissolution qui, en pénétrant dans les fissures que les calcaires, même les plus compacts, présentent toujours ou bien en décomposant et désagrégeant les feldspaths des roches cristallines, a donné naissance à toutes les merveilles pittoresques décrites dans toutes les explorations de grottes en pays calcaire.

C'est l'eau qui a creusé dans les calcaires compacts du jurassique les grottes de Mégevette ¹, dans les calcaires urgoniens de Platé la grotte de Balme (vallée de l'Arve), grotte bien connue des touristes et déjà décrite par de Saussure, la Tanne à l'Ours près de Cluses au-dessus de la route de Saint-Gervais : cet abri sous roche, que nous avons visité cette année, mériterait une exploration approfondie car sa situation au débouché dans la plaine de l'Arve est très favorable à un séjour de l'homme. C'est l'eau aussi qui a creusé la *Grotte du Man* (commune de Saint-Roch) au-dessus de Sallanches, découverte cette année par un cultivateur qui, en voulant se débarrasser des roches qui gênaient son champ, a, par un coup de mine, mis au jour l'entrée de la grotte ². Enfin, c'est l'eau qui a sculpté de façon si curieuse les lapiés du Parmelan, de Pointe-Percée et de Platé, avec leurs crevasses et leurs gouffres, et isolé à Saint-Gervais les blocs perchés connus sous le nom de Pyramides des Fées.

Il n'en est plus de même pour la Grotte des Fées des Condamines : les calcaires du lias inférieur et à fortiori les schistes calcaires du lias moyen et supérieur dans lesquels est creusée la grotte, se prêtent mal à cause de leur forte teneur en argile aux actions d'érosion et de dissolution de l'eau d'infiltration. La Grotte des Fées a pour nous une origine mécanique et nous paraît due, d'après ce que nous avons pu voir, à une fracture, à une faille des couches du lias, c'est-à-dire qu'elle constitue une sorte de crevasse due, soit au plissement, soit plutôt à l'appel au vide vers la vallée profonde du Bonnant. Cette fracture,

1. *Revue savoisienne*, 1905, fasc. 3.

2. La voûte de la première galerie de cette grotte creusée dans les calcaires compacts du Jurassique moyen (Dogger) est assez élevé : à 200 mètres de distance au sud elle se trouve obstruée par des tufs fissurés qui laissent passer de l'air chaud. Une galerie explorée à l'est assez étroite est recouverte de stalactites : les eaux proviennent probablement de l'enfouissement des eaux superficielles du lapié de la Pointe-Percée.

sensiblement perpendiculaire à la stratification des couches, était d'abord assez largement ouverte, mais l'eau en a profité, non pas comme dans les calcaires compacts, pour agrandir la fissure primitive mais au contraire en s'y évaporant pour y déposer les stalactites et les tufs que nous avons signalés et par conséquent pour combler peu à peu la grotte : dans ce cas l'eau au lieu de creuser sédimente pour ainsi dire exclusivement.

H. DOUXAMI,

Maître de Conférences de Géologie et de Minéralogie
Faculté des Sciences de Lille.

ÉTUDES PHILOLOGIQUES SAVOISIENNES

ESSAI DE GRAMMAIRE

(Suite).

CHAPITRE IV.

DU PRONOM.

§ 1^{er}. — Pronoms personnels ¹. [J. D.]

1^{re} Personne.

	SINGULIER	PLURIEL
Formes proclitiques ou enclitiques	sujet.... { $d\bar{e}^2$ ($d\bar{e}$, d') $j\bar{h}\bar{o}$ régime.... $m\bar{e}$ ($m\bar{e}$, m')	$n\acute{o}(\acute{e})$, $n\acute{e}$ $n\acute{o}$
Formes toniques.....	$m\bar{e}n$	$n\acute{o}$

Pour l'emploi de *on* au lieu du pronom personnel, voir § VI.

1. Pour tout ce chapitre, nous renvoyons aux très intéressantes études de dialectologie comparée dont M. L. Vignon continue la publication dans la *Revue de Philologie française*, sous ce titre : *Les Patois de la Région Lyonnaise* (tome XII, sqq.).

2. Nous donnerons en note quelques variantes phonétiques, en indiquant le lieu d'origine. Voir aussi le *Dictionnaire Savoyard*, aux formes mentionnées.

Principales variantes issues de <i>Ego</i> (protonique)	{	<i>dé</i> (Thônes, Annecy, Alby, Rumilly, Thorens, etc.)
		<i>dé</i> (Samoëns, Taninges, Demi-Quartier).
		<i>jhe</i> (Douvaine, Juvigny, Saint-Paul).
		<i>zde</i> (Beaufort).
		<i>ze</i> (Albertville).
Principales variantes issues de <i>Me</i> (tonique)	{	<i>dze</i> (Montagny, Moudiers).
		<i>zou</i> (Sainte-Foy).
		<i>mén</i> (Thônes, Sainte-Foy, Demi-Quartier).
		<i>mé</i> (Annecy et passim).
		<i>mè</i> (Leschaux, Dingy, Samoëns, La Clusaz, Marthod).

Même vocalisme pour les substituts de *te*, *se*.

2^e Personne.

	SINGULIER	PLURIEL
Formes proclitiques ^{ou} enclitiques	sujet..... { <i>tě</i> (<i>tě</i> , <i>t'</i>) <i>tõ</i> régime.... <i>tě</i> (<i>tě</i> , <i>t'</i>)	<i>vó(χ)</i> , <i>vχ</i> <i>võ</i>
Formes toniques.....	<i>tén</i>	<i>vò</i>

Ainsi que leurs correspondants français *moi*, *toi*, les formes issues des accusatifs *me*, *te*, toniques, s'emploient comme compléments et aussi en fonction du sujet : *mên d' vuvé* [moi je veux] ¹.

Tournure interrogative. — Dans les tournures interrogatives ou exclamatives, le pronom sujet est *jhõ*, *tõ*, *nõ*, *võ* (o final sourd) ².

<i>Q' sé-jhõ</i> [que sais-je ?]	<i>Q' i-võ vïu ð</i> [qu'avez-vous ?]
<i>Q' sã-tõ ð</i> [que sais-tu ?]	<i>Q' avèn-nõ fé ð</i> [qu'avons-nous fait ?]

3^e Personne.

a) LE MASCULIN ET LE FÉMININ.

	SINGULIER	PLURIEL
Pronom	masculin [il] <i>é</i> (<i>é-l</i> 3) féminin [elle] <i>lě</i> (<i>lě</i>)	[ils] <i>i</i> (<i>ï</i>) [elles] <i>lě</i>
sujet..	masculin [lui] <i>lïi</i> (<i>lwi</i>) féminin [elle] <i>lîè</i>	[eux] <i>lõü</i> [elles] <i>lòü</i>

1. On trouve encore dans ce cas la forme *jhõ*, à Modane : *jhõ de meurëssõ*. Cf. la formule « *Je*, soussigné ».

2. L'o des pronoms *no*, *vo*, est fermé lorsqu'ils sont proclitiques (devant un verbe). Après le verbe, comme après une préposition, l'o est sourd. Il est sourd et atone après une finale verbale accentuée ; sourd et tonique après une préposition ou une finale verbale atone. Mais ces nuances ne sont pas toujours observées.

Exemples : *Nó sèn çhi nõ*, *mé vó-χ ãtrõ vó n'ëtě pã çhi vò* ; *ëntëndi-võ c' q' on vò di ð* [Nous sommes chez nous, mais vous autres vous n'êtes pas chez vous ; entendez-vous ce qu'on vous dit ?]

On dira de même : *Kési-võ* [taisez-vous] ; à Annecy et à Rumilly, comme à Thônes ; *cãjé-võ* (Albertville) ; *kéhi-võ* (Taninges).

Les pronoms *mě*, *tě*, *lõ*, *la* sont également atones ou toniques suivant qu'ils sont précédés d'une finale verbale tonique ou d'une finale atone : *Balïi-mě* [donnez-moi] ; à Annecy et à Rumilly, comme à Thônes ; *balïé-me* (Albertville)

Mais : *Kése-tě* [tais-toi], et *balïé-mě* [donne-moi].

Si la deuxième personne du singulier de l'impératif est terminée par *ã* (atone), comme dans *chantã* [chante], *açhtã* [achète], *achtã* [assieds], cet *a* devient tonique lorsque l'impératif est suivi de l'un des pronoms *mě*, *tě*, *nõ*, *võ* (et aussi *lõ*, *lã*).

Exemple : *chantã-nõ na çhanfon* [chante-nous une chanson] ; *açhtã-mě on livrõ* [achète-moi un livre] ; *achtã-tě dsu l' ban* [assieds-toi sur le banc.]

3. Principales variantes
- | | |
|-------------------------------|---|
| du pronom | { <i>é</i> , (<i>al</i>) (Annecy) ; pluriel <i>é</i> , <i>é-(χ)</i> .
<i>ã</i> , <i>ã-(r)</i> (Leschaux) ; — <i>é</i> , <i>é-(r)</i> .
<i>ã</i> , <i>ãl</i> (Albertville).
<i>ou</i> , <i>oul</i> (Bessans).
Devant voyelle, en Maurienne, on a parfois <i>an</i> . |
| sujet masculin | |
| de la 3 ^e personne | |
| | |

Variantes de *lõü* : *lãw*, *lãõ*, *lã*, *leu*.

Variantes de *lîè* : *lïi*, *li*.

REMARQUE. — *Ê*, *i* s'emploient devant un mot commençant par une consonne.

Ê-l, *î* (yod), s'emploient devant un mot commençant par une voyelle.

		SINGULIER	PLURIEL
Pronom régime.	Régime direct.....	masculin [le] <i>lè, lo</i> (l')	[les] <i>lòù-(ɣ)</i>
		féminin [la] <i>la</i> (l')	[les] <i>lè-(ɣ)</i>
	Régime indirect.....	masculin [lui] <i>lûi</i> (lwi)	[leur] <i>lòù-(ɣ)</i>
		féminin [lui] <i>lè</i> (l')	[leur] <i>lè-(ɣ)</i>

b) LE NEUTRE.

Au pronom sujet neutre français *il* répond la forme patoise *i* ², *î* devant voyelle :

I plu [il pleut]; *i fô* [il faut]; *î arivè qè* [il arrive que].

I sarè bon de fèrè dènsè [il serait bon d'agir ainsi].

Même forme pour le complément indirect (français *y*) :

D' i pènsò [j'y pense]; *d' î é pènsà* [j'y ai pensé].

Pènsà-ɣ i [penses-y].

I (*î*) sert aussi de complément direct et remplace dans cet emploi le français *le* :

D' i sé bèn [je le sais bien]; *d' î é chu* [je l'ai su] ³.

Èl arè to volu i prèndrè [il aurait voulu tout (le) prendre].

Le pronom neutre issu de *inde* est *èn* (*èn*, *ê*) :

D' èn vvè [j'en veux]; *balîè-ɣ-èn yènd* [donnes-en une].

Tournure interrogative. — Si la phrase est interrogative, le pronom neutre est *ou* :

1. Variantes.....
- | | |
|--|--|
| | <i>lò-(ɣ)</i> (Savigny, Montagny). |
| | <i>lè(ɣ)</i> (Annecy, La Balme de Sillingy). |
| | <i>lleu</i> (Modane). |

Pour l'accent *lo* est traité comme les pronoms *mè*, *tè* : *Tny-i-lò* [tenez-le]; *acthà-lò* [assieds-le]. (Voyez plus haut.)

Dans la tournure interrogative, les pronoms sujets de la 3^e personne ont l'accent tonique comme en français : *Q' a-t-è ?* [qu'a-t-il ?] *Q'ont-è ?* [qu'ont-ils ?]

Le pronom féminin *lè* devient *liè* : *Q' a-t-liè ?* [qu'a-t-elle ?] *Q'ont-liè ?* [qu'ont-elles ?]

(A Leschaux, on dit *è von* [ils vont], *ér-on* [ils ont], mais *ont-ou ?* [ont-ils ?].)

En français, lorsqu'un verbe est accompagné de deux pronoms compléments, l'un direct, l'autre indirect, la place de ces pronoms a varié suivant les époques. Actuellement encore, tantôt on met le pronom complément direct avant le complément indirect, tantôt c'est l'ordre inverse qui est observé.

Exemples : Je te le donne; je la lui donne.

En patois les pronoms personnels se placent généralement comme en français. On dit cependant : *Baliè-mè la* [donne-la-moi]; *ballè-m' i* [donne-le-moi]; *baliè-mè lé* [donne-les-moi]; *ballè-nò lé* [donne-les-nous]; *di-m' ɣ i* [dis-le-moi].

2. A Annecy *é* : *é plu*; *é fou*; *é arivè qè*. (Cf. D. S., v^e é et v^e î).

A Leschaux *é* et *ér* : *é plu*; *ér arivè qè*.

3. A Rumilly *u*, à Beaufort *ô*, à Samoëns *é*.

Fôt-ou [faut-il]; *plut-ou* [pleut-il].

Êt-ou vré [est-il vrai], qui se réduit à *tou vré*.

Telle est l'origine de cette forme interrogative *tou*, si répandue ¹.

Tou ('t-ou) *q' marchè tojhòr su la tètā ? — Lé taçhè d'on solar*. [Qu'est-ce qui marche toujours sur la tête ? les clous d'un soulier.]

C) LE PRONOM RÉFLÉCHI.

Le pronom réfléchi atone est *sě* (s').

La forme tonique est *sên* ².

En patois, et aussi dans le français régional, le pronom réfléchi de la 3^e personne est très souvent employé pour la 1^{re}.

Ainsi l'on dira : *Alin s' bānyi ên Fîé* [allons-nous baigner dans le Fier] ³.

Il est probable que cet emploi du réfléchi est dû à l'usage fréquent de l'indéfini *on* tenant lieu du pronom pluriel de la 1^{re} personne. (Voir plus loin § VI, *Pronoms indéfinis*.)

Dans le français régional, de même qu'en patois, un certain nombre de verbes qui seraient intransitifs en français s'emploient comme verbes réfléchis : *se glisser*, au lieu de glisser ; cf. français local *se luger* ⁴, patois *s'aljhi*.

§ II. — Pronoms et Adjectifs démonstratifs. [A.C. et J.D.]

1^o Ce, cette, ces.

Le patois a trois formes différentes pour rendre l'adjectif démonstratif *ce*.

	MASCULIN	FÉMININ	
1 ^o çli	{ singulier : <i>çli</i> (<i>sli</i>) (<i>sli</i>) { pluriel : <i>çlou</i> (<i>slou</i> : <i>çlô</i> , <i>slô</i>)	{ <i>çla</i> (<i>sla</i>) <i>çlé</i> (<i>slé</i>)	{ correspond à (<i>i</i>) <i>cil</i> , <i>celui</i> , du français.
2 ^o sti	{ singulier : <i>sti</i> (<i>çti</i>) { pluriel : <i>stou</i> (<i>stô</i>)	{ <i>sta</i> <i>sté</i>	{ correspond à (<i>i</i>) <i>cest</i> , <i>cet</i> , du français.
3 ^o l'li	{ singulier : <i>l'li</i> pluriel : <i>l'lou</i> (<i>l'lô</i>)	{ <i>l'la</i> <i>l'lé</i>	{ article répété.

1. Cf. *Dictionnaire Savoyard*, v^o *tou*. Nous relevons la phrase suivante chez un romancier contemporain, Harry Alis : « Après avoir salué, il dit en montrant le café : *Tou qu'on va berre onna botolliè ?* » (*Reine Soleil*, p. 93). — Dans le Chablais et dans une partie du Faucigny, on ne dit pas *tou*, mais *tā*.

Sur cette forme d'interrogation, cf. L. VIGNON : *Les Tournures interrogatives et les Pronoms sujets après le Verbe*, in *Revue de Philologie fr.*, XV (1901), p. 161, sqq. et plus spécialement p. 176, 186, 224.

2. A Annecy, *sé*; à Rumilly, *sâi*.

3. Français local d'Annecy : « Allons *se* baigner dans le bleu du lac » (dans un endroit où le lac est profond). — Ce tour appartient au français vulgaire. Cf. « Gardons-nous de *se* presser. » (LAVEDAN : *Le Nouveau Jeu*, II, 4.)

4. Dans une traduction d'un passage de Tite-Live donnée par DE LUC, je relève *se dévaler* : « un soldat pouvait à peine *se dévaler* en bas. » (*Histoire du passage des Alpes par Annibal*, p. 225; Genève, 1818.)

La première forme provient du latin *ecce* + *ille* ; la seconde de *ecce* + *iste* ; la troisième n'est autre que l'article précédé de l'article élidé *l'*.

Devant une voyelle, *i* et *a* s'élident : *sl' òmō* [cet homme] ¹.

Au pluriel on fait entendre la sifflante de liaison *slou-ʒ òmō* [ces hommes].

Il est probable qu'anciennement ces trois formes différentes n'étaient pas absolument synonymes. Aujourd'hui il y a confusion dans leur emploi.

Il en est de même des adverbes *ichě*, *chě* [ici, -ci], *tĩě* [-ci, -là], *lě* [là].

D'une manière générale on peut dire cependant que *sti* et *chě* expriment la proximité, que *l'li* et *lě* désignent un objet éloigné de la personne qui parle et que *sli* et *tĩě* s'emploient quand on ne veut pas insister sur l'idée de proximité ou d'éloignement.

Ainsi l'on dira le plus souvent : *sta mèsou-chě* [cette maison-ci] ; *l'la mèsou-lě* [cette maison-là] ; *sla mèsou* [cette maison] ².

2° Celui. — Celui-ci ; Celui-là.

Le pronom démonstratif n'est autre que l'adjectif démonstratif suivi ou non des adverbes *ichě* (*chě*) [ci], *itĩě* (*tĩě*) [là].

Ainsi : *sti* (*sta*, *stou*, *stě*)-ʒ-*ichě* ;

sti (*sta*, *stou*, *stě*)-*chě* [celui (celle, ceux, celles)-ci] ;

l'li-ʒ-itĩě ou *l'li-tĩě* [celui-là] ;

sli-ʒ-ichě ou *sli-chě* [celui-ci] ;

sli-ʒ-itĩě ou *sli-tĩě* [celui-là].

On dit aussi *cě-qě* [celui-ci], *slà-qě* [celle-ci] ; pluriel *slou-qě*, féminin *slě-qě*.

Lorsqu'on veut opposer celui-ci à celui-là, le premier s'exprime par *l'li-tĩě*, le second par *l'li* tout court.

Celui de....., celui qui, se rendent par *l'li* ou *l'li-tĩě*, *sli* ou *sli-tĩě*.

EXEMPLES : *Prenĩ mon livrō é sli-tĩě d' mon frāřě* [prenez mon livre et celui de mon frère].

Dód' é Jan son d' bon-ʒ ovri, mé l'li-tĩě én sá mé qě l'li [Claude et Jean sont de bons ouvriers, mais celui-ci est plus intelligent que celui-là].

Can lě polalĩě von én çan, dévná l'la-tĩě q' va tojhō devan ? [Quand les poules vont dans les champs, devinez celle qui va toujours devant ?]

1. Parfois *i* au lieu de s'élider devient semi-voyelle : *stĩ an* [cette année].

A Rumilly et à Leschaux on dit *rlĩ*.

2. *Sli* s'allie plutôt avec *tĩě* ; mais on peut dire aussi *sla mèsou-chě* [cette maison-ci] ; *sla mèsou-lě* [cette maison-là].

Qin pësson é l' pë fën q' i aïë dié la mè ? — L'li-tlë që s' lëssë pâ prëndrë.
[Quel est le plus fin poisson qu'il y ait dans la mer ? — Celui qui ne se laisse pas prendre.]

REMARQUE. — Les habitants d'une localité, au lieu d'être désignés par un adjectif substantivé tiré du nom de la localité (Annéciens), le sont généralement par une périphrase formée à l'aide du démonstratif et du toponymique : *slou (slô) d'Ënncy* [ceux d'Annecy].

Cette locution, très répandue dans le français régional, est souvent employée par les écrivains savoyards. En voici un exemple entre cent : « Le *Mourmé* se prononce de la même façon que le patois de Samoëns, quand il est parlé par *ceux de Mannedigne*. *Ceux de Znanedigne* et de Riannedigne le prononcent avec l'accent morzinois..... » (Th. BUFFET : *Vocabulaire mourmé-français*, p. 8) ¹.

3° Le pronom neutre *Ce*. — Ceci, cela.

1° Le pronom neutre *ce* est le même qu'en français quand il est antécédent de *qui*, *que*.

Lorsqu'il est sujet du verbe être, *ce* est rendu par *i (ï)*, ou par *ou* ; par *ou*, si la phrase est interrogative ².

EXEMPLES : *Ce q' é vré* [ce qui est vrai]. *Di-më ce që t' sâ* [dis-moi ce que tu sais].

I ë vré [c'est vrai] ; *i ëtë dsandö né* [c'était samedi soir].

Ë-t-ou vré ? (ou *tou vré ?*) [est-ce vrai ?]

Parfois le pronom sujet n'est pas exprimé : *Ë vré* [c'est vrai].

On dit aussi : *i ë-t-ou vré ?* [est-ce vrai ?] *i ë-t-ou pâ vré ?* [n'est-ce pas vrai ?]

Dans ces exemples l'yod du pronom a été pour ainsi dire agglutiné au verbe suivant et le pronom sujet est exprimé deux fois, avant et après le verbe. Cf. la locution populaire : *c'est-il pas vrai ?*

REMARQUE. — *Ce qi*, *ce që* ont parfois la signification de

1. Dans certains cas, l'emploi de *ceux de* risque de prêter à équivoque, comme on peut le constater dans les phrases suivantes :

« Tite-Live a tout bonnement fait faire un pas d'écolier à son héros, en le ramenant de l'extrémité nord du pays des Allobroges chez les Tricastins (ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux). » [Ducis : *Les Pœni d'Afrique et les Alpes Pœnines*, p. 20.)

« De là, il entre dans le pays des Ségusiaves, ceux des environs de Lyon. » [Ducis : *Les Allobroges, à propos d'Alésia*, p. 9.)

On pourrait croire qu'il y avait d'autres Ségusiaves, auxquels l'auteur opposerait ceux des environs de Lyon.

2. Voyez plus haut, *Pronom personnel, Le neutre*, et *Dictionnaire Savoyard*, v° *é*, *i* et *I*.

comme, combien. *Nion ne pu dirě ce q' on l'âmě* [personne ne peut dire combien nous l'aimons].

2° Une autre forme du pronom neutre démonstratif est *cén* ¹. Ce mot sert à former les composés *cénqě* ou *cénxiqě* [ceci] ², *cěnlě* [cela]. *Cénqě* ou *cénxiqě* *n' vó pā cěnlě* [ceci ne vaut pas cela].

§ III. — Pronoms relatifs. [A.C. et J. D.]

Sujet : *qě* (*qě*, *q'*) [qui].

Complément direct : *qě* (*q'*) [que].

Complément indirect : *don* [dont] (peu usité).

Précédé d'une préposition (*dě*, *à*, *pě*, *avwě*, etc.) : *cwi*, généralement quand il s'agit d'une personne.

La smannā qě vèn [la semaine qui vient, la semaine prochaine].

To ce q' vó vodri [tout ce que vous voudrez].

Avwě cwi vó vodri [avec qui vous voudrez].

Cwi représente l'ancien cas régime issu du datif latin et maintenu en français, après les prépositions, sous la forme *qui*.

§ IV. — Pronoms et Adjectifs interrogatifs. [A.C. et J.D.]

Le pronom interrogatif masculin est *cwi*. *Cwi 't-ou ?* [qui est-ce ?]

On emploie comme adjectifs : 1° *Qāl(ě)*, féminin *qālā*; pluriel *qālō* ou *qal-ř*, féminin *qalě* ou *qal-ř*;

2° *Qěn* (*qěnt'*), féminin *qěntā* (*qěnt'*); pluriel *qěn* (*qěnt-ř*), féminin *qěntě*.

Qālō est le latin *qualem*; *qěn*, le latin *quantum* ³.

Précédés de l'article défini, ces mots forment les composés *l'qālō*, *l'qěntō*.

Qālō et *qěn* s'emploient aussi comme adjectifs exclamatifs :

Qěnt' ěürā ě-t-ou ? [quelle heure est-il ?]

Qěntā misěre ! [quel malheur !]

Le pronom interrogatif neutre est *qěn* ⁴ [quoi], forme tonique; *qě* (*q'*), forme proclitique.

Qěn ? q' voli-vō ? [quoi ? que voulez-vous ?]

1. Variante : *cě* (Annecy, Rumilly, Chambéry, etc.)

2. Variantes : *cěntě*, *cěnxichě*, *cěnxitě*.

3. Le vocalisme a probablement subi une influence analogique. Le lyonnais a *quant*, adverbe et *quino* adjectif. Voyez PUITSPÉLU, v° *quino* et *Errata*.

La forme plus ample *qěntō* reparait dans le composé *l'ě/qěntō*.

4. Variantes phonétiques *qě*, *qā*.

Nous le retrouvons dans le composé *parqên* [pourquoi], à Annecy *parqê*.

Les phrases suivantes (*'t-ou*) *tou q'î ë?* [qu'est-ce que c'est?] *tou q' tê?* [qu'est-ce que c'était?] *tou q' vó voli?* [qu'est-ce que vous voulez?] sont pour *q' ë-t-ou q' î ë?* *q' ë-t-ou q' vó voli?* On remarquera la chute du pronom *qe* et de la voyelle du verbe.

§ V. — Pronoms possessifs. [A.C. et J.D.]

Les pronoms possessifs sont, comme en français, les adjectifs possessifs précédés de l'article :

	SINGULIER		PLURIEL	
	MASCULIN	FÉMININ	MASCULIN	FÉMININ
1 ^{re} personne.....	<i>l' mènňö</i>	<i>la mènňä</i>	<i>lou mènňö</i>	<i>lé mènňë</i>
2 ^e —	<i>l' tènňö</i>	<i>la tènňä</i>	<i>lou tènňö</i>	<i>lé tènňë</i>
3 ^e —	<i>l' sènňö</i>	<i>la sènňä</i>	<i>lou sènňö</i>	<i>lé sènňë</i>
1 ^{re} personne.....	<i>l' noutrö</i>	<i>la nouträ</i> ¹	<i>lou noutrö</i>	<i>lé noutrë</i>
2 ^e —	<i>l' voutrö</i>	<i>la vouträ</i>	<i>lou voutrö</i>	<i>lé voutrë</i>
3 ^e —	<i>lë lòi</i>	<i>la lòi</i>	<i>lou lòi</i>	<i>lé lòi</i>

Le patois emploie comme attribut le pronom possessif non précédé de l'article, plutôt que le tour correspondant au français « à moi, à toi ».

EXEMPLE : *Sti livrö é mènňö, é non pá voutrö* [ce livre est à moi et non à vous]. *Sta-ı ichë é tènňä é non pá nouträ* [celle-ci est à toi et non à nous].

Précédés du pronom démonstratif *cên*, les adjectifs possessifs forment une locution très répandue dans toute la Savoie : *cên mènňö*, *cên noutrö*, etc., pour signifier « ce qui m'appartient », « ce qui nous appartient », etc.

Cette locution est aussi usitée dans le français local sous la forme *ça mien*, *ça tien*, *ça nôtre*, etc.

§ VI. — Pronoms (ou Noms) et Adjectifs indéfinis. [J.D.]

Les principaux adjectifs et pronoms indéfinis sont les suivants :

Çhâqë [chaque].

Çhâcon [chacun], féminin *çhâconnä* [chacune]. *Çhâcon avwé sa çhâconnä* [chacun avec † sa chacune].

Qâqë [quelque]. *Qâq rên* [quelque chose] est devenu un véritable nom indéfini ².

1. A l'exclusion des formes protoniques *ntron*, *ntra*.

2. Voyez *Dict. Sav.*, v° *câq-ré* : cf. PUISSPELU, v° *quaque-rin*.

Qdcon [quelqu'un], féminin *qâconnă* [quelqu'une]; pluriel *qâq-ş-on* [quelques-uns], féminin *qâq-ş-ëně* [quelques-unes].

Âtrö (*âtrö*) [autre], féminin *âtră*; pluriel *âtrö*, féminin *âtrě*.

Précédé de l'article : *lou-ş-âtrö* [les autres, autrui].

L'on é l'âtrö [l'un et l'autre], féminin *l'on' é l'âtră* [l'une et l'autre]; pluriel *lou-ş-on é lou-ş-âtrö*, *lé-ş-ëně* (ou *lé-ş ně*) *é lé-ş âtrě*.

Tò(t) [tout], féminin *tõtă*; pluriel *tò*, féminin *tõtě*. *On-n ĩ a tò frachà* [on a tout abattu].

Tălö (*tâl*) [tel]. *Tâl jhòr dë Toussèn, tâl jhòr dë Çhalandë* [tel jour de (la) Toussaint, tel jour de Noël, c'est-à-dire il fait à Noël le même temps que le jour de la Toussaint].

Tâl est ici adjectif. Il est pronom dans l'exemple suivant : *D' vò-ş-i diò pròi tò tâlö* [je vous le dis bien tout tel, c'est-à-dire tel que je vous le dis].

Dutrě [quelques-uns] est un mot formé à l'aide de la juxtaposition *dou* (*du*) et *trě*, littéralement deux (et) trois.

Pour *beaucoup* et *guère*, voir aux Adverbes.

Çartèn, féminin *çartennă* [certain].

Saqèn, féminin *saqëntă*, signifie également un, certain. *Saqèn jhòr* [certain jour]; *saqèn-t òmō* ou *on saqèn-t òmō* [certain homme], pluriel *saqèn-ş òmō* ¹.

Le français local emploie l'adjectif indéfini *quantés*, dans la locution « des *quantés* de fois », qui signifie « nombre de fois, très souvent ».

Maint semble inconnu en Savoie, sauf sous la forme adverbiale *man* [beaucoup] (Saint-Jean d'Aulps).

Mémō [même]. *Ĭ ě lou mémō* [ce sont les mêmes]. *Lou mém'* (*mém-ş*) *òmō* [les mêmes hommes]. *Lěŭ-mémō* [eux-mêmes]; *lěŭ-mémě* [elles-mêmes].

On peut, comme en français, jouer le rôle de substantif indéfini ou de pronom personnel.

Rappelons qu'en français *on* peut désigner sous une forme générale, selon le sens du discours, soit la personne qui parle, soit celle à qui l'on parle, soit celle dont on parle. (Voyez des exemples dans le *Dictionnaire Général*, II. D. T.) Il en est de même en patois.

EXEMPLES : *Kěze-tě, tě dit-on* [tais-toi, te dis-je]. *Tou* ('t-ou) *qe vò dētě ?* — *On ne di rén* [qu'est-ce que vous dites ? — Je ne dis (ou nous ne disons)]

1. « L'expression *on saqin-t òmō* nous met sur la voie de l'étymologie. *Saqin* est composé de *să* (forme du verbe savoir) et de *qin* (*kin*), quel : *on* (*n'*) *să-kin-t òmō* on (ne) sait quel homme ». (*Dictionnaire Savoyard*.) Cf. ONOFRIO, v° *saigu un* et PUISPELU, v° *sequin*.

rien]. *Ê-t on bèn lénô (lê-n ô) ?* — *Ce q' on-n é bèn ichë dʒò lou-ʒ àbrô !*
[Êtes-vous bien là-haut ? Nous, comme nous sommes bien ici sous les arbres !] ¹.

Par suite *on va*, *on cré*, peuvent signifier « nous allons », « nous croyons », tout aussi bien que « on va », « on croit ».

On remarquera même que, le plus souvent, les paysans expriment par *on* la première personne du pluriel.

Comme on l'a vu plus haut, le tour *on va s' bânyi* [nous allons nous baigner] a probablement amené le tour *alin s' bânyi* [allons nous baigner].

REMARQUE. — L'emploi de l'article devant l'indéfini *on* est inusité.

Aucun et *nul* n'ont pas en savoyard de correspondants directs. Ils sont remplacés par *jhèn* et *nïon*.

L'ancien français avait *giens*, *gens*, et le provençal a encore *gès*, au sens de « personne... ne », « ne... pas ». Suivant Diez et Gaston Paris ², ce mot vient de *genus*. A. Constantin l'a rapporté à *gens*, comme l'avait déjà fait Honnorat.

Jhèn n'est plus employé comme sujet que dans les communes de Bonneval et de Bessans (canton de Modane, Maurienne). Là, on dit encore couramment : *Dʒin's ne li ên balïévön* [personne ne lui en donnait], comme on dit *lé dʒin's tsantön* [les gens chantent, on chante]. La même forme (sans l's finale) servant de complément : *dʒě n'ên-n é dʒin* [je n'en ai point] est devenue un véritable adverbe de négation.

A Annecy comme à Thônes : *d'ên-n é jhèn* [je n'en ai aucun, je n'en ai point]. *D' n'é jhèn fé* [je n'ai rien fait] ³.

Nïon est issu de *nec unum*. Comme *jhèn* il signifie « personne... ne », « aucun... ne ⁴ ».

Employé comme sujet, *nïon* admet volontiers le verbe au pluriel : *nïon ne li ên balïivön* [personne ne lui en donnait].

Nïon a formé le juxtaposé *nïonsên*, nulle part. (Voir aux Adverbes.)

1. L'usage de *on* pour *nous* est particulièrement fréquent dans le français populaire, par exemple dans les locutions analogues à la suivante, relevée par M. RITTER (*Glossaires et Lexicographes genevois*, p. 17) : « C'est nous qu'on est fatigué(s). » Pour l'accord, cf. Catulle MENDÈS : « Ce n'est pas qu'on soit bons, — l'on est jeunes ! » (*Glatigny*, acte III.)

2. A propos du vers qui termine la chanson « Tousjours de celle me souvyn », publiée par Gaston PARIS (*Chansons du XV^e siècle*) : La merende ! n'en voulois *gy n*, l'éminent romaniste transcrivait la note suivante : « *Gy n* est l'anc. fr. *giens*. prov. *ges*, sur lesquels voyez *Mém. de la Soc. de linguist. de Paris*, tome I, p. 168. »

3. Voyez *Dict. Savoyard*, v^o *jhîn* et *nïon*. Cf. PUITSPÉLU, v^o *gin* et *negun*.

4. A Annecy, on dit : *î ë nïon*, pour désigner une personne de rien, malhon-nête.

Remarques sur le Pluriel des Noms et des Adjectifs féminins. [J.D.]

En règle générale, dans les parlers savoyards comme en français, les six cas de la déclinaison latine ont abouti, pour les noms (et les adjectifs) masculins, ainsi que pour les noms féminins dont la terminaison est dite masculine, à une forme unique, provenant de l'accusatif ¹.

Quelques féminins issus de vocables dont la finale *ă* était soumise à l'influence d'une palatale ² n'ont également qu'une seule forme pour les deux nombres : *flia* > *flië*; *virga* > *var-jhë*; *riparia* > *rvirë* ³.

Seuls, les féminins en *ă*, *à* et *á* présentent une double forme.

De même que leurs correspondants italiens ont le pluriel en *e*, les féminins en *ă* changent au pluriel la finale du singulier en *e*, les féminins en *ă* changent au pluriel la finale du singulier en *ë* (*e* demi-sourd atone) : *fěňă*, pluriel *fěňë*.

« Au singulier, disent les auteurs du *Dictionnaire Général*, il était fatal que *rosam* se confondît avec *rosa* par suite de la chute de l'*m* ; mais la disparition de *rosae* au profit de *rosas* est plus difficile à expliquer. Peut-être la réduction du singulier à un cas unique a-t-elle amené la réduction du pluriel à un cas unique ⁴. »

On a conjecturé que les féminins patois avaient maintenu la forme du cas sujet pluriel, en confondant *rosas* avec *rosae*, à l'inverse du français propre. Mais la disparition de *rosas* au profit de *rosae* offrirait une réelle difficulté ⁵. En effet, c'est la forme de l'accusatif qui avait généralement prévalu dès l'époque romane et sans doute dans le latin populaire, à en juger par des inscriptions datant de l'époque impériale ⁶.

1. On a vu que l'*s* du pluriel est représentée par la sifflante douce *ʃ* de liaison, quand la liaison a lieu.

2. Pour plus de détails, voir la *Phonétique*.

3. Rappelons que l'ancienne finale *ĭ* des mots féminins, que nous trouvons encore en lyonnais, a maintenant presque totalement disparu en Savoie.

4. H.D.T., p. 183. Cf. F. BRUNOT : *Histoire de la Langue fr.*, I, 179 (bibliographie); DARMESTETER-SUDRE : *Morphologie*, p. 39.

5. En outre, dans cette hypothèse, on ne semble pas tenir compte des lois phonétiques. Voyez pourtant MEYER-LUBKE : *Grammatica storico-comparata della Lingua italiana* (trad. Bartoli et Braun, Turin, 1901), p. 56 et 144.

6. Notons çà et là quelques survivances du cas sujet : *ănfe* [enfant], à La Clusaz. Voyez *Parabole*, p. 14 et 28; *Dict. Sav.*, v^o *enfance*. (En revanche le patois ne connaît guère que les formes issues de *sororem*.) Le nominatif a peut-être survécu également dans les patronymiques en *ax*, *ox*, atone. Le génitif peut encore se reconnaître dans les noms des jours : *dmécra* [mercredi]. Mais le français *Chandeleur* a pour correspondant *Ĉhandlēusă*, qui est probablement un ancien adjectif substantivé (au lieu de *Candelarum*).

Les documents intéressant les patois savoyards ne remontent pas au-delà du ^{xv}^e siècle ¹. Ce n'est donc qu'à partir d'une époque relativement récente qu'il nous est possible d'étudier l'évolution des sons et le traitement des diverses flexions.

On peut croire toutefois, en ce qui concerne le pluriel des noms féminins en *a* atone, que l'ancien savoyard ne différerait pas de l'ancien dauphinois et de l'ancien lyonnais.

En dauphinois notamment, ces noms étaient au pluriel terminés en *es* (au cas sujet comme au cas régime). M. Devaux a relevé dans les *Usages du Mistral des Comtes de Vienne* (1276) les formes *donnes*, cas sujet pluriel de *donna*, *pees* et *portes*, cas régime pluriel de *pea* (petit morceau de terre) et *porta* ².

Le lyonnais offre le même pluriel en *e* pour les noms en *ă* : *fěnă*, *fěne*. Cet *e* est généralement devenu muet en lyonnais ; il est resté à l'étape plus ancienne dans les parlers savoyards ³.

Il convient d'étendre à ces parlers l'explication proposée par Puitspelu pour le lyonnais : *a* latin atone + *s* aurait donné *e* ⁴ : *femina* > *fěna*, mais *feminas* > *fěne*; *portă* > *pourtă*, mais *portas* > *pourtě*.

Lorsqu'une consonne placée entre deux voyelles tombe ou se transforme en semi-voyelle (*ĩ*, *w*), la voyelle tonique en contact avec une voyelle post-tonique perd ordinairement l'accent, qui recule sur la finale : *coda* > *cwà* [queue]; *rota* > *rwà* [roue]; **cleta* > *clîa* [claie]. Au pluriel, cette finale accentuée est naturellement *ě*, correspondant à l'*ě* atone du cas précédent. Voir plus haut (chapitre III, § 1) les exemples d'adjectifs et de participes.

Puitspelu remarque ⁵ que « l'influence de l'*s* s'est fait sentir non seulement sur *a* atone mais sur *ia* tonique, qu'elle a transformé en *ié* dans les participes féminins au pluriel ». Il en est de même à Thônes pour les mots en *á* : *colîérá*, pluriel *colîéré* [cuillerées]; *clîá*, pluriel *clîé* [clés].

(A suivre.)

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX.

1. G. PARIS : *Chansons du XV^e siècle* (chansons XII et XCVI).

2. Cf. DEVAUX : *Essai sur la Langue vulgaire du Haut-Dauphiné*, in *Bulletin de l'Acad. Delphinale*, 4^e série, t. V, p. 459.

3. Sur ce son, voyez l'introduction du *Dictionnaire Savoyard*, p. xxxi et, pour le lyonnais, PHILIPPON : *Revue des Patois*, II, 201.

4. PUITSPELU : *Très Humble Essai de Phonétique lyonnaise*, en tête du *Dictionnaire étymologique du Patois lyonnais*, p. xlviii. Cf. MEYER-LÜBKE : *Grammaire des Langues românes*, t. I (*Phonétique*), traduction E. Rabet, p. 264 et 265.

5. *Ibid.*

MŒURS D'AUTREFOIS

CAROUGE (1791)

En 1780, le Duc de Savoie ayant créé la province de Carouge, lui donna cette ville pour capitale, avec l'espoir d'en faire une cité rivale de Genève.

Pour en augmenter rapidement la population, les autorités se firent accueillantes, accordèrent avec facilité le droit de séjour et se montrèrent d'une grande tolérance envers les nouveaux habitants.

Cette tolérance, succédant brusquement à un régime de sévérité excessive, produisit des résultats déplorables : Carouge devint le refuge de tous les individus chassés de France et de Genève, les filles publiques y affluèrent, la dépravation et le désordre y prirent un caractère aigu. Voici la plainte qu'un notable de la ville adressa, à ce sujet, au Gouverneur général à Chambéry ¹.

Monsieur,

Permettez, Monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser la présente pour vous aviser qu'il y a à Carouge plus de deux cents filles de mauvaise vie qui corrompent la jeunesse, voici une partie des noms de ceux qui les retiennent... (*suivent quelques noms*) ; il y en a beaucoup d'autres qui en retirent dont je ne sais les noms, il y a un nommé D., qui tient auberge, il retire souvent des escamoteurs et des filous ; enfin c'est un brigandage dans Carouge, les honnêtes gens qui demeurent à Carouge n'osent pas seulement dire aux Etrangers qu'ils y habitent ; chez ces personnes qui retirent les filles de mauvaises mœurs et conduite, font jouer du violon pour attirer les jeunes gens, il en vient du pays de Gex, même des dragons de France ; ces vilaines volent ceux qui ont à faire avec elles, soit de l'argent, soit des montres ; ils seroit à souhaiter pour le bien public que vous voulussiez, Monsieur, donner des ordres pour faire punir ceux qui retirent ces sortes de filles et faire chasser celles-ci : Je vous prie, Monsieur, de vouloir tenir mon nom secret et ne point envoyer ma lettre à Carouge, car si on savoit que j'ai pris la liberté de vous écrire, l'on pourroit me faire quelques mauvais coups, et en attendant vos déterminations, j'ai l'honneur.....

FOURNIER.

¹. Extrait des Archives départementales de la Haute-Savoie, Série C, Carouge, Dossier n° 23.

Cette lettre fut transmise par le Gouverneur général à M. de Varax, commandant de Carouge, et voici le rapport explicatif que ce dernier adressa à son chef ¹.

Monsieur,

Il n'est pas douteux, Monsieur, qu'il y ait un très grand nombre de filles de joie à Carouge, il est encore vrai que quelques cabaretiers font danser chez eux et y attirent de ces filles pour achalander leur cabaret, mais il est faux qu'il y ait autant de brigandages que le prétend l'auteur de la lettre en question ; j'ai vu à mon arrivée ici tous les inconvénients de cette dépravation de mœurs qui est réellement excessive ; j'ai fait chasser quelques-unes de ces femmes les plus scandaleuses et je fais faire des patrouilles pour empêcher les désordres qui ont déjà beaucoup diminué, mais j'ai observé en même temps qu'en supprimant ces bals qui sont une source de débauches, qu'en faisant chasser toutes ces femmes, l'on enlèveroit à une grande quantité de gens leur unique moyen de subsistance. Carouge ne se soutient que par les vices de Genève, que la police de cette ville empêche de s'y montrer et qu'elle repousse jusqu'ici ; cette débauche attire bien du monde, surtout le dimanche ; l'on vend beaucoup de vin et l'argent qui circule parmi le peuple provient en grande partie de ce commerce illicite. M. Foassa a si fort accueilli tous les genres de dépravation pour précipiter la population de cette ville, qu'elle est devenue un ramassis de canaille qui n'a de consistance que par ses vices ; d'ailleurs tous les administrateurs ne sont pas bien intentionnés, j'ai cependant conféré avec le juge de police sur ce que vous me faites l'honneur de me mander, Monsieur, à l'égard des filles publiques, et je l'ai chargé d'en faire une recherche exacte, ensuite de laquelle l'on verra les moyens à employer pour réprimer ce scandale, et ces moyens seront soumis à vos lumières.

J'ai l'honneur...

Carouge, 27 décembre 1791.

DE VARAX.

Les appréciations sévères de M. de Varax soulevèrent la colère des nombreux partisans déjà gagnés à la Révolution. Et le 20 mars 1792, un placard révolutionnaire, apposé dans la nuit, se terminait ainsi :

« Et le Commandant de Varax, qui a dit en plein café que
« Carouge n'est habité que par de la canaille, il nous le faudra
« lanterner. »

A. TROLLET.

1. Archives dép. Série C, Carouge, Dossier n° 23.

UNE ÉMEUTE A SAVIGNY

(1753)

Chacun sait que le cadastre sarde de 1738 soumit à l'impôt territorial — la taille — les terres, exemptes jusqu'alors, des maisons nobles, à l'exception de certains domaines appartenant à l'ancienne noblesse et qualifiés de *féodaux*. Pour être exempt, il fallait faire preuve de noblesse depuis 1584 au moins.

Mais plusieurs réclamations s'élevèrent de la part de familles qui prétendaient avoir droit à l'exemption de la taille. Le roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III, ordonna en 1753 que ces réclamations seraient examinées et vérifiées, et il nomma une Délégation générale, composée de hauts magistrats, pour opérer cette vérification. L'annonce de cette mesure excita de vives appréhensions parmi le peuple des campagnes ; et cela se comprend, car la taille était un impôt de répartition, devant fournir chaque année une somme déterminée, en sorte que si on exemptait les nobles, qui possédaient les plus grandes propriétés, le montant de leur taille devait être réparti entre les autres contribuables de la commune. Il se produisit donc dans certaines localités où l'on se croyait menacé d'une surcharge, un mécontentement sourd, une effervescence populaire, qui se traduisirent sur plusieurs points par des troubles, des désordres sérieux. A Savigny, notamment, il en résulta une véritable échauffourée, une sorte d'émeute de femmes qui faillit tourner au tragique ¹.

Le souvenir de cet évènement n'est pas complètement perdu dans le pays ; il en subsiste une tradition que l'on raconte encore dans les veillées, mais de façon plus ou moins fantaisiste et exagérée. Un hasard m'a permis de reconstituer les faits dans leur réalité. Il existe aux Archives départementales de la Haute-Savoie sous la cote E. 53 un dossier — que M. l'archiviste a bien voulu me communiquer, — dans lequel sont exposées et détaillées toutes les particularités de ce qui se passa dans la circonstance. Je vais en donner une analyse succincte :

Le secrétaire communal de Savigny, Joseph Duraffour,

1. Une manifestation tumultueuse se produisit non loin de là, à Viry, à l'encontre de l'huissier Duval, à la procession de la Fête-Dieu. (*Ternier et Saint-Julien*, par M. le sénateur César Duval.)

notaire, fut accusé par la rumeur publique de favoriser les prétentions de la famille de Malivert de Conflans, propriétaire du château et du domaine de Savigny, qui avait réclamé, paraît-il, l'exemption de la taille pour sa vaste propriété¹.

Or, le dimanche 25 mars 1753, à la sortie de la messe paroissiale, Duraffour fut assailli à coups de pierres par un grand nombre de femmes, qui lui firent plusieurs blessures et le forcèrent de se réfugier au presbytère, où il fut poursuivi et risqua d'être écharpé.

Plainte fut portée à l'Intendance du Genevois contre plusieurs des plus acharnées et contre deux conseillers de la commune, Burnet et Rosay, à qui l'on imputait de les avoir excitées et encouragées. L'Intendant envoya sur les lieux l'avocat Magnin son subdélégué (adjoint), André Tochon, procureur fiscal du Genevois, le notaire Nicolas Masson, greffier de l'Intendance, et l'huissier Duparc, d'Annecy.

Les informateurs se rendirent le 14 avril à Chaumont, chef-lieu de la Châtellenie ou Mandement dont Savigny faisait partie ils s'installèrent à l'auberge Veyrat, où ils firent appeler les parties et les témoins. L'enquête dura cinq jours, (y compris l'aller et le retour); 21 témoins furent entendus. Le premier comparant fut le plaignant Duraffour. Sa déposition, reconnue sincère et véridique par tous les témoins, résume avec clarté l'affaire tout entière. Il nous suffira de la reproduire pour donner une idée exacte de ce qui s'était passé.

DÉPOSITION DE DURAFFOUR.

« M. l'Intendant de la province m'ayant écrit le 15 mars de lui envoyer la mappe et les numéros suivis de la paroisse de Savigny, comme j'avais essuyé plusieurs reproches et menaces de la part des habitants de la paroisse de Marlioz (dont je suis aussi secrétaire) de ce que j'avais envoyé à l'Intendance leur

1. Le fief de Savigny, après avoir appartenu à la famille de Ternier, puis à celle de Menthon-Lornay, passa en 1550 à celle de Livron, riche maison, originaire du pays de Gex, qui possédait en Savoie de nombreux châteaux et domaines, notamment à Marlioz, Sallenôves, Jarsagne (à Frangy), Confignon, Troches et Ballaison en Chablais, Bourdeau près du lac du Bourget, etc. Près de deux siècles plus tard, Savigny échut aux Malivert ou Malhivers de Conflans, dits comtes de Sallenôves, par le mariage de *Jeanne-Reine* de Livron avec Claude-François de Malivert, vers 1720. L'une des filles de Jeanne-Reine épousa (vers 1750) François-Joseph de Brotty d'Antioche, gentilhomme Chablaisien, à qui elle apporta Savigny. Claude-François de Malivert se remaria en 1751 avec *Jeanne-Reine* Bertrier de la Motte, de Cernex. C'est cette dernière qu'on verra figurer dans l'*émeute* que nous allons raconter.

Les Brotty d'Antioche ont gardé leur domaine de Savigny jusqu'en 1857. Une partie appartient actuellement à M. Rosay, notaire à Annecy.

mappe ensuite d'un pareil ordre, prétendant que par cet envoi je coopérais à établir en faveur des dames comtesses de Sallenove la féodalité des biens qu'elles possèdent dans leur paroisse et à faire rejeter sur eux la taille imposée sur lesdits biens ; je crus que pour éviter de semblables reproches à Savigny, où lesdites dames possèdent également un château et une importante propriété, je crus, dis-je, devoir en faire part aux syndic et conseillers. Ces derniers, Jean-François Rosay et André Burnet, me défendirent expressément et absolument de faire cet envoi, et ajoutèrent en souriant que si je le faisais j'aurais à faire avec eux. Quelques instants après, deux hommes qui passaient devant mon habitation ont crié que si je m'avisais d'envoyer les mappes, on mettrait le feu aux quatre coins de la maison que j'habite ¹.

« Les conseillers revinrent le 25 mars, disant qu'ils avaient appris que je devais publier ce jour quelques ordres concernant la féodalité des biens du château, et me dirent : Ne vous en avisez pas ; si vous le faites, toutes les femmes et les habitants de la paroisse vous assommeront à coups de pierres. Et quoique je leur eusse représenté que je n'avais reçu aucun ordre à publier, et qu'ils me faisaient tort de croire que je voulusse rejeter aucune taille sur la paroisse, étant allé le même jour entendre la messe paroissiale, un moment après que j'en fus sorti, ayant salué le seigneur Marquis de Tréson, qui a épousé une des Dames de Sallenove ², et m'étant assis sur la muraille du cimetière, je vis venir à moi une foule de femmes au nombre d'au moins quatre-vingts, qui toutes en furie se mirent à me crier que j'étais un fripon, un bandit, qu'elles voulaient m'assommer, que j'avais publié des ordres pour leur rejeter dessus la taille des biens du château, et s'étant saisies les unes de pierres, les autres de sable, les autres de cendres, me les jetèrent contre, et s'étant rapprochées de moi, bien que je leur dise qu'elles n'avaient aucune raison de me maltraiter, que je ne faisais aucun tort à leur paroisse, elles ne laissaient pas que de continuer à m'accabler de pierres et de toutes sortes d'injures ; et ayant reçu un coup de pierre à la joue, un autre au coude gauche et plusieurs autres aux reins, et voyant que je courais risque d'être assommé par ces femmes, tant elles étaient en fureur, je pris le parti de m'enfuir à la cure, jusqu'à laquelle

1. Maison Vincent actuelle, à Murcier. Duraffour avait remplacé le notaire Dupraz, mort depuis peu, et demeurait chez sa veuve.

2. Victor-Amé de Sales, marquis de Tréson, avait épousé Aimée de Malhivers, l'une des trois filles de François de Malhivers et de Jeanne-Reine de Livron.

elles me poursuivirent en m'invectivant et me jetant des pierres ; ayant même poussé leurs fureurs jusqu'au point de dire à haute voix qu'il fallait mettre le feu à la cure pour me brûler dedans ; qu'elles étaient bien les maîtresses de la brûler, puisqu'elle leur appartenait, et qu'avec l'argent qu'on serait obligé de payer pour la taille du château, elles auraient bien de quoi la rebâtir, laquelle scène dura plus de trois quarts d'heure.

« J'ai lieu de croire que les conseillers ont beaucoup de part à cette émeute et à l'attroupement des femmes, parce que je vis pendant le prêche le conseiller Rosay sortir de l'église, et l'on m'a rapporté que la Catherine Mugnier, femme de François Cumin avait dit que si elles avaient ainsi agi, c'est que les conseillers le leur avaient commandé, et leur avaient dit de se charger de pierres pour m'assommer.

« Quant aux hommes, je vis que contre leur ordinaire, et sans doute pour laisser les femmes exécuter leurs sinistres projets, ils se sauvèrent tous, sauf Etienne Décombes, avec qui je causais quand je fus assailli. Une dizaine sont montés au clocher et encourageaient les femmes, leur criant : donnez lui-en tant qu'il en pourra porter. » (Suivent les noms d'une vingtaine de femmes reconnues dans la bagarre). Le secrétaire ajoute : « On m'a même rapporté que la Françoise Fol s'était jurée de mettre le feu au château. L'Agathe Vuichard disait aussi qu'elle mettrait le feu à la maison de M^{me} Dupraz, que j'habite. M^{me} De Conflans ¹ et M^{me} Dupraz étant venues à la cure pour s'informer et me soigner au besoin, faillirent recevoir des pierres que certaines leur lançaient en les menaçant ; elles disaient qu'elles voulaient tout fricasser. »

Sur les treize témoins entendus, neuf d'entre eux, étrangers à la commune et qui étaient là par hasard, confirmèrent, comme je l'ai dit, la déposition de Duraffour. Les quatre de l'endroit, deux femmes infirmes et deux enfants, déclarèrent n'avoir rien vu. Quant aux inculpés, ils nièrent tout, et les femmes prétendirent que Duraffour les avait provoquées en ramassant une pierre et en leur criant : *Avancez, bougresses de putains, si vous avez du cœur !* et autres aménités de ce genre.

A la suite de cette information, la délégation générale (Ferrari, intendant général, Salteur, Peyrani et Choselland, secrétaire), ordonna le 2 mai l'arrestation des conseillers et de quatre

1. M^{me} de Malhivers de Conflans, propriétaire du château.

des principales inculpées : Jeanne-Claudine Rosay, sœur du conseiller du village d'Olliet ; Françoise Fol, femme Girod, aussi d'Olliet ; Agathe, veuve de Jean Vuichard, dit Gros-Pierre, de Cortagy ; et Claudine Fol, de Cessens. L'arrestation eut lieu le 7. On s'y prit, toutefois, d'une façon particulière, par crainte, sans doute, d'un soulèvement de la population. Les deux hommes ne furent pas arrêtés chez eux : l'Intendant du Genevois, De Passier, les manda à son bureau pour une *communication importante* à leur faire ; puis il les retint et les fit conduire dans les Royales prisons (Palais de l'Ile).

Pour appréhender les femmes, on envoya d'Annecy l'huissier Duparc, formidablement accompagné de *quatre soldats de justice* (gendarmes) et de *huit grenadiers du régiment de Chablais*. Il se produisit même un incident comique. Le conseiller Rosay avait deux sœurs : Jeanne-Claudine et Claudaz. L'huissier trompé par la ressemblance de nom, arrêta Claudaz pour Claudine. Arrivée à Annecy, Claudaz réclama et prouva son identité : elle fut mise en liberté de suite. Claudine s'était sauvée et en fut quitte pour la peur.

Le Roi, ayant été informé de cette affaire par les magistrats, voulut user d'indulgence : il s'interposa pour faire interrompre la procédure et, au bout de quelques jours il fit grâce aux inculpés, ordonnant seulement à l'Intendant de leur adresser, en les sortant de prison, une sévère remontrance, et les obligeant à indemniser la partie lésée et à payer tous les frais, lesquels se montèrent à 341 livres 12 sols 6 deniers. Les prisonniers furent mis en liberté le 21 juin après 45 jours de détention.

FENOUILLET.

LE GÉNÉRAL VILLIEN

Les journaux nous ont appris que le général de division Villien (Louis-François), membre du comité technique de l'artillerie, est décédé à Paris, dans le courant de février 1907.

C'est une occasion toute naturelle pour dire quelques mots de ce personnage, dont le trisaïeul était un émigrant savoyard.

Né à Bourg-Saint-Maurice en 1717, Louis Villien, comme beaucoup de ses compatriotes, alla tenter la fortune dans le Midi. Dans un acte du 7 août 1755, on voit qu'il habitait Ra-

bastens en Albigeois, qu'il était tailleur d'habits, veuf d'Anne Pagès et époux de Paule Boyals.

Ayant perdu sa seconde femme, il en prit une troisième, Jeanne Granier, qui lui survécut. Il mourut cabaretier, à Rabastens, le 26 novembre 1792, « en sa maison d'habitation, sise dans le cul-de-sac de l'ancien prieuré » ; il avait 75 ans. Sa troisième femme lui avait donné un fils, Antoine, dont j'ai reconstitué comme suit la descendance :

ANTOINE,
né en 1769. tisserand, époux de Cécile Pigasse,
décédé à Rabastens le 22 janvier 1842.

JEAN-LOUIS,
né à Rabastens le 5 décembre 1790, coutelier, époux de Cécile Durand.

LOUIS-ANTOINE,
né à Rabastens le 27 janvier 1816, coutelier, époux de Cécile Raffine,
décédé le 25 mai 1894.

LOUIS-FRANÇOIS,
né à Rabastens (Tarn) le 12 mars 1843, général de division.

Le général Villien ne devait sa situation qu'à son mérite personnel.

Entré à l'Ecole polytechnique en 1863, sous-lieutenant à l'école d'application de l'artillerie et du génie en 1865, lieutenant d'artillerie en 1867, il était capitaine en 1870 et se distingua, le 15 janvier 1871, à la bataille d'Héricourt. Après la guerre il fut employé aux forges du Midi.

Nommé capitaine en premier en 1874, il resta encore dix ans dans ce grade et fut promu chef d'escadron le 30 décembre 1884. On le désigna, en même temps, pour occuper le poste important de chef d'état-major du général commandant l'artillerie de la place et des forts de Lyon.

L'année suivante, le commandant Villien fut placé à la tête des batteries détachées en Tunisie. Il rentra en France en 1892, comme lieutenant-colonel au 38^e régiment d'artillerie, à Nîmes (9 avril.)

Colonel le 29 décembre 1896 et directeur d'artillerie à Toulouse, il quitta cette ville en 1899, pour commander le 10^e régiment d'artillerie, à Rennes.

Il reçut les étoiles de général de brigade le 28 décembre 1900 et devint membre du comité technique de l'artillerie.

Appelé au commandement de l'école polytechnique le 28 mai 1902, il conserva ce poste jusqu'au 11 mars 1904, date de sa nomination comme inspecteur permanent des fabrications de l'artillerie, membre du comité technique. Promu général de division par décret du 30 mars 1904, il avait été maintenu dans ces fonctions.

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1888, officier le 25 décembre 1899, commandeur le 12 juillet 1905, il comptait 46 ans de services et 5 campagnes.

François MIQUET.

GLANES SAVOISIENNES

✱ La ville d'Annecy a terminé, au mois de mai dernier, le curage général des canaux, entrepris en 1906, et achève en ce moment la construction du pont en fer qui a remplacé sur le canal du Vassé, la passerelle *des Amours*.

Voici, au sujet de ces travaux communaux, quelques notes historiques dont la publication est toute de circonstance :

D'après une coutume très ancienne, les habitants des communes riveraines du lac étaient obligées, autrefois, de prêter leur concours à la ville, pour le curage des canaux, et en 1706, cette obligation fut même réglementée par l'ordonnance suivante du conseiller royal, commissaire ordonnateur en Savoie, à la suite d'une supplique des nobles syndics d'Annecy :

« Vu la présente requête, l'arrêt de la Chambre des comptes du 9 août 1680, Nous ordonnons aux syndics et officiers locaux des paroisses de Servier, Saint-Jorioz, Duingt et Dhéré, Doussard, Talloires, Menthon, Veyrier et d'Arbigny, de commander un jour seulement, à raison d'un homme par feu, les veuves, pupilles et décrépits distraits, pour y travailler ainsi qu'il a été autrefois pratiqué au netoyement des canaux qui sont autour et dans la ville d'Annecy, servant au dégorgement des eaux du lac, aux jours qui leur seront prescrits, avec les outils nécessaires, en payant par les suppliants à chacun des dits ouvriers cinq sols de France par jour, pour leur nourriture, à peine, contre les défaillants, d'une amende de cinq livres.

« Enjoignons aux dits officiers locaux et syndics, de donner aux suppliants le dénombrement des habitants de chaque paroisse, deux jours après la signification de la présente, à peine d'amende aussi de cinquante livres ; défendons aux suppliants de commander en chaque jour, plus grand nombre que le tiers des habitants de chaque paroisse au plus, de sorte qu'il en reste au moins deux tiers.

« Fait à Chambéry le 26 août 1706.

Signé : COUPPOY. »

Le dernier curage des divers canaux de la ville avait été exécuté en 1854.

✱ L'ancienne passerelle *des Amours* datait de 1858, mais bien antérieurement à cette époque il existait déjà à Annecy un pont en bois, du même nom. Il était situé sur le canal du Thiou, entre les moulins des chanoines du Saint-Sépulcre et ceux du couvent de la Visitation. C'est-à-dire sur l'emplacement actuel du pont de la rue de la République.

On le trouve mentionné à deux reprises différentes dans les registres des délibérations municipales : en 1668, puis en 1730, année où sa reconstruction fut jugée nécessaire après l'incendie du four des Cordeliers, de 1729, qui impressionna si fort Jean-Jacques Rousseau.

« L'on aurait observé, disait le conseiller Nouvellet, dans la séance du 9 janvier 1730, que si par malheur le feu se fût jeté de l'autre côté de la rue, tout le quartier serait péri, faute de secours par le manquement du *Pont d'Amour*. »

Il n'y avait en effet, à cette époque, aucune communication entre les deux rives, sur toute la partie du canal qui s'étend du petit pont du passage de l'Évêché, au pont Saint-Joseph situé à l'extrémité de la ville.

✻ C'est en automne 1886, au cours de sa première villégiature à Talloires, qu'André Theuriet attira l'attention sur notre pays par une délicieuse nouvelle, *Fleurs de Cyclamens*, publiée dans le *Figaro* et suivie depuis par ses romans plus connus : *Amour d'Automne*, *Deux Sœurs*, *Mademoiselle Roche*, *Cœurs meurtris*, *Villa tranquille* et *Le Manuscrit du Chanoine*. Il publia également un grand nombre de contes, légendes et récits d'excursions qui sont comme autant de souvenirs de ses nombreux séjours sur les rives du lac d'Annecy.

✻ Le vendredi 31 mai, à 4 heures de l'après-midi, ont été transférées, de l'ancien cimetière d'Annecy-le-Vieux, à celui d'Annecy, les cendres de Jacques Replat qui fut président de la Société Florimontane de 1854 à 1862 et mourut dans sa villa des Barattes, le 28 octobre 1866.

✻ Le monument élevé par souscription publique à Annecy, à la mémoire d'Eugène Süe, a été inauguré le 9 juin, sous la présidence de M. Payot, recteur d'académie à Chambéry, délégué du Ministre de l'Instruction publique.

Le sculpteur, un Annécien, M. Marius Tissot, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, en représentant un *Juif-Errant*, aux formes robustes et à l'allure entraînante, a voulu symboliser en même temps l'œuvre d'Eugène Süe : l'Humanité en marche à travers les siècles, vers le progrès.

Un médaillon en bronze, scellé sur le socle, reproduit les traits de l'auteur des *Mystères du Peuple*, dans l'attitude d'un homme accoudé et pensif.

On trouvera dans les journaux locaux et notamment dans l'*Avenir savoyard* du 6 juin ainsi que dans les *Alpes* du 9 juin 1907, de très intéressants articles sur le séjour d'Eugène Süe en Savoie. Voici toutefois, une note complémentaire sur les trois habitations du romancier à Annecy-le-Vieux.

Eugène Süe habita successivement : aux Barattes, du 23 janvier au mois de mai 1852, la villa de son ami Victor Masset, aujourd'hui villa Mariquita, propriété de M. Frank ; puis de mai 1852 à juin 1853, à Vignères, chez M. Croset-Mouchet, actuellement propriété Cagnoli, et enfin, de juin 1853 à sa mort, 3 août 1857, aux Barattes, maison de la Tour, possédée en ce moment par M. de Guigné.

✻ Au moment où l'on procède, à Annecy, à l'installation d'horloges électriques, à l'Hôtel-de-Ville, aux Ecoles communales, au Lycée de jeunes filles, à la Poste et au Palais de l'Isle, il n'est pas sans intérêt de donner ici quelques renseignements sur les deux anciennes, de Notre-Dame et de la Porte Sainte-Claire, qui vont être également transformées.

Primitivement l'horloge de la ville était située sur la façade du clocher de

la première église Saint-Maurice, près du château, et c'est à la suite d'une convention, du 9 juillet 1563, passée entre les syndics d'Annecy et le chapitre de Notre-Dame, qu'elle fut placée dans le dôme du clocher actuel, pour être plus tard, sous la Révolution, en 1794, descendue et installée dans la tour même, afin de permettre la démolition de la flèche, arrêtée par le Conseil du district.

En plus de cette antique horloge dont le cadran avait été « stuffié » peint, remarqué et doré en 1708, par maître Jean-Claude Lamotte, d'autres plus petites ornaient les portes de la ville. C'est ainsi que l'on voit dans les Délibérations municipales, qu'en 1725, Jean-Nicolas Besançon, horloger, est reçu bourgeois d'Annecy, à la condition de faire une pendule à deux faces pour la porte de Bœuf, pareille à celle de la porte du Pâquier.

Quant à celle de Sainte-Claire, connue plus populairement sous le nom de *Petite Horloge*, elle était autrefois au Collège, et fut transportée à la place qu'elle occupe actuellement, en 1794. La dépense occasionnée par ce transfert s'éleva à 312 livres 8 sols 6 deniers, dont 109 livres 7 sols 6 deniers étaient le produit d'une souscription volontaire¹.

L'une des deux cloches qui servent encore aujourd'hui pour la sonnerie de cette horloge, date de 1556 ; c'est la plus ancienne d'Annecy ; elle a 170 centimètres de circonférence, 55 de diamètre et porte l'inscription suivante : SOLI † DEO † GLORIA † M·CCCC·LVI.

✱ Le 26 mars 1907 est décédé, dans sa maison de campagne de Saint-Jorioz, le docteur Aristide Callies qui laissera longtemps dans notre ville le souvenir de sa grande charité, de son dévouement sans bornes aux pauvres et de son absolu désintéressement.

Il était né à Annecy, le 16 août 1823 et fut membre de la Société Florimontane en 1852.

J. S.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

Archéologie, histoire et littérature.

Revue historique. — 1904. p. 146 : [Ch. Dufayard]. AL. WIEL : *The Romance of the House of Savoy*. London, 1898 ; p. 156, D. CARUTTI : *Storia di Vittorio-Amadeo II*, 3^e éd., Turin, Clausen, 1897. — sept.-oct. 1905. Ed. ROB. : *J.-J. Rousseau et les affaires de Genève*. — Janv. 1906. Ed. ROSSIER : *L'Affaire de Savoie en 1860 et l'intervention anglaise*.

Société d'histoire et d'archéol. de Genève. Mém. et docum. — 1906, IX. F. BARBEY : *Correspondance de Rolland Dupré, second résident de France à Genève (1680-1688)*, v. à la table Annecy, Aranthon d'Alex, Chambéry, Miolans, Savoie et Savoyard, Victor-Amédée II. — X. D' LÉON GAUTIER : *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*.

Société savoissienne d'histoire et d'archéologie. Mém. et doc. — 1902. F. MUGNIER : Histoire du Président Favre. — 1903. Ib. La correspondance du président Favre. — G. PÉROUSE : *Dépenses de voyages du duc Louis de Savoie (1451-1452) et de son fils* (p. xxx). — 1905. A. DESCOTES : *J.-J. Rousseau*. SCHAUDÉL : *Pierres à cupules et à bassins de la Savoie*. G. PÉROUSE : Budget d'une municipalité rurale en Savoie au XV^e s. (Mâcot, arr. de Moûtiers).

1. C.-E. PISSARD : *Ephémérides d'Annecy*,

Le Directeur-Gérant : MARC LE ROUX.

5963. — Annecy. Imprimerie J. ABRY.

CHOCOLAT



D'ANNEY

L'essayer, c'est l'adopter

LE RÉCLAMER

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

D'ÉPICERIE & DE CONFISERIE

USINE ÉLECTRIQUE

BUREAUX :

QUAI DE LA TOURNETTE

ANNECY

Célèbres Gorges du Fier



Liège PARIS-AIX-LES-BAINS-ITALIE
Sur le parcours d'Aix-les-Bains, Annecy, Chambéry
Station de Lovagny-Gorges-du-Fier
à 10 minutes d'ANNECY (H^{te}-Savoie)



40 ans d'existence. Plus de 800.000 visiteurs.
Galleries de construction parfaite, à 5 minutes de la station.
Abîmes justement reconnus et classés
parmi les curiosités les plus saisissantes des Alpes
Longueur 300 mètres. Profondeur 60 mètres.
Mer de rochers.



Chalet-Restaurant à l'entrée des Galeries
tenu sous le contrôle de la Société

TÉLÉPHONE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr.; en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHACUN CEST en plus de 4" cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un numéro séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION DE 1880 à 1905 inclusivement, composée de 46 volumes brochés, 190 francs; collection précédente moins l'année 1870, 160 francs et moins les années 1870 et 1893, 140 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne (1851-1900)*, 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

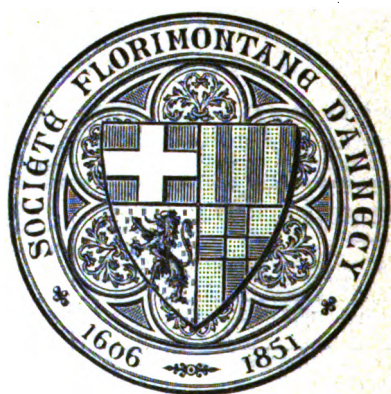
GUALDI (G.), 13, RUE DU PAQUIER, ANNECY

COLLECTIONNEUR D'ANTIQUITÉS

CURIOSITÉS DU PAYS — BAHUTS SAVOYARDS

Falences, Armes, etc.

☞ VENTE ☞ ACHAT ☞ ÉCHANGE ☞



6.
13168

REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION PERIODIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

48^{ME} ANNÉE

3^E TRIMESTRE 1907

ANNECY
IMPRIMERIE J. ABRY

ÉDITEUR

1907

SOMMAIRE DU N° 3 :

Séances du 3 juillet 1907.

J.-F. GONTHIER. La peste de 1629 et M^{gr} J.-F. de Sales.

L.-E. PICCARD. Un document inédit sur La Roche au xv^e siècle.

J. SERAND. Glanes savoisiennes.

Revue bibliographique savoisienne :

Archéologie et histoire.

Marc LE ROUX. Le lac d'Annecy (Faune et Flore). *Etude de géographie biologique.*

Ch. MARTEAUX. Voies romaines de la Haute-Savoie : *Etude sur la voie romaine de Boutae à Genava (avec figures).*

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie ou Dictionnaire des noms populaires de nos plantes *(suite)*.



Maison recommandée

Rien à payer d'avance
8 JOURS A L'ESSAI

A. DUVAL, Opticien

ANNECY (Haute-Savoie)

Maison
entièrement
de confiance



Adresse télégraphique

Jumelle Duval
Annecy

Jumelle d'Artillerie Supérieure

Portée 30 kilomètres

Hauteur développée 220^m/m
— fermée 175^m/m
Objectif 58^m/m

Renfermée dans un fort étui sellerie.

PRIX : **60** FRANCS — **5** fr. par mois

Jumelle Mignonnette Supérieure

Portée 15 kilomètres

Hauteur développée 100^m/m
— fermée 075^m/m

Etui sellerie noir ou jaune

PRIX : **50** FRANCS — **5** fr. par mois

Jumelle d'Artillerie Simple

Portée 25 kilomètres

Mêmes dimensions que la précédente

Renfermée
dans un fort étui sellerie

PRIX : **50** FRANCS — **5** fr. par mois

Jumelle Mignonnette Simple

Portée 8 kilomètres

Renfermée
dans un étui peau de chamois

PRIX : **18** FRANCS — **3** fr. par mois

Jumelle d'Etat-Major

Portée 22 kilomètres

Hauteur développée 175^m/m
— fermée 120^m/m

Grandeur des objectifs 43^m/m

Renfermée dans un étui sellerie

PRIX : **50** FRANCS — **5** fr. par mois

Jumelle petit modèle

Portée 8 kilomètres

Hauteur développée 110^m/m
— fermée 080^m/m

Renfermée
dans un étui chagrin souple

PRIX : **15** FRANCS

GRANDE FACILITÉ DE PAIEMENT

Demander le Catalogue de grand luxe 1907
— Gratuit —

Tramway D'ANNECY A THONES

par la Vallée du Fier

et le Défilé de Dingy-Parmelan

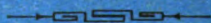
❖ CINQ DÉPARTS PAR JOUR ❖

<i>D'Annecy à Thônes</i>	1 ^{re} Classe	2 »
	2 ^e Classe	1 45
<i>Billets d'aller et retour</i>	1 ^{re} Classe	3 60
	2 ^e Classe	2 60

Cette excursion très recommandée peut se faire en trois heures, elle permet de parcourir une des plus belles vallées secondaires des Alpes.

De Thônes correspondance sur :

Le Grand-Bernand (934 ^m)	12 kil.
La Clusaz (1.040 ^m)	12 kil.



GRAND SERVICE D'ANNECY A CHAMONIX

(Du 1^{er} juillet au 15 septembre)

par Thônes, La Clusaz, le col des Aravis (1.498^m) d'où l'on jouit d'une vue incomparable sur le Mont-Blanc, la Giettaz, Flumet, la vallée de l'Arly, Megève, Saint-Gervais-les-Bains et le chemin de fer électrique de Chamonix.

Ce service est combiné avec le Tramway de Thônes, de confortables Cars alpins et le Chemin de fer électrique du Fayet à Chamonix.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 3 juillet 1907.

PRÉSIDENTENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT adresse ses sincères félicitations à MM. Francis CROLARD, secrétaire général du Syndicat d'initiative, et FREY, conseiller municipal, nommés officiers d'Académie; à M. BOIRET, professeur départemental d'agriculture qui a reçu de la Société nationale d'agriculture une médaille d'or, et à M. François DUPONT, ingénieur chimiste à Paris, nommé commandeur du mérite agricole.

M^{me} SCHOENDOERFFER a reçu également les palmes académiques.

Il annonce ensuite, le prochain départ de M. CROYN, nommé directeur des contributions indirectes à Grenoble. « Ce départ, dit-il, sera évidemment ressenti comme celui d'un vrai ami de la Savoie. Mais je tiens à vous assurer dès maintenant que notre distingué confrère n'entend pas rompre tout lien qui l'y rattache : à Grenoble comme à Annecy, M. Croyn reste membre de notre Société Florimontane. »

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX : *Etudes Philologiques savoisiennes, IV, Essai de Grammaire*, 1^{re} partie; Annecy, 1907 (extrait de la *Revue savoisienne*). (Don de M. Désormaux.)

BARON A. RAVERT : *Les Vallées du Bugey*, 2 vol. in-8°, Lyon, 1867.

A. SONGEON : *Recherches sur le mode de développement des organes végétatifs de diverses plantes de la Savoie*, 1 v. in-8°, Chambéry, 1907. (Don de M^{lle} Songeon.)

M. BUTTIN propose la candidature de M. Jean DENARIÉ, notaire à Annecy.

LE PRÉSIDENT donne connaissance d'une lettre de M. CHOULET qui demande à la Société de bien vouloir l'excuser pour la causerie sur l'Indo-Chine annoncée, car il est empêché, à son vif regret, d'assister à la séance de ce soir en raison d'une affaire de famille qu'il ne peut remettre. Il transmet le manuscrit de cette conférence avec prière d'en donner communication.

Le SECRÉTAIRE fait alors lecture de cette causerie qui met en relief certains points d'ethnographie peu connus du Laos. Le PRÉSIDENT remercie au nom de la Société M. Choulet de son intéressante communication.

M. BRUCHET attire l'attention sur la richesse des collections de la Section des finances aux Archives d'Etat de Turin, dépôt peu exploré où il a recueilli de nombreux et importants documents sur l'histoire de Savoie et sur les affranchissements féodaux au XVIII^e siècle.

M. L'INGÉNIEUR CROLARD fait la communication suivante :

« Mes chers Collègues,

« Vous avez dû certainement entendre dire, comme moi, par des visiteurs étrangers, que notre Musée, pour une ville de l'importance d'Annecy, était des plus instructifs en même temps que des plus intéressants. J'y ai, pour ma part, passé de nombreux et agréables moments. On retrouve, en effet, dans toutes les sections, la trace de l'érudition et du goût des Conservateurs distingués qui, successivement, en ont eu la direction.

« Le grand charme de notre Musée vient surtout de sa *spécialisation* locale, c'est-à-dire qu'on y trouve ce qu'on ne rencontre pas ailleurs : des pièces documentaires sur les gens et les choses de notre pays à toutes dates. — On y voit notamment l'industrie, représentée dans quelques-unes de ses branches, mais les collections qui y ont trait sont déjà anciennes et naturellement incomplètes, en présence du développement économique important de notre département. C'est précisément cette insuffisance qui m'a suggéré l'idée que je me permets de vous soumettre aujourd'hui.

« On pourrait, et c'est par l'approbation chaleureuse que j'ai trouvée auprès de plusieurs de mes très honorables Collègues de la Florimontane, auxquels j'ai causé de mon projet, on pourrait, dis-je, pour le plus grand intérêt des visiteurs qui nous viennent chaque année plus nombreux, pour l'accroissement de la renommée de notre pays, déjà si étendue par l'œuvre du Syndicat d'initiative, faire une présentation méthodique, avec un but bien marqué d'instruction populaire, de l'*activité industrielle, agricole, administrative et sportive* du département de la Haute-Savoie.

« Ne vous paraît-il pas, Messieurs, quesi à côté des précieux souvenirs du temps passé, on pouvait, par des expositions bien frappantes, accompagnées de courtes monographies,

montrer, sinon d'une façon détaillée, du moins indiquer ou signaler dans leurs grandes lignes toutes nos productions ou organisations modernes, on donnerait à notre Musée un attrait réellement nouveau ?

« Nous sommes certainement nous-mêmes — et combien moins encore les étrangers — peu renseignés sur ce qui se fait ou se passe chez nous. Combien de fois n'avez-vous pas dit vous-mêmes : « C'est curieux, je ne me doutais pas de « l'importance de telle industrie ou de tel commerce, de tel « produit minéral ou agricole ? »

« En faisant appel aux producteurs eux-mêmes, aux groupements industriels ou commerciaux, aux diverses administrations du département, on aura rapidement réuni, j'en suis persuadé, les éléments nécessaires à cette œuvre utile.

« Pour l'*industrie*, vous voyez de suite combien de branches diverses pourront être mises en vue : *Electrochimie* — *Distribution d'énergie électrique en force et en lumière* — *Horlogerie* — *Filature et Tissage* — *Forges et Fonderies* — *Papeterie et Cartonnerie* — *Imprimerie* — *Tannerie* — *Scieries* — *Meunerie* — *Chocolaterie*, etc...

« Et pour l'*Agriculture*, quelle documentation à réunir sur l'élevage, l'inalpage, les fruitières, sur les fromages, les vins, les cultures spéciales comme le tabac... etc.!

« Et les mines et carrières, matériaux de construction, marbres, asphalte!

« Et les eaux minérales!

« Et les grands travaux exécutés par nos administrations des Ponts et Chaussées ou des Forêts — le pont Charles-Albert, restauré récemment, le pont de Collonges, le pont en ciment armé en construction sur le Rhône, la réglementation du lac d'Annecy comme réserve de force hydraulique, les endiguements et reboisements, les travaux de sondage du glacier de Tête-Rousse, pour la protection de la vallée de Saint-Gervais, etc...!

« Et la pisciculture et la chasse!

« Et surtout tout ce qui touche au tourisme et aux moyens de transport qui se développent de plus en plus chez nous sur tous les points, à travers les vallées, sur les montagnes et sur les lacs — chemin de fer du Salève, tramway d'Annecy à Thônes — ligne de Chamonix bientôt reliée à Martigny — ligne projetée du Montanvers — Compagnie de navigation sur le lac d'Annecy!

« Il y a là tout un faisceau d'efforts à montrer ; ce serait en somme l'exposition du Syndicat d'Initiative qui a déjà tant fait connaître nos curiosités. Le Club alpin, les sociétés de transport, de grottes, gorges, hôtels ou chalets alpins, que de collaborateurs empressés n'aurait-on pas ?

« Vous voyez, messieurs, que le champ à explorer est vaste ; si vaste même qu'il faudra le limiter, mais cela n'empêchera pas de faire œuvre complète.

« On devra évidemment condenser les explications.

« Il faudra aussi être très rigoureux dans la forme même de la présentation — mouler au besoin sur une forme bien étudiée les monographies et descriptions qui constituent la partie principale et didactique de l'exposition.

« On devra avec soin éviter les démonstrations réclamisistes pour faire avant tout et surtout une œuvre d'enseignement, en complétant les leçons fournies par les autres sections du musée. — J'estime du reste qu'il doit y avoir une liaison absolument étroite entre la partie nouvelle et les parties anciennes et qu'elles doivent être installées côte à côte.

« Beaucoup de matériaux sont déjà réunis, il suffira de les mettre à leur place.

« Voyez ainsi dans la section du *tourisme* et des *transports* le parti que l'on peut tirer des reliefs existants que vous connaissez. — Relief de Drivet des environs d'Aix et d'Annecy. — Relief du massif du Mont-Blanc. — Relief d'après la carte au 80 millième du bassin d'Annecy. — Relief de Carrier des bassins du Rhône, du Fier et de l'Arve.

« Mettez en évidence sur ces reliefs les points d'actualité, le Mont-Blanc avec tous les belvédères organisés autour de lui pour le mieux voir, le Brévent, la Flégère, la route suivie par les caravanes, les cimes aujourd'hui si populaires de la Tournette et du Semnoz, du Parmelan, — Marquez les itinéraires de ces excursions, les lignes des bateaux, les voies ferrées, groupez autour de ces reliefs toute une documentation photographique et vous serez émerveillés vous-mêmes de la vivante manifestation que vous aurez ainsi créée par des moyens aussi simples qu'ingénieux.

« J'ajouterai enfin que pour donner l'unité à cet ensemble il y aurait à dresser, à grande échelle, une carte schématique fixant tous les points ou zones mis en question et que pour guider le visiteur et lui permettre de conserver le souvenir précis de ce qu'il aura vu, un catalogue serait des plus utiles.

« Quelques-uns trouveront peut-être que je m'illusionne sur la possibilité de mettre sur pied une telle œuvre. — Je lui connais bien des sympathies et des collaborations qui lui sont acquises et, ce qui me rassure le plus, c'est que cette œuvre peut être l'œuvre de tous. — Car c'est bien en somme l'œuvre d'un pays qui tient à se montrer parce qu'il a conscience du rang qu'il occupe dans la mère-patrie par une activité intelligemment appliquée aux objets les plus divers et agissant dans un cadre de la nature le plus merveilleux.

« Je désire vivement que l'idée que je viens de vous exposer, mes chers collègues, soit jugée utile.

« Je désire plus vivement encore qu'elle soit réalisée dans un temps prochain. »

LE PRÉSIDENT remercie vivement M. CROLARD de sa communication et la Société Florimontane approuve à l'unanimité ce projet. Un échange d'idées a lieu à ce propos. M. LE ROUX expose sommairement comment on pourrait modifier l'aménagement de quelques-unes des salles du Musée pour la présentation des futures collections industrielles. M. CROLARD s'engage à faire les démarches nécessaires auprès des industriels et commerçants, avec lesquels il est en relation, dans le but d'obtenir des échantillons de produits, des photographies, des modèles, etc.

LE CONSERVATEUR DU MUSÉE fait part des dons faits à la Bibliothèque et au Musée :

1^o *Bulletin de la Société de l'Industrie minérale*, comprenant les 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e séries, depuis l'origine, 1856 à 1906. (Don de M. Roche, ancien ingénieur à Annecy.)

Cet ouvrage contient les importantes études sur le terrain Houiller de Commentry. Faune fossile : *Poissons*, par Ch. Brongniart et Sauvage ; *Entomologie*, par Ch. Brongniart ; *Flore fossile*, par B. Renault et R. Zeiller ; avec les grands atlas in-folio de planches relatives aux fossiles de ce terrain. — Cette dernière partie est d'autant plus précieuse que, décrivant les mêmes niveaux houillers que ceux qui existent en Savoie, elle permet l'identification des fossiles végétaux qui existent dans les collections régionales du Musée.

2^o Dessin à la plume rehaussé de sépia représentant l'ancien Pont-Morens à Annecy, exécuté par M. L. Moret, d'après Loppé. (Don de l'auteur.)

3^o Deux raquettes à neige en usage au Canada. (Don de M. L. Varay.)

4^o Meule en grès, ayant fait partie d'un moulin à broyer le sel pour les bestiaux, provenant des Annes. (Don de M. Victor Robert.)

5^o Collection de graines provenant des Iles de Los, près Conakry, et de la Côte de Guinée. (Don de M. Jules Serand, à l'île de Los.)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

LA PESTE DE 1629 ET M^{re} J.-F. DE SALES

Parcourant, il y a quelques jours, un cahier de notes laissé par le chanoine J.-M. Chevallier, j'y ai trouvé la copie d'une vingtaine de lettres de M^{re} J.-F. de Sales, que lui avait communiquées le comte Mareschal de Luciane.

De ces lettres, adressées au duc Charles Emmanuel, au prince Thomas ou à M. Piochet, secrétaire d'Etat, trois ou quatre sont fort intéressantes à cause des détails qu'elles nous fournissent sur la terrible peste qui affligea la ville d'Annecy en 1629-1630.

On sait que le fléau éclata sur plusieurs points à la fois, le 12 avril 1629, et qu'épouvantée par ses ravages la presque totalité des nobles, des bourgeois, des marchands et même des prêtres se sauvèrent dans la campagne environnante, ne laissant guère dans la ville que les malades et les pauvres ¹.

Ceux-ci ne furent pas complètement abandonnés. Parmi les vaillants citoyens qui restèrent avec eux, nous devons signaler les syndics et l'évêque avec le chanoine Amédée de Sales, l'un de ses neveux, et l'abbé Clerc, un de ses aumôniers. Pendant que les magistrats faisaient ensevelir les morts, nettoyer les maisons infestées et prenaient d'autres mesures capables d'enrayer le fléau, l'évêque et ses deux familiers ne cessaient, jour et nuit, de ranimer le courage des survivants et de porter aux malades, « avec un courage et une allégresse non pareils ² », les secours spirituels comme aussi les secours matériels dont ils pouvaient disposer.

Après avoir vidé sa bourse et vendu même sa vaisselle d'argent, le prélat fit appel à la générosité de ses diocésains et n'hésita pas à s'adresser à la Cour ducale pour obtenir l'éloignement de la nombreuse garnison qui était une charge pour la ville et des secours pécuniaires pour les nécessiteux.

Ecrivant le 13 mai à son ami Piochet, Monseigneur le remercie d'avoir procuré le « deslogement des soldats » et le prie de remettre au prince Thomas une lettre par laquelle il « implore la charité de S. A. pour les pauvres de ceste ville qui sont en si grand nombre que sans estre aydé et secouru de quelque bonne aumosne je ne sçauray comme vivre parmi

1. Les ravages exercés par cette peste ont déjà été racontés en partie dans les *Souvenirs d'Annecy* de M. Mercier et par nous-même dans la *Revue savoisienne*, année 1896.

2. Lettre de la Mère de Chantal du 11 août 1629.

eux qu'en mourant cent et cent fois le jour de les voir reduits en tres piteux estat. Aux environs de ceste ville, *ajoute-t-il*, ils brotent l'herbe par les prés comme les bestes ¹ et paroissent avec des visages si hideux qu'ils sont pris en compassion des plus impitoyables. Pour moy, je me sens des playes si cuisantes au cœur que du milieu et meilleur d'iceluy, je dis avec le grand Judas Machabée : *melius est mihi mori quàm videre mala gentis meæ et sanctuarii....* »

Charles-Emmanuel ne demeura point insensible à tant de misère, car le prélat lui adressait, le 1^{er} juin, la lettre suivante :

« Monseigneur, Dieu bénisse à jamais V. A. de l'aumosne très ample qu'elle a faite à ce pauvre peuple, lequel la savoure d'autant plus qu'elle luy est arrivée à son extrême nécessité et qu'elle luy vient de la main charitable d'un grand et bon prince, lequel la divine Majesté a constitué sur luy comme un autre Joseph pour lui fournir d'aliments au tems de son besoin... Ceste ville a le faubourg de Bœuf presque tout ruyné et ravagé de la maladie qui nous a attaqué, les autres deux ² ayant seulement deux maysons infestées et chacun une. Le dedans de la ville, avec le Pâquier, a quinze ou seize maysons frappées de ce mal, mais dans lesquelles les malades ne sont plus, ayant esté reduys dans l'hospital des pestiférés ou dans des chaumières pour éviter à la ville l'infection. Je me promets de l'infinie bonté de nostre Dieu que cette affliction ne ferat pas grand progrès si l'ordre est observé et que nous cessions de pécher, ainsy que ce peuple fait estant tout reduit dans une grande devotion et soubmision au bon voulloir de N.-S. tant pour mourir que pour vivre.

« Le village de Crans est desolé sans presque aucune ressource, et la pauvreté n'a pas peu opéré à son mal. L'aumosne de V. A. luy donnera un grand secours, laquelle Monsieur Bergera luy fera distribuer. Il informera du reste et de ce qui se passe en nostre voysinage... »

Les espérances de l'évêque ne se réalisèrent point : la peste empira et la ville continua de se dépeupler. Comme les syndics avaient fait transporter un grand nombre de malades dans les îles du Fier, Monseigneur y établit un cimetière qu'il s'en

1. Ce spectacle horrible, qui nous paraît à peine croyable et dont le retour est rendu impossible, espérons-le du moins, par la facilité actuelle des communications, a été revu, dans notre Savoie, deux cents ans plus tard, au printemps de 1817.

2. Le faubourg de Sainte-Claire et celui du Sépulcre.

alla solennellement bénir le 19 juin, et ne revint à son évêché qu'après avoir visité et consolé les pestiférés dans leurs cabanes ¹.

Vers ce même temps, la voix publique accusa plusieurs de ceux qui étaient payés pour ensevelir les morts et *curer* les maisons infestées de préparer de la « graisse pestilentielle » et d'en « engraisser partout où ils passaient ». Trois d'entre eux, savoir Claude Burnet, Henri Chabot et un troisième dit le Rouge, furent, à tort ou à raison, reconnus coupables de ce crime et condamnés « à être brûlés tout vifs après avoir été tenaillés par les carrefours ² ».

Cette exécution n'ayant point amélioré la situation, le Conseil municipal résolut de recourir aux moyens surnaturels. Assemblé le 26 juillet au Pâquier-Mossière sous la présidence de l'évêque, il fit à Notre-Dame de Myans le vœu solennel dont M. Mercier nous raconte les touchants détails. Mais le Ciel semblait sourd.

Deux jours plus tard, en effet, le neveu de l'évêque et son aumônier furent frappés à leur tour et moururent victimes de leur dévouement.

Par la mort de ses deux commensaux, le prélat devint suspect de peste et dut, en vertu des règlements en usage, se résigner à sortir de la ville pour y faire sa *quarantaine*. Désirant toutefois s'éloigner le moins possible de ses chers malades, il se retira dans la maison de la Galerie, à 100 mètres environ des remparts.

« Je suis, *écrivait-il le 3 août à M. Piochet*, à la gallerie de M. de la Pesse où le mal m'a chassé; mais la mayson est humide et à présent tant environnée de cabanes que je n'y puis pas arrester long temps sans un péril très grand. J'y arresterai pourtant encore quelques jours pour donner ordre aux affaires de ma charge à laquelle je puis de guère estre occupé désormais, Annecy estant tout à fait desert... »

Sur ces entrefaites, des cas de peste s'étant déclarés au-dessus de la Galerie, le prélat céda aux vives instances de ses amis et s'en alla terminer sa quarantaine au château de La Thuile où il passa le reste de l'été, et d'où il continuait de secourir de ses aumônes les malheureux habitants d'Annecy, pour lesquels il engagea même son anneau pastoral.

1. MUGNIER : *Les Evêques de Genève-Annecy*, p. 75.

2. L'exécution de Chabod eut lieu, le 2 juillet, aux Fins de Bœuf; celle des deux autres, à Chambéry sur la place du Verney (*Revue Sav.*, septembre 1882).

La Mère de Chantal, à la correspondance de laquelle nous empruntons quelques-uns de ces détails, ne se montra guère moins généreuse. Non contente de dépenser en remèdes tout l'argent qu'elle avait recueilli dans divers monastères de France, elle distribua aux pauvres une partie de sa provision de blé, en sorte que dès le mois de septembre, elle et ses 45 religieuses se virent réduites à manger « de gros pain ».

Sur la fin d'août, la peste diminua d'intensité, tout en continuant à faire quelques victimes, si bien que, vers la mi-octobre, le curé d'Annecy, J.-B. Gard, constatait que, depuis Pâques, plus de deux mille personnes avaient succombé.

Le jour de Noël, une ordonnance du Magistrat de santé donnait permission aux habitants d'Annecy retirés à la campagne de rentrer en ville pour dix jours, avec défense expresse de rentrer des meubles ou des hardes sans les faire parfumer et purger, et cela sous peine d'être pendus et étranglés.

Enfin, le 23 février 1630, à la grande joie de tous, le sénateur Bergera fit publier à son de trompe « l'élargissement » de la ville, c'est-à-dire la liberté d'y entrer et d'en sortir sans entraves.

* * *

L'épidémie, on le sait, reparut le 9 juin 1630, et l'abbé Chastelain, qui aidait le curé, son oncle, pour l'administration des malades, fut une des premières victimes. Alors l'exode des habitants recommença. Le Chapitre de la Cathédrale se retira à Thorens, et le Conseil présidial, à Brogny puis à Duingt. L'évêque lui-même, après avoir affronté le danger pendant deux mois, consentit à monter à Thorens où il fit l'ordination de septembre et demeura jusqu'à la fin de l'automne.

Dans cette dernière apparition, la peste se montra moins meurtrière. Nous savons toutefois par une délibération du Conseil que, durant ces deux années, elle avait fait mourir plus de 3.000 âmes et éteint « plus de six-vingt maisons ». D'autre part, la Ville, dont le revenu annuel n'était que de 200 ducats, avait dépensé 4 à 5.000 florins pour la garde des postes et pour les surveillants de nuit, plus environ 3.500 ducats pour nourrir les pauvres, enterrer les morts et nettoyer les maisons.

J.-F. GONTHIER.

UN DOCUMENT INÉDIT SUR LA ROCHE

AU XV^e SIÈCLE

29 mars 1448. Transaction passée entre Vénérable Messire Rodolphe du Bois (de Nemore), chanoine des églises de Saint-Jean de Lyon et de Saint-Pierre de Genève et curé de l'église de la Roche d'une part, et R^d Claude Bosson recteur de l'hôpital de la Roche, d'autre part. Le dit Rodolphe du Bois affirmait : 1^o que, de tout temps, les curés de la Roche étaient dans la coutume de choisir et députer le recteur du dit hôpital de la Roche (en cas de vacance du dit rectorat), et que le recteur choisi devait prêter serment de bien régir *de bene regendo*, et de dresser des biens un inventaire qu'il remettait au Curé ; 2^o que la moitié des oblations, revenus et *obventions*, arrivant à l'hôpital et à sa chapelle revenait au Curé, exceptés toutefois les lits et leurs garnitures et les dons faits sous condition que le curé n'y eut aucune part ; 3^o que le dit recteur R^d Claude Bosson s'est installé, depuis huit ans, recteur de sa propre autorité, sans avoir été choisi ni député par le curé de la Roche, sans avoir dressé d'inventaire, ni remis au curé la moitié des oblations qui se montent à trois cents florins d'or pour les huit ans. C'est pourquoi le Curé réclame, au dit Cl^{de} Bosson, un compte de son administration et la moitié des offrandes et oblations susdites, ainsi que les documents, transactions, bulles de son église, surtout un acte qu'il a présenté lui curé au château d'Annecy *in castro Anneciaci*, au cardinal Robert de Genève qui y a apposé sceau. R^d Cl^{de} Bosson répond : Qu'il a été élu recteur de l'Hôpital par les syndics de la Roche *qui ad hoc potestatem habent*, qu'il a rendu compte de son administration dans le dit hôpital, et, qu'il a livré, au dit curé ou à son vicaire, la moitié des oblations et revenus arrivés pendant son administration, qu'il a dressé un inventaire des biens de l'hôpital qu'il n'a pas aliénés, etc.

Enfin les parties en viennent à un arbitrage composé de R^d Messire Guillaume de Lornay, chanoine de Genève et de Henri Cortunet *Cortuneti* clerc, choisis tant au nom du curé du Bois qu'au nom de son église, et, de maître *magister* Pierre Marthel et du clerc Jordan Régis choisis par Cl^{de} Bosson. Les parties s'engagent par serment, à peine de 25 livres à se soumet-

tre à la sentence des arbitres. Ceux-ci décident : 1^o que le curé tant en son nom qu'au nom de son église choisira le dit Cl. Bosson comme recteur de la chapelle de l'hôpital de la Roche, pour une période de 9 ans *et ulterius*, pourvu que le dit Bosson fasse un inventaire des biens de l'hôpital ; qu'il régie de façon à procurer les choses utiles et à éviter les inutiles, et, qu'il en rende compte entre les mains du d^t curé ; 2^o que le dit Cl^{de} donnera la moitié des oblations... au dit curé, célébrera les messes, recevra les pauvres et les servira, comme il est prescrit dans l'acte de fondation du d^t hôpital ; 3^o que le d^t Claude restituera au d^t hôpital ce qu'il aurait pu aliéner de ses droits, cens, revenus ; 4^o que les parties ne pourront répéter ou réclamer les frais du présent procès soutenu devant les vicaires généraux de l'évêché et ailleurs ; 4^o que le dit Cl^{de} paiera, au curé, 100 florins petit poids (chacun valant 12 sols), à la vigile *infra vigiliam* de la prochaine fête de saint Michel, pour la moitié des oblations qu'il a gardées jusqu'à ce jour, et s'il ne les solde pas, il paiera pour le seigneur Pierre du Bois, frère du d^t curé, 60 sols par an, à la communauté des altariens de la Roche, à la dite vigile de saint Michel. Et moyennant ce, le curé le tiendra *quitte*. Que toute cause introduite devant la juridiction métropolitaine de Vienne ou de Genève demeure *sopita*, assoupie, dans l'état où elle se trouve *ita ut sit pax finalis et concordia perpetuò durature*... Les parties acceptent cette sentence des arbitres, et jurent sur les évangiles de s'y conformer... Fait publiquement *publicè*, à Genève, dans le cloître de l'église de Saint-Pierre, en présence de R^d Messire Pierre de Verrières *de Verreria* chapelain, de F^{ois} de Rua de la Roche, *alias Debecio* et d'Antoine Fabry, cleric et citoyen de Genève.

Antoine Fabry de Cortonay, diocèse de Lyon, notaire public, présent au dit arbitrage, a reçu cet acte quoique écrit d'une main étrangère.

Tiré de l'original en parchemin qui m'appartient.

Thonon, 22 avril 1907.

L.-E. PICCARD.

GLANES SAVOISIENNES

✱ Dans sa séance du 17 février 1907, le Conseil municipal d'Annecy a voté le transfert du Musée et de la Bibliothèque publique dans les bâtiments de l'évêché, devenus vacants par suite de l'application de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat.

D'autre part, par arrêté du 18 septembre dernier, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a approuvé la création à Annecy, à partir du 1^{er} octobre 1907, d'une école primaire supérieure de garçons, dont les cours pratiques de comptabilité, mécanique, chimie, etc., etc., prépareront utilement les jeunes gens qui se destinent plus spécialement aux carrières commerciales et industrielles.

Cette nouvelle école est installée, depuis le 15 courant, dans l'aile orientale de l'évêché, rue Jean-Jacques Rousseau.

Or il est curieux de constater, à cette occasion, que l'ancien palais épiscopal reçoit aujourd'hui, à plus de cent ans d'intervalle, des affectations exactement semblables à celles qui lui furent attribuées sous la Révolution et le 1^{er} Empire, comme on va le voir par la lecture des documents ci-après.

La rue elle-même où est situé l'évêché, après avoir bien souvent changé de nom, porte de nouveau actuellement le même qu'elle avait en 1805.

L'histoire est un continuel recommencement.

« Chambéry, le 5 vendémiaire an xiv (27 septembre 1805).

« Le Préfet du Département du Mont-Blanc
au Sous-Préfet de l'Arrondissement d'Annecy.

« J'ai l'honneur de vous transmettre, Monsieur le Sous-Préfet, ampliation du décret impérial du 13 fructidor dernier, portant l'abandon gratuit en faveur de la ville d'Annecy, du bâtiment procédé de l'évêché, situé au dit lieu.

« Veuillez bien l'adresser au Maire afin qu'il en prenne possession et se mette en mesure d'y former l'établissement de mécanique ordonné par ce décret et d'y placer la bibliothèque.

« J'en ai donné connaissance au Directeur du domaine afin qu'il concoure, en ce qui le concerne, à l'exécution.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Le Conseiller de préfecture représentant le Préfet absent,

« Signé : E. LA PALME. »

Extrait des minutes de la Secrétairerie d'Etat 1.

« Au camp impérial de Boulogne, le 13 fructidor an xiii (31 août 1805).

« Napoléon, Empereur des Français,

« Sur le rapport de notre Ministre des Finances,

« Décrétons et ordonnons ce qui suit :

« ARTICLE 1^{er}. — Le Préfet du Mont-Blanc est autorisé à abandonner gratuitement à la ville d'Annecy, le bâtiment dit le nouvel évêché, situé

1. La copie existe aux archives de la Société Florimontane.

dans cette ville, rue Rousseau, à l'effet d'y placer sa bibliothèque et d'y établir une école de mécanique.

« ARTICLE 2°. — Nos Ministres des Finances et de l'Intérieur sont chargés de l'exécution du présent décret.

« Signé : NAPOLÉON.

« Par l'Empereur, le Secrétaire d'Etat, signé : HUGUES B. MARET.

« Pour copie, le Ministre des Finances, signé : GAUDIN.

« Pour copie conforme : Le Secrétaire général de la Préfecture du Mont-Blanc, signé : PALLUEL. »

Etat des tableaux destinés pour le muséum d'Annecy, qui sont déposés au ci-devant évêché, d'après l'inventaire dressé par le citoyen Rey, chargé par arrêté de l'administration, en date du 26 prairial an VI (14 juin 1798), pour faire un rapport sur la réunion des dits tableaux ¹.

Nombre de pièces		HAUTEUR		LARGEUR	
		pieds	pouces	pieds	pouces
1	Tableau d'un très grand prix, représentant un Christ mort dans les bras de S ^t Jean d'Arimathie.	7	6	4	2
1	Saint Jean-Baptiste, avec cadre doré.	4	»	2	6
2	Paysages, id.	2	»	3	4
1	Poissons et écrevisses de mer, id.	2	6	2	»
1	J. H. S. dans le jardin des Olives, cadre noir et or . . .	4	»	3	6
4	Les quatre Evangélistes, de grandeur naturelle, cadre couleur jaune	4	»	3	»
3	Ebauches de Michel-Ange. — Détrempe représentant des Génies	4	6	7	4
3	Autres représentant Neptune, Amphitrite, Mercure, les Trois Grâces avec Cérès, trainés par des panthères; le 3 ^{me} : Cérès parcourant la terre	4	»	7	4
1	Naissance du Christ	5	4	4	4
2	L'un représentant des léopards et l'autre une caricature du général Laudon	5	6	7	8
1	Christ, avec cadre marbré noir et blanc	7	»	3	8
1	Morceau de plafond représentant l'Olympe	6	6	4	6
1	Adoration des Mages	4	»	10	»
2	Chasses de bêtes fauves, cadre doré	5	8	7	6
4	Autres sur le même modèle	4	6	5	6
3	id. id. id. cadres dorés	3	6	4	4
1	Adoration des Mages	7	»	4	»
1	L'Annonciation	6	»	4	»
4	Docteurs de l'Eglise, cadres dorés.	3	6	4	»
1	Critique ou satire	3	6	4	4
2	Saint Jérôme et Saint Jean-Baptiste	4	»	3	»
1	Jésus portant sa croix.				
10	Perspectives de villes, cadres dorés	1	2	1	6
2	Perspectives de Paris	1	3	2	»
2	Paysages	1	3	2	»
1	Représentant la Vierge, S ^t Laurent et S ^t François . . .	3	»	4	6
3	Une Vierge dans une gloire et deux Annonciation . . .	6	»	4	»

¹ Original aux archives de la mairie d'Annecy.

Nombre de pièces		HAUTEUR		LONGUEUR	
		pieds	pouces	pieds	pouces
4	Les quatre Docteurs de l'Eglise, cadres dorés	3	6	4	»
1	Christ, cadre doré et cintré.	6	»	4	»
2	S ^t François de Sales, S ^t Laurent, cadres dorés.	4	»	3	»
1	Vierge (en mauvais état, avec un beau cadre doré)	4	»	3	»
5	Les cinq Sens, cadres dorés	3	»	2	»
1	Triomphe de la Vierge, grand cadre doré	4	8	3	6
2	Pièces d'architecture, id. id.	2	»	4	»
13	Stations de la Passion, sans cadres	3	»	2	»
4	Pièces de gibier, cadres dorés.	1	6	3	4
2	Id. id. id. id.	2	»	1	4
4	Paysages en miniature, id.	2	»	2	8
1	S ^t Pierre (en mauvais état et sans cadre).	1	6	1	2
1	Vierge, cadre bleu et or.				
1	Le Père Arpaud	3	»	2	»
3	S ^t Charles — S ^t François — S ^t Antoine, cadres ovales.				
1	S ^t Jacques, cadre bois.				
1	S ^{te} Barbe.				
1	Portrait de chanoine.				
1	Christ.				
1	Jésus au jardin des Olives, cadre doré.	4	»	3	»
1	Bataille.	3	»	1	»
3	Evangélistes, forme ovale, sans cadres.				
2	Petits paysages, cadres bois de couleur.				
14	Les douze Apôtres, le Sauveur, la Vierge, cadres dorés.	4	»	3	»
2	Bas-relief en noyer, avec bordure dorée.				
1	Toile représentant J. H. C. dans le tombeau, éclairé par une lampe.	8	»	5	»
1	Fleurs, cadre doré.	3	»	4	»
	Un tas de cadres avec des images peintes au vernis.				
	Total : cent trente-trois tableaux.				

Ces peintures ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages provenant des bibliothèques des émigrés et des couvents, également déposés à l'évêché, furent envoyés à Paris ou vendus aux enchères, et le reste augmenta la bibliothèque publique d'Annecy qui existait déjà depuis 1744.

Quant à l'école de mécanique, prévue par le décret impérial, nous présumons qu'elle resta tout simplement à l'état de projet.

❖ Voici un autre document dont la publication ne manque également pas d'intérêt. C'est une déclaration de constitution à Annecy, d'une association cultuelle, en 1796 :

« Egalité — Liberté.

« Aux Citoyens administrateurs de la commune d'Annecy.

« Les soussignés domiciliés de la commune d'Annecy, déclarent, conformément à la loi du 11 vendémiaire an iv, qu'ils indiquent pour l'exercice du culte catholique, en cette commune, la cy-devant église cathédrale, qu'ils s'y assembleront ainsi que tous ceux qui voudront s'y rendre, les fêtes et dimanches, à neuf heures du matin et à deux heures après-midi, pour les

quelles heures, ils invitent l'Administration de s'y rendre pour y surveiller les mesures de police et de sûreté publique.

« Annecy, ce neuf brumaire an v de la République française une et indivisible (30 octobre 1796).

« Signé : Etienne MASSET, RACHEL, BONHOMME, DALLOZ, BLANC, Jacques MASSET, TAVAN Bernard, BEVILLARD, Henry MASSET, BARITEL J., François BORNAND, DURAND, THORNAFAUL, CHABAL ¹. »

❖❖❖ Voci la liste des principales publications de l'avocat Léonce Duparc, décédé à Annecy le 11 avril 1907 : *Aux Députés ; La Loi sur la Chasse ; Etudes sur diverses questions de chasse au point de vue juridique ; Note sur le Gibier migrateur et sa disparition, les mesures législatives à prendre ; Chasse et Impôts ; Anarchie et Collectivisme ; Quelques Renseignements et Réflexions à propos de la Zone franche ; Réponse d'un simple Citoyen à deux Sénateurs, sur le même sujet ; Egalité et Nivellement.*

Léonce Duparc était né à Annecy, le 3 juin 1844.

J. SERAND.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

Archéologie, histoire et littérature.

Le Type savoyard, par C. BORLET et J. PONCIER, avec une introduction et des notes, par Paul DESCAMPS. Un vol. in 8°. Bureaux de la *Science sociale*, rue Jacob, 56, Paris. Prix : 2 fr. *franco*.

La Revue, la *Science sociale*, dirigée par M. Edmond Demolins, le célèbre auteur des *Français d'aujourd'hui*, vient d'entreprendre une enquête, ayant pour but d'étudier les types de chacun des « Pays » qui composent la France. Par « Pays », il faut entendre une région naturelle présentant des caractères géographiques communs.

Ainsi, par exemple, l'ancienne province de Savoie comprend un certain nombre de Pays, tels que la Tarentaise, la Maurienne, le Faucigny, etc.

Cette enquête, qui a pour but de trouver les liens qui rattachent l'homme à son milieu, débute justement par le *type savoyard*. Voilà qui est de nature à intéresser tous nos lecteurs.

Les résultats de cette enquête sont publiés en un volume intitulé *Le Type savoyard*, dans lequel sont réunies une série d'études sur plusieurs des pays qui composent la Savoie : la Tarentaise, les Bauges, etc.

Ces études, quoique ayant un caractère scientifique, sont

1. Original aux Archives municipales d'Annecy.

présentées en un style simple, clair et sans prétention qui les rendent accessibles au grand public. A la fin, les conclusions sont réunies en une série de tableaux synoptiques qui résument, dans une concision frappante, les principaux faits sociaux qui constituent le type savoyard.

Tous les pays de Savoie ne sont pas décrits dans ce volume. Il y a donc encore place pour des collaborateurs qui voudraient compléter cette œuvre si intéressante et si utile.

On peut trouver cet ouvrage chez les principaux libraires de la Savoie.

Une Famille de Savoie amie de Genève.

C'est le titre d'une charmante brochure de 44 pages, que M. Théodore Claparède a consacrée à la famille d'Allinges ou d'Alinge.

Le I^{re} partie, qui résume brièvement l'histoire de la famille et des châteaux de ce nom, est quelque peu incomplète. L'auteur oublie en effet de mentionner qu'un Richard d'Alinge fit, en 909, un échange avec le roi Conrad, et que le *castrum* apparaissait dès l'an 1073 dans le testament d'Aimon III d'Alinge. (DE FORAS : *Armorial et Nobiliaire*.) Enfin il aurait trouvé dans la Notice que j'ai consacrée aux *Châteaux et Chapelle des Allinges* l'histoire du préside au xvii^e siècle ¹.

La II^e partie, la plus importante, rappelle les relations multiples et toujours amicales que cette noble famille entretenait avec la ville de Genève, et nous parle assez longuement de François d'Alinge, seigneur de Coudrée, qui embrassa la Réforme, de son fils Bernard et d'Isaac, son petit-fils.

Le lecteur y trouvera des détails intéressants et inédits sur le château de Coudrée et sur le testament de quelques seigneurs du lieu.

J.-F. G.

1. Voir *Acad. Salésienne*, t. III, ou mieux GONTHIER : *Œuvres historiques*, I, p. 84-86.

LE LAC D'ANNECY

(FAUNE ET FLORE)

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE BIOLOGIQUE¹

I. — Éléments limnologiques².

Coordonnées géographiques. — Le lac d'Annecy est situé dans le département de la H^{te}-Savoie. Longitude moyenne E., 3° 51 ; latitude moyenne N., 45° 51 ; altitude, 446^m 525 ; étiage conventionnel correspondant à 0^m 25 au-dessous du zéro de l'échelle hydrométrique du pont de la Halle à Annecy. Il est figuré sur les cartes suivantes : E.-M. au $\frac{1}{80.000}$, ff. 160^{bis} et 169^{bis} ; Service vicinal au $\frac{1}{100.000}$, 7^e xxiv-25 ; Carte des profondeurs levée par M. DELEBECQUE au $\frac{1}{20.000}$, avec équidistances des courbes isobathes de 5^m.

Éléments limnologiques. — Le lac d'Annecy se compose de deux bassins, celui du N., le Grand Lac, long. = 10^k, la. = 3^k 500, avec une profondeur de 64^m 70 ; celui du S., le Petit Lac, long. = 4^k, la. = 1^k 500, prof. = 55^m 20.

Superficie : 27 kil. carrés 04. — *Cube* : 1.123 500 000. — Rapport de la profondeur à la surface : $\frac{1}{64,51}$.

Relief. — Ilot rocheux du Roselet, prolongement de la montagne de Duingt ; le Crêt de Châtillon, à 800^m à l'E. de Sevrier, sous 3^m 30 d'eau ; le Crêt d'Anfon, à 500^m à l'E. de Sevrier, sous 8^m 60 d'eau. Un gouffre, le Boubioz, de 80^m 60 de profondeur, s'ouvre à 200^m du rivage, au S.-E. d'Annecy (côte occidentale). Plate-forme littorale ou Beine, très développée au S. (Bout du lac), au N. (Albigny) et côte de Sevrier, Saint-Jorioz, Duingt à l'O. Côte très abrupte à l'E. Le Roc de Chère plonge presque à pic dans le lac (87 %) par fond de 42^m.

Pluies. — Précipitations annuelles : 1^m 32 à Annecy. Le lac

1. Les notes suivantes sont le résumé et les conclusions d'un mémoire contenant l'exposé des recherches biologiques sur le lac d'Annecy poursuivies par M. Marc Le Roux de 1895 à 1905 et publié dans une revue spéciale les *Annales de Biologie lacustre*, Bruxelles, tome II, 1907, destinée à centraliser les travaux relatifs aux lacs. (Ce travail a obtenu en 1907 le prix Caffé décerné par l'Académie de Savoie.)

2. D'après les publications de MM. DELEBECQUE : *Les Lacs français* et DUPARC : « Le Lac d'Annecy » (*Arch. des Sc. phys. et nat. de Genève*, février 1894) et des observations personnelles.

reçoit annuellement 6.615.000^mc d'eau. Le débit de l'émissaire le Thiou est de 10^mc 75 par seconde. Les extrêmes de niveau des eaux du lac ont été : maximum 1^m 39 le 17 janvier 1899; minimum —0^m04 les 23 et 24 novembre 1906 ¹.

Température. — Le lac d'Annecy appartient au type tempéré (FOREL), à stratification thermique alternante : directe en été (décroissante de la surface au fond) et inverse en hiver (croissante de la surface aux parties profondes). La congélation totale superficielle est revenue en 1573, 1583 ², 1681, 1684 ³, 1830 et dans les hivers de 1879-80 et 1890-91 ⁴.

Couleur. — Elle correspond au n° IV de l'échelle de Forel (bleu outremer foncé).

Transparence. — La limite de visibilité évaluée avec le disque de Secchi varie entre les extrêmes de 11^m 10 et de 3^m 50.

Affluents. — Les ruisseaux des Marquisats, de la Planche, de la Loi, les torrents du Laudon, du Bourdon, d'Entrevernes, de Bournette, l'Ire, l'Eau Morte, d'Angon, les nants Sec et du Crot, de Menthon, le Bioson, les ruisseaux du Veyrier, des Barattes et d'Albigny.

Affluents sous-lacustres. — La source du Boubioz, deux autres près de cet entonnoir, temp. 10°4 et 10°6; l'autre près de Lettraz.

Emissaires. — Le Thiou et le Vassé.

Composition chimique. — 08^r1511 de résidu fixe par litre, dont 08^r1237 de carbonate de calcium.

II. — Les murailles du lac.

Le lac d'Annecy, dont la direction générale est N.W-S.E. est creusé sur le bord extérieur des Hautes Chaînes calcaires du Genevois, dont les premiers plis en constituent la muraille orientale.

Au Nord s'étend la vaste plaine des Fins, ancien delta d'alluvion d'un Fier post-glaciaire, qui s'appuie d'un côté aux collines molassiques d'Annecy-le-Vieux et qui, de l'autre, s'avance dans le lac par la côte marécageuse d'Albigny.

Brusquement, à l'Est, montent les talus hauteriviens boisés

1. Communication de M. A. Crolard.

2. ALFONSO DELBENE : *Fragmentum descriptionis Sabaudiæ*, 1593-1600. ms. lat. arch. d'Etat de Turin.

3. Note manuscrite d'un observateur de cette époque sur l'une des pages d'un incunable *Herbarius Maguntie*, imprimé par Schæffer en 1484 (Musée d'Annecy).

4. Relations in *Revue savoisienne*, passim.

de la montagne de Veyrier, couronnés par une falaise calcaire urgonienne abrupte qui s'élève jusqu'à la cote 1.300^m, pour s'abaisser, par rupture de voûte, au passage de la trouée de Bluffy, résultat du formidable déblayement dû à l'érosion post-glaciaire.

Sous les crêtes déchiquetées de Lanfon et de Muraz dévalent des prairies et des bois arrêtés un moment par la butte nummulitique de la forteresse féodale de Menthon, ou tranchés net par les escarpements jurassiques de Saint-Germain.

Tout en bas, comme une gigantesque masse effondrée, s'écrase ce paradoxal Roc de Chère, dont le plateau gréseux entaillé de vallons tourbeux s'étend à l'altitude maxima de 610^m pour venir plonger par un effrayant à pic de 100^m de hauteur dans les eaux profondes du lac.

A l'abri de la muraille ensoleillée du Roc, où s'agrippe une ardente végétation d'éléments méridionaux, l'anse calme de Talloires creuse un peu le littoral. La côte reprend ensuite sa direction Sud et il y a place à peine, alors, pour la route entre le rivage et les taillis broussailleux de la montagne de Verthier, premier degré du socle jurassique de la Tournette.

Dans toute la région méridionale du lac large de 1.500 mètres, les cours paresseux de l'Eau-Morte, de l'Ire et de la Bournette, ont édifié une basse plaine d'alluvions en partie marécageuse, qui se raccorde avec la « Vallée morte » de Faverges.

La rive occidentale du lac remonte sans articulations vers le Nord, longeant les dépôts fluvio-glaciaires en terrasse de Breddannaz et se rapproche de la base de la montagne d'Entrevernes qui, par abaissement progressif de l'axe de son pli, s'avance dans le lac en face du Roc de Chère, par la presqu'île de Duingt, pour venir éteindre son ondulation dans un dernier ressaut sous-lacustre : le bas-fond du Roselet.

A l'orée de la belle vallée d'Entrevernes, resserrée entre Taillefer et le Roc des Bœufs, le paysage change :

C'est la simple harmonie des lignes de la grande dépression de Leschaux s'ouvrant largement vers le Sud, dans le massif des Bauges et qui se raccorde aux pentes boisées du Semnoz. Elle développe sa verdoyante vallée accidentée mollement de collines molassiques et de buttes morainiques entre les marécages de Saint-Jorioz et de Sevrier et de la montagne prochaine : la croupe du Semnoz qui développe lentement sa silhouette tranquille depuis la plaine d'Annecy jusqu'au Crêt de Châtillon à la cote 1.704^m.

Puis le rivage du lac s'approfondissant rapidement se rapproche de la montagne jusqu'au rocher de la Puya, qui projette ses splendides châtaigneraies sur la nappe bleue des eaux.

Enfin, la cuvette du bassin lacustre est fermée par le prolongement septentrional du Semnoz, accidenté de cassures qui isolent le Crêt du Maure de la colline du Château, et dont les couches se perdent dans la plaine d'Annecy avec des allures de Dôme¹.

Dans la boue glaciaire et les alluvions, corrodant parfois la molasse sous-jacente pour y creuser son lit, l'émissaire du lac, le Thiou, va se jeter dans le Fier dont l'érosion régressive, qui déjà a cisailé les Gorges de Lovagny, est parvenue à entamer le dur seuil de Cran.

III. — Les organismes flottants. Le Plancton.

Lorsque par une belle matinée d'été, on parcourt en bateau la nappe tranquille du lac d'Annecy, qu'au large, l'œil scrutant les profondeurs se perd dans les teintes fonçant vers l'azur le plus intense, tandis que le choc rythmique des rames soulève en gerbe des gouttelettes de turquoise, on a de suite l'impression de l'extrême pureté des eaux dans cet admirable bassin lacustre.

Si ensuite, en se rapprochant des bords, on voit bientôt le fond transparaître dans une verte opalescence rayée seulement par le trait rapide des menus poissons ou par l'éclair mordoré d'une perche, il semble bien qu'un tel milieu d'une transparence idéale doit exclure la présence de ce monde innombrable d'organismes microscopiques que le naturaliste est habitué à rencontrer dans toutes les eaux.

Il n'en est rien. C'est là en effet que la nature déploie sans compter la magie de ses ressources inépuisables par une merveilleuse adaptation des êtres en les rendant adéquats, dans la défense de la vie, aux conditions particulières d'habitat réalisées par ce milieu.

Un moyen d'investigation des plus simples permet de pénétrer dans ce monde d'infiniment petits.

Que l'on traîne pendant quelques instants un filet de fine mousseline de soie, un peu au-dessous de la surface du lac. on constate en le retirant que le fond de la coiffe est recouvert

1. RÉVIL et LE ROUX : « Observations nouvelles sur la terminaison périclinaie de la Chaîne Nivolet-Semnoz » (*Rev. sav.*, 1906, fasc. 3).

d'un dépôt, sorte de mousse blanchâtre d'une épaisseur appréciable. Retournez le filet dans un flacon à large ouverture à demi plein d'eau et regardez au travers du liquide sur le fond éclairé du ciel. Point n'est besoin de l'intervention du microscope, une simple loupe suffit. C'est un étonnant fourmillement d'êtres animés.

Voici d'abord un essaim d'animaux nageurs qui montent et descendent en tous sens. Ce sont de petits Crustacés (Copépodes et Calanides) dont le corps d'un blanc mat est piqué d'une note brillante produite par des pigments rouges et orangés, et qui partent en fusées dans le liquide par des mouvements brusques et saccadés pour se diriger vers la partie la plus éclairée du bocal.

Vers la surface montent et s'accumulent en petits amas nacrés les corps des Daphnides, d'une grande légèreté spécifique, dont les carapaces hyalines laissent passer de longues antennes et transparaître les organes teintés en bleu azur.

Puis lentement s'élèvent des masses d'un bleu vert ou d'un jaune verdâtre, les colonies d'algues flottantes (Botrycoccus et Anabœna) s'accumulant en « fleurs d'eau » à la surface. Ces colonies servent de support à un nombre considérable d'Infusoires commensaux (Vorticelles) qui projettent rythmiquement leur pédoncule spiral brusquement détendu.

Ce n'est pas tout ! Les limites de ce monde qui se tient à la limite de la vision distincte vont encore reculer.

Dans une goutte d'eau placée sur la lamelle du microscope, voici les délicates étoiles des Astérionelles, les bandes pectinées des Fragilaires, les chaînes jaunes des Cyclotelles et tout le brillant cortège des Diatomées pélagiques. Sur ce tapis végétal flottent disséminées les sphérules vertes et cristallines des Protococcoidées, s'étalent les arbuscules élégants des Dinobryons, tournoient les Ceratium aux formes imprévues, les Péridiniacées, êtres qui furent longtemps ballotés sur les « limites », maintenant abandonnées, du règne végétal et du règne animal, tandis que glissent lentement les Rotateurs pélagiques nus ou cuirassés, aux corps admirablement réfringents dont les couronnes ciliées battent l'eau d'un mouvement rapide et continu.

Que par les temps orageux, dans certaines conditions de température et de pression, monte parfois du lac cette senteur caractéristique analogue à celle de la chair de poisson « l'odeur du lac », c'est encore à l'extraordinaire pullulement des Ento-

mostracés qu'il faut attribuer ce phénomène. Les pêches superficielles donnent toujours en ces circonstances particulièrement des quantités énormes de ces petits animaux.

Enfin en toute saison, de jour et de nuit, le filet ramène toujours ces masses vivantes qui composent la population lacustre flottant à la surface et disséminée jusqu'à une certaine profondeur.

Indépendamment de l'action des vagues et des courants qui les transportent passivement, ces êtres sont soumis à des migrations périodiques journalières ou saisonnières. Par les nuits sombres certains Crustacés, les carnassières et admirables Leptodores montent à la surface poursuivant les Entomostracés dont elles font leur proie ; elles redescendent dans les abîmes pendant le jour, moment où une autre pléiade d'animaux transparents comme le cristal et excellents nageurs se meuvent avec agilité dans l'irradiation de la vive lumière qui pénètre les eaux, bravant la poursuite de leurs ennemis par l'adaptation héréditaire de leurs organes à la transparence du milieu.

C'est cet ensemble d'animaux et de végétaux aux espèces peu nombreuses, mais innombrables en individus qui constitue ce qu'on a appelé le PLANCTON ¹.

* *

Dans ce bassin lacustre qui possède toutes les caractéristiques des grands lacs aux eaux pures, transparentes et moyennement profondes, les organismes flottants qui composent le plancton sont formés de végétaux et d'animaux ².

Flore pélagique (Phytoplankton).

Les éléments appartiennent aux classes suivantes des Algues :

SCHIZOPHYCÉES. Espèces dominantes : *Anabæna circinalis*, *Gomphosphæria lacustris*. — Espèces disséminées : *Merismo-*

1. La définition de HENSEN : *Ueber die Bestimmung des Planktons oder des um Meere treibenden materials an Pflanzen und Tieren*, Kiel, 1887, est formulée ainsi : « alles, was im Wasser treibt ».

2. Les recherches sur le lac d'Annecy, antérieures à ce travail, se réduisent aux trois notes suivantes :

O.-E. IMHOFF : « Die pelagische Fauna und die Tiefsee Fauna der zwei Savoyersseen » (*Zoologischer Anzeiger*, VI, n° 155, 1883), qui signale 12 espèces d'animaux.

F.-A. FOREL : « Dragages zoologiques et sondages thermométriques dans les lacs de Savoie » (*Revue sav.*, 1883, p. 87) ; — *Id.* : « Etudes zoologiques dans les lacs de Savoie » (*Revue sav.*, 1884, p. 1), donne une liste de 11 espèces de la faune profonde.

CHODAT : « Remarques sur la Flore superficielle des lacs suisses et français » (*Bull. de l'Herbier Boissier*, t. V, n° 5, mai 1897), qui mentionne 21 espèces d'algues dont trois formes dominantes dans le Plancton.

pedia elegans, *Oscillatoria prolifica*, *O. rubescens* (celle-ci ne constituant jamais de fleurs d'eau comme dans les lacs suisses), *Chroococcus turgidus*.

PHOEOPHYCÉES. Espèces dominantes : *Ceratium hirundinella*, *Dinobryon divergens*, *D. cylindricum*. — Espèces disséminées : *Ceratium cornutum*, *Peridinium tabulatum*, *P. cinctum*, *P. apiculatum*, *Glenodinium pusillum*, *G. helveticum*, *G. cinctum*, *G. viride*, *Dinobryon stipitatum* var. *lacustris*, *Stichogloëa olivacea*, *Mallomonas acaroides*.

DIATOMACÉES. Espèces dominantes : *Asterionella gracillima*, *Fragilaria crotonensis*, *Cyclotella comta*. — Espèces disséminées : *Cyclotella comta* var. *Lemanensis*, *C. Bodanica*, *C. operculata*, *C. catenata*, *Tabellaria fenestrata*, *Fragilaria capucina*, *Synedra delicatissima*, *S. lunaris*, *S. radians*, *S. Vaucheriae*, *S. ulna*.

CHLOROPHYCÉES. Espèces dominantes : *Botryococcus Brauni*, *Sphærocystis Schroeteri*, *Gloeocystis lacustris*. — Espèces disséminées : *Oocystis lacustris*, *Dactylococcus natans*, *Nephrocytium Aghardianum*, *Mougeotia gracillima*, *Pediastrum Boryanum*.

Il est à remarquer que certaines Protococcoidées : *Pandorina*, *Eudorina*, *Volvox*, sont absentes. Les Desmidiées n'existent également pas à l'état pélagique : elles ne se rencontrent que sur les bords marécageux, localisées dans une station spéciale, l'enduit muqueux qui recouvre les tiges des Roseaux et des Junces.

Un élément accessoire et constant du Phytoplancton est constitué en toute saison par les poils épidermiques des Platanes, abondants sur la rive N. du lac, par le pollen des Conifères et les zygospores d'Algues.

Faune pélagique (Zooplancton).

Elle est nombreuse en individus, mais relativement pauvre en espèces :

RHIZOPODES. *Acanthocystis spinifera*, *A. turfacea*, *Rhaphidocystis Lemani*.

INFUSOIRES. *Vorticella convallaria*, commensal des colonies d'*Anabœna* et de *Botryococcus*, *Epistylis plicatilis*, *Coleps hirtus*, *Aspidisca costata*.

ROTATEURS. Espèces dominantes : *Notholca longispina*, *Anurœa cochlearis*, *Asplanchna priodonta*, *Triarthra platyptera*, *Notholca striata*, *Anapus ovalis*.

COPÉPODES. *Cyclops strenuus*, *C. abyssorum*, *C. pentagonus*.

CLADOCÈRES. *Sida cristallina*, *Diaphanosoma brachyura*, *D. Brandtiana*, *Bosmina longispina*, *Daphnia longispina* var. *hyalina* et ses nombreuses formes, *Acroperus leucocephalus*, *Alona affinis*, *Pleuroxus excisus*, *P. hastatus*, *Chydorus sphaericus*, *Leptodora Kindtii*.

CALANIDES. *Diaptomus gracilis*, *D. laciniatus*.

IV. — La région profonde.

Les conditions physiques du milieu dans la région profonde sont moins accusées que dans certains lacs très creux comme le Léman. La profondeur à laquelle s'étend la plaine du lac d'Annecy (65^m) n'est pas suffisante pour déterminer chez les organismes de véritables variations morphologiques.

La température est relativement basse. Prise sur le limon de fond elle est en hiver de 3°6 et ne dépasse pas 4°5 en été.

Il y a affaiblissement ou extinction presque complète des radiations lumineuses. Les expériences sur la pénétration de la lumière ont montré que la lumière est moins intense en été qu'en hiver ; la limite d'obscurité se tient à 80^m en hiver et à 70^m en été dans le gouffre du Boubioz. Dans les profondeurs moyennes règne un demi-jour plus ou moins long en hiver et un crépuscule constant en été.

Dans cette région profonde la tranquillité des eaux est absolue et une pression considérable (6 atm.) existe sur le plafond du lac.

* * *

La constante uniformité climatérique et la tranquillité des eaux, les vastes étendues où une pâle lumière enveloppe les choses, réunissent des conditions de vie favorables pour une foule de formes animales qui rencontrent là leur optimum biologique, car un certain nombre d'entre elles ne quittent jamais la région.

Au milieu du monde des grandes Diatomées, parmi le velours des Oscillaires, sur ce tapis végétal, dans la masse même du limon, au sein des eaux froides et perpétuellement calmes de ces profondeurs, vit et se reproduit toute une population d'organismes appartenant à presque tous les degrés de l'échelle des invertébrés.

Mais les facteurs écologiques qui sont essentiels pour les as-

1. M. LE ROUX : « Notes biologiques sur le lac d'Annecy » (*Rev. sav.*, 1899).

sociations végétales n'existent plus ici en raison même de la mobilité des animaux. Les sociétés animales ne se constituent pas de la même manière car elles sont soumises en plus aux exigences de la recherche de leur subsistance.

On a cru longtemps que la vie était absente dans la profondeur des lacs. Il n'en est rien et s'il nous était possible d'embrasser d'un coup d'œil d'ensemble la population qui forme tout cet intéressant microcosme, nous verrions ceci :

Dans le jour crépusculaire de ces profondeurs, sur le tapis fauve des Diatomées se meuvent lentement les Amibes, êtres non encore différenciés, à côté desquels les Héliozoaires étalent leurs fines aiguilles en élégantes étoiles. Les Rhizopodes aux enveloppes cuirassées jettent le filet de leurs pseudopodes pour capturer leur nourriture dont les Diatomées font les frais. Les Vers rampent au milieu du limon à la surface duquel se dressent de place en place les délicats arbustes des Frédéricelles.

A côté, les Hydres balancent leurs tentacules meurtriers pour paralyser la proie qui passera à leur portée. Sur le sol se traînent les coquilles des Pisidies et des Lymnées, ces dernières ayant trouvé le moyen d'adapter leur mode respiratoire aérien à la vie purement aquatique. Des Hydrachnides aux brillantes couleurs arpentent lourdement le limon en même temps que de lents Ostracodes y tracent leur sillon et que s'y enfouissent de curieux Turbellariés aux lointaines affinités marines.

D'agiles Entomostracés au corps d'une transparence absolue fuyant la trop grande lumière s'égarent parfois sur ces plaines désertiques au hasard de leur course errante. Enfin des larves cristallines de Diptères attendent sur le limon le moment de leurs métamorphoses, tandis qu'au-dessus, ombres gigantesques, glissent silencieusement à la recherche de leur proie et de leur frayère, les féroces déprédateurs du monde lacustre, Corégones et Truites, hôtes momentanés des grandes profondeurs !

Flore profonde.

La végétation phanérogamique a complètement disparu, les tapis de Characées, eux-mêmes, ne descendent sur le talus du lac qu'à la profondeur de 8 à 10^m.

La flore profonde se résume en deux SCHIZOPHYCÉES : *Phormidium subfuscum* et *P. uncinatum* et en un nombre considérable de DIATOMÉES, appartenant également à la flore littorale, mais dont plusieurs se cantonnent dans la région profonde et n'en sortent pas. Les espèces dominantes sont : *Pleurosigma*

attenuatum, *P. acuminatum*, *P. scalproides*, *Surirella spiralis*, *S. norica* var. *costata*, *Pinnularia viridis* var. *major*. Les Mélosirées qui n'existent pas dans la flore pélagique et littorale sont représentés par une espèce unique : *Melosira arenaria* particulière aux boues de fond.

Les formes sont de très grande taille (*Surirella spiralis*, *Pinnularia*, *Pleurosigma*). L'endochrome y est fortement teinté en rouge brun.

Ces espèces ont été à l'origine des formes erratiques dans la région profonde, mais elles s'y sont visiblement adaptées car elles s'y reproduisent en évoluant lentement pour acquérir les variations morphologiques de taille ou de couleur qui les caractérisent.

Faune profonde.

RHIZOPODES. *Amœba limax*, *A. proteus*, *Diffugia scalpelum*, *D. constricta*, *Hyalosphenia punctata*, *Quadrula irregularis* var. *globosa*, *Cyphoderia margaritacea*, *Gromia squamosa*, *Clathrulina Cienkowskii*, *Acanthocystis turfacea*, *Raphidiophrys pallida*, *Actinophrys sol*.

INFUSOIRES. *Lionotus anser*, *Stentor cœruleus*.

HYDRES. *Hydra vulgaris* var. *rubra*.

TURBELLARIÉS. *Plagiostoma Lemani*.

OLIGOCHÈTES. *Tubifex rivulorum*, *Embolocephalus velutinus*.

BRYOZOAIRES. *Fredericella Duplessii*.

ROTATEURS. *Floscularia proboscidea*.

MOLLUSQUES. *Lymnea abyssicola*, *Pisidium amnicum*.

OSTRACODES. *Candona luceus*, *Acanthopus elongatus*.

CLADOCÈRES. *Alona affinis*, *Simocephalus vetulus*.

CALANIDES. *Canthocamptus slaphylinus*.

AMPHIPODES. *Gammarus Delebecquei*.

ISOPODES. *Asellus Foreli*.

TARDIGRADES. *Arctiscon tardigradum*.

HYDRACHNIDES. *Hygrobates longipalpis*, *Lebertia insignis*.

INSECTES. Larves de *Chironomus plumosus* et *Corethra plumicornis*.

Comme caractères biologiques généraux, on constate que la pigmentation du corps de ces animaux est plus foncée et la taille plus faible que dans les formes littorales.

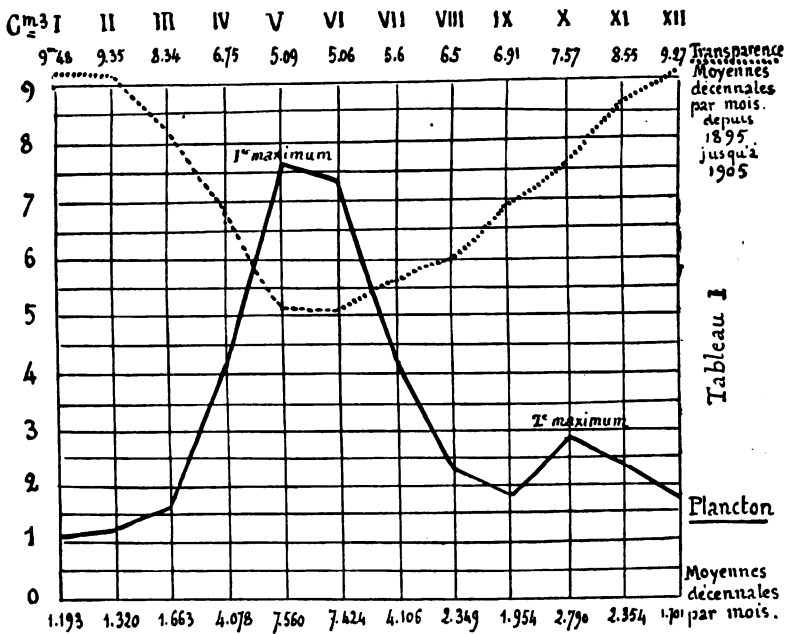
À part certaines formes : *Plagiostoma*, *Fredericella*, *Acanthopus*, il faut considérer la population de la région profonde comme constituée par des espèces littorales et peut-être caver-

nicoles (*Asellus Forelli*), adaptées à ce milieu où elles se reproduisent.

V. — Recherches planctoniques.

Des observations suivies ont été effectuées sans interruption une fois par mois, depuis 1895 jusqu'à 1905 inclus, accompagnées de notes sur la température superficielle et la transparence de l'eau ainsi que sur l'état de l'atmosphère.

Des courbes annuelles récapitulatives de la variation quantitative mensuelle du plancton ont été dressées ; celles-ci schématisées pour la période décennale ont donné un graphique définitif (*tableau I*) montrant nettement deux maxima, l'un en mai, l'autre en octobre¹.



1. Pour l'étude du plancton on a eu recours aux pêches verticales en ramenant le filet depuis la profondeur de 20^m jusqu'à la surface. Au delà de 20^m l'appareil ne ramène que des quantités négligeables d'organismes. Pour le dosage du plancton, l'éprouvette de mesure était un tube divisé en 10^o de centimètres cubes. Le tassement des organismes pouvait être considéré comme complet au bout de 48 heures.

Il est facile de ramener par le calcul la quantité obtenue en centimètres cubes à l'unité de surface 1^m² et d'évaluer ainsi la quantité de plancton contenue dans le cylindre d'eau ayant 1^m² de section, filtré par l'appareil depuis la profondeur de 20^m. Le filet avait 0^m22 de diamètre, sa surface était de 380, 14 cent. 2. Pour obtenir la quantité de plancton recueillie par la filtration d'une colonne d'eau de 20 mètres de hauteur et de 1^m² de base, il suffisait de multiplier la dose brute de plancton par le facteur 26,31.

Des moyennes mensuelles, on déduit pour l'ensemble de la période décennale les nombres suivants qui indiquent l'allure des variations saisonnières quantitatives du plancton.

Moyenne	{	Hiver :	janvier, février, mars. . .	1.390
		Printemps :	avril, mai, juin . . .	6.354
		Été :	juillet, août, septembre . .	2.803
		Automne :	octobre, novembre, décembre	2.280

Transparence. — La limite de visibilité d'un disque blanc, descendu dans la profondeur (appareil de Secchi) varie pour ainsi dire en raison inverse de la quantité de plancton contenue dans l'eau (*tableau I*). La transparence est en effet fonction de la plus ou moins grande abondance des éléments organiques contenus dans le milieu, et par conséquent de l'activité de la vie végétale ou animale. Elle est donc plus grande en hiver. Des observations mensuelles effectuées de 1895 à 1905 il résulte que la moyenne saisonnière décennale est de 0^m76 d'octobre à avril, et de 5^m98 d'avril à septembre.

VI. — Biologie du plancton.

A). Variations diurne et nocturne du plancton.

Trois observations seulement ont été faites au moyen de pêches horizontales en tirant le filet pendant 10 minutes, d'abord à la surface de l'eau puis à 20 mètres de profondeur (*tableau II*).

On constate qu'il existe une migration verticale des organismes. Des différences quantitatives s'affirment avec des différences notables pour le jour ou pour la nuit.

En moyenne la courbe est ascendante depuis midi jusqu'à la nuit.

La période d'éclairement du soleil ou de la pleine lune détermine un fléchissement de la courbe.

L'abaissement de température causé par la pluie semble avoir également une influence sur la migration des organismes.

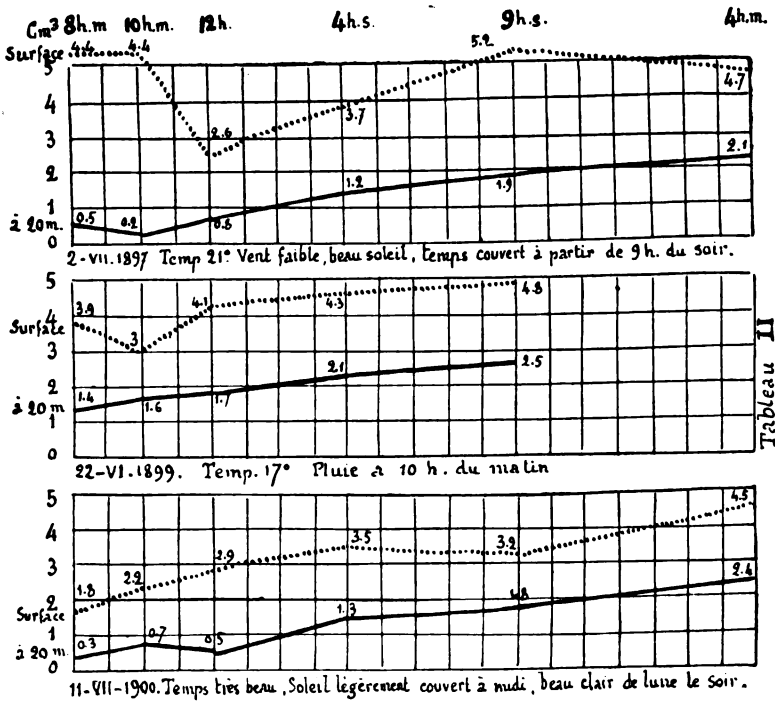
B) Distribution spécifique du plancton.

Pendant le jour Copépodes et Calanides dominant à la surface mêlés à une faible quantité de Cladocères.

Vers le large, les Cladocères diminuent dans une zone où abondent Ceratium, Dinobryon et Diatomées pélagiques. Les Rotateurs sont abondants au large où se tiennent également Botryococcus et Anabæna.

A la fin de la journée les Cladocères dominant, les Copépodes regagnent la profondeur ainsi que les Rotateurs.

Pendant la période d'obscurité les Cladocères et les Peridiniens sont très nombreux, mêlés à de rares Leptodores et toujours aux Diatomées pélagiques et à de nombreux Nauplius. Au lever du soleil Copépodes et Calanides reviennent dominants à la surface.



C) Variation quantitative du plancton.

La quantité de plancton varie chaque mois dans le cours d'une même année. Elle présente un 1^{er} maximum en mai et un 2^e en octobre. Les quantités diffèrent aux périodes correspondantes d'années successives.

En résumé la quantité est relativement faible dans le lac d'Annecy, minimum : 1^c 390 pendant le mois d'hiver maximum 6^c 354 pendant les mois de printemps. Les maxima sont influencés parfois par la prolifération de certaines espèces.

Le plancton n'est pas uniformément réparti à toutes les profondeurs. Abondants à la surface, les organismes se raréfient à mesure qu'on descend, et à partir de 30^m les quantités ramenées par le filet sont inappréciables.

Le plancton existe en beaucoup plus grande quantité dans les couches superficielles au-dessus d'une faible profondeur

d'eau qu'au large. Il est très abondant près du bord au printemps, il diminue en été et se raréfie considérablement au large.

D) Eléments thermiques et climatiques de la variation des espèces.

La température a une certaine influence sur la morphologie des algues. *Ceratium cornutum*, aux formes trapues apparaît en hiver, il est rare en été. *Asterionella gracillima* est plus grêle en été qu'en hiver. *Tabellaria fenestrata* a une tendance à organiser ses frustules en disposition étoilée pendant l'hiver.

L'allongement et l'augmentation de la surface du corps en été est une condition favorable à la flottaison de l'organisme, à une époque où le poids spécifique de l'eau est moindre.

Certaines algues développent des moyens de défense contre l'insolation trop vive, par la sécrétion d'une huile rouge. En été *Botryococcus Brauni* est rouge dans la proportion de un tiers des colonies observées. Les colonies colorées apparaissent même en hiver dans les journées claires et après une période de temps très découvert.

E) Périodicité, variations saisonnières.

Le Phytoplancton est plus riche en hiver qu'en été. Certaines formes deviennent progressivement ou parfois brusquement dominantes, pour disparaître ensuite ou ne laisser subsister que quelques individus disséminés. Il existe donc des associations végétales qui donnent une physionomie temporaire et variable à la végétation flottante.

Ces groupes d'associations planctoniques peuvent être ainsi définies :

Phytoplancton d'hiver. — Prédominance des Diatomées pélagiques. (DIATOMO-SCHIZOPHYCAIE ¹).

Phytoplancton de printemps. — Peridiniens, Dinobryons. Botryococcus. (CERATIO-ASTERIONELLAIE).

Phytoplancton d'été. — Peridiniens, chlorophycées gelifiées et filamentum. (PERIDINO-CHLOROPHYCAIE).

Phytoplancton d'automne. — Cyclotelles, Pediastrum. (PEDIASTRO-CYCLOTELLAIE).

Il existe également dans la faune flottante (zooplancton) une période et des variations saisonnières. Quelques organismes apparaissent en hiver et diminuent ou disparaissent pendant les autres mois de l'année. Certains présentent des caractères morphologiques variables suivant les saisons.

1. Application de la terminologie employée par PAVILLARD dans ses *Recherches sur l'Etang de Thau*, Montpellier, 1906.

Parmi les Rotateurs, *Triarthra longiseta*, *Polyarthra platyptera*, *Asplanchna priodonta*, se trouvent surtout en hiver.

Dans le groupe des Entomostracés, on constate des maxima et des formes hivernales. *Cyclops abyssorum*, *Sida cristallina*, *Diaphanosoma Brandtiana*.

En ce qui concerne la curieuse *Daphnia longispina* var. *hyalina*, on rencontre de nombreuses formes de ce Cladocère rentrant dans les variétés décrites par BURCKHARDT dans les lacs suisses. Ce ne sont que des variations individuelles du type qui se fixe au moment de sa reproduction à la fin du printemps et pendant l'été.

VII. — Les Associations végétales littorales.

Les rives du lac d'Annecy, le plus étincelant joyau des Alpes françaises, enchâssent une merveilleuse nappe d'eau dont les tons vibrent depuis le bleu turquoise jusqu'à l'azur le plus profond. Elles ont un charme incomparable pour les yeux du touriste et offrent au naturaliste un champ d'études très varié.

Sous l'harmonieuse silhouette des montagnes qui dessinent les murailles de ce bassin lacustre, descend l'ondulation tranquille des coteaux ensoleillés parsemés de vignobles et de prairies, qui vient s'éteindre au niveau des eaux. Les berges plongent parfois brusquement dans le « bleu » par une pente rapide, ourlées par un cordon littoral d'éboulis et de blocs où s'accrochent les franges brunes des Cyanophycées et les filaments soyeux des Algues vertes, tandis que les cailloux submergés se recouvrent d'un velours jaunâtre formé par un peuple innombrable de Diatomées.

Tout près, se balancent entre deux eaux les longues tiges des Potamots, les buissons lâches des Myriophylles s'élevant au-dessus des gazons noirâtres des Naiades et des Charas.

Sur les beines peu profondes, serties par les zones concentriques des Joncs et des Roseaux, piquées au bord des épis roses de la Renouée amphibie, transparait sous le voile vert pâle des eaux, le sol blanchâtre limoneux jonché de curieuses concrétions. Ces masses pierreuses sont édifiées par l'activité organique de certaines algues incrustantes qui s'emparent du calcaire dissous dans l'eau pour le précipiter au milieu de leurs coussinets, tout en corrodant le galet qui les supporte, en sculptures méandriques.

Plus loin, c'est une falaise formidable, où s'accrochent de

maigres touffes de Potentilles et d'Epervières, tandis que sur la lisière Sud s'épanouit une végétation imprévue d'éléments méridionaux. Ce Roc plonge à pic dans les profondeurs après avoir étalé au niveau de l'eau une corniche tufeuse édifiée d'abord, puis rongée par les algues.

Sur les grèves caillouteuses, où s'évasent les cônes de déjection des torrents, l'alluvionnement progressif favorise l'établissement des espèces fixatrices des sables ainsi que des éléments de la végétation sylvatique qui se groupent hâtivement en taillis et sous-bois.

Enfin dans les grandes plaines alluviales largement ouvertes au Nord et au Sud, ce sont de verdoyantes prairies où le feuillage des Saules et des Aulnes rehausse d'un gris délicat les tapis de Graminées. Devenant de plus en plus humides, hérissées par les rudes mottes des Laîches mêlés aux Prêles, elle vont se relier graduellement aux marécages où les Nymphées étalent leurs feuilles sur l'eau stagnante, parmi des fourrés de plus en plus compacts du sol jonché de Trèfles d'eau et étoilé des fleurs jaunes des Utriculaires, au-dessus desquels ondulent à perte de vue les chatons roux des Massettes, les sommités fleuries et les panaches violets des Roseaux et des Joncs.

* * *

De cet aperçu sommaire, ressort pour l'étude géobotanique du bassin lacustre la notion de STATIONS spéciales (*unités géographiques*) réunissant un ensemble complet et défini de conditions d'existence où l'espèce détermine dans le paysage un facies de végétation représenté par des ASSOCIATIONS, des GROUPES D'ASSOCIATIONS (*unités biologiques*) en relation étroite avec le milieu et dépendant des conditions physiques de la station ¹. On a ainsi plusieurs types de végétation, celui des eaux vives (zone lacustre), celui des eaux stagnantes (zone stagnale), celui des marécages (zone palustre), enfin celui de la végétation habituelle de la zone littorale toujours émergée. Cette dernière station est fondée sur un substratum qui se relie étroitement par son origine aux précédentes régions, car ce n'est qu'une portion du domaine lacustre envahi par la végétation sylvatique, dans la phrase ultime du cycle vital du lac, c'est-à-dire pendant la période de comblement.

(A suivre.)

Marc LE ROUX.

1. Voir FLAHAUT : « Essai de nomenclature phytogéographique » (*Bull. de la Soc. languedocienne de Géographie*, Montpellier, 1901).

VOIES ROMAINES DE LA HAUTE-SAVOIE

ÉTUDE

SUR LA

VOIE ROMAINE DE BOUTAE A GENAVA

En 1903, j'ai étudié la section de la voie romaine de Boutae à Casuarina ¹ (Viuz-Faverges). Le présent travail a pour but l'étude du tronçon situé entre Boutae (Les Fins d'Annecy) et Genève et dont l'étendue était de xxv milles, d'après l'itinéraire d'Antonin, soit de 37 à 38 kil., le mille équivalant à 1478^m 50.

Dans ses *Voies romaines* ², Ducis envisageait la possibilité de cinq tracés différents, et, dans sa carte-annexe, il en a noté trois : celui par Annecy, Bromine, Sallenôve, Marlioz, Vers et Viry, où il se continuait par la voie de Condate (Albigny, Seyssel) à Genève; celui par Bromine, Rossy, Cruseilles et Collonge, et enfin celui par Groisy, Arbusigny, Etrembières et Genève, qu'il adopte de préférence aux autres, en y indiquant les vestiges de pavés qu'il avait cru observer. Dans le *Corpus Inscriptionum latinarum* XII (1888), la carte de H. Kiepert fait passer la voie d'une façon fantaisiste par Meythet, Pringy, Groisy, le sommet du Salève, Collonge, tandis qu'un tracé au pointillé admet l'hypothèse d'un second tracé par Meythet, Pringy, Cruseille, Collonge..... On le voit, la plus grande incertitude règne sur la direction réelle de la voie.

J'ai continué les recherches de Ducis et ai essayé de les approfondir par des promenades fréquentes où j'interrogeais les habitants et suivais avec soin les vieux chemins en train de disparaître. Malgré mes efforts, je ne suis pas arrivé à des résultats concluants et c'est simplement le résultat de mes investigations que je consigne ici.

En réalité, deux tracés restent seuls possibles à partir du pont de Brogny, sur le Fier, que franchissait la voie, d'après la direction même des vestiges que j'en ai observés au sortir du bourg de Boutae. L'un pouvait passer par Pringy, franchir les Ussets près du pont de La Caille, monter à Cruseille, de là

1. C. MARTEAUX et M. LE ROUX ; p. 5. Voir aussi *Revue savoisienne*, 1907, C. MARTEAUX : *Voie romaine de Condate à Genève*.

2. *Revue savois.*, 1863, n° 22 et 30 et tir. à part.

descendre sur Genève par Saint-Blaise, Beaumont, Neydens, Archamps, Landecy et Carouge, où elle rencontrait, en un carrefour, la voie impériale venue de Condate et d'Augusta (Aoste); l'autre, laissant Pringy à gauche, suivait la rive droite du Fier, puis celle de la Fillière, montait à l'est de Groisy, et par les Aires, Arbusigny, Les Esserts, allait contourner le Salève par Etrembière, Veirier et Carouge. Nous allons examiner successivement les raisons qui militent en faveur de l'un ou de l'autre.

A) Hypothèse d'un tracé par Charvonnex, Groisy, Arbusigny et Etrembières.

Au sortir de Boutae, la voie se dirigeait vers le pont actuel de **Brognny**, se trouvant d'abord à une quarantaine de mètres de la route nationale de Chambéry à Genève n° 201 et ne tardant pas ensuite à se confondre avec elle. A vingt mètres de la route, au l. d. la Péreuse, sur Annecy-le-Vieux (cad. de 1730, n° 9), M. Monnet a défoncé une couche de grosses pierres enfouies au hasard dans le sol, sans adhérence et à peu de profondeur. Il pensa que ce devait être un amas de cailloux roulés, déposés par le torrent au sommet de la berge primitive. Je pense plutôt que ces pierres, dont plusieurs portaient des traces d'usure à la partie supérieure et dont l'une était encore enduite de mortier, provenaient de la voie qu'on aurait anciennement détruite et dont on aurait déposé les restes sur le champ voisin. C'est en dessous, à trente mètres, que s'élevait en contrebas une grande habitation romaine, dont j'ai déjà parlé et dont l'aire est restée longtemps à ciel ouvert, recouverte de débris de tuiles et de cailloux; j'y ai recueilli quelques objets parmi les cendres et les mollasses des foyers qui étaient encore intactes ¹.

Après le pont, elle devait donc incliner à droite, près de l'emplacement de la maladière de Saint-Lazare et suivre à peu près le tracé de la route savoyarde que Borgogno éloigne trop des deux torrents, le Fier et la Fillière qui s'y jette ². En effet, à deux cents mètres du viaduc du chemin de fer, la route nouvelle, qui est ici la route nationale d'Annecy à Thonon par La Roche, n° 203, fait une courbe prononcée due à ce qu'elle manque d'une assise stable, la berge du Fier étant formée à cet

1. *Voie romaine de Boutae à Casuarina*, 1903, p. 54.

2. Il est nécessaire de suivre, comme pour les précédentes, cette étude sur la carte de l'Etat-Major.

endroit, dit la Terrasse. (cad. 1730, nos 115, 117, ou Champ Marchand), d'un sol meuble que délayent les eaux et qui glisse facilement. Or, en 1870, l'ingénieur S. Carnot, faisant pratiquer des sondages pour l'étude du chemin de fer, trouva des pavés semblant appartenir à une vieille route que L. Revon, qui consigne ce fait, crut être la voie romaine en question ¹. C'étaient, à vrai dire, les restes de la route ducale écroulée et qui, tantôt recouverte par la route moderne, tantôt en contrebas d'elle, gagnait Gruyère par le champ du Clus, le mas dit Sur les Pressoudes et les Glières. Gruyère est un village ancien qui possédait une chapelle et un cimetière médiéval. Elle continuait ensuite en remontant le cours de la Fillière entre la route moderne et le torrent; les traces en sont encore visibles et, quand elles ont disparu, elles se retrouvent sous terre. C'est ainsi que sous Mercier, un propriétaire, M. Bertherat, l'a défoncée sur une trentaine de mètres. Sous Charvonnex, elle se confond avec la route actuelle, traverse ainsi les Traversettes, et prend sur la gauche un peu avant d'arriver au Plot.

Si la voie romaine passait dans ces parages, elle ne pouvait que suivre ce tracé. En la faisant monter par Argonnex, on lui trouverait, il est vrai, une assiette suffisante jusqu'à Mercier et elle côtoierait ainsi la voie ferrée; mais, après Charvonnex, elle ne pourrait continuer jusqu'à Groisy à cause des vallons à pentes rapides creusés par les nants. Les chemins qui y existent ont desservi les villas qui s'élevaient sur le coteau et dont les noms à suffixes locatifs indiquent bien l'origine romaine : Argonnex, Mercier, Charvonnex, Doucy, Lécy.

A **Argonnex**, au mas de l'Étang, au S.-E. de la maison P. Robert, dans le champ dit de la Bouteille, on a trouvé des tuiles à rebord, des poteries et des mesures. De nombreux murs cimentés entourent, dans le sous-sol, l'église du village, et il en est de même, à l'est, dans le pré de la Fontaine qui appartient aux Hospices d'Annecy et qu'arrose le ruisseau de la Bruve. Près du Fier, aux Glières, dans le champ Châlon, près du sentier des Granges, tuiles à rebord. En remontant au hameau des Jouvenons, quand on fit la tranchée du chemin de fer, on sortit, à 5^m du pont, au n° 48 de la voie ferrée, et à dix mètres de profondeur, une meule tournante en lave et une meule dormante en protogine juxtaposées, avec des tuiles

1. *Rev. savois.*, 1870, p. 8.

et des monnaies qui sont entrées au Musée en mars 1880. Des traces de substructions et de tuiles se sont rencontrées encore, à 0^m 50 de profondeur seulement, dans le pré Magnin, où le propriétaire recueillit un plat en terre rougeâtre, peut-être médiéval. Dans la commune de St-Martin, *Mons Sancti Martini* au ix^e s., à **Mercier**, au-dessus du hameau des Ribiollets, au bord du chemin et à la limite de la commune de Charvonnex, M. Jos. Bertherat trouva également, vers 1857, des substructions et des tuiles à rebord. La tradition y parle d'un château détruit et le mas de la Moniaz (n° 233) doit rappeler une trouvaille de monnaies. Plus haut, au hameau des Tivillons (Gorgy sur la carte de l'Etat-Major, err.), au l. d. les Mouilles-Chapelain, les mêmes mesures et les mêmes tuiles romaines apparaissent chez Peccoud, sur un crêt, et l'on rappelle qu'une tuilerie devait exister au l. d. la Lèche, dans une dépression au bas des Chapalliers, d'où se tirait l'argile à une profondeur de 0^m 45. Enfin, de la tuile à rebord encore dans le bois Magnin.

Le chef-lieu de **Charvonnex**, *Calvonacus*, n'a encore rien livré de la période romaine,

A **Doucy**, *Dulciacus*, M. Tournier me raconta que ses grands-parents, ayant miné un pré, y exhumèrent des tuiles à rebord, une amphore entière, qu'ils appelèrent toupine, une grande pierre rectangulaire, moulurée à sa partie supérieure, large de 0^m 60, épaisse de 0^m 10, creusée légèrement et offrant au centre une saillie carrée percée d'un large trou avec une rainure d'écoulement. Comme une source sort encore maintenant au-dessus du terrain, il est probable que cette pierre marquait le point d'arrivée des tuyaux de captage. Le sol de l'habitation était bétonné; une pierre à inscription fut, paraît-il, détruite. A Lécy, au l. d. sur les Plans, dans le champ Morand, on découvrit aussi il y a quelque temps des substructions, tuiles, pierres taillées, monnaies, soc de charrue en fer; une source alimentait également cette habitation. Il faut noter aussi la découverte, au début du siècle dernier, de tombes en dalles de mollasse sur un crêt situé près de la limite de la commune des Ollières, entre les mas de Lachat et des Sablonnières; les champs voisins, entre la route et la Fillière, s'appellent encore au Martelet (cad. n° 1).

Enfin, au Plot, au bord du torrent, au mas de Longchamp (anc. cad. n° 3621), on trouva, en 1867, à 1^m 40 de profondeur, dans la propriété de M. Jacquet, des tuiles à rebord, de la po-

terie bleuâtre, un poids d'argile de la série D¹ marqué de dix-huit étoiles à huit rayons (*fig. 1, 1a*), un pilon en grès conique de 0^m 12; du plomb fondu, des clefs, une hache en fer, une monnaie de Gordien au rev. de *Aequitas Aug.*, etc.². Quand, en 1873, on construisit le hangar des pompes, on trouva également à 1^m30, des tuiles et du charbon.]

Au Plot, la vieille route franchissait à droite le torrent du Daudens, dont le pont était souvent emporté, et, comme elle le fait encore actuellement, zigzaguait sur la montée dite d'Evire et descendait ensuite plus directement sur La Roche par la droite de Même et des Hates (Etaux). Dans cette dernière localité existait une villa romaine. M. Duboin, fermier, m'a parlé de murs distants de trois mètres, de fondations en hémicycle, de pierre de foyer, de scories, de charbon, témoignant d'un hypocauste, dont il restait encore des débris de tuyaux; il remarqua, un dallage bétonné, une salle pavée de briques plates; il recueillit une base de colonne au diamètre de 0^m20, des plaques de marbre moulurées, une corniche en pierre avec moulures, épaisse de 0^m15, et même une tire-lire en argile; à 600^m de là descendait une source.

De La Roche, la route gagnait soit Bonneville par Passeirier, soit Régnier et de là Annemasse par le pont Notre-Dame. Les mêmes restes antiques se retrouvent le long de ces tracés, comme à Pers-Jussy, Régnier, etc. Mais les partisans de la voie romaine par le plateau des Bornes ne la font point passer par là.

Du Plot, en bas de Groisy, montait à gauche par Soiry, le long du ruisseau de la Vernaz, une très vieille route que l'ingénieur Borgonio n'a inscrite sur sa carte qu'en partie et qui était depuis très longtemps abandonnée. La tradition, depuis les Aires jusqu'aux Esserts-Esery, en fait une voie romaine; elle est pavée sur les points où elle est visible, très encaissée parfois et incurvée en fond de berceau; elle est à l'écart des vieux chemins paroissiaux et suit le sommet des plateaux, évitant ainsi les ravinelements et les ponts, mais ne desservant aussi qu'un petit nombre de localités de peu d'importance. On l'appelait le chemin du sel. Ducis avait remarqué déjà qu'elle servait de limite aux communes et que sa largeur allait de quatre à vingt mètres³, ce qui est exagéré; il faut réduire ce dernier chiffre de moitié.

1. *Catal. des Marques, etc.*

2. Rens. de M. Rosset, ancien instituteur à Groisy.

3. Ducis : *Voies rom.*, dans *Rev. sav.*, 1863, p. 31.

Suivons-en le tracé. Après Soirié, cette vieille route montait aux Aires, où elle a été coupée en 1879 par la tranchée du chemin de fer. L'entrepreneur, M. Falletti, y trouva à une profondeur de quatre mètres un amoncellement de fers de mulet; à deux mètres en dessous fut ramassée une pièce d'or ¹ et une meule. M. Falletti ne s'expliquait cet exhaussement du sol que par un glissement de la mollasse ou par des déjections du ruisseau des Aires. Au-dessus de ce village, la route passait sur la roche même et arrivait chez Laidevant au bois de la Neyrole où elle fait un coude brusque à droite pour éviter une montée trop rude (mas de la Neyrullaz, 1730, n° 4049, etc.). Là, elle atteint son point culminant au-dessus de la vallée. Elle est encore bien visible, large de quatre à cinq mètres et pavée de moëllons taillés rectangulairement, de cailloux et de dalles de roches diverses. Elle continue à droite de Fontaine-Vive jusqu'à Chez-Dupont où elle coupe le chemin de grande communication n° 27 de Frangy à La Roche par Cruseille, puis de là va aux Granges, passe à gauche d'Arbusigny, longe le bois d'Yvre, où elle sépare La Muraz des Esserts, tourne près de la Biolle, à gauche, franchit le Vaison, puis le ruisseau de Martelet et en bas de l'église d'Essert et du chemin d'intérêt commun n° 15 de Cruseilles à Mornex, gagne ce dernier village et de là Etrembière en contournant le Petit-Salève et en laissant à gauche le chemin du Pas de l'Echelle. Elle revient ensuite vers Veirier et rejoint Carouge par la rive gauche de l'Arve.

A Essert, Ducis identifiait cette vieille route avec la voie romaine, lui faisant franchir le Vaison un peu plus bas, au pont du Loup, où le Répertoire archéologique mentionnait en effet des traces de chaussée. M. J. Clerc, instituteur aux Esserts-Esery, qui l'a étudiée sur son parcours dans sa commune, regarde comme plus ancienne la partie qui passe sur le Martelet, en partant de Chez Guéry.

La section notée par Boronio est celle qui va de Carouge aux Esserts et qui de là traverse le Vaison, non au pont du Loup, mais précisément au point indiqué par M. J. Clerc. Seulement, après la Biolle, elle suit un autre tracé situé à l'est du précédent; elle passe à Yvre, longe la rive gauche du Foron en dessous de Chez-Vachoux et limite les Esserts et Reignier, franchit ce torrent sous Arbusigny, et, par la Chapelle-Rambaud et Evire, rejoint la route de La Roche au dessus de Liselet. Ainsi, c'est près de ce hameau que se trouvait l'embranchement.

1. *Sépultures burgondes*, p. 62.

ment du XVIII^e s. de la route d'Annecy à Genève, après le Plot, de sorte que la section du Plot à la Biolle (Essert-Esery) par les Aires et Arbusigny aurait été abandonnée bien antérieurement. Reste à savoir maintenant si nous nous trouvons là en présence d'une voie romaine.

Les villas qu'elle devait desservir ne sont pas très nombreuses, étant donnée la situation désavantageuse de ce plateau exposé au vent du nord et d'une fertilité très inégale à cause des bancs mollassiques qui y affleurent un peu partout. Les trouvailles gauloises y sont presque nulles ¹; mais la colonisation burgonde y a laissé des traces plus sensibles.

Parlons tout d'abord de l'importante commune de **Groisy**. Si Boisy, Fontaine-Vive et Dossenay sont d'origine barbare ², les habitations romaines s'élevaient : d'abord au hameau de Chez-Floquet, au nord-est de la station où, dans le champ des Gottes, on a trouvé en 1903 de nombreuses tuiles à rebord, des murs, du charbon, des cendres, à une profondeur de 0^m50 seulement et antérieurement l'inscription de Verrius Aurelius à Apollon ³; puis aux Aires où les mêmes débris ont été extraits, au l. d. Sous-la-Ville (cad. n° 3809), dans les champs Henry Eminet et Nicollin. Ces fondations gisaient sous deux mètres de terre. C'est de ce terrain que la deuxième inscription de Verrius fut sans doute transportée tout d'abord à la chapelle de Saint-Hilaire, autrefois communale ; elle fut retrouvée ensuite en 1868 dans les matériaux d'un canal souterrain. La tuilière médiévale, qui existait au l. d. l'Allée ou la Forêt, à une altitude de 820^m, put servir également aux habitants de cette villa Gratiacus. Flagy, *Flaviacus*, paraît avoir été aussi une propriété gallo-romaine. Soret a signalé une monnaie d'Auguste (?) ⁴ trouvée à Evire. **Arbusigny** n'a donné qu'un nom, *Albuciniacus*; mais en 1841, le même Soret note au hameau des Granges une trouvaille de monnaies romaines. Aux Esserts-Esery, M. J. Clerc ⁵ a noté en plusieurs endroits des débris de tuiles, au l. d. vers les Mollasses, à 200^m de l'école des Esserts, à droite de la route et à Naz, à la ferme Perréard ; il possède même un fragment de meule en roche dure. Le nom de La Muraz indique qu'il existe au chef-lieu des substructions

1. Le Musée de Genève possède un collier gaulois trouvé à La Roche, n° 1247 et donné en 1898 par M. Gosse.

2. *Sépultures burgondes*, p. 37.

3. *C.-I.-L.*, XII, n° 2569 et 2570.

4. *Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, I, p. 236. On n'a dû y lire que le mot *Augustus*, commun à ses successeurs.

5. *Rev. Sav.*, 1900, p. 76.

EXPLICATION DE LA PLANCHE ¹

1. **Le Plot.** — Poids en terre rouge, pyramide à base rectangle $9 \times 8^c/m$, hauteur $14^c/m$, estampillé de poinçons en étoiles à huit rayons : 7 sur chaque grande face, 1 sur les faces étroites, 1 sur la partie supérieure.
2. **Les Ollières.** — Fragment de vase en terre grise, à grains quartzeux, décorée à la roulette de lignes parallèles ou croisées longues de $6^m/m$.
3. **Pringy.** — Grande urne funéraire en albâtre gypseux blanc zoné de gris, munie d'un couvercle tronconique et de deux anses géminées. Hauteur $45^c/m$, diamètre maximum $16^c/m$, diamètre de l'ouverture $10^c/m$.
4. — — Coupe à pied en terre rouge avec le graffiti *Cossi*. (Catal. I, Marques de potiers, n° 61.)
5. — — Cruche à une anse en terre jaune à couverte noirâtre. Hauteur $20^c/m$. — Trouvée en 1862, au champ du Paradis, dans une sépulture, derrière le crâne d'une vieille femme gallo-romaine.
6. — — Vase à une anse en terre jaune sans couverte. Hauteur $23^c/m$. — Trouvée dans une sépulture en 1847.
7. — — Vase à panse arrondie marquée de quatre dépressions obtuses. Hauteur $10^c/m$. — Trouvée dans une sépulture mise à jour par les tranchées de la route de Genève.
8. **Mézier.** — Petite cruche à une anse, en terre rouge. Hauteur $10^c/m$. — Trouvaille de 1862.
9. **Pringy.** — Vase en terre jaune, à anse et panse arrondie. Hauteur $15^c/m$. — Trouvé dans une sépulture; tranchées de la route de Genève.
10. — — Vase en terre jaune, à couverte noirâtre, à rinceaux en relief. Hauteur $14^c/m$. — Même trouvaille que le n° 5.
11. — — Vase en terre rouge, sans couverte, décoré de rinceaux et de globules. Hauteur $11^c/m$.
12. — — Vase à large ouverture, en terre jaune. Diamètre $10^c/m$.
13. — — Vase hémisphérique à pied, en terre jaune. Diamètre $10^c/m$.
14. — — Poterie en terre rouge vif, à glaçure luisante, avec la marque OF SECVND. Diamètre $16^c/m$. (Catal. I, Marques de potiers, n° 92.)
15. — — Petit vase à bec, en terre noire. Hauteur $7^c/m$. — Trouvé dans un tombeau; tranchées de la route de Genève.
16. — — Petite coupe à pied, en terre rouge, à bord orné de feuilles à long pétiole. Diamètre $9^c/m$. — Trouvaille de 1853; tranchées de la route de Genève.
17. **Mézier.** — Vase en verre, à côtes et à large ouverture. Diamètre $8^c/m$. Contenant des ossements. — Cette urne cinéraire était renfermée dans un vase en terre noirâtre (18), à rebord. Trouvaille de 1862.
- 19 et 20. **Pringy.** — Petites bouteilles en verre, à anse. Hauteur $10^c/m$. Trouvées dans un tombeau en 1853; tranchées de la route de Genève.

¹. Les dessins en sont dus à l'obligeante collaboration de M. Marc Le Roux que je remercie vivement.

antiques; elles se trouvent en effet au l. d. Devant-la-Ville. Enfin, à Cesarge, sur la rive droite du Viaison, A. Beaumont mentionne une trouvaille de monnaies ¹.



A Monnetier-Mornex, le camp retranché établi par les Allobroges au point culminant du Petit Salève, au-dessus du col de Monnetier et du sentier du Pas de l'Echelle, pour surveiller le pays des Helvètes, servit d'abri aux populations lors des malheurs du III^e siècle ².

1. *Descrip., etc.*, II, 2^e p., p. 210.

2. L. REYON : *La Haute-Savoie av. les Romains*, dans *Rev. Sav.*, 1878, p. 78.

A l'extrémité du Petit Salève, la voie romaine, comme la vieille route ducale et la route actuelle, était resserrée entre la montagne et l'Arve qu'il lui était inutile de traverser, puisqu'elle trouvait à Carouge le pont qui servait déjà à la voie de Condate à Genève. Au-delà de la rivière s'élevait le *vicus Namasces*, **Annemasse**. Les partisans du tracé en question lui ont attribué une pierre milliaire de l'année 306-307, que Despine a dit être possédée par une propriétaire d'Annemasse, M^{me} Portay, avec d'autres restes antiques. Beaumont ajoute que la trouvaille eut lieu vers 1790 dans un champ de M^{me} Portay, entre Annemasse et Etrembière ¹. Il ne nous dit pas si la pierre avait été exhumée sur la rive gauche ou sur la rive droite de l'Arve, mais il est plus que probable que M^{me} Portay possédait son champ sur le territoire même de la commune qu'elle habitait, et qui devait se trouver au sud-est du bourg, entre l'Arve et la route dite du Faucigny, d'Annemasse à Bonnevillle. C'est là en effet que l'on sortit du champ Et. Berthet, en 1869, un autre milliaire, identique au précédent, d'après les mesures de Despine, de la même date que lui et qui paraît même en compléter l'inscription par l'énumération plus exacte des princes régnants. Namasces devait donc son importance à sa situation : c'était un centre routier pour le chemin celtique qui conduisait jusque dans la vallée du Giffre et pour la voie romaine, dont le tracé est encore à établir, qui par *Victoriata* (Vétraz) et *Nammiacus* (Nangy) allait jusqu'à Passy, à la frontière de la cité de Vienne. Le milliaire dit d'Etrembière n'est donc pas une preuve de l'existence de la voie romaine d'Essert à Veirier par cette commune, tant qu'on n'aura démontré qu'il était érigé au pied du Salève, sur la rive gauche de l'Arve ².

Quant aux antiquités d'Annemasse, elles sont nombreuses. Voici ce qu'a dit d'abord Despine (m. c.) au sujet du tombeau situé au bord de la grande route du Faucigny : « Il était sous une voûte de tuf que recouvrait une voûte en pierre faite en ciment de brique pilée. Cette première voûte s'élevait à cinq pouces de la bierre faite de plomb battu, dont la longueur était de six pieds et la largeur de deux. Aux quatre coins de la

1. C.-H.-A. DESPINE : *Notice explicative des Antiquités etc., de l'Essai médical sur la topographie d'Aix-les-Bains*, 1806, avec fig. (Archiv. de la Soc. florim.)
BEAUMONT : *Descript. des Alpes grecques et cottiennes*, 1806, t. I, 1^{re} p., p. 143.

2. La carte des Environs de Genève de 1776, gravée par De La Haye, que Despine a consultée (Bibliot. de la Soc. florim.), place Etrembière sur la rive droite de l'Arve.

voûte, il y avait quatre espèces de médaillons, de deux pouces et demi de diamètre, sculptés grossièrement, représentant une nymphe effarouchée à cheval sur un léopard tenant une main sur sa tête, armée de l'autre d'une thyrsse, ou plutôt d'une marseillaise, comme si elle voulait crier à l'univers entier ¹. Ce tombeau contenait, continue Despine, un squelette de cinq pieds quatre pouces, la tête au nord, les pieds au levant (?), une bouteille vide avec festons, une coupe, une soucoupe placée aux pieds, un biberon, le tout en verre très mince. La bière et deux médaillons ont été vendus et coulés; les autres sont chez M. Boéjat, médecin à Confignon, le reste chez M^{me} Portay, à Annemasse, qui possède en outre une colonne à inscription et une amphore de bronze de vingt-quatre carterons, soit près de quinze pintes. » Toutes sortes de débris, d'objets et de pierres à inscriptions ont été recueillis à Annemasse, près de l'ancienne église, dans le champ Couriard, aux abords de l'école; il est inutile de les énumérer ici ². Un aqueduc traversait le bourg en amenant à Genève les eaux des collines de Cranves; Revon l'a retrouvé en trois endroits. A Cranves, il était simplement fait de deux grosses tuiles courbes à rebord superposées, avec une hauteur de 0^m50 sur une largeur de 0^m25 à 0^m30. Un aqueduc du même genre a été retrouvé à Landecy ³.

En lisant cette étude rapide, on aboutit à cette conclusion que la vieille route en question ne semble pas d'origine romaine. J'en résumerai les raisons : 1^o La construction n'a guère eu d'influence sur le développement de la propriété foncière du plateau des Bornes. Des villas y ont bien existé, mais leur nombre et leur importance ne sont pas en rapport avec l'existence d'une grande voie unissant la Germanie et le pays des Helvètes à l'Italie. A part Annemasse, aucun vicus n'y a laissé de vestiges. 2^o Les pavés retrouvés aux Aires, à Arbusigny, près d'Yvre, ne paraissent pas de l'époque romaine; différents de roche et de taille, ils ne ressemblent guère à ces gros cailloux roulés qu'on choisissait en pointe d'une part, aplatis de l'autre, qu'on posait de champ et que l'on bordait

1. Une de ces plaques en plomb est au Musée de Genève, n° 192.

2. A. BEAUMONT : *Descript. (ouv. c.)*, t. II, 2^e p., p. 8 et t. I, 1^{re} p., p. 143 et 230; F. SORET, dans *Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, t. I, p. 243; L. REVON : *Insc. ant.*, n° 50; *C. I. L.*, n° 2.574 à 2.577, 5.682, 120; 5.586, 234, 842, 1.184; 5.698, 8; MARTEAUX et LE ROUX : *Catal. des Marques*, etc., n° 23, 30, 268, 280. Musée de Genève; n° 2.004, bracelet en bronze; 385, 386, chaîne et épingle à tête de chien; 1.733, Mercure, etc.; DUCIS : *Rev. savoisi.*, 1866, p. 5.

3. *Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Genève*, I, p. 252.

d'énormes pierres brutes plates servant de trottoirs, matériaux que les propriétaires étaient sans doute tenus de fournir aux constructeurs et qu'on retirait du lit des torrents voisins. Du reste, il est impossible qu'il subsiste encore à ciel ouvert des fragments aussi considérables d'une voie du premier siècle. En admettant même qu'on l'eût réparée au iv^e siècle, elle devrait être, comme ses congénères, enfouie à près d'un mètre. 3^o Il n'est guère possible non plus de lui attribuer le milliaire d'Etrembière, qui doit revenir à Annemasse, et enfin la distance kilométrique excède le nombre équivalant aux xxv milles de l'itinéraire. Elle donne, au minimum, 42 kil. en s'arrêtant à Carouge; c'est encore cinq de trop. Il faut donc chercher ailleurs.

Quant à la date où elle fut construite, elle doit intéresser la période pendant laquelle on éprouva le besoin de rattacher les deux villes les plus importantes d'un même territoire. c'est-à-dire Annecy et Genève. Ce ne peut être qu'à partir de la fin du xiii^e s., quand, avec Amédée V, la souveraineté des comtes de Savoie se fut étendue depuis les frontières de la Tarentaise jusqu'au centre même du siège épiscopal ¹.

B) Hypothèse d'un tracé par Pringy, Cruseille, Beaumont, Carouge.

Je n'ai encore pu trouver aucun vestige de pavés authentiques appartenant à ce tracé que je considère pourtant comme étant le seul admissible actuellement, car il couvre exactement les XXV milles ou 37 kil. exigés. Une route lui a également succédé; mais celle-ci est bien plus ancienne que la route dite du sel qui traversait le plateau des Bornes et elle a plus que l'autre servi de chemin direct aux voyageurs qui de Genève allaient à Annecy et de là gagnaient la Tarentaise. C'est par Cruseille que passa en 1418 le pape Martin V se rendant en Italie ². En 1300 est citée la route de Faverges à Cruseilles ³. Le document le plus important qui la concerne date de 1179. Dans cette chartre ⁴, il est dit que Humbert, vicomte de Cruseille, reçoit des frères de Pomier, outre douze sous pour ses dépenses de guerre, trente sous pour la route, *item pro strata triginta solidos*, et plus bas, le comte Guillaume reçoit lui-même trente sous pour un tènement *pro tenemento*. Il

1. On ne connaît pas de maladière sur son parcours.

2. *Revue savois.*, 1901, p. 307.

3. Arch. dép., M. BRUCHET : Inv. som., E, 110.

4. GUICHENON : *Bibl. sebus.*, II, 13 ; BESSON : *Mém.*, pr. 36.

s'agit évidemment ici de concessions territoriales à l'abbaye de Pomier, et entre] autres, de la jouissance de la route qui existait bien longtemps] avant sa fondation, et qui appartenait aux seigneurs de Cruseille. Les moines paient la somme indiquée parce que Humbert leur en cède en toute propriété la partie qui traversait leur domaine ou ne leur en accorde que l'usage. Mais, quoi qu'il en soit et il est probable qu'il s'agit bien bien là d'une cession définitive, il est clair que le document ne parle pas de la construction d'une route dont le seigneur de Cruseille serait redevable aux frères qui, chose étrange, lui donneraient encore trente sous ¹. C'est cependant ce qu'a compris Grillet, dont les erreurs ne se comptent plus. Il écrit ² : « Ils mirent non seulement en culture les forêts situées au pied de la montagne de Salève et à l'extrémité du Mont de Sion, mais encore ils fondèrent la colonie du Châble et y établirent la grande route de Cruseille à Genève. Ce service rendu au public était d'autant plus important que cette route avait auparavant sa direction sur l'arête du Mont-Salève que l'on commençait à gravir à Cruseille pour le descendre à Monetier et à Mornay d'où l'on se rendait à Genève par Etrembière. » Ce dernier chemin, qui a conservé le nom d'Estraz, n'a jamais eu sous les Romains une pareille destination ; c'était un passage stratégique des Allobroges qui a servi ensuite à l'exploitation du bois et des pierres de la montagne. Mais actuellement l'explication de Grillet fait foi et elle est passée au rang d'une tradition ancienne et respectable qu'il sera difficile de détruire.

Pour établir le tracé encore tout hypothétique de la voie romaine, je m'appuierai sur celui de la vieille route dont le cadastre de 1730 nous a conservé la direction et dont les ingénieurs piémontais surveillaient l'entretien ³. Elle a été remplacée en partie par la route départementale n° 201 de Chambéry à Genève.

Au sortir du pont de Brogny, laissant celle-ci tourner à gauche, elle continuait directement en contournant la maison Dominget et abordait obliquement vers la gauche la dernière terrasse du Fier pour se diriger ensuite vers le bois du Barrioz, à droite de Pringy. Elle est maintenant coupée deux fois par la

1. Le chemin que les frères ont pu construire, c'est celui de Pomier à Présilly, quand en 1206 l'église de ce village leur fut donnée. (*Rev. sav.*, 1897, p. 100.) Ils le suivaient jusqu'à l'Eluiset où ils avaient des intérêts en 1386. (*Mém. de l'Institut genevois*, IX, p. 10.)

2. GRILLET : *Dict. hist. du Mont-Blanc*, III, Pomiers.

3. Archiv. dép., série C, travaux publics, routes et chemins. Rapports des s^{rs} Marion, Gastaldy, etc. Voir aussi la carte de Borgonio.

voie ferrée et côtoie un petit ruisseau à la limite de Pringy et d'Argonnex, soit entre les Vernes et vers les Tarots : là le terrain est plat, mais parfois marécageux. Après le Bachal, elle traversait la propriété Dunand, longeait les marais d'où l'on extrayait de l'argile pour la tuilerie au l.d. pré Pugin et traversait le bois du Barrioz. Là, les difficultés d'un terrain raviné par les eaux ont nécessité l'établissement de trois sections voisines l'une de l'autre, la troisième, la plus rapprochée de la nouvelle route, n'ayant servi qu'une cinquantaine d'années. Après chaque saison pluvieuse, la plus ancienne était gâtée par les boues et les fondrières ; puis, quand c'était le tour de la section intermédiaire, on revenait au vieux tracé, qui aboutissait plus directement au pont du ruisseau de Monthoux.

La voie romaine n'a pu avoir un tracé identique ; car, ni aux gravières de la compagnie, ni aux deux endroits où le chemin de fer coupe en une profonde tranchée la vieille route, on n'a gardé le souvenir qu'on y ait trouvé des restes de pavage. Après le pont de Brogny, elle devait donc aborder plus directement la terrasse torrentielle par une pente adoucie tout près de la ferme Robert, incliner vers Argonnex et suivre une direction presque parallèle au chemin qui de ce village, par le château de Barrioz, tend à rejoindre la vieille route, au-dessus du Bachal, près du pré Pugin. Or les découvertes suivantes semblent bien attester en cet endroit l'existence d'un chemin antérieur au plus vieux tracé de la route savoyarde ¹.

En extrayant de l'argile, les ouvriers trouvèrent en 1855, au nord du monticule qui a donné son nom au l.dit Pré Pugin, des tombes faites de pierres brutes alignées et de cailloux roulés disposés en rectangle. Elles livèrent des squelettes à 1^m50 de profondeur ; mais un autre squelette de femme fut trouvé avec trois bracelets filiformes en bronze et un épais bracelet en jayet à près de quatre mètres. Ils avaient la tête adossée au pied du monticule et regardant vers le nord. On exhuma aussi une pierre taillée, un débris de meule, des tuiles à rebord et de la poterie. Tout près de là, parallèle à la vieille route, mais semblant tendre vers Argonnex, les ouvriers défoncèrent aussi il y a une quarantaine d'années un chemin pavé, fait de pierres de grosseur moyenne et sis à deux mètres de profondeur ². Qu'en

1. On a voulu aussi trouver romain le chemin d'Argonnex à Saint-Martin, dit chemin de la Pernon qui gravit la pente rude du mont et suit le plateau pour redescendre aux Chapailliers et de là à Villy. On peut se demander aussi dans quel but les Romains auraient opté pour ce pénible trajet.

2. *Bull. de l'Association florimontane*, oct. 1855 et p. 273, et renseigne-

conclure ? Les sépultures remontent certainement au début de l'occupation romaine et, étant donné l'épaisseur de la couche superficielle, on est tenté de reconnaître en ces restes de pavage la voie que nous cherchons. Mais un doute subsiste à cause de la petitesse relative des pierres, et de la direction du chemin qui aurait plutôt relié, au moyen âge, les châteaux du Barrioz et de Monthoux. Cependant, chemin et tombes ne sont pas sans relation les uns avec l'autre et faute de preuve plus certaine, j'inclinerais à faire passer la voie en cet endroit. Elle aurait ainsi desservi les deux villas d'Argonnex et de Pringy.

L'antique *Primiacus* était situé à Pringy même, où l'on a conservé la tradition d'un village dont les pierres auraient servi à construire la chapelle antérieure à l'église. Au l.d. au Recours, près de l'école, dans le jardin de l'instituteur, on a défoncé des murs et un pavage, à peu de profondeur ; celui-ci semble avoir servi de fondation au dallage d'une habitation et a été pris à tort par Ducis pour un fragment de voie romaine. A côté gisait une sépulture faite d'une sorte de caisse cubique en grès tendre, en deux parties, renfermant une belle urne cinéraire en albâtre haute de 0^m45 (fig. 3). A l'est, au l.d. au Clus, dans la vigne de M. de Lavenay, des ouvriers ont sorti des débris de vases, amphores, tuiles semblant les restes d'un appareil de drainage ; j'y ai ramassé la marque FORT\////. Dans la propriété Dunand on a recueilli à diverses époques des vases, des tuyaux coniques provenant d'un béton, un billon d'Aurélien, un poids d'argile, etc. (Musée nos 325, 702, 4021). Quand en 1839-1853, à 300^m au sud de l'église, les entrepreneurs firent la route, ils découvrirent un fossé plein de charbon dans lequel étaient, dit le Répertoire, des verroteries, des urnes, etc. De là sont entrés au musée des biberons en terre noire, des fioles en verre, des vases rouges marqués aux noms de Secundus, Cossus, en graffito et de Silvanus sous cette marque rétrograde OF.SILVANI, *officina Silvani* avec AV liés et que Ducis a lue *Onalisio* (fig. 4, 7, 9, 11 à 17) Deux autres sépultures ont été découvertes, à 0^m50 de profondeur, dans le sable du mamelon du champ du Paradis¹, en février 1862

ments d'un témoin, M. Bocquet, des Diaquenods ; L. REVON : *La Haute-Savoie avant les Romains* (Rev. sav., 1878, p. 64, chap. vii).

1. Ce nom de champ du Paradis est le même que portait le cimetière mérovingien de Nesle-Hodeng (Seine-Inf.) fouillé par l'abbé Cochet. Sur les trouvailles de Pringy, v. Ducis : *Voies rom.* dans *Rev. sav.*, 1863, p. 23 ; *Rev. sav.*, 1862, p. 25, 26 ; 1865, p. 32 ; L. REVON : *La Haute-Savoie avant les Romains* dans *Rev. sav.*, 1878, p. 64, chap. vii ; *Catal. des Marques*, 1896, n° 61, 92, 177, 210.

(fig. 5, 10) : c'étaient celles de deux femmes gallo-romaines dont le musée a conservé les bracelets et les vases funéraires. Une dizaine d'années plus tard, le même emplacement livrait un cimetière burgonde de quatre-vingts tombes, dit Revon ; le Répertoire archéologique de 1864 (inst. J. Pizard) parle de soixante-dix-sept tombes ou auges trouvées en 1839, les premières étaient, dit Ducis, formées de dalles ou de pierres plantées autour des squelettes et couvertes de larges briques. Le chemin, qui passe au nord de l'église près du cimetière et qui tend vers ce tertre situé à 500^m au midi, a conservé le nom de *vi des Romains* : il n'y faut pas voir une survivance de la voie, car toutes ces fouilles n'ont livré aucun vestige de pavés. Ceux qu'on a sortis du champ Jouvenon, à gauche de la route départementale et à 300^m de l'église, appartenaient à un ancien chemin de Pringy à Proméry, *Primariacus*, qui a livré, au l.d. aux Roquilles, dans le champ Dupanloup, des mesures et des tuiles à rebord ; dans le champ voisin étaient couchées des tombes barbares. Quant à la villa d'Argonnex, elle existait au l.d. la Bouteille, dans le champ Lachenal d'où l'on a extrait en 1905 et sur quelques mètres carrés seulement, murs, tuiles, poterie en argile noire, jaunâtre et rouge, un poids pyramidal, du bronze : la tradition y voit l'emplacement d'une tuilerie ancienne.

(A suivre).

CH. MARTEAUX.

Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

6644. — Annecy. Imprimerie J. ABRY.

CHOCOLAT



D'ANNECY

L'essayer, c'est l'adopter

LE RÉCLAMER

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

D'ÉPICERIE & DE CONFISERIE

USINE ÉLECTRIQUE

BUREAUX :

QUAI DE LA TOURNETTE

ANNECY

Célèbres Gorges du Fier



Ligne PARIS-AIX-LES-BAINS-ITALIE

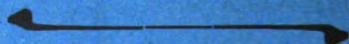
Sur le parcours d'Aix-les-Bains, Annecy, Chamonix

Station de Lovagny-Gorges-du-Fier

à 10 minutes d'ANNECY (H^{le}-Savoie)



*40 ans d'existence. Plus de 800.000 visiteurs.
Galeries de construction parfaite, à 5 minutes de la station.
Abîmes justement reconnus et classés
parmi les curiosités les plus saisissantes des Alpes
Longueur 300 mètres. Profondeur 60 mètres.
Mer de rochers.*



Chalet-Restaurant à l'entrée des Galeries

tenu sous le contrôle de la Société

TÉLÉPHONE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts; elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, terminant à la fin de l'année un volume de 250 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui leur rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, de littérature ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants. Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui ont rendu honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société: ils ne paient aucune cotisation.

Les membres effectifs paient une cotisation de 12 fr.: en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la Bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils paient une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

M. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés de prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART

	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHACUN CENT en plus du 1 ^{er} cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, broché compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, broché compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

- Bulletins de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).
- Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr.; un numéro séparé, 0 fr. 50.
- COLLECTION de 1880 à 1905 inclusivement, composée de 46 volumes brochés, 190 francs; collection précédente moins l'année 1870, 160 francs et moins les années 1870 et 1893, 140 francs.
- Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET: Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.
- Charles MARTEAUX: Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne (1851-1900), 2 fr.; franco, 2 fr. 50.
- E.-G. CAMUS: Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie). Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr.; franco, 1 fr. 10.
- Congrès des Sociétés savantes savoissiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

GUALDI (G.), 13, RUE DU PAQUIER, ANNECY
COLLECTIONNEUR D'ANTIQUITÉS

CURIOSITÉS DU PAYS — BAHUTS SAVOYARDS

Falences, Armes, etc.

VENTE ~ ACHAT ~ ÉCHANGE



REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION PÉRIODIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

(Reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1896)

48^{ME} ANNÉE

4^R TRIMESTRE 1907

ANNECY
IMPRIMERIE J. ABRY
ÉDITEUR

1907

SOMMAIRE DU N°

Séances des 9 octobre, 6 novembre et 4 décembre

Ch. MARTEAUX. Voies romaines de la Haute
sur la voie romaine de Boutae à Genava (*su*

Marc LE ROUX. Le lac d'Annecy (Faune et R
géographie biologique (*suite*) (*avec planche*

J. DÉSORMAUX. Un détracteur de la montagne :
et le *Voyage au Mont-Blanc*:

François MIQUET. Une mission du général
Louis XV.

F. et J. SERAND. Vieilles histoires, vieux souve
Savoie : Une battue à l'ours à Faverges en l'a

Revue bibliographique savoisiennne :
Archéologie et histoire.

Table des matières pour 1907.



Maison recommandée

Rien à payer d'avance

8 JOURS A L'ESSAI

A. DUVAL, Opticien

ANNECY (Haute-Savoie)

Maison

entièrement

de confiance



Adresse télégraphique

Jumelle Duval

Annecy



Jumelle d'Artillerie Supérieure

Portée 30 kilomètres

Hauteur développée 220m/m

— fermée 175m/m

Objectif 58m/m

Renfermée dans un fort étui sellerie.

PRIX : **60** FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle Mignonnette Supérieure

Portée 15 kilomètres

Hauteur développée 100m/m

— fermée 075m/m

Etui sellerie noir ou jaune

PRIX : **50** FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle d'Artillerie Simple

Portée 25 kilomètres

Mêmes dimensions que la précédente

Renfermée

dans un fort étui sellerie

PRIX : **50** FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle Mignonnette Simple

Portée 8 kilomètres

Renfermée

dans un étui peau de chamois

PRIX : **18** FRANCS — 3 fr. par mois

Jumelle d'Etat-Major

Portée 22 kilomètres

Hauteur développée 175m/m

— fermée 120m/m

Grandeur des objectifs 43m/m

Renfermée dans un étui sellerie

PRIX : **50** FRANCS — 5 fr. par mois

Jumelle petit modèle

Portée 8 kilomètres

Hauteur développée 110m/m

— fermée 080m/m

Renfermée

dans un étui chagrin souple

PRIX : **15** FRANCS

GRANDE FACILITÉ DE PAIEMENT

Demander le Catalogue de grand luxe 1907
— Gratuit —

Tramway

D'ANNECY A THONES

par la Vallée du Fier
et le Défilé de Dingy-Parmelan

✠ CINQ DÉPARTS PAR JOUR ✠

<i>D'Annecy à Thônes</i>	1 ^{re} Classe	2 »
	2 ^e Classe	1 45
<i>Billets d'aller et retour</i>	1 ^{re} Classe	3 60
	2 ^e Classe	2 60

Cette excursion très recommandée peut se faire en trois heures, elle permet de parcourir une des plus belles vallées secondaires des Alpes.

De Thônes correspondance sur :

Le Grand-Bornand (934 ^m).....	12 kil.
La Clusaz (1.040 ^m).....	12 kil.



GRAND SERVICE D'ANNECY A CHAMONIX

(Du 1^{er} juillet au 15 septembre)

par Thônes, La Clusaz, le col des Aravis (1498^m) d'où l'on jouit d'une vue incomparable sur le Mont-Blanc, la Giétaz, Flumet, la vallée de l'Arly, Megève, Saint-Gervais-les-Bains et le chemin de fer électrique de Chamonix.

Ce service est combiné avec le Tramway de Thônes, de confortables Cars alpins et le Chemin de fer électrique du Fayet à Chamonix.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 9 octobre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT envoie un souvenir ému à la personne de M^{me} J.-E. CARREY, fille de Louis Robert, imprimeur et fondateur de l'*Industriel savoisien*, qui, de 1891 à 1902, fut membre effectif de la Société et qui vient de mourir, dans le courant de septembre, à Saint-Martin-en-Haut (Rhône). Très lettrée, ainsi qu'en témoignent ses œuvres poétiques et grammaticales, elle était en outre une femme d'initiative et d'un grand cœur, qui chercha toujours à être utile à son pays qu'elle aimait profondément. Elle fit en 1899 une communication sur l'existence à Annecy de la maison de M^{me} de Warens, existence d'ailleurs contestée avec raison par notre confrère, M. Jos. Serand.

LE VICE-PRÉSIDENT, M. BUTTIN, adresse de vives félicitations à M. MARTEAUX qui vient d'être nommé officier de l'instruction publique. La Société Florimontane s'y associe dans un témoignage d'estime et d'affection envers son Président que ses travaux archéologiques ont mis au premier rang de nos savants régionaux.

LE BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages reçus :

La Chanson en patois Savoyard. Los coups de Mula du Ptiou de la Comba, 1 br. in-8°, Annemasse, 1907.

E. MICHEL : *Types de Village*, 1 br. in-8°, Caen, 1906. (Don de l'auteur.)

A. MARTIN : *Contribution à la Flore bryologique de l'Oberland bernois*. (Extrait de la *Rev. bryologique*, 1907.) (Don de l'auteur.)

Bulletin agricole de la Haute-Savoie, années 1905 et 1906.

Concours de Primes d'honneur de Prix cultureux dans le Département de la Haute-Savoie. Liste des récompenses, Annecy, 9 juin 1907. (Don de M. Boiret.)

Le Ministère de l'Instruction publique adresse le programme du Congrès des Sociétés savantes qui doit se tenir à la Sorbonne en avril 1908.

M. VUARNET signale, par correspondance, l'existence d'un ouvrage intéressant : *Lettres adressées à l'empereur Charles-*

Quint de 1529 à 1533 par Eustache Chappuis son ambassadeur à Londres, manuscrit d'une écriture moderne, 244 pp., copies faites d'après les originaux existant dans les archives impériales de Vienne (83 lettres en français).

L'échange de la *Revue savoisienne* avec la *Madonna di Verona*, recueil d'art et d'archéologie, est adopté.

Sur la proposition de MM. BUTTIN et DÉSORMAUX, M. l'abbé GAVARD, à Monthey (Valais), est nommé membre correspondant de la Société.

Il est procédé au vote sur la candidature proposée à la dernière séance. A la suite du dépouillement du scrutin, M. Jean DENARIÉ est élu membre effectif de la Florimontane.

LE PRÉSIDENT fait connaître la démission de M. GONNET, nommé professeur au Lycée de Tournon.

M. SERAND donne lecture d'une lettre de M. Michel REVON qui remercie la Société Florimontane de l'initiative qu'elle a prise en proposant que le nom de Louis Revon soit attribué à l'une des nouvelles rues d'Annecy. MM. Serand frères remercient également la Société d'avoir présenté le même vœu en hommage à la mémoire de leur père Eloi Serand. (Décision du Conseil municipal dans sa réunion de septembre.)

M. M. REVON offre en outre pour les archives de la Florimontane un album de documents et dessins relatifs à l'ancienne ville romaine des Fins.

LE PRÉSIDENT attire l'attention sur l'importance de ce don généreux qui constitue une contribution des plus utiles aux matériaux réunis déjà pour l'histoire de *Boutae, vicus gallo-romain* par MM. Marteaux et Le Roux qui doivent en entreprendre ultérieurement la publication.

M. DÉSORMAUX fait une lecture sur : « Un détracteur de la montagne : Chateaubriand et le *Voyage au Mont-Blanc* », article qui paraîtra dans le prochain fascicule.

M. MARTEAUX fait la communication suivante sur l'inscription de Spirniolus à Lucey :

« Fivel a signalé dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. II, p. 56, un petit autel hexagonal en pierre provenant de Lucey. Allmer (*Inscrip. de Vienne*, III, n° 567) qui en a reproduit le fac-simile dans son atlas, lit sur une des faces, en six lignes, *Deo Mercurio Propitius Uspirniolus*. Dans le *Corpus insc. lat.*, XII, n° 2440, M. Hirschfeld lit : *propit(io) l(ibens) v(otum) s(olvit) Pirniolus* et Mommsen, *ius(su) Sperantiolus*, croyant le nom défiguré et restituant *propitio*.

Le nom d'homme Spirnus, trouvé sur une inscription de Luxeuil (Haute-Saône) rapportée par Léon Coutil dans le *Bull. archéol.*, 1906, p. CLVII, prouve qu'il faut bien lire Spirniolus. En admettant de plus que, dans le langage vulgaire, *propitius* a pu devenir synonyme de *libens*, comme il l'était chez les comiques, en parlant des personnes, on pourrait lire alors : *Deo Mercurio propitius vovit Spirniolus*, Spirniolus a bien volontiers voué (cet autel) au dieu Mercure.

L'absence de gentilice, l'emploi de Q pour C, l'appendice assez court de cette même lettre dénote l'époque de Caracalla, au début du troisième siècle.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 6 novembre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Le BIBLIOTHÉCAIRE dépose sur le bureau les ouvrages suivants, dons des auteurs :

D'ARCOLLIÈRES : *A propos de trois lettres des Conventionnels Héroult de Seychelles et Philibert Simon. La Fête civique de Chambéry du 3 mars 1793*, 1 br. in-8°. (Ext. des *Mém. de l'Ac. de Savoie*, IV^e série, t. XI, 1907.)

MAX BRUCHET : *Le Château de Ripaille*, 1 v. in-4°, Paris, Delagrave, 1907.

MARC LE ROUX : *Recherches biologiques sur le Lac d'Annecy*, 1 v. in-8°. (Ext. des *Ann. de Biologie lacustre*, t. II, Bruxelles, 1907.)

Lecture est donnée de la correspondance. Invitation est faite à la Société Florimontane de se faire représenter au IX^e Congrès international de géographie qui se tiendra à Genève du 15 au 25 juillet 1907. M. LE ROUX fait part de son intention de se rendre à ce congrès où il lira une communication dans la section de Limnologie.

LE SECRÉTAIRE dépose entre les mains du PRÉSIDENT les pièces présentées pour les concours de poésie et d'histoire de 1907.

Il est procédé ensuite à la nomination des membres de ces jurys respectifs.

M. SERAND soumet à la Société la proposition suivante. Au

cas où la qualité des œuvres présentées aux concours exigerait un nombre plus grand de récompenses que ne le permet le montant de la somme allouée, il pourrait être décerné à titre de prix ou de mention honorable, des médailles en argent et en bronze.

M. BRUCHET demande qu'aux dépens du prix en numéraire décerné une médaille puisse être attribuée, qui sera conservée par le lauréat et sa famille comme un témoignage tangible de la distinction qu'il a méritée.

Ces propositions sont acceptées.

M. BRUCHET annonce que le classement de la chapelle des Allinges est désormais un fait accompli en vertu du décret du 13 juillet 1907.

LE MÊME donne lecture de quelques lettres inédites de Germain Sommeiller qui éclairent d'un jour tout nouveau la personnalité et le grand caractère du célèbre ingénieur savoyard. Ces lettres seront publiées ultérieurement.

L'échange de la *Revue savoisienne* avec la *Rivista storica italiana* est adopté.

Sur la proposition de MM. BRUCHET et SERAND, il est décidé que la collection des journaux, pour la plupart dépareillés, que possède la Florimontane, sera mise à titre de dépôt aux archives du département, de manière à constituer dans un local unique une série complète qui sera facilement consultée par les travailleurs. Il sera dressé une liste complète de ces périodiques qui sera remise aux archives de la Société Florimontane afin de conserver le titre de propriété de cette Société sur ces journaux.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 h. 1/2.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

Séance du 4 décembre 1907.

PRÉSIDENCE DE M. MARTEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 5 heures.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

LE PRÉSIDENT adresse les félicitations de la Société à M. BRUCHET qui vient d'être nommé membre non résidant du Comité des travaux historiques au Ministère de l'Instruction publique.

Il remercie ensuite M. GARDIER qui a bien voulu entreprendre le récolement de la bibliothèque florimontane et qui vient de terminer ce travail long et minutieux.

Lecture est donnée de la correspondance :

M. le chanoine ALBERT demande à présenter pour le concours d'histoire son histoire de M^{sr} de Thiollaz. C'est avec regret que ce travail ne peut être accepté pour prendre part au concours, car le dernier délai pour l'envoi des œuvres était fixé irrévocablement, suivant les termes du règlement, au 31 octobre.

LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. FENOUILLET sur un monument préhistorique que notre collègue vient de découvrir à Savigny. Il s'agit d'une *Pierre à cupules* analogue à celles trouvées en Maurienne par M. Schaudel et en Chablais, par M. Jacquot.

Cette pierre est un gros bloc erratique de gneiss schistoïde situé au pied du Vuache au devant et à cent mètres des deux grottes de Savigny. Sa face supérieure qui mesure environ 4 mètres carrés, porte une *quarantaine* de cupules généralement disposées par groupes de trois ou quatre, en lignes, en croix ou en triangles allongés. Une, qui se trouve au centre mesure 8^e/_m de diamètre et 4^e/_m de profondeur ; deux autres, voisines de la première ont 6^e/_m ; les autres 4 ou 4^e/_m5.

L'auteur de la trouvaille signale cette pierre afin que la commission compétente l'inscrive au nombre des monuments intéressants à classer.

M. le chanoine LAVOREL propose la candidature de M. le chanoine Claude ROBERT, aumônier de la Visitation.

La parole est donnée à M. BUTTIN pour la lecture du rapport relatif au concours d'histoire. Les conclusions du Jury sont ratifiées par l'assemblée.

En ce qui concerne le concours de poésie, l'examen des nombreuses œuvres présentées demande un certain temps. La Société décide en conséquence que le rapporteur du Jury déposera ses conclusions à la séance du 5 février prochain, où les noms des lauréats seront proclamés en même temps que ceux du concours d'histoire.

M. TROLLET fait une communication sur le jardin alpin de Samoëns, qui sera insérée ultérieurement.

M. LE ROUX expose en son nom et en celui de M. E. GUINIER, le résultat de leur course du 11 novembre dernier, dans le val-lon d'Entrevernes, en vue de la recherche de *Erica vagans* L.

(*E. decipiens* St-Am.), bruyère nouvelle pour la Haute-Savoie, dont la station a été découverte il y a quelques mois par M. Graber, inspecteur des forêts.

Grâce à l'obligeance de M. Sabatier, inspecteur des Forêts à Annecy, qui mit deux gardes forestiers à leur disposition pour les conduire à la station connue de ces derniers, ils ont pu recueillir un certain nombre d'échantillons de cette plante intéressante pour la région.

M. LE ROUX décrit les conditions topographiques et biologiques de la localisation à 750^m d'altitude (sur l'arête du mont Taillefer, à 20 minutes à l'E. du hameau des Maisons), *Erica vagans* qui vit là en association avec la Callune ; elle est dominante en cet endroit sur celle-ci. L'ensemble de la végétation présente en partie un caractère calcifuge : Molinie, Busserolle, Buis, Genévrier, Amélanchier, sous un étage dominant de Chênes et de Hêtres, avec parsemés : Tremble, Bouleau, Noisetier.

La station d'*E. vagans* la plus rapprochée de nous est la forêt de Chambaran, dans l'Isère.

Sur la proposition de M. J. SERAND, la Société Florimontane vote, à l'unanimité, une adresse de félicitations à la Société Chorale d'Annecy à l'occasion de la fête de son cinquantenaire.

M. MARTEAUX, comme délégué de la Florimontane, annonce que le Comité pour l'adoption d'une langue internationale auxiliaire a adopté en principe l'Espéranto, sauf modifications ultérieures, dans sa séance du 24 octobre 1907.

MM. BRUCHET et SERAND remettent, pour les archives de la Société, la liste complète des journaux qui, à la suite de la décision prise dans la dernière séance, ont été transportés, à titre de dépôt, aux Archives départementales.

MM. CARLE et LE ROUX annoncent qu'on a découvert, au château d'Annecy, de nouvelles fresques, dans une salle voisine de celle où une frise décorative peinte fut mise à jour l'année dernière. Il n'y a pas lieu de craindre actuellement une détérioration de ces peintures, car au cours des travaux actuels de blanchiment des chambres, on aura soin d'isoler la partie décorée de fresques en conservant, jusqu'à nouvel ordre, leur enduit protecteur de badigeon ancien.

— Au sujet du concours dont le cycle triennal revient en 1910, il est décidé, après échange d'idées et d'observations, que ce concours, au lieu d'être consacré à l'histoire, sera réservé exclusivement au folklore, légendes, contes et coutumes de la

Haute-Savoie. Il est de toute importance, en effet, de fixer d'une façon définitive, avant qu'ils ne disparaissent ou s'effacent de la mémoire des hommes de notre génération, ces documents précieux pour la philologie ou l'ethnologie régionale.

Un questionnaire sera préparé par les soins de M. J. SERAND, délégué à ce travail, et transmis à toutes les personnes qui voudront prendre part à cette œuvre éminemment patriotique.

M. LE ROUX donne connaissance des dons faits au Musée :

1° Un portrait d'Eugène Sûe, peinture à l'huile, signée Powel, 1882, de 1^m sur 0^m80, avec cadre en noyer sculpté. Ce tableau est intéressant, eu égard à la pénurie des documents iconographiques relatifs à E. Sûe, parce qu'il fut peint visiblement d'après nature et qu'il fixe définitivement les traits et la physionomie de l'écrivain.

E. Sûe est représenté assis, la figure de face ornée de favoris grisonnants ; il est revêtu de l'écharpe tricolore et des insignes de représentant du peuple sous la II^{me} République.

Le seul portrait que possède le Musée est une photographie (don de M. Berthet, horloger ; salle de la Savoie historique), montrant E. Sûe écrivant à sa table de travail. Ici le romancier porte seulement les moustaches.

Ce nouveau don est libéralement fait à la ville par le neveu d'E. Sûe, M. Paul Caillard, officier de la Légion d'honneur et ancien capitaine d'état-major à l'armée de la Loire en 1870.

2° Jeton en cuivre à l'effigie de Louis XV et la légende : *Pacis firmandae pretium*, trouvé dans les fouilles pour la canalisation électrique du théâtre d'Annecy. (Don de M. Louis Callet, électricien.)

3° Un grand sceau équestre, empreinte en cire avec son contre-sceau (fin du xvi^e s.)

4° Collection de 45 silex taillés, couteaux, grattoirs, pointes ébauchées ; 8 haches en silex taillé pour le polissage ; 1 hache polie provenant de Château Renard (Loiret), atelier préhistorique allant de l'époque du Moustier jusqu'au Robenhausien.

5° Os, canines et molaires de cheval provenant de la station préhistorique de Solutré. (Dons de M. Blandin, receveur des domaines, à Annecy.)

6° Une pièce en or : Ecu à la couronne, de Charles VII, trouvée dans les ruines du château de La Clusaz (Haute-Savoie). (Don de M. P. Masson, homme de lettres à Paris.)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire : Marc LE ROUX.

VOIES ROMAINES DE LA HAUTE-SAVOIE

ÉTUDE

SUR LA

VOIE ROMAINE DE BOUTAE A GENAVA

(Suite et fin)

Au sortir du bois du Barrioz, après avoir franchi le nant de Monthoux, la vieille route laissait à gauche dans une sorte de presqu'île, au l.d. la Cour, les restes à peine visibles du château de Monthoux, enfouis sous un bois de magnifiques fayards, et prenait sa direction vers le nord, à trente mètres de la route actuelle par la Grange Neuve et les Caves. Elle y est encore visible sous les blés. Au premier hameau de Saint-Martin, autrefois Bertherat (cad. 1730, n° 856) elle a été défoncée derrière la première auberge, car, en abattant un chêne de deux cents ans environ, le propriétaire trouva, à 0^m40, un assemblage de gros pavés. Elle continuait en abordant les petits torrents en aval pour regagner ensuite la hauteur. C'est ainsi qu'après l'ancienne maison Goullier, elle passait derrière la fruiterie, en-dessous du pont Guillot, franchissait le nant des Labies, traversait ensuite, en contrebas de la route et par une pente rude, le deuxième hameau des Diaquenods, dit aussi aux Bocquets, la coupait et maintenant à droite, allait parallèlement sous le coteau du Châtelard : M. Jos. Bocquet l'y retrouva à 0^m50 en défaisant un poirier. A la rencontre d'un troisième ruisseau, elle redescendait vers l'ouest, revenait couper la route, montait au Villaret, passait sous Burgaz où elle jaunait encore les prés et sous Villy-le-Pelloux, par la Croix Jorens, la Planche et la Caille où elle existe encore. Elle descendait enfin sur les Usses par un tracé, plus direct et plus rude dès la sortie du village et qu'on était obligé de paver pour éviter l'affluence des boues.

Je crois que le tracé de la voie romaine est à peu de chose près le même ¹. On a trouvé du reste quelques débris antiques sur son parcours. M. Jos. Bocquet a sorti des tuiles à rebord, à

1. Quelques personnes regardent comme la plus ancienne route de Genève le chemin qui va d'Argonnex (alt. 542) en pente raide à Saint-Martin (alt. 740) et de là, par les Chapalliers, à Villy-le-Pelloux. A coup sûr, ce n'est pas par là que les Romains auraient assis leur voie impériale.

une profondeur de 1^m à 3^m (le niveau de l'enfouissement de la voie doit osciller entre ces deux chiffres), du mas des Pradins, à 200^m du village des Bocquets. Il y a là un plateau séparé en deux parties par un petit ruisseau et qui porte les noms de : Châtelard, les Crêts, Varens, Pradins, Salens et Grandchamp (n^{os} 958 à 1017). Là, aux Pradins, s'élevait la villa romaine. Avec les tuiles, le propriétaire a recueilli des assiettes, un poids d'argile, etc., ce qui a fait croire à l'existence d'une tuilière que l'on plaçait au-dessous d'une maison aujourd'hui détruite appelée l'Oche. Une source coule encore au milieu du champ. En face, une autre villa s'élevait sur **Cuvat**, au hameau des Murgiers : quand on mine à une certaine profondeur dans le jardin Corbet, près du chef-lieu, on retire des tuiles, du mortier et on se heurte à des murs. Plus bas, près de la fruitière, les champs avoisinants livrent des tuiles à rebord. On les retrouve encore à **Allonzier**, entre Pouilly et Bublens (cad. n^o 144) aujourd'hui Corbet et au mas de la Grubaz, au l.d. la Parrade ou le Buisson (id. 923) près de Néplier, dans le champ Jacques Portier, rempli de fondations. Au-dessus de ce dernier village s'élève le rocher du Châtelard, au sommet aplati et dont le pourtour est bordé de restes de murs d'un mètre de haut : il y avait là un château-fort et à ses pieds, au bord du chemin, un cimetière burgonde ¹, dans la propriété J. Ailloud. A **Villy** on a trouvé au mas des Grosses Pierres (n^o 519) au sud-est du chemin des Chapailliers, et au bord du nant Cordet, des tuiles à rebord à une profondeur de 0^m80. Plus haut, à gauche de la route de Groisy et sur la gauche d'un petit ruisseau, soit à 300^m de Villy, en face du mas de Combe à nant, on a retrouvé vers 1860, ces mêmes tuiles et des fondations à 0^m35.

Notons aussi qu'à la limite de Villy et de Charvonnex s'étend le mas de Tigny (n^o 647), où la tradition mentionne l'existence d'un château et d'un puits comblé ; près de là un champ porte le nom de Champ du Trésor.

Le pont romain sur les Usses était de bois, comme la plupart ; fait de pilotis et de madriers de chêne, il pouvait résister longtemps. Même s'il avait été en pierre, il aurait été détruit ; le plus vieux pont n'a pu donc être qu'un pont du moyen âge ².

1. *Rev. sav.*, 1899, p. 2. Ce château des Fées est un de ceux que l'on disait avoir été élevé par César ; P. COLLET : *La Caille, son Etablissement thermal*, 1853, p. 52.

2. J.-F. GONTHIER : *Le Pont de la Caille*, dans *Rev. sav.*, 1898, p. 44 ; 1897, p. 280 ; P. COLLET : *o. c.*, p. 15 ; *Mém. de la Soc. savoie.*, 1870, XII, p. XLVIII ; V. BARBIER : *La Savoie industrielle, Mém. de l'Acad. de Savoie*, 1875, III, p. 654.

Quoiqu'il en soit, la vieille route, passant près de la Mala dière, franchissait le nant de Bougy, appelé aussi ruisseau d'Estan (?), puis, laissant à gauche la route du Noiret, faisait un coude vers la droite et remontait presque en droite ligne, vers Cruseille. Il est encore impossible de dire si elle se confond avec la voie ; en tout cas ce tracé est le plus pratique et le plus court ¹ et quelques restes antiques sont à relever.

Les bains de Cherpier, dits maintenant de la Caille, ont été certainement connus des Romains, car M. Paris a donné, en 1861, au Musée, un grand bronze de Maximin en provenant. C'est avec raison que Despine leur a attribué les restes de murs découverts par lui en 1791, car ces restes ont été retrouvés en 1847 et on a su les distinguer d'autres constructions du moyen âge. Le Noiray remonte à la période burgonde qui nous y a légué un cimetière important ². En 1895, M. Jos. Bertrand, en faisant un canal dans son pré, a encore défoncé plusieurs tombes. A droite de la route actuelle, abandonnée maintenant pour un tracé moins rude, on a découvert, à l'entrée du village, un béton de chambre à 0^m 60 ; plus loin, dans le pré dit des Contamines, à cent mètres environ, un ancien minage aurait livré des monnaies et des bagues ; enfin, au bord de la vieille route, appelée ici chemin des Pernots, au l. d. Granchamp, un minage ancien aussi a sorti de terre des briques et des tuiles à rebord. C'est probablement entre les deux routes que s'élevait une villa antique. On en a également trouvé à Ronzier sous Cruseille, dans les champs Tioset, à 0^m 30 seulement.

Cruseille, situé à mi-distance entre Annecy et Genève, d'après les mesures du tracé que nous supposons, était sans nul doute une *mansio* importante. Son nom romain, *Crucilia*, est également celui de Crouzilles (Haute-Marne) dans un diplôme de Charlemagne, au VIII^e siècle. Cette mansio était entourée de villas où l'on a fait d'intéressantes découvertes.

En 1875, on trouve, à l'ouest du village des Follats ou Faullex, un trésor de monnaies et de bijoux ; c'était au l. d. champ de Trélacin. Les monnaies, aux noms de Trajan Dèce, Gordien (a. 237), etc., étaient dans une écuelle, à deux mètres de profondeur ; les bijoux formaient une collection remarquable consistant en deux bracelets à côtes en argent, en boucles d'oreilles, pendeloques, rondelles, fibule, chaînette, en argent ou

1. En 1475, « *via publica tendens de Cursillia versus Annessiacum* ». (Archives dép., Inv. somm. E, 93.)

2. LE ROUX et MARTEAUX : *Sépultures burgondes*, p. 38.

en bronze, et en neuf bagues en argent serpentiformes. Ce trésor est maintenant partagé à peu près par égale moitié entre les musées d'Annecy et de Genève ; celui-ci a acquis, outre deux bagues, un petit vase en bronze (n° 1082) donné en 1883 par M. Dusonchet. La date d'enfouissement de ce trésor doit être placée sous Probus d'après Revon ¹. Non loin de cet endroit, à l'intersection des deux routes de Menthonnex, au l.d. Chez les Battus, M. Deshusses se propose de faire des fouilles plus approfondies dans son pré où il a trouvé aussi des murs, des scories de fer et des monnaies en argent.

En 1880, un nouveau trésor fut exhumé à deux kilomètres environ de la route de Cruseille à Vovray, en face des Folliets, au l.d. les Coutards ou au Mollard, alors qu'on faisait un chemin d'exploitation forestière sous la direction du garde général M. Alexis Lachat. Il consistait aussi en pièces de monnaies et en bagues serpentiformes et était renfermé dans une cassette en bois dont il ne restait plus que les deux boucles ou poignées ; il a été acheté en partie par M. Deshusses et ce chemin s'appelle maintenant Chemin du Trésor.

A Cruseille, la route descendait en pente raide au pied du mamelon que surmontent les ruines du château seigneurial, tandis qu'à droite la rectification de 1888 garde un niveau facile grâce à de puissants murs de soutènement ; elle remontait ensuite par delà le nant de Saint-Martin, passait par derrière Chez Cadis (cad. n° 760), au-dessus de Malbuisson et rejoignait la route actuelle à Jussy (Andilly). Elle contournait ainsi la montagne de Saint-Blaise ou Mont-Sion et, par un tracé plus direct, desservait Cambin et le Châble et descendait ensuite jusqu'à Carouge entre Beaumont et Neydens, puis entre Archamp et Landecy.

Là encore il est impossible d'affirmer si la voie romaine a suivi ce tracé et si elle est maintenant ensevelie sous les éboulis et sous le terreau qui glisse des hauteurs. En 1897, M. Jean Deshusses, en minant son pré situé sous le château, entre la route rectifiée et la vieille route, trouva, à un mètre de profondeur, une route pavée. On pouvait croire qu'il s'agissait là de notre voie. En réalité, la vieille route en cet endroit, jusqu'au l.d. les Moulins, près de la scierie, ne date que de 1848 et il est probable que les pavés exhumés doivent appartenir à la route de 1730 qui s'enfonçait peu à peu et qu'on reporta quelques

¹. *Sépultures burgondes*, p. 41 ; Musée de Genève, n° 459-462, 1078-1080. etc. ; L. REVON : *Rev. sav.*, 1875, p. 43.

mètres à gauche. Au-dessus de Malbuisson, un mas s'appelle Sous l'Estraz (cad. n° 443). Cette *estraz* ne peut être que la vieille route et celle-ci doit se confondre avec la *strata* du xii^e siècle qui passait à Jussy, et en bas de Saint-Blaise et de Pomier. Identifier, sur la foi de Grillet, cette *strata* avec le chemin de Pomier à Cruseille par Saint-Blaise d'une part, et celui de Pomier à Beaumont, qui venait en réalité de Charly, d'autre part, c'est supposer qu'avant les moines aucun chemin praticable ne desservait les villas, c'est ne pas admettre l'existence d'une voie dans ces parages, c'est surtout mal interpréter le texte de la charte.

Il est possible toutefois que la voie ait été plus en contrebas encore que la route actuelle n° 201. A un kilomètre au sud de Chez Cadis, un vieux chemin descend sur la gauche, et, soutenu quelque temps par un mur de soutènement, va sur terrain plat par en dessous de Malbuisson et remonte sur la grande route par Jussy. Ce chemin rocailleux qui réunit également Copponex et Andilly à Jussy, porte le nom de la Ferrande (cad. Copponex, 241 à 247 ; Andilly, 274 à 298). Il se peut donc que la voie ait trouvé ainsi en contrebas un tracé ayant suivi la direction de ce chemin, mais il serait moins direct que le précédent.

Après le Châble, une route, appelée autrefois l'Estraz (cad. nos 1323 à 1329), gagnait par Mouvy Saint-Julien, à gauche de la route nationale n° 201 ; cet embranchement qui reliait la voie de Condate à Genève à celle qui nous occupe est certainement ancien ; il en est de même de ce chemin qui de Neydens aboutissait à cette même ville et qui a conservé le nom de *viobanna*, *via urbana* (cad. nos 1545 à 1549) ; enfin celui du Châble à Châtillon (Beaumont), *via publica de Cursillia versus Castellionem* est cité au xiv^e siècle ¹. Mais la voie romaine, ici encore, doit se retrouver vraisemblablement sous la vieille route, aujourd'hui chemin de grande communication n° 18 du Châble à Carouge, ou non loin d'elle, c'est-à-dire qu'elle passait sous Moisin, peut-être au mas de la Ferraz (cad. n° 275), sous Arbigney (Archamps) à celui de l'Etraz (2283 à 2339), puis après le pont de Combe, non loin du mas de la Muraz (n° 1), aujourd'hui près de Landecy (Genève) et de là à Quadrivium, Carouge, où elle rencontrait la voie de Condate. Les vingt-cinq milles ou 36 kil. 800 sont largement couverts.

1. A. FOLLIET : *Monographie de la commune de Beaumont*, p. 46, et dans les *Mém. de l'Académie chablaisienne*, XIII, 1^{re} partie.

Les villas qu'elle desservait étaient assez nombreuses. Dans la commune de **Copponex** (*Copponacus*), le cimetière burgunde de Petits-Bois se trouvait certainement à proximité d'elle. En face, s'élevaient des constructions dont il ne reste plus que des cailloux et des tas de tuiles à rebord et auxquelles on a donné le nom de château de Ronchine, ainsi qu'au nant voisin, *nantus de Rochina*, en 1732¹ : tout près de ces ruines passait la vieille route, dite de Saint-Martin (cad. n° 1982). Ces tuiles se retrouvent à Folon, de chaque côté du vieux chemin de ce village à Mézier, au l.d. la Talle Bedigne (cad. n° 248) et à Mézier même où sont sortis du champ Jacquet G. (*v. fig. 8 et 17*) un vase en terre et une belle urne cinéraire en verre avec son enveloppe en grés² ; du chef-lieu même provient une monnaie de Faustine ainsi qu'un petit trésor de monnaies gauloises en potin des Séquanes au taureau dit cornupète. Au-dessus de Malbuisson, au bord de la vieille route, au l.d. Chez la Petite, on voit encore des murgers de pierres taillées et de tuiles et au l.d. la Mézelière, à l'angle méridional de la limite de cette commune et de Saint-Blaise, à 50 mètres du chemin de ce dernier village aujourd'hui rectifié, M. Polony Salle a exhumé, à 0^m 30, dans une teppe, des cendres et des tuiles faïtières. A **Andilly** (*Andiliacus*), le Répertoire parle de tuiles, de poteries, de briques, d'une marmite en bronze. A Verlioz (Cernex), dans le champ du Recours, existait une habitation qui n'a laissé que des fondations et des tuiles à rebord. Au l.d. au Touvet, au pied du mont de Sion, *mons Sedunum*, à la limite des communes d'Andilly, de Présilly et de Vers, existait une villa, car on y a défoncé, sous une couche de tuiles, des aires bétonnées, des carrelages de carrons ; il y avait évidemment là des chambres limitées par des murs ; une source existait à proximité. Il en est de même au l.d. Grandson. A **Présilly** (*Prisciliacus*), en 1900, M. Gribot, en creusant un aqueduc, découvrit au mas des Murailles (cad. n° 260) de vieilles masures ; au chef-lieu, M. Ad. Favre, en minant en 1904 son jardin, découvrit également, à 0^m 80, des fondations, des tuiles et des pierres de parement. A **Beaumont**, près du Châble, M. Busat trouva, en 1860, aux Eplanes ou Plagne, à 500^m à gauche de la route de Saint-Julien (r. nat. 201) et à 0^m 45 de profon-

1. Aug. DUFOUR : *Franchises de Cruseille*, dans *Mém. de la Soc. savoisienne*, 1860, IV, p. 154. La route d'Annecy y est citée, ainsi qu'une chaussée qui n'a rien de romain, « *calciata magni stagni* », à l'est.

2. *Rev. sav.*, 1863, p. 32 et 23. C'est par erreur qu'on a indiqué comme lieu de provenance le chosal du Châtillon.

deur, un aqueduc fait de deux tuiles à rebord ¹. A **Jussy** (*Jus-tiacus*), au bas du village, on découvre des fondations et des monnaies allant de Claude à Constantin. Aux Travers, existait une tuilerie gallo-romaine ². A Feigères, M. Regard, instituteur, rappelle, dans le Répertoire archéologique, qu'on trouva dans le champ, dit sans doute depuis de la Bronnaz, un pot en terre contenant vingt-cinq monnaies en cuivre dont un grand bronze d'Antonin ; à 0^m 50 de là, une grosse pierre semblait indiquer la place du petit trésor. **Neydens** est un nom germanique qui cache celui d'une villa romaine et peut-être d'une station de la voie. Sur près d'un kilomètre la pioche se heurte à des substructions d'une grande dureté. Le cimetière en est rempli et il est presque impossible de creuser les fosses ; on en trouve à la cure avec des pavages en cailloux et des tuiles ; quand on déplaça l'église, on dut extraire du sol une quantité de cailloux cimentés en murs ; on recueille encore des tuiles autour du chef-lieu, aux l.d. aux Teppes et aux Vuargets ³. Près de l'église, gît à terre une colonne avec son piédestal : celui-ci est un cône tronqué haut de 0^m 70, large au diamètre supérieur de 0^m 50 ; il offre des trous de scellement ; le fût, en calcaire du Salève, est incomplet ; il a encore 2^m 50 de long avec un diamètre moyen de 0^m 70 : ces pierres ont servi de croix il y a une cinquantaine d'années ; mais on raconte que le curé d'alors y aurait effacé une inscription antique. Le fût a pu en effet servir de milliaire et, si le fait était prouvé, on aurait là un indice sérieux du passage de la voie à Neydens.

Soret mentionne à **Archamp** une trouvaille de monnaies ⁴. A Arbigny (*Albinicus*) (cad. 2250 à 2294), à 200^m au nord et au bord de la route dite ici estraz, à droite, j'ai noté des tuiles plates à rebord et incurvées. A Muraz (Suisse), on trouva, en 1905, dans la propriété Mabue des chambres bétonnées et un puits ⁵. **Landecy** remonte au règne d'Auguste ; on y a recueilli nombre d'objets antiques, surtout, en 1826, un trésor de 6.500 monnaies renfermées dans un vase de bronze que possède maintenant le Musée archéologique genevois ⁶. A Compesièr,

1. Celui-ci semble un appareil de drainage. En 1733, le pré de la Plagne marécageux donnait de la tablature aux ingénieurs piémontais. Cela nécessita la création du tracé de la route nationale 201. *

2. Renseignements de M. Mabut, carrier.

3. Renseignements de M. Bochet.

4. *Mém. de la Soc. d'hist. de Genève*, 1841, I, p. 243.

5. Il existe dans les archives de la Société d'histoire de Genève un plan de fouilles faites en 1870 dans la propriété Chaponnière et se rapportant à la même localité. (*Mém.*, VII.)

6. *Mém. de la Soc. d'arch.*, I, p. 233, 236, 237, 252 ; *C. I. L.*, XII, n° 2623.

on a aussi trouvé des monnaies ¹. Enfin, Collonge, Bossey et Veirier sont surtout connus par leurs grottes, voûtes et bournes du Salève : celles-ci ont abrité dans des années de malheurs les paysans des environs. A Collonges, on a recueilli, dans la deuxième caverne du Sphinx, des poteries diverses, un style en bronze ou un specillum ; dans la voûte des Bourdons, de la poterie, un morceau de corail, une monnaie de Trajan ; dans celle du Serpent, une clef et d'autres objets en bronze ; dans celle de Chavardon, bourne du Serèt, cinq styles ou aiguilles en os, des fusaioles, des grains de collier, des monnaies d'Antonin le Pieux et de Maxime donnés au Musée de Genève par Gosse, en 1898. Soret cite dans ce village une trouvaille monétaire. A Bossey, la caverne de l'Ours a livré, outre des aiguilles en os, une pierre à aiguiser et des monnaies d'Alexandre Sévère et de Trajan (Dèce ?) ². Enfin, Veirier (*Variacus*) était relié, par Pinchat, à Carouge par un ancien chemin dont parle Grillet et le long duquel on a trouvé des débris antiques ³.



APPENDICE

CHEMIN SECONDAIRE.

Chemin de Faverge à Thorens.

J'ai parlé d'un chemin ancien qui partait de Casuarria (Viuz-Faverges) et suivait la rive droite du Fier de Thônes à Dingy 4. Il se continue, après la rectification faite par Tincius au premier siècle, après Nâves et sous le chemin vicinal d'Annecy à Thorens n° 2, par **Villaz** où l'église a été bâtie sur l'emplacement d'une villa antique. Dans le jardin du petit château de Moiron, M. Baud, en le minant en 1896, mit en effet au jour des murs formant une chambre, un béton où était encastré le fragment d'une conduite d'eau en plomb ayant une direction E.-W., puis une sorte de caveau ; le sol, fouillé sur 2^m 50 carrés seulement, formait une couche de débris de tuiles, de tuyaux d'hypocauste et d'ossements ; de cette villa provient

1. A. BEAUMONT : *Descript.*, II, 2^e p., p. 359.

2. L. REVON : *La Haute-Savoie avant les Romains*, I, p. 10 et suiv. et *Rev. sav.*, 1875, p. 15 ; d'après les fouilles Thioly, *Mém. de la Soc. d'arch. de Genève*, XV, p. 232 et *Rev. sav.*, 1866, p. 30.

3. *Dict. hist.*, II, p. 3 et 5 ; A. BEAUMONT : *Descript.*, etc., II, 2^e p., p. 327 ; *C. I. L.*, n° 2602, 2626.

4. *Voie romaine de Boutae à Casuarria*, 1903, p. 71.

l'inscription de T. Cœlius à Mercure et à Maia ¹. Il existe encore au mas de la Salle, dans le pré Montanier, des substructions peut-être médiévales ; mais, en descendant vers la Fillière, près de son confluent avec le Grenant, à gauche de ce petit torrent et du chemin, on exhuma, en labourant, des tuiles à rebord et courbes et des pierres enduites de mortier. Après Aviernois où, dans le mas dit Derrière la Ville, ancien pré Falquet, on a reconnu de nombreuses fondations et du béton, le chemin traversait à gué la Fillière, sous Vuaz (*Vadum*) et aboutissait à l'église de **Thorens**. La villa s'élevait à 200^m à l'ouest, de chaque côté du vieux chemin du Plot, délaissé pour le chemin de grande communication n° 2 de Frangy à Thorens. Dans le mas de Sales, dans les terrains appartenant aux sieurs Riondel, Seythier et J. Chappaz, au l.d. la Mitri, on remarque encore sur une vingtaine de mètres des aires bétonnées assises sur un lit de cailloux roulés ; des puits y ont été comblés, et on a retiré de ces ruines des pierres taillées, l'extrémité d'un conduit cylindrique en plomb à charnière de cuivre, des monnaies dont une de Trajan, etc. En 1870, on déterra dans le champ de la cure une plaque en marbre blanc. Dans le mas de Laffin, on exhuma, en 1886, des tuiles à rebord et chez Rafin dit Lacombe, une meule en pierre dure ².

Sur ce plateau limité par la Fillière et le Fier, la commune des **Ollières** est elle aussi d'origine antique. Au chef-lieu, au nord de l'église, dans le champ Devenier, le propriétaire J. Challut trouva, en 1870, en labourant, des tuiles et des débris de vases romains. Près du hameau de la Tour, dans la propriété A. Saillet, on recueillit, en 1886, une fiole en verre et, dans le champ Challut, des substructions. De là provient aussi un denier de la famille Cœlia ³.

C. MARTEAUX.

1. REYON : *Inscr.*, n° 42 ; C. I. L., XII, n° 2557.

2. *Rev. savoie.*, 1871, p. 23 ; 1905, p. 201 ; C.-A. DE SALES : *Pourpris de la Maison de Sales*.

3. *Catal. des Marques*, n° 304.

LE LAC D'ANNECY

(FAUNE ET FLORE)

(Suite).

A) Les zones de végétation.

La géographie botanique a pris, dans ces dernières années, une importance considérable. L'on ne se contente plus de recueillir des plantes, de les mettre en herbier et d'en dresser des listes floristiques, avec le désir, d'ailleurs fort légitime, d'ajouter « une nouvelle bonne espèce » à la flore déjà connue d'une région.

Les botanistes témoignent maintenant d'une préoccupation d'ordre plus élevé, c'est celle qui consiste à se rendre compte de la biologie des plantes et des influences du milieu et du sol sur leur groupement.

L'orientation des recherches vers la Géobotanique résulte des principes posés par HUMBOLDT, MEYEN et DE CANDOLLE et des travaux plus récents de GRISEBACH, WARMING, DRUDE, SCHIMPER.

FLAHAUT¹ a d'ailleurs lumineusement exposé la question.

Dans une pareille étude on doit distinguer deux choses : 1° la *flore* d'un pays ; 2° sa *végétation*.

La FLORE d'un pays est la statistique des espèces végétales qui l'habitent, groupées suivant leurs affinités systématiques.

La VÉGÉTATION, qui est l'objectif spécial de la Phytogéographie, est le caractère particulier du *paysage végétal*, c'est l'ensemble des plantes considérées en fonction du milieu du climat et du sol.

Les espèces végétales qui sont fixées au sol dans une circonscription déterminée s'accommodent donc d'un substratum géographique et topographique. Il y a par suite lieu d'établir la notion des *unités géographiques* et *topographiques*.

Les espèces se groupent d'autre part de diverses manières, elles ont un genre de vie spécial, s'associant suivant les conditions de climat et de milieu, fait qui dûment constaté établira la notion des *unités biologiques*.

On a donc été amené à déterminer une série d'unités géographiques, des groupes de Régions, des Régions, un Domaine,

1. FLAHAUT : « Essai de nomenclature phytogéographique » (*Bull. de la Soc. languedocienne de géographie*, 1906).

[*Rev. sav.*, 1907]

un Secteur, un District et, comme degré ultime, la *Station*, « circonscription territoriale d'étendue restreinte présentant « un ensemble complet et défini de conditions d'existence où « l'espèce s'établit à demeure parce qu'elle y trouve tous les « éléments nécessaires à sa reproduction » (FLAHAUT). Exemples : les eaux vives d'un lac, les eaux stagnantes, la prairie périodiquement inondée, la prairie humide, les rochers battus par les vagues, la muraille sèche des falaises.

Le terme *ZONE* a été également introduit par MAGNIN pour la délimitation des espèces végétales en profondeur ¹ (zones des *Phragmites* = *PHRAGMITAIE* ; des *Potamogeton* = *POTAMAIE*, etc.). Cette terminologie sera conservée, mais seulement en ce qui concerne la description de la région où la plante croît de préférence, et en spécifiant bien, comme l'a fait remarquer Magnin, que telle plante peut être remplacée dans sa zone habituelle par une autre. La nomenclature relative aux unités biologiques se réduit donc à la notion des ASSOCIATIONS ou GROUPES D'ASSOCIATIONS (FORMATIONS de Grisebach et de Schimper).

« Le terme d'Associations végétales n'implique pas un cours harmonique de tendances diverses vers un but commun de bénéfice collectif ; il s'applique à un rapprochement « de formes *spécifiques* et *morphologiques* étrangères les unes « aux autres avec le profit exclusif de chacune d'elles pour « objet. Les espèces y vivent les unes à côté des autres suivant « la conformité ou la diversité d'exigences qui trouvent leur « satisfaction, soit dans les conditions mêmes du milieu, soit « dans les conditions déterminées par la présence des autres « végétaux (FLAHAUT). »

Les Associations sont donc l'unité biologique la plus simple, l'expression dernière de la lutte pour la vie dans le groupement des espèces végétales. Parmi celles-ci les unes deviennent *dominantes* parce qu'elles exercent une action manifeste sur l'habitat et contribuent à créer la Station, tandis que les autres viennent se grouper secondairement autour des premières. Elles éliminent parfois les autres plantes en ne laissant subsister parmi elles d'autres espèces qu'à l'état *disséminé*.

Pour fixer les idées, étudions le cas particulier du lac d'Annecy. Nous y verrons, en certains points de la plateforme littorale (*beine*), les Roseaux (*Phragmites vulgaris*) se dévelop-

1. MAGNIN : *La Végétation des lacs du Jura*, 1904.

pant en fourrés compacts sur de larges surfaces pour constituer une Association appelée PHRAGMITAIE ¹. En dedans de cette zone, tout près du rivage, s'étend une ceinture plus ou moins discontinue de Joncs (*Scirpus lacustris*) : la SCIRPAIE.

Si, parmi l'espèce dominante des Roseaux, viennent pénétrer des Joncs, nous aurons l'Association de la PHRAGMITO-SCIRPAIE.

Tout près des ports, dans l'eau profonde, flottent les longues tiges des Potamots (*Potamogeton perfoliatus*) au-dessus des gazons des Charas ; on considérera donc qu'une POTAMAIE s'est installée tout près d'une CHARAIE.

Il y a lieu d'observer souvent que des Renouées (*Polygonum amphibium*), des Massettes (*Typha latifolia*) par exemple, ou des Nénuphars (*Nuphar luteum*) viennent prendre la place des Roseaux ou des Joncs. Une nouvelle Association sera ainsi formée (*Association représentative*) qui constituera une TYPHAIE ou une NUPHARAIE ayant repoussé les espèces dominantes de la PHRAGMITO-SCIRPAIE, pour se substituer aux espèces types de la formation.

B) Les Macrophytes littorales.

Les Associations ou groupes d'Associations végétales sont disposées en général, sur les rives du lac, avec une certaine régularité. Elles enserrant le rivage de plusieurs ceintures ou zones, dont la continuité est loin d'être absolue et dont les éléments se pénètrent quelquefois les uns les autres ².

On est amené à distinguer dans le lac d'Annecy les zones de végétation ³ ou mieux les Associations végétales suivantes :

1° La CARICAIE (Magno-Caricaie MAGNIN) aux espèces dominantes de grands Carex : *Carex stricta*, *C. paludosa*, parfois remplacés par des Associations représentatives : la SAULAIE, la MOLINAIE (*Molinia caerulea*, élément constitutif de la prairie humide).

Les éléments floristiques de la Caricaie sont : *Stachys palustris*, *Alisma plantago*, *Pedicularis palustris*, *Senecio paludosus*, *Polygonum amphibium* var. *terrestre*, *Sparganium ramosum*, *Carex flava*, *C. Davaliana*, *C. hirta*, *C. maxima*, *C. disticha*, *C. stricta*, *C. paludosa*.

Les espèces végétales qui habitent la prairie humide sont :

1. Terminologie employée par M. Magnin dans la description de la végétation des lacs du Jura.

2. Voir plus loin la raison biologique de cette disposition.

3. M. Lx Roux : « Notes biologiques sur le lac d'Annecy » (*Rev. sav.*, 1899.)

Caltha palustris, *Thalictrum flavum*, *Oenanthe Lachenalii*, *Spiræa ulmaria*, *Epipactis palustris*, *Scabiosa succisa*. *Lysimachia vulgaris*, *Cirsium palustre*, *Angelica sylvestris*, *Lythrum salicaria*, *Galium palustre*, *Hypericum tetrapterum*, *Scutellaria galericulata*, *Mentha aquatica*, *Scrophularia nodosa*, *Juncus obtusiflorus*, *J. conglomeratus*, *J. effusus*, *J. glaucus*, *J. bufonius*, *Scirpus compressus*.

Dans la Caricaie s'associent fréquemment deux mousses : *Hypnum cuspidatum*, *Climacium dendroides*, mais elle peut être remplacée par un autre genre d'Associations, la BRYOPHYTAIE, caractérisée par le cordon littoral de mousses sur les pierres, les enrochements et les murs : *Orthotrichum saxatile*, *Hypnum eugyrium*, *Barbula vinealis*, *B. recurvifolia*, etc., ou par d'autres espèces franchement hydrophiles accrochées aux cailloux submergés ou dans les cavités de la falaise du Roc de Chère : *Fissidens crassipes*, *Cinclidotus fontinaloides*, *Amblystegium riparium*, *Funaria hygrometrica*, *Mnium undulatum*.

Les groupes d'Associations suivantes, représentés par des plantes amphibies ou des limnophytes exclusifs, rentrent entièrement dans le domaine lacustre. C'est d'abord la puissante formation de la Roselière (*Rohrsümpfen* de WARMING) qui comprend les sociétés de Scirpes et de Phragmites.

2° La SCIRPAIE est constituée par l'Association de *Scirpus lacustris*, le Jonc des chaisiers. Elle se dispose en zone plus ou moins discontinue qui est presque toujours présente le long du littoral. Elle s'étend jusqu'à la profondeur de 1^m 50 au maximum et est bordée au large, dans le cas le plus général, par une ceinture de Roseaux.

La Scirpaie peut être envahie par des Associations représentatives de plantes telles que *Typha*, *Equisetum*, *Heleocharis*, rarement *Lemna*, qui constituent ainsi une TYPHAIE, une EUISETAIE, une HELEOCHARAIE, une LEMNAIE.

On y rencontre donc les espèces suivantes : *Typha latifolia*, *Equisetum limosum*, *Heleocharis palustris*, *Baldingera arundinacea*, *Iris pseudo acorus*, *Lemna minor*, *Sparganium ramosum*, *S. simplex*, *Hippuris vulgaris*, *Menyanthes trifoliata*, *Trapa natans*, *Roripa amphibia*.

3° La PHRAGMITAIE est la plus importante Association de la

Roselière qui occupe des étendues considérables au Nord, à l'Ouest et au Sud du lac, en raison du grand développement de la beine dans ces régions.

Les sociétés de Roseaux (*Phragmites vulgaris*) se multiplient en fourrés dans une zone qui ne dépasse pas la profondeur de 3 mètres.

Cette espèce, dont les individus atteignent parfois la hauteur de 4 mètres, possède la propriété d'assécher le sol qu'elle occupe en le recouvrant de ses débris et en le transformant peu à peu en prairie marécageuse. Les Roseaux subsistent encore en groupes disséminés sur le sol conquis et leurs tiges brisées apportées au bord par les vagues contribuent aussi à la formation d'un cordon littoral de matières organiques décomposées qui servira de substratum à l'établissement de la Strictaie.

Cette formation couvre la Beine proprement dite sur laquelle elle s'étale parfois sur une largeur de 400 mètres (Saint-Jorioz).

La Phragmitaie est souvent envahie par certaines Associations. Ainsi se constituent une NUPHARAIE, une POLYGONAIE où se groupent les espèces : *Nuphar luteum*, *Nymphaea alba*, *Ranunculus divaricatus*, *R. trichophyllus*, *Hippuris vulgaris*, *Glyceria aquatica*, *Utricularia vulgaris*, *Polygonum amphibium* variété *natans*.

4° La POTAMAIE. La région lacustre proprement dite ou zone des eaux profondes est habitée par des plantes essentiellement limnophytes. Quelques-unes élèvent leurs tiges feuillées et leurs fleurs jusqu'à la surface de l'eau et constituent les groupes d'Associations des Potamogeton et des Myriophylles. C'est la POTAMAIE OU SUBMERSIPOTAMAIE (MAGNIN). Elle s'étend dans sa situation normale de 4 à 5 mètres de profondeur sur la beine, mais peut aussi se rapprocher du rivage dans les endroits où la profondeur s'affirme rapidement. Comme Association représentative, on trouve souvent dans cette zone la NAIADAIE.

Les espèces habituelles de la Potamaie sont : *Potamogeton perfoliatus* se groupant quelquefois nettement à l'exclusion des autres espèces pour former un PERFOLIATIPOTAMAIE (MAGNIN), *P. crispus*, *P. lucens*, *P. nitens*, *P. pectinatus*, *P. pusillus*, *Myriophyllum spicatum*, *M. verticillatum*, *Ceratophyllum demersum*, *Naias major*, *Ranunculus divaricatus*, *R. trichophyllus*, *Fontinalis antipyretica*.

5° La CHARAIE. La végétation des plantes phanérogames est cantonnée au rivage et sur la beine. Mais sur celle-ci, même tout près des bords et descendant sur le talus de la beine jusqu'à la profondeur de 8 mètres, s'installent les Associations des Charas en gazons courts et denses. Au delà de cette limite bathymétrique s'arrêtent les macrophytes et la vie végétale n'est plus représentée sur le limon de fond que par des microphytes.

On y trouve associés : *Chara foetida*, mêlés aux rares *Nitella flexilis*, puis *Ch. aspera* var. *curta*, la très belle et abondante *Ch. ceratophylla*, *Ch. gymnophylla*.

Biologie de ces espèces sociales.

Les Carex s'associent en touffes isolées robustes, aux rhizomes et racines enchevêtrées concourant avec les cordons littoraux de débris apportés par les vagues à assujettir le terrain dans son empiètement sur le domaine lacustre et à constituer en définitive la prairie humide à Graminées. Quelques éléments floristiques montagnards viennent s'adapter à cette basse altitude dans les prairies marécageuses qui se reliaient à la Caricaie, ce sont : *Tofieldia calyculata*, *Soyeria paludosa*, *Spiraea aruncus*, *Gymnadenia odoratissima*, *Alnus viridis*, *Campanula rhomboidalis*, *Astrantia major*, *Phyteuma orbiculare*, *Ph. spicatum*, *Ranunculus flammula*, *Orchis simia*.

En raison de la structure de leurs rhizomes aux racines courtes épaisses et résistantes, les Joncs s'installent dans les parties du littoral où le sol est formé de cailloutis et de dépôts détritiques (Ex. : côtes O. et E. du Petit Lac). Les Roseaux, au contraire, aux racines ténues, flexibles, disposées en touffes lâches, trouvent leur optimum de végétation sur les beines où le sol est limoneux et meuble. (Ex. : La grande Phragmitaie des marais de Duingt-Saint-Jorioz, et aussi celle d'Albigny.)

Ces particularités anatomiques expliquent l'inversion que l'on note parfois dans les ceintures de Scirpes et de Phragmites, et aussi la pénétration des deux Associations (PHRAGMITO-SCIRPAIE) dans les endroits où le sol de la beine est limoneux et pierreux à la fois.

Dans les fourrés de Joncs on rencontre parfois des individus déformés d'une façon curieuse. Cette anomalie consiste chez certains en une torsion spiralée de la tige résultant d'une inégalité de croissance des faisceaux. Les plantes affectées de cette

déformation végètent toujours près du bord de l'eau et ce cas tératologique est dû vraisemblablement aux alternatives de sécheresse et d'humidité auxquelles sont soumises les tiges dans cette station.

Les Potamots se développent dans les eaux profondes ou dans l'eau courante (émissaires) ou encore particulièrement agitée (pontons des débarcadères). Leurs feuilles (*P. perfoliatus*, *P. lucens*) sont parfois très encroûtées de calcaire, résultat de la décalcification des eaux provoquée par les échanges gazeux de la plante.

Les Renouées (*Polygonum amphibium*) montrent une faculté d'adaptation retentissant rapidement sur la morphologie de l'espèce. La forme submergée, var. *natans*, peut donner, à la suite d'une émergence prolongée (baisse des eaux pendant l'été 1906), des rameaux reproduisant les feuilles de la var. *terrestre*.

Si on compare la région d'Albigny et celle du Bout du Lac, on constate que la beine et les marécages d'amont sont beaucoup *plus riches en Associations végétales* que la beine d'aval, probablement à cause du voisinage des affluents très chargés en matières minérales et d'un milieu où l'eau n'a pas encore été suffisamment décalcifiée.

C'est dans la région de la beine Nord, que l'on peut surtout se rendre compte de la marche de la végétation des limnophytes.

L'arrêt de la vie végétale est complet en hiver, et il est marqué en outre par la mort de beaucoup de plantes lacustres, tandis que chez certaines autres les rhizomes vont reprendre au printemps une nouvelle vigueur pour développer les jeunes tiges.

En hiver, on n'aperçoit sur la beine que les teintes neutres ou rouillées des fourrés de Roseaux ; la ceinture littorale des Joncs a disparu, car les vagues ont brisé toutes les tiges au niveau de la surface de l'eau ; seules les feuilles radicales en longues lanières de ces dernières plantes végètent en rosettes sur le sol. Quelques buissons de *Potamogeton pectinatus* restent vivaces, tandis que les gazons vert sombre des Charas couvrent le fond de leur morne tapis pendant toute l'année.

Au commencement de l'été, le développement de la végétation lacustre est très rapide. On a pu constater récemment,

après les travaux de curage des canaux (21 mai 1905), qui avaient bouleversé les rhizomes et racines des plantes aquatiques, que huit jours plus tard, les Potamots et les Myriophylles apparaissaient hâtivement et qu'à la fin juillet tous ces végétaux étaient en fleurs.

* .

Des résultats acquis par l'exploration floristique des rives du lac, d'où résulte l'établissement des zones de végétation telles qu'elles ont été décrites ci-dessus, il ressort que l'on peut résumer à titre de schéma, l'ensemble des Associations, non présentes évidemment en tous les points, en prenant comme type la côte Sud, marais du Bout du Lac, où les Associations se trouvent en série complète. (V. Vues du Lac, pl. hors texte.)

1° La MOLINAIE représentée par la prairie très humide avec *Molinia caerulea*, *Juncus obtusiflorus*, *Schœnus nigricans*.

2° La CARICAIE représentée par les deux grandes espèces de *Carex* : *C. stricta*, *C. paludosa*.

3° La SAULAIE en zone littorale, *Salix alba*, *S. triandra*, *S. purpurea*, ou son Association représentative l'AULNAIE (*Alnus glutinosa*, *A. incana*).

4° La SCIRPAIE. *Scirpus lacustris* se développant sur la zone littorale périodiquement inondée et se prolongeant sur la beine, pénétrée souvent des Associations types EUISETAIE (*Equisetum palustre*) et HELEOCHARAIE (*Heleocharis palustris*).

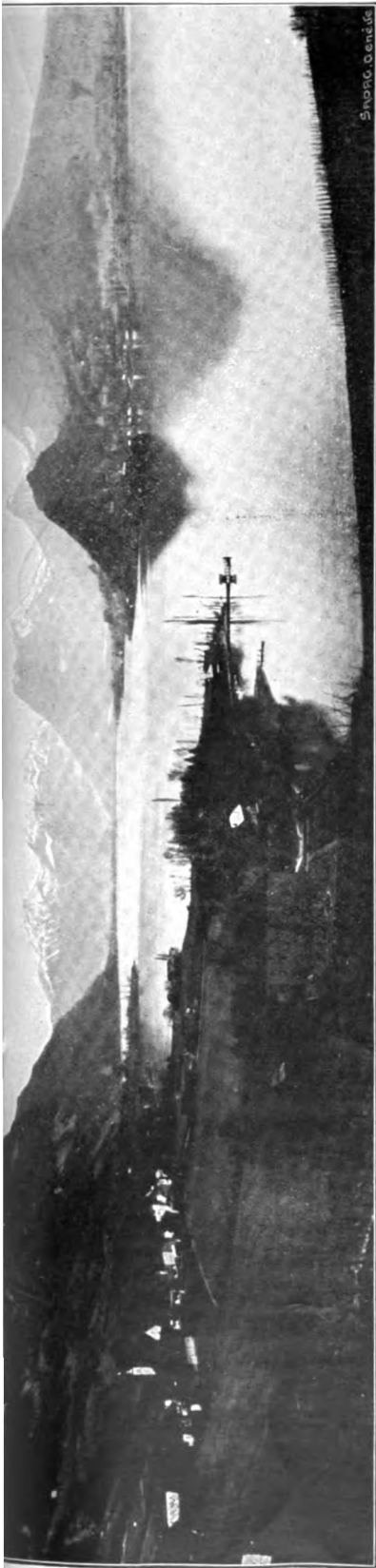
5° La PHRAGMITAIE représentée par des fourrés denses de *Phragmites vulgaris*, se développant sur une étendue énorme sur la beine et aussi dans le marécage où elle est pénétrée par *Scirpus lacustris* (PHRAGMITO-SCIRPAIE).

6° La POTAMAIE. *Potamogeton perfoliatus*, *P. crispus*, *P. pectinatus* accompagnée par les Associations représentatives : NUPHARAIE (*Nuphar lateum*), MYRIOPHYLLAIE (*Myriophyllum verticillatum*), POLYGONAIE (*Polygonum amphibium* var. *natanans*), NAIADAIE (*Najas major*).

7° La CHARAIE se développant en gazons compacts de *Chara foetida*, *C. Ceratophylla*, *C. aspera*, sur le talus de la beine en eau profonde, ainsi que dans l'embouchure des ruisseaux.

B) Les Microphytes littorales.

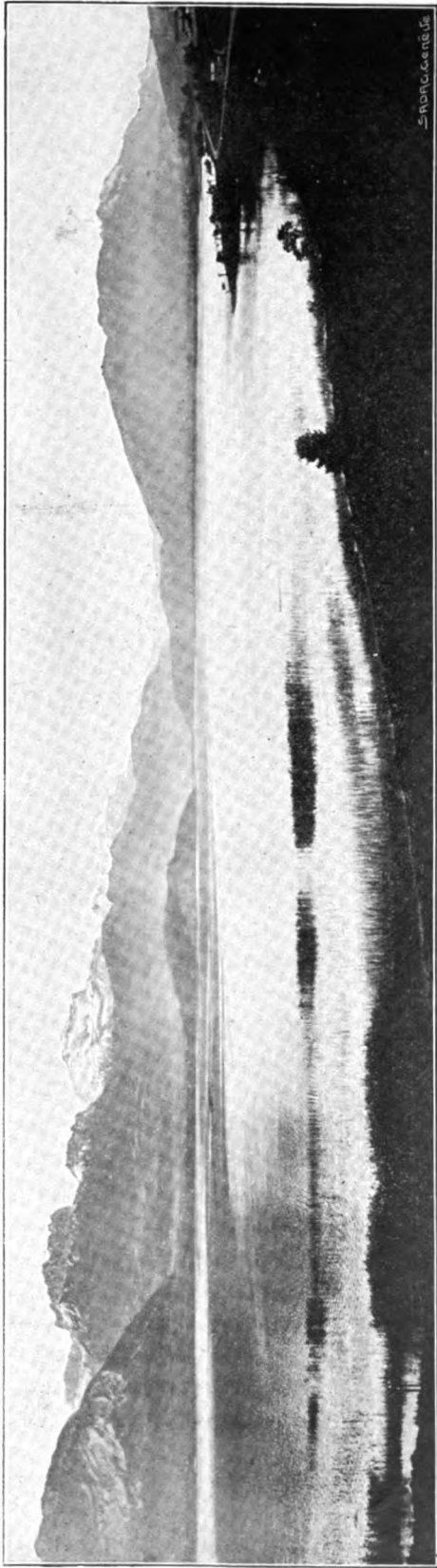
L'ensemble des Associations des plantes macrophytes, correspondant aux unités topographiques — c'est-à-dire aux stations représentées par le domaine lacustre proprement dit et l'eau



S. R. P. C. Genève

LAC D'ANNECY. — BASSIN DU S. — DISTRIBUTION DES ASSOCIATIONS VÉGÉTALES DU LITTORAL.

Au 1^{er} plan, la baie de Talloires : POTAMIS en eau profonde. — Au-delà du delta d'Angon, à g. du 2^e plan, côte E., caractérisée par une SCIRPAIE discontinue : même disposition pour la côte O. en face. Au fond, le vaste marécage du Bout-du-Lac offrant la série complète typique des Associations littorales. — A dr., le promontoire de Duingt, et en avant à 200^m au large le haut fond du Roselet parsemé de tufs lacustres. — A dr., la grande Roselière (PHRAGMITO-SCIRPAIE) des marais de Duingt-Saint-Jorioz.



S. R. P. C. Genève

LAC D'ANNECY. — BASSIN DU N. — DISTRIBUTION DES ASSOCIATIONS VÉGÉTALES DU LITTORAL.

Au fond, la falaise abrupte du Roc de Chère. — A g., la côte caillouteuse et déclinée de Vevrier à Menthon avec tufs lacustres. — A dr., les marais de Duingt (PHRAGMITO-SCIRPAIE). — Au 2^e plan, le delta du Laudon (la végétation sylvestre prend peu à peu sur le domaine du lac). — Au 1^{er} plan, la Roselière de Sevrier, PHRAGMITAIE au large, SCIRPAIE au bord.

peu profonde, puis le marécage, la prairie inondée et enfin les alluvions — contribue à donner au lac d'Annecy la physionomie particulière de son paysage végétal.

Il existe en plus d'autres Associations de plantes microscopiques, les Microphytes, représentées par la grande classe des Algues, qui végètent également dans la zone littorale et chez lesquelles avec un peu d'attention on constate également des tendances à un groupement défini.

. . .

Si l'on parcourt les bords du lac, surtout pendant l'hiver, on constate que la plupart des cailloux et tous les corps immergés dans l'eau paraissent uniformément teintés d'une couleur brun jaunâtre. En raclant un peu de cet enduit muqueux spécial qui les recouvre, et l'examinant au microscope, il est facile de voir qu'on a sous les yeux une sorte de tapis végétal uniquement constitué par une innombrable multitude de Diatomées. Parmi les principales espèces dominantes sont : *Gomphonema olivaceum*, *G. intricatum*, qui érigent leurs frustules au sommet de pédoncules formant des buissons enchevêtrés, parmi lesquels se déroulent les longues chaînes articulées de *Diatoma grande* et *D. vulgare*, au milieu desquelles glissent les fines aiguilles des *Synedra* et les délicats fuseaux des *Navicula*. C'est ainsi que se groupent dans cette station particulière : *Navicula pusilla* var. *alpestris*, *N. latiuscula*, la curieuse *Colletonema lacustre* dont les colonies se découpent en franges brunes accrochées aux pilotis des débarcadères, *Cymbella gastroides*, *C. variabilis*, *C. caespitosum*, *Gomphonema constrictum*, *G. dichotomum*, *Cymatopleura elliptica*, *Synedra ulna*, *S. gracilis*, *Cyclotella operculata*.

Voici donc une autre Association végétale très nette que l'on peut individualiser comme une DIATOMAIE.

D'autres pierres submergées, les murs des quais, les dalles, les pilotis, la carène des bateaux sont en outre garnis d'une végétation très active. Cette sorte de toison lâche, dont le développement maximum existe pendant l'été, est formée par les longs filaments enchevêtrés et ramifiés de *Cladophora glomerata* mêlés aux gazons soyeux des *Ulothrix zonata*, aux touffes d'un vert brillant de *Vaucheria geminata* et surtout de *Mougeotia genuflexa*. Ces dernières algues Conjuguées sont souvent arrachées de leurs supports par l'agitation des

vagues ; elles viennent flotter en plein lac où elles continuent leur période végétative, ou descendent se poser en flocons d'un diamètre parfois considérable sur les buissons littoraux des Myriophylles et des Charas. Parmi les espèces se groupant ainsi dans l'Association de la CHLOROPHYCAIE, végètent : *Mesosarpus scalaris*, *Zygnema cruciatum*, *Z. leiospermum*, *Spirogyra adnata*, *S. quinina*, *S. Weberi*, *S. Weberi* var. *elongata*, *Draparnaldia glomerata*.

La Diatomaie vient souvent pénétrer la Chlorophycaie car certaines très petites Diatomées choisissent quelques algues vertes comme support constant. C'est ainsi que *Cocconeis placentula* applique étroitement ses disques contre son hôte dont les mêmes filaments donnent prise à la minuscule *Achnantes exilis* qui dresse l'étendard de sa frustule au sommet d'un pédoncule rigide.

D'autres algues vertes jouent aussi un rôle important dans cette Association de la CHLOROPHYCAIE. Elles jalonnent pour ainsi dire cette zone bathymétrique, par leurs thalles isolés accrochés aux pierres immergées. On rencontre ainsi les coussinets jaune brunâtre des *Coleochaete pulvinata*, *C. scutata*, les arbuscules élégants de *Bulbochaete setigera*, *Draparnaldia glomerata*, *Stigeoclonium longipilum* et *S. nanum*.

Enfin des Chlorophycées du groupe des Protococcoidées vivent en symbiose avec un infusoire : *Ophrydium versatile*. Les *Chlorella* piquent en effet d'une multitude de points verts les singulières boules muqueuses ayant jusqu'à 2^o/_m de diamètre, constituées par les colonies de cet Infusoire qui s'accrochent aux gazons de Characées sur la beine.

Examinons encore certains cailloux qui eux sont immergés à la profondeur plus grande de 0^m60 à 1^m. On les voit parsemés de petits coussinets d'un brun sombre ou franchement noirs, isolés les uns des autres, ou parfois formant une masse qui atteint la grosseur d'une noisette. Nous sommes maintenant en présence d'un autre groupe d'algues, les algues brunes ou Schyzophycées qui végètent aussi en une Association représentée par le groupement de *Scytonema turfaceum*, *S. myochrous*, *S. alatum*, *Rivularia hæmatites*, *Calothrix parietina*, *Dichothrix Nordstedti*, *Glæotrichia natans*, *Nostoc commune*, *Plectonema Tommasinianum*.

Ce groupe d'Associations se relie avec une autre formation particulière, sorte de feutrage sombre qui tapisse le fond de

l'eau de plaques lichenoïdes brunes ou à reflets verdâtres. Ces plaques sont presque toujours recouvertes d'une infinité de bulles gazeuses résultant de l'activité biologique de la plante, et dont l'action hydrostatique contribue à soulever celle-ci du sol pour la faire entraîner par les courants. Ce sont les larges plaques d'*Oscillaria limosa*, les feutrages enchevêtrés de *Phormidium Retzii* et *Ph. favosum*, Oscillaires très abondantes sur la vase du port et du Vassé pendant l'hiver.

On a ainsi la notion de l'existence d'une autre Association microphytique : la SCHIZOPHYCAIE complétée à titre d'Association représentative, en l'absence de la première, par la suivante.

On remarque en effet qu'au niveau exact de la surface de l'eau, les murs des quais, les degrés des escaliers, les blocs à demi submergés sont frangés d'une lisière absolument continue de houppes noirâtres qui ondulent suivant le mouvement des vagues.

Cette zone est habitée par les groupes d'Associations de *Tolypothrix lanata* et *T. verticillata*, *T. distorta* (celle-ci sur les mousses submergées). En février et en mars ces Schizophycées présentent leur maximum de développement. Leur activité biologique est soumise au degré de hauteur des eaux ; quand celles-ci baissent, les algues se dessèchent et forment un enduit noirâtre qui marque la zone constante de cette Association, la TOLYPOTRICAIE, que l'on rencontre sur tout le littoral du lac.

Un autre groupe d'Associations trouve son habitat dans la zone de la Roselière (Joncs et Roseaux). Les tiges de ces limnophytes sont en effet recouvertes, dans toute la partie qui se trouve au dessous du niveau de l'eau, d'une sorte d'enduit muqueux de couleur jaunâtre où l'on rencontre une foule d'organismes.

Une Association particulière se trouve réunie dans cet habitat.

Ici apparaissent, en raison des conditions biologiques de la station marécageuse, une autre famille d'algues, les Desmidiées, représentées par une demi-douzaine d'espèces seulement : *Hyalotheca dissiliens*, *Cosmarium Botrytis*, *C. anomalum*, *C. margaritifera*, *C. crenatum*, *Staurostrum teliferum*.

Il y a à faire remarquer ici la pauvreté du lac d'Annecy en fait de Desmidiées. Ces algues n'existent d'ailleurs pas dans la flore pélagique à cause de la grande pureté des eaux et de l'absence à peu près complète de matières organiques.

Les seuls points favorables à leur végétation se rencontrent précisément dans la région de la beine marécageuse où abondent les Roseaux et les Joncs ; les fragments de ces plantes tombent au fond de l'eau et la macération superficielle des tissus où s'installent les mousses blanchâtres des *Cladothrix dichotoma*, est une des conditions les meilleures pour le développement de ces algues. Leur localisation dans la zone de la Rose lière permet de déterminer pour cette station l'Association de la DESMIDIAIE.

Au milieu de celle-ci presque toutes les autres Associations viennent se grouper. C'est ainsi que l'on rencontre communément :

Chlorophycées : *Coleochæte sculata*, *C. soluta*, *Scenedesmus quadricauda*, *Pediastrum Boryanum*, *Mougeotia parvula*, *Spirogyra varians*.

Diatomées : *Navicula rhynchocephala*, *Pinnularia viridis*, *Cymbella Ehrembergii*, *C. prostratum*, *C. cymbiformis*, *C. cæspitosum*, *Gomphonema intricatum*, *G. olivaceum*, *Achnanthes exilis*, *Surirella norica*, *Diatoma Ehrembergii* var. *grande* *Meridion circulare*, *Epithemia argus*, *Eunotia arcus*.

Enfin, pour compléter l'esquisse de la végétation microphytique du littoral, il faut signaler certaines parties de la côte où les blocs à demi submergés, les murs de soutènement des quais sont creusés parfois de cavités peu profondes où l'eau s'accumule par l'action des vagues et des embruns. Dans ces petits bassins se développent des enduits d'un beau rouge dus à une Volvocinée : *Sphærella lacustris*. Par suite de la sécheresse, cette algue constitue une couche brune grisâtre, mais elle recommence à végéter dès qu'elle se trouve soumise à l'action d'une humidité prolongée.

Sur ces blocs s'accrochent également les croûtes verdâtres et translucides de divers *Nostocs*.

Au milieu des cordons littoraux de débris organiques ou sur la grève exondée, gisent çà et là des coquilles vides d'*Anodontes*. En les examinant à la loupe, on observe que quelques-unes sont recouvertes, près de la charnière, de taches gris verdâtres plus ou moins confluentes dues aux filaments rampants d'une Chlorophycée : *Gongrosira codiolifera*, algue perforante qui joue également un certain rôle dans la carie des pierres.

Enfin, à l'embouchure des ruisseaux, sur les pierres lavées

par l'eau vive, s'installent les rameaux bruns piqués d'un cha-pelet de glomérules sombres des *Batrachospermum monili-forme* et les élégantes touffes pourpres des *Bangia atropur-purea*.

Une autre formation des plus remarquables est constituée tout le long des grèves et sur les parties de la beïne les plus voisines du littoral par des cailloux couverts d'incrustations calcaires blanchâtres et spongieuses. Cette couche est pour ainsi dire sillonnée dans toute son épaisseur, en majeure partie, par les filaments morts ou vivants de certaines Oscillariées appartenant au genre *Schizothrix* formant un groupe d'Associations constant et *particulier au lac d'Annecy*, la SCHIZOTRICAIE confinée dans la zone des tufs lacustres.

C) Les tufs lacustres et leurs constructeurs.

Voici maintenant un des phénomènes les plus intéressants que l'exploration méthodique du lac d'Annecy ait jusqu'à présent révélés.

Lorsque par un temps calme où l'eau est très claire, on se promène en bateau dans le voisinage de l'île des Cygnes et sur toute la beïne Nord, dans les endroits où la profondeur n'excède pas 3 ou 4 mètres, on aperçoit des masses blanchâtres, mame-lonnées qui reposent sur le fond en assez grand nombre.

Si on ramène à bord par un moyen quelconque (filet longuement emmanché ou un aviron) l'un de ces corps qui sont assez légers et présentent une structure spongieuse, on s'aper-çoit que, dans la plupart des cas, c'est un caillou qui sert de support à cette singulière production.

Presque tous les objets qui sont immergés depuis longtemps, bois, pilotis des anciens palafittes, fragments de métal, sont recouverts de ces encroûtements.

Disons de suite que ces productions sont des tufs calcaires d'*origine organique* pour lesquels les cailloux de la beïne consti-tuent une sorte de pôle d'attraction au développement de coussinets compacts d'algues spéciales. Il est à remarquer en outre que l'encroûtement se produit seulement sur les surfaces libres de la pierre tandis que la partie inférieure de celle-ci qui repose sur le sol en est complètement dépourvue.

Dans les anfractuosités et les couloirs de ces tufs s'agite tout un monde de petits Crustacés, de Coléoptères aquatiques, de larves de Phryganes et de Vers. Leur surface est recouverte

d'un enduit jaunâtre formé par d'innombrables Diatomées tandis que de place en place s'accrochent des petits coussinets verdâtres, olivâtres ou bruns qui sont constitués par des algues Chlorophycées et Schizophycées. Ces dernières jouent, comme on le verra, un rôle essentiel dans la genèse de ces productions calcaires.

En enlevant avec un couteau la partie superficielle de ces encroûtements qui se désagrègent très facilement, on atteint bientôt la pierre qui, dans certains cas, a changé de structure ; de compacte et grise, elle est devenue blanche, molle et farineuse.

Ce premier examen permet déjà de constater deux phénomènes distincts :

- 1° Production d'un dépôt calcaire ;
- 2° Attaque et transformation de la pierre.

Distribution des tufs. — Ces tufs calcaires se rencontrent sur presque tout le littoral du lac et toujours sous une épaisseur d'eau relativement faible ; partout en somme où les conditions physico-chimiques de forte insolation, de température optima et d'activité de la végétation ambiante se trouvent réalisées.

C'est ainsi qu'ils existent en abondance sur la beine Nord, sur tous les éboulis pierreux de la côte Est depuis Chavoire jusqu'à Menthon, dans les vastes Roselières de Duingt-Saint-Jorioz où la décalcification est si intense que la portion immergée des tiges des Joncs et des Roseaux sont même recouverts de ces concrétions.

Elles semblent toutefois manquer dans le Petit Lac où le phénomène de décalcification des eaux est masqué par l'apport considérable de calcaire dû aux affluents.

Un autre dépôt de même nature peut s'observer sur la côte Sud du Roc de Chère. En effet, avant d'arriver à la grotte des Oiseaux, la muraille abrupte de la falaise montre, à une profondeur de 1^m en moyenne, une corniche entièrement composée d'incrustations calcaires et déterminant un surplomb horizontal de 50 centimètres de largeur. C'est en particulier l'étude de cette formation qui m'a donné l'explication de la genèse des tufs lacustres. Les cailloux de haut fond du Roselet entouré d'une beine très réduite où végètent les Joncs, sont également recouverts d'incrustations tufeuses.

Enfin le phénomène ultime de la désagrégation des tufs par

le choc des vagues, contribue à la formation des plages sableuses composées d'un mélange par décalcification partielle d'éléments siliceux et de limon calcaire détritique produit aux dépens des concrétions calcaires. (Tufs lacustres *en grains* qui garnissent le bord des marécages d'Albigny en une sorte de cordon alluvionnaire.)

Origine des tufs. — Les analyses chimiques de DUPARC ¹ ont montré que les eaux du lac sont fortement décalcifiées. Le résidu fixe est en moyenne de 0^{gr} 1511, tandis que les eaux, en tenant compte de l'apport des affluents, devraient titrer 0^{gr} 1991 de matières dissoutes.

La raison de cette grande diminution du calcaire doit être cherchée dans les phénomènes de décalcification provoquée par l'activité organique de certaines algues. Il s'ensuit la formation de concrétions tufeuses en raison de l'extrême abondance de nombreuses *algues littorales qui décomposent le bicarbonate de calcium contenu en dissolution dans l'eau en absorbant l'acide carbonique nécessaire à leur nutrition et en précipitant autour d'elles le carbonate devenu insoluble.*

Les eaux de surface sont moins chargées en matières dissoutes que les eaux profondes. Cette différence provient de ce que l'absorption de l'acide carbonique est plus intense à la surface en raison de l'insolation, d'où découle cette conclusion que les tufs lacustres ne se rencontrent plus au delà d'une profondeur de 6 mètres.

Des expériences m'ont démontré que les tufs lacustres garnis de leur enchevêtrement d'algues bien vivantes, mis en observation pendant une année, s'accroissent avec une certaine rapidité. Le dépôt crustacé peut être évalué à environ 8^{gr} par jour pour une surface active végétale représentée par un mètre carré de coussinets d'algues en revêtement continu, soit presque 3 kilog. dans le cours d'une année.

Les algues incrustantes et cariantes. — Examinons maintenant de près les constructeurs des tufs. Lorsqu'au moyen d'un réactif approprié qui permet de se débarrasser du calcaire, on pénètre dans la structure intime de ces encroûtements, on voit de suite que toute la masse est composée d'innombrables filaments, rameux, tortueux et enchevêtrés, qu'il est alors possible,

1. L. DUPARC : « Le lac d'Annecy » (*Arch. des Sc. phys. et nat. de Genève*, février 1894).

avec un soin bien minutieux, d'isoler sous le microscope au moyen de fines aiguilles.

Ces filaments sont les organes végétatifs d'Oscillaires extrêmement petites appartenant au genre *Schizothrix*.

Les couches extérieures sont seules vivantes; dans les couches profondes subsistent seulement les gaines des filaments morts. S'il était possible de comparer des formations naturelles d'une importance aussi inégale, on dirait que ces masses pierreuses d'origine végétale ressemblent étonnamment à celles que forment les coraux dans les récifs madréporiques.

Les Oscillariées, représentées par les espèces *Schizothrix lateritia*, *S. fasciculata*, sont les principaux agents de la formation des tufs. Elles décalcifient l'eau avec une intense énergie et précipitent autour d'elles le calcaire dont le dépôt augmente à mesure que les algues s'accroissent.

A côté de celles-ci et jouant le même rôle biologique se groupent d'autres Schizophycées dont les petits coussinets, d'abord isolés, deviennent confluents en s'incrustant avec rapidité. Ce sont, en première ligne, *Rivularia hæmatites*, *R. Biassolettiana*.

L'Association se complète par : *Tolypothrix* proxim. *limbata*, *Calothrix fusca*, *Dichothrix gypsophila*, *D. Orsiniana*, *Stigonema informe*, *S. turfaceum*, *Scytonema myochrous*, *S. densum*, *S. alatum*.

Un autre phénomène intervient postérieurement à celui de l'incrustation déterminée par ces algues, c'est la *carie des pierres*.

On se rappelle en effet que, si on fait une section d'un tuf, le couteau traverse d'abord la couche spongieuse puis atteint une zone où le dépôt, devenu homogène et de consistance crayeuse, n'est autre que la surface altérée et profondément modifiée de la pierre qui supporte le tuf. Dans cette région on ne rencontre plus que des débris informes de filaments.

Il y a donc là une action modificatrice et corrosive due à l'activité végétative de ces Oscillariées. Seules prennent part à cette action *Schizothrix lateritia*, *S. fasciculata* et à un moindre degré *Rivularia hæmatites*, *R. Biassolettiana*.

Ce sont ces Schizophycées dites cariantes, dont l'intervention va donner l'explication de ce curieux phénomène biologique de la sculpture des galets lacustres.

(A suivre)

Marc LE ROUX.

UN DÉTRACTEUR DE LA MONTAGNE

CHATEAUBRIAND ET LE VOYAGE AU MONT-BLANC

« Autrefois, quand on avait quitté ses foyers, comme Ulysse, on était un objet de curiosité ; aujourd'hui, excepté une demi-douzaine de personnages hors de ligne par leur mérite individuel, qui peut intéresser au récit de ses courses ? »

Lorsqu'il achevait ainsi la préface du *Voyage en Amérique*, Chateaubriand se flattait sans doute d'être au nombre de cette demi-douzaine de grands personnages. En éprouvant, comme toujours, le besoin de parler de lui, il se rangeait modestement « dans la foule des voyageurs obscurs qui n'ont vu que ce que tout le monde a vu ». Il comptait bien que ses lecteurs auraient assez d'esprit pour n'être point de son avis. Ses relations, il est vrai, n'ont pas « fait faire aux sciences d'importants progrès » ; elles ont ajouté peu de chose « au trésor des connaissances humaines » : avec Chateaubriand nous en convenons volontiers. Mais, comme les plus intimes confidences, elles nous permettent de scruter l'âme du puissant écrivain dont l'orgueil égalait le génie. Ses « voyages » sont des « confessions », plus ou moins sincères. Lisons-les comme des confessions et les plus brèves pourront offrir, ainsi que le *Voyage au Mont-Blanc*, l'attrait d'une véritable analyse psychologique.

Le *Voyage au Mont-Blanc* ? Chateaubriand a donc laissé un *Voyage au Mont-Blanc* ? Combien de lettrés l'ignorent aujourd'hui, même parmi les lettrés savoyards ! Nous en avons fait nous-même la curieuse expérience. La relation de Chateaubriand est, il est vrai, peu étendue : les quelques pages qu'elle comporte passent pour ainsi dire inaperçues, dans les éditions complètes, entre les *Voyages en Amérique* et en *Italie* et les *Mélanges Littéraires*. Aussi, à une époque où d'année en année s'accroît la foule des touristes qui viennent saluer le roi des Alpes, peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler l'attention sur ces pages oubliées.

« Sorti de Genève par un temps assez nébuleux », vers la fin d'août 1805, Chateaubriand arrive à Servoz « au moment où le ciel commençait à s'éclaircir ». Il franchit le passage des

Montées, passe au-dessous du Glacier des Bossons et s'arrête à Chamonix. Le lendemain il fait l'ascension du Montanvert, « par le plus beau jour de l'année ». Du sommet du Montanvert il découvre la Mer de Glace. Tel est l'itinéraire sommaire que Chateaubriand nous a laissé de son excursion.

Quant à la description proprement dite, il est assez singulier que ce « Voyage au Mont-Blanc » fasse à peine mention du Mont-Blanc lui-même. L'auteur n'a point voulu refaire l'ouvrage alors récent de Bourrit ; il se borne à nous donner quelques détails sur le glacier des Bossons et sur la Mer de Glace, qu'il compare à un fleuve congelé plutôt qu'à une mer. Le reste du récit est une sorte de dissertation critique sur les montagnes en général. Aussi le *Voyage au Mont-Blanc* porte-t-il ce sous-titre plus exact : « Paysages de montagnes. »

La vue du Mont-Blanc fut, semble-t-il, une déception pour Chateaubriand. Pareil fait n'est point très rare. A l'aspect d'un site dont nous avons entendu partout célébrer la magnificence, en présence d'une œuvre d'art religieusement admirée, il se peut que nous éprouvions une fâcheuse désillusion. Chateaubriand fut plus d'une fois, à l'en croire, mis à pareille épreuve. « J'ai vu beaucoup de montagnes, dit-il, au début de son récit, en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature on allait au-delà de la vérité. » C'est pour réagir contre un enthousiasme qui lui paraît excessif qu'il nous fait part de ses impressions. Il n'a d'autre souci que le culte de la vérité. S'il faut une épigraphe à sa relation, c'est le vers bien connu :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cet amour de la vérité, chez l'auteur du *Voyage en Amérique*, témoigne d'excellentes intentions. Mais, qu'il le veuille ou non, Chateaubriand est un écrivain trop subjectif pour s'élever toujours, dans la recherche du vrai, au-dessus de ses affections ou de ses haines. Culte du moi, horreur des « moi » rivaux qui pourraient être opposés à ce moi : le *Voyage au Mont-Blanc* se réduit trop souvent à n'être que l'expression de cette antithèse.

Rien d'étonnant qu'un Breton préfère aux paysages des hautes montagnes les landes mélancoliques et les rochers d'Armor, ou cette mer bruissante dont les multiples voix ont bercé son enfance. La montagne n'évoque point en lui ces douces souvenirs dont Chateaubriand nous a parlé. En face

des Alpes, il est désorienté. Peut-être est-ce défaut d'adaptation chez un « planan », comme disait au xvi^e siècle le savoyard Jean Ménénc. Le marin, le navigateur dont Chateaubriand garda toute sa vie l'instinct natal, ainsi qu'on l'a remarqué justement ¹, trouvait que « ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes ». Pour ces motifs très généraux et sur lesquels il convient de ne pas trop insister, pour d'autres raisons plus personnelles, Chateaubriand fut peu sensible à la majesté des Alpes.

Avant d'aller au pied du Mont-Blanc, il avait fait ce voyage en Italie dont nous avons la relation sous forme de lettres à Joubert. La première, datée du 17 juin 1803 et envoyée de Turin, se termine par une réflexion qui n'est point pour flatter notre amour-propre : « En général, les Alpes, quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches, ou même dans les hautes terres du Canada : la hutte d'un Siminole sous un magnolia, ou d'un Chipowois sous un pin, a un tout autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer. »

Mais, répondra Sainte-Beuve ², « ce ne sont pas les Alpes, ô voyageur ! qui ont perdu leur virginité de site ; ce n'est pas l'Iung-Frau, là-bas, dans sa fleur de neige, qui a perdu sa fraîcheur première ; c'est votre âme, c'est déjà votre faculté de sentir qui ne l'a plus ».

Peut-être, en effet, commençons-nous à soupçonner l'un des motifs particuliers pour lesquels Chateaubriand montre à l'égard des Alpes un enthousiasme si modéré. Il avait presque découvert l'Amérique, entrevu tels autres « pays inconnus, comme par exemple Pont-de-Beauvoisin et Chambéry ³ » ; il était venu trop tard pour découvrir le Mont-Blanc. Ah ! si le Mont-Blanc était en Amérique ! Mais quel ennui de « ne voir que ce que tout le monde a vu ! » René peut cheminer au pied des Monts-Maudits. Vain espoir : il ne trouvera pas le « *speciosa deserti* » dont son âme est éprise. La déception de Chateaubriand ne serait-elle point due, pour une part, au regret qu'il éprouve de n'être pas le premier à laisser sur les hauteurs alpestres l'empreinte de ses pas, lui qui avait jalouse-

1. Sainte-Beuve.

2. SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

3. *Voyage en Italie*, 1^{re} Lettre à M. Joubert.

ment contemplé les cimes des Apalaches dans toute leur virgineale splendeur ?

Par malheur, on s'était avisé, depuis un demi-siècle environ, que les montagnes offrent quelques-uns des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Lorsque Bourrit décrivait, en 1791, les « Glacières et glaciers de Savoie », il ne pouvait contenir son enthousiasme : « Ses beautés égalaient ses horreurs », disait-il de la Mer de Glace. « C'est le modèle de tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'imposant. Jamais décoration théâtrale n'approcha de celle-ci. Ces monts sont d'une magnificence et d'une grandeur qui surpassent tout ce que l'imagination pourrait concevoir ¹. »

Avant Bourrit, avant Ramond, Rousseau avait défloré la poésie des Alpes. Or, en 1805, Rousseau, comme tous les « philosophes » du XVIII^e siècle, est devenu pour Chateaubriand un réprouvé dont il importe de détruire à tout propos la pernicieuse influence. Rousseau est englobé dans la phalange impie de ces « matérialistes » qui ont causé tant de ruines. En faisant de l'âme « une espèce de plante soumise aux variations de l'air et qui, comme un instrument, suivait et marquait le repos ou l'agitation de l'atmosphère ² », n'était-il pas tombé dans l'erreur qu'il se donnait pour mission de combattre ?

On ne saurait refuser à Chateaubriand le droit d'exprimer son aversion pour les idées révolutionnaires et pour les penseurs dont les écrits avaient si puissamment contribué à la chute de l'ancien régime. Qui lui eût demandé d'accepter en bloc, suivant une expression chère à nos journalistes contemporains, les œuvres et les hommes de la Révolution ou leurs précurseurs, l'eût fait sourire de pitié ou « rugir » de colère. Pouvait-il oublier que, le même jour où tombait la tête de Malesherbes, la petite-fille de ce parfait honnête homme montait, elle aussi, sur l'échafaud, avec sa mère, avec son mari ? Et celui-ci était le propre frère de Chateaubriand.

Dès lors, le cadet de Bretagne qui servit dans l'armée des émigrés ne cessa de manifester son aversion pour les « philosophes » du XVIII^e siècle. Les poètes n'avaient pas échappé à la contagion. Chemin faisant, le « voyageur » dira leur fait à ces voltairiens : « Ils connaissaient bien peu leur art lorsqu'ils se moquaient de ces monts de Calvaire, de ces missions, de ces

1. *Nouvelle Description des Glacières et Glaciers de Savoye*, par M. BOURRIT, Genève, 1791, p. 69.

2. *Voyage au Mont-Blanc*.

retraites qui retraçaient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des solitaires de la Thébàïde, les miracles d'une religion divine et le souvenir d'une antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère. » Que les poètes futurs ne délaissent-ils les Parny, les Boufflers, pour méditer le *Génie du Christianisme* ! Vers la fin de sa carrière, en 1841, Chateaubriand écrivant à M. Michiels pourra se rendre ce témoignage : « Je crois avoir porté un rude coup au voltairianisme, et, si cela est, j'aurai rendu un grand service à la Société ¹. » Or, bien plus qu'aux poètes, plus qu'à Voltaire peut-être, se disait-il en 1805, « c'est la faute à Rousseau », à Rousseau qu'il avait jadis appelé grand et dont il s'était proclamé le disciple. Mais depuis... Et Chateaubriand maudissait le *Contrat social* et la profession de foi du Vicaire Savoyard.

Vers la fin du XVIII^e siècle, il est vrai, l'étoile de Rousseau avait pâli, ainsi que le constatait Madame de Staël avec une certaine tristesse ². Il semble toutefois qu'on ait exagéré le déclin de son influence. En effet, Chateaubriand n'ignore pas que le maître a fait école et que le nombre est grand de « ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence ³ ». Obermann vient de naître. René lui-même ne doit-il pas à Rousseau les premiers germes de sa funeste maladie ? Aussi est-ce contre les idées et l'influence de Rousseau que Chateaubriand se propose de réagir en relatant son voyage au Mont-Blanc. Ces quelques pages sont, avons-nous dit, une sorte de confidence ou de confession ; elles sont aussi et principalement une œuvre de polémique plutôt qu'un récit de voyage désintéressé. C'est la revanche de René : les enfants « drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé » ne sont point les seuls qui « battent leur nourrice ».

Cette ardeur de polémiste entraîne Chateaubriand jusqu'à se contredire : « Sur les hautes montagnes, disait Jean-Jacques, les méditations prennent un caractère grand, sublime... En s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres. » — « Plût à Dieu qu'il en fût ainsi », répond Chateaubriand. Mais n'affirme-t-il pas lui-même, d'ailleurs sans preuves, quelques lignes plus loin, que « l'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Eternel sur les lieux élevés » ? « Plus près du ciel il semble que la prière

1. Cité par M. FAGUET, *Amours d'Hommes de Lettres*, p. 192.

2. *De la Littérature*, deuxième préface. Cf. J. TEXTE : J.-J. Rousseau et les *Origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 425.

3. *Voyage au Mont-Blanc*.

ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. » Ainsi, dans la même page où Chateaubriand s'inscrit en faux contre l'opinion de Rousseau, à son insu il la justifie.

C'est que la protestation du « voyageur » contre les idées du XVIII^e siècle et cette accusation si peu fondée de matérialisme dont il pense accabler l'auteur de l'*Emile* semblent n'être qu'un habile prétexte pour entraîner dans le même discrédit les opinions philosophiques de Rousseau et ses théories esthétiques. La belle occasion pour le champion du christianisme de montrer, en prônant le vrai, qu'il ne suit les traces de personne ! Celui qui devait dire « Buonaparte et moi » pouvait-il se contenter de la place, quelque honorable qu'elle fût, d'un Ramond ou d'un Senancour et n'être que l'écho du Promeneur solitaire ¹ ?

Tel semble avoir été le principal souci de Chateaubriand, alors qu'il contemplait la Mer de Glace du sommet du Montanvert. Aussi bien, pour qui voulait, en 1805, intéresser le lecteur à des impressions sur les paysages de montagnes, accuser d'erreur ou de fantaisie l'enthousiasme descriptif de Rousseau et de ses disciples était peut-être le meilleur moyen d'affirmer son originalité.

Ce que Rousseau et les disciples de Rousseau admiraient dans les sites alpestres, c'était tantôt le grandiose, la « sublimité », tantôt la grâce et le charme. Chateaubriand se refuse à reconnaître l'un et l'autre de ces caractères. Il proteste également contre « ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers », contre ceux qui trouveraient quelque agrément aux produits des vallées, une beauté plus délicate à la flore alpestre, contre les admirateurs des chaumières et de la vie pastorale. Décors de bergerie ou d'opéra-comique, pense-t-il. « Chantez les chalets, mais ne les habitez pas », avait-il dit des chalets de l'Auvergne ². Ceux de la Savoie, qui ressemblent tout aussi peu aux huttes des Siminoles ou des Chipowois, ne pouvaient pas non plus trouver grâce à ses yeux. Quel attrait offriraient « de méchantes cabanes, remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté » ? Quant à leurs hôtes, ce sont de « misérables monta-

1. « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau », avait dit Buffon à Ramond, après avoir lu sa traduction des *Lettres de William Coke sur la Suisse* et les notes personnelles qui l'enrichissent. En effet, au témoignage de Sainte-Beuve, « ces parties du voyage de Ramond rappellent notablement les formes et lettres du maître ».

2. *Voyage à Clermont*.

gnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée ».

Mais le pittoresque ? dira-t-on. Du sommet d'une montagne, le panorama n'est-il pas plus étendu, plus varié ? La beauté du paysage qu'on découvre ne compense-t-elle pas les fatigues ¹ d'une pénible ascension ? Erreur : « La perspective à vol d'oiseau est plate et vague ; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend ². » Du haut du Puy-de-Dôme, par exemple, « la vue est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont ».

Arrêtons-nous donc au pied des montagnes : de la vallée contemplons leurs masses imposantes. — Mais, avec les nuages, si la scène est plus animée, elle est obscure, confuse ; sans les nuages, un seul accident mérite d'être observé : « les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine ». Encore, pour en jouir, faut-il être au point, et l'on n'est pas au point dans l'intérieur des monts. « La pompe ³ dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. » Pour appuyer ses assertions, Chateaubriand en appelle au témoignage des voyageurs et des peintres : ils feront comme lui justice de l'enthousiasme conventionnel de Rousseau et de son école ⁴.

A la critique des paysages succède la critique des sentiments qu'on éprouve dans les montagnes. Ici encore, Rousseau a pris ses fantaisies pour la réalité. L'amour du montagnard pour son pays ne peut être attribué aux charmes des lieux qu'il habite : « Cet amour vient de la concentration de ses pensées et du peu d'étendue de ses besoins. » Son dur labeur, l'âpre lutte qu'il soutient contre un sol rebelle ne suscitent dans l'âme de Chateaubriand qu'une sorte de dédaigneuse commisération. Combien nous sommes loin de l'hymne ardent de Jocelyn : « O travail, sainte loi du monde... ! » Jocelyn rêve et prie sur la montagne. Or, si l'on en croit Chateaubriand, la montagne

1. Tel sera l'avis de Guyau. « On passe trois jours, écrit-il, pour monter à un haut sommet des Alpes ; on trouve que ces trois jours de fatigue valent le court instant passé sur la cime blanche, dans la tranquillité du ciel. »

2. *Voyage à Clermont.*

3. Faudrait-il lire « la pourpre » ?

4. Des juges compétents ne tardèrent pas à répondre à Chateaubriand, ainsi que le constatait déjà Sainte-Beuve, dans son étude sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*. « Comme vérité, comme sentiment de nature, ajoutait le grand critique, je ne craindrai pas d'opposer l'autorité de Toppfer à celle de Chateaubriand lui-même. »

n'est pas plus le séjour de la rêverie-qu'elle ne purifie le cœur de l'homme qui l'a péniblement gravie.

L'opinion du « voyageur » a-t-elle trop peu de poids, comme il le disait au début de la relation, avec une modestie vraiment touchante? Il s'empresse de recourir au témoignage de l'antiquité, antiquité classique avec Virgile, antiquité sacrée avec l'Écriture. On le voit, quelque individualiste que fût Chateaubriand, il ne l'était pas au point de méconnaître le prestige de l'autorité en matière d'art ou de littérature. Aussi l'invoque-t-il volontiers pour affaiblir ou ruiner le crédit de ses adversaires. Que nous importe en vérité que Rousseau pense ou ne pense pas sur les montagnes comme l'antiquité, profane ou sacrée? Mais, contre un « matérialiste », tous les arguments sont bons : renforcés d'une citation latine, ils sont excellents.

Est-ce à dire que cet antagoniste de la montagne se laisse égarer par l'esprit de dénigrement au point de n'en signaler que les imperfections ou les inconvénients? L'admiration est rare, mais elle n'est pas absente. Voici, par exemple, un de ces traits que seul un grand peintre peut trouver et qui avait frappé Sainte-Beuve. En traversant les Alpes, Chateaubriand s'arrête au-delà de Saint-Jean de Maurienne, à Saint-André. « J'allai, dit-il, me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts et s'élevait vers leur cime ¹. » C'est, remarquait le critique, « le contraire du *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae*. On est déjà dans la montagne; l'ombre ne descend plus, elle monte ».

Comme s'il regrettait secrètement d'avoir trop rabaisé ce que d'autres avaient trop exalté, Chateaubriand croit nécessaire de terminer le récit de son excursion sur une note élogieuse. « Leurs têtes chenues, dit-il des montagnes, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. ² »

1. *Voyage en Italie*.

2. Pour décrire le pin, le sapin, le mélèze, Chateaubriand sait trouver des phrases émuës qui sont comme le prélude des ravissements de Michelet, dans son beau livre sur *La Montagne*.

Qu'on nous permette à ce propos une remarque ayant trait à la critique d'un texte de Chateaubriand. Une phrase du *Voyage au Mont-Blanc*, relative aux bruits du pin nous paraît doublement intéressante : « Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poètes bucoliques; quand ils sont

Les assertions de Chateaubriand sont donc loin d'être toutes erronées ou paradoxales. Plus d'une fois il a vu juste et les paysagistes lui donneront raison. Peut-être cependant convient-il de ne pas émettre un jugement trop absolu. Ce qui est vrai d'une montagne ou d'une chaîne de montagnes peut cesser de l'être de telle autre. Préférer la vue qu'on a de la plaine ou le panorama qu'on aperçoit des hauteurs, c'est souvent affaire d'acuité visuelle ou d'initiation à l'alpinisme, comme nous dirions aujourd'hui. De même les sentiments qu'inspire la montagne ne laissent pas d'être fort différents suivant le développement intellectuel ou les habitudes des individus. « Un paysage est un état d'âme » : que de fois n'a-t-on pas répété ce mot, devenu comme une sorte d'axiome ? Il n'aurait certes pas déplu à Chateaubriand, dont les descriptions nous révèlent si clairement l'âme orgueilleuse et inquiète ¹.

Aussi n'avait-il pas besoin de courir après le paradoxe pour attraper l'originalité. Original, il l'est, non pas seulement par son ardente protestation contre les théories de Rousseau et contre ce qu'on pourrait appeler l'idolâtrie de la montagne, mais par les souvenirs personnels qu'il éveille, par les associations d'idées, par le style.

Lorsque, dans une vallée des Pyrénées, Vigny entend le son

violents, ils ressemblent au mugissement de la mer : vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. » Cette comparaison avait si vivement frappé Chateaubriand qu'il la reprendra plus tard dans l'une des pages les plus émouvantes qu'il ait écrites, tirée de cette « confession délirante » si bien analysée par M. Faguet (a). Il s'agit de la jeune inconnue qui s'est éprise du grand écrivain à son déclin. « Hier, dit-il, lorsque tu étais assise avec moi sur la pierre, que le vent dans la cime des pins nous faisait entendre *le bruit* de la mer, prêt à succomber d'amour et de mélancolie, je me disais : Ma main est-elle assez légère pour caresser cette blonde chevelure ? » Rappelons que le texte de cette confession « devait ou pouvait entrer dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ». Ce fragment, dit M. Faguet, a été conservé par L'Agneau, un des secrétaires de Chateaubriand, et par Edouard Bricon à qui L'Agneau l'avait cédé et qui l'avait copié. Original et copie sont à la Bibliothèque nationale. « La copie et Sainte-Beuve, constate plus loin M. Faguet, donnent *bruit*. Sur l'autographe, M. Giraud croit lire *secret*. Je préfère *bruit*, quoique plus plat. A Caeterets il me semble que Chateaubriand ne peut pas penser que les pins lui traduisent le secret de la mer, si éloignée. Et, si c'est à Fontainebleau, l'observation est la même (b). » — Si l'on rapproche ce passage de la phrase extraite du *Voyage au Mont-Blanc*, on trouvera sans doute une nouvelle raison de maintenir la leçon de la copie, que Sainte-Beuve avait admise.

1. Cf. « Si vaste que soit l'imagination, on dépend toujours plus ou moins de ses impressions premières. Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger. C'est l'illustre voyageur qui a dit cela, et il en est la preuve. » (Sainte-Beuve.)

(a) Voir Victor GIRAUD : *Chateaubriand, études littéraires* (Hachette) et l'une de ces pénétrantes analyses psychologiques que M. Faguet a réunies sous ce titre : *Amours d'Hommes de lettres* ; Chateaubriand, p. 194, sqq. (Paris, Soc. fr. d'imprimerie, 1907).

(b) *Amours d'Hommes de lettres*, p. 204

du cor, il évoque Roncevaux et la mort des paladins antiques. Chateaubriand ne pense qu'à lui-même. « Au lever des Pyrénées sur l'horizon, écrira-t-il plus tard, en 1830, le cœur me battait ; du fond de vingt-trois années sortaient des souvenirs embellis dans les lointains du temps : je revenais de la Palestine et de l'Espagne, lorsque, de l'autre côté de leur chaîne, je découvris le sommet de ces mêmes montagnes... Le passé ressemble à un musée d'antiques ; on y visite les heures écoulées, chacun peut y reconnaître les siennes ¹. » En face du Mont-Blanc, vingt-cinq ans auparavant, Chateaubriand songe également au passé, à son passé. L'odeur du pin, dit-il, « a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie : aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin... » Mais Chateaubriand est encore à l'âge des « longs espoirs » : il pense aussi à l'avenir, au voyage qu'il se propose de faire, l'année suivante, en Grèce et en Palestine. Il y trouvera des montagnes plus attrayantes que « les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes ».

C'est que les paysages alpestres sont la réalité ; les paysages d'Orient sont l'idéal ou le rêve embelli par la fantaisie de ce grand poète qu'est Chateaubriand. Combien puissante était son imagination, des associations d'idées parfois inattendues, le plus souvent très originales, le montrent à chaque page. En voici un exemple qui, pour n'être point tiré du *Voyage au Mont-Blanc*, ne nous éloigne pas des cimes alpestres. Un jour Chateaubriand arrive à Lanslebourg, au pied du Mont-Cenis. « En entrant dans le village, écrit-il, je vis un paysan qui tenait un aiglon par les pieds, tandis qu'une troupe impitoyable frappait le jeune roi, insultait à la faiblesse de l'âge et à la majesté tombée : le père et la mère du noble orphelin avaient été tués. On me proposa de me le vendre, mais il mourut des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir avant que je le pusse délivrer. N'est-ce pas là le petit Louis XVII, son père et sa mère ² ? » Ces quelques lignes sont comme la matière d'un poème symbolique.

Semblables associations d'idées ne sont pas rares. Les grands écrivains ont un certain nombre de leit-motifs qui s'imposent

1. *Mémoires*, éd. BIRÉ, V, 237.

2. *Voyage en Italie*, Première Lettre à M. Joubert.

à leur imagination au point d'obséder parfois leur souvenir. Si l'on en fait la critique, il est plus facile de se rendre compte de leurs impressions dominantes. Pour nous borner au *Voyage au Mont-Blanc*, quelques détails du style, une image, une citation, une comparaison jetée en passant, témoignent que l'âme de Chateaubriand est profondément éprise de la beauté classique et en particulier de la majesté romaine. Quel touriste, après avoir admiré un clair de lune sur les sommets alpestres, pourrait en oublier l'indicible charme ? Songez seulement aux fantastiques merveilles que le Parmelan recèle. Tel de nous y découvre, au gré de son imagination, une nécropole immense, tel autre un enchevêtrement prodigieux de burgs fantômes ou de cathédrales éboulées. Le clair de lune convenait moins à la palette de Rousseau que les levers ou les couchers de soleil. Suivant Chateaubriand, c'est le seul accident qui laisse aux sites des montagnes leur beauté naturelle. Pour donner une idée de pareils spectacles, il évoque les chefs-d'œuvre de l'architecture romaine, « si belle à la clarté de la lune ». Au-dessus de Servoz, il a vu « un piton chauve et ridé qu'une nue traversait obliquement comme une toge ; on l'aurait pris pour la statue colossale d'un vieillard romain ».

Quant au style, c'est bien celui dont l'un des meilleurs juges avait envie de dire : « Son Altesse le Style de M. de Chateaubriand. » Charmés par l'harmonie de ses périodes, quelques adorateurs de la montagne oublieront sans doute les critiques qu'il a faites de leurs paysages préférés. Ils lui pardonneront aussi un peu de grandiloquence et de monotonie, pour ne voir que la noblesse.

Assurément, après avoir lu ce « Voyage », on ne saurait se flatter de connaître le Mont-Blanc. Du moins l'on a passé une heure agréable en compagnie d'un « voyageur » de génie. M. de Chateaubriand a mis certaine condescendance à nous révéler ses sentiments. Pourtant l'impression la plus vive que nous gardons de sa conversation est la parfaite satisfaction qu'il avait de lui-même. Nous l'aimerions davantage s'il n'était le premier à s'admirer. Rien de plus désagréable chez un écrivain, comme en tout homme, que la fatuité¹. Mais, s'il manquait ce trait essentiel à sa physionomie, le portrait de René serait-il ressemblant ?

« Nous sommes en tout un mauvais guide », avoue quelque

1. Veut-on connaître à ce sujet l'opinion différente d'une femme d'esprit ? « On aime, disait-elle, la coquetterie chez une jolie femme, comme on excuse la fatuité chez un homme de génie. » — Le beau sujet de discussion pour les salons où l'on se plairait parfois à causer de littérature et de psychologie !

part Chateaubriand ¹, « et, quand on veut parvenir, il faut éviter la route que nous avons suivie. » Peut-être cependant quelques lettrés auront-ils le désir de renouveler l'ascension du Montanvert, ne fût-ce que pour comparer leurs impressions à celles qu'éprouvait en 1805 le grand écrivain.

J. DÉSORMAUX.

Saint-Germain-du-Bois, septembre 1907.

UNE MISSION DU GÉNÉRAL MONET SOUS LOUIS XV

Une des fantaisies les plus pernicieuses de Louis XV était d'entretenir à l'étranger des agents secrets n'ayant aucun rapport avec les ministres, et d'envoyer dans certaines cours, à côté de l'ambassadeur officiel chargé de faire prévaloir telle politique, un homme à lui, muni d'instructions souvent opposées.

Fantaisie bizarre, qui pourrait s'expliquer chez un roi constitutionnel obligé parfois de subir un gouvernement que la majorité lui impose, — mais qui n'a pas d'excuse chez un monarque absolu, libre dans le choix de ses ministres et de sa politique.

A la tête de cette diplomatie occulte était le comte Charles-François de Broglie (1719-1781), qui occupa l'emploi pendant dix-sept ans, presque toujours en lutte avec les ministres. Son rôle et celui de ses collaborateurs ont été mis en lumière par son arrière-neveu, le duc Albert de Broglie, dans un intéressant ouvrage intitulé *Le Secret du Roi* (Paris, Calmann-Lévy, 1878) et dont je citerai plus loin divers extraits.

La plupart du temps, ces sourdes intrigues n'aboutissaient qu'à des échecs lamentables et à des humiliations.

Voulez-vous un exemple? Nous le trouvons dans l'*Affaire de Suède*, en 1772.

Il s'agissait, sans engager le cabinet français, de faire parvenir clandestinement un corps d'armée et des munitions à Gustave III, que menaçaient la Prusse et la Russie. Pendant que le ministre d'Aiguillon manœuvrait de son côté pour faire transporter des troupes françaises par des vaisseaux anglais, un agent secret, Dumouriez, était envoyé directement par le roi, dans le même but, à Hambourg, pour lever des hommes et se procurer des vaisseaux. « Ayant, dit le duc de Broglie, une affaire moitié diplomatique moitié militaire à conduire, Louis XV avait réussi à en cacher une partie au ministre de la

1. *Mélanges littéraires* : Romans.

Guerre, l'autre au ministre des Affaires étrangères, le tout enfin au confident attitré et ordinaire de sa politique secrète. Trois mystères menés de front, sans rapport l'un avec l'autre, c'était le couronnement du système et le chef-d'œuvre du genre. Or, les allures de Dumouriez ayant paru suspectes aux agents diplomatiques accrédités par Louis XV à Hambourg, cet émissaire fut arrêté et jeté à la Bastille. Le roi dut laisser faire le procès, pour se dégager vis-à-vis du duc d'Aiguillon, qui eût été furieux d'avoir été ainsi joué par son souverain, et il feignit de croire que le coupable était le comte de Broglie. Celui-ci fut exilé dans ses terres pour une intrigue dont l'opinion le rendit responsable, et qui était justement la seule que le roi lui eût cachée. »

Cette extraordinaire aventure, sur laquelle je ne me suis appesanti que parce qu'elle caractérise un système, avait eu un précédent, non moins regrettable, dans les machinations combinées à l'occasion de la succession d'Auguste III, roi de Pologne, machinations auxquelles fut mêlé notre compatriote, le général Monet.

Le susdit monarque étant mort dans les derniers jours de 1763, « l'impératrice Catherine de Russie, enserrant de toutes parts le territoire polonais par ses armées, et secondée par son puissant voisin de Berlin, déclarait hautement qu'elle entendait disposer du trône vacant. Son candidat était connu, c'était Poniatowski, le premier en date de ses amants, à qui elle réservait une couronne, en échange de l'affection qu'elle avait déjà portée ailleurs. (T. II, p. 221.)

Poniatowski lui-même avait demandé l'appui de la France. Mais cette démarche avait mis dans l'embarras Louis XV et les diplomates. En effet, la pensée dominante à la Cour de Versailles était de préparer l'avènement, au trône de Pologne, d'un prince français dans le but avoué d'étendre sur ce malheureux pays l'influence et la protection de la France. A l'instigation d'un groupe de gentilshommes polonais, délégués par le parti national, le prince François de Conti avait accepté cette candidature, et il en avait fait part au roi. Mais celui-ci resta hésitant, à cause de la Dauphine, qui appartenait à la Maison de Saxe, et qui, tenant absolument à garder la dignité royale dans sa famille, voulait qu'on appuyât son frère, le prince Xavier, second fils d'Auguste III.

« Par un de ces moyens termes que goûtent souvent les âmes faibles, ne pouvant renoncer à un dessein qu'il n'osait avouer, Louis XV autorisa et encouragea même le prince de Conti à ne pas repousser les ouvertures qui lui étaient faites et à ménager l'avenir en entretenant des relations avec ceux qui avaient jeté les yeux sur lui. » (T. I, p. 16.)

Dans cette occurrence, et en présence de ces trois compétiteurs, que font nos diplomates ?

Le marquis de Paulmy (1722-1787), ambassadeur à Varsovie, reçoit des instructions d'après lesquelles il doit engager les amis de la France à travailler en faveur d'un prince saxon, *mais sans les presser trop chaudement*. (T. II, p. 234.)

Hennin (1728-1807), agent secret du roi, et résident en Pologne, emploie son influence au service du parti national polonais qui présente Conti.

A Paris, le comte de Broglie « incline pour l'abstention, afin de réserver l'avenir ».

C'est le gâchis. Mais, bientôt Poniatowski s'impatiente de n'avoir pas reçu de réponse à ses ouvertures, et il demande à être fixé. Question gênante. « On ne pouvait lui inspirer confiance qu'en cessant à peu près publiquement de soutenir toute autre prétention que la sienne, à commencer par celle du prince de Saxe, et en bravant, par cet abandon, les plans de la Dauphine. » (T. II, p. 233.)

Alors Praslin (1712-1785), ministre des Affaires étrangères, « propose au roi d'envoyer en Pologne un agent spécial, auquel on ne donnerait que des instructions verbales, qu'on serait, par conséquent, toujours libre de désavouer, mais qu'on chargerait tout particulièrement d'entrer en relations avec les Czartoryski », puissante famille de sang royal, qui descendait des Jagellons, et d'où sortait la mère de Poniatowski.

« Il fit choix, pour cette mission, d'un officier du nom de Monet, qui avait habité la Pologne, où il avait épousé la veuve d'un ancien agent français, La Fayardie, et ensuite rempli les fonctions de gouverneur d'un des jeunes Czartoryski. Monet recevait encore, en mémoire de ces services, une pension de 4,000 francs de la famille de son élève.

« Le roi négligea de prévenir ce nouvel agent, chargé d'un nouveau secret, des pratiques du même genre qui étaient déjà à l'œuvre en Pologne et qu'il allait trouver sur son chemin. Monet ne reçut d'instructions que du ministre Praslin et partit sans qu'on l'eût mis en relation ni avec Tercier (1704-1767) qui était chargé de diriger la correspondance secrète de Louis XV avec ses émissaires à l'étranger, ni avec le comte de Broglie, et sans qu'on l'eût informé du rôle particulier qu'Hennin jouait à Varsovie. » (T. II, p. 236-237.)

Que dire d'une pareille incohérence ?

Tercier, prévenu, ne put s'empêcher d'écrire au roi : « Si on ne parle pas de l'affaire secrète au général Monet, V. M. aura en Pologne trois agents qui prendront tous les trois une route différente et, par conséquent, ne se rencontreront pas. Pour en réunir au moins deux, car M. de Paulmy marchera toujours

tout seul (Paulmy, que la Maison de Saxe avait gagné à ses intérêts, était considéré comme irréductible), Votre Majesté pourrait donner un ordre de sa main au général Monet, portant qu'en l'absence du comte de Broglie il ait à écouter ce que je lui dirai de ses intentions, et à s'y conformer. » (T. II, p. 237.)

Le roi répondit : « Le sieur Tercier pourra s'ouvrir au général Monet sur ses vues secrètes regardant la Pologne, sans lui communiquer ce qui s'est passé anciennement, en lui indiquant le sieur Hennin, à qui seul j'ai donné la correspondance de mon secret. » (Id.)

Malgré cette précaution, quand le comte de Broglie fut informé de ce nouveau fil qu'on allait mêler à un écheveau déjà bien embrouillé, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Entre tout, cela s'appelle une mission fort mal imaginée et qui nous donnera beaucoup d'embarras ! »

Notons, en passant, que « du haut en bas de l'échelle, tous les rôles se trouvaient répartis de telle manière que, le jour de la catastrophe venu, chacun pût, avec un motif suffisant, s'en prendre à son voisin ou à son inférieur. » (T. II, p. 384.)

D'après le comte de Broglie, « l'arrivée du général Monet, qui tombait en quelque sorte du ciel, mit tous les esprits en déroute. Si on lui avait recommandé d'agir en silence et de parler avec discrétion, ce fut une instruction qu'il n'observa guère. Il reprit, au contraire, avec une publicité affectée, ses anciennes relations avec les Czartoryski, en laissant entendre clairement qu'il agissait ainsi par ordre supérieur. »

Nous avons vu plus haut que c'était précisément le but de sa mission, et cette constatation justifie l'observation du duc de Broglie, qui dit (t. II, p. 222) « de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les opinions du comte, toujours empreintes d'une prévention généreuse, mais passionnée ».

Le comte ajoute : « Les Czartoryski d'abord un peu embarrassés et craignant d'être compromis, ne tardèrent pas à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer d'un tel auxiliaire pour contrecarrer la propagande du marquis de Paulmy et ruiner la considération de la France par ses allées et venues contradictoires. Ils entrèrent donc dans le jeu ; Monet, avec leur permission, s'installa à peu près chez eux et ne sortit guère de leur compagnie. » (II, 240.)

Hennin, d'autre part, écrivait à Versailles : « Je ne puis cacher que la mission du général Monet produit en Pologne le plus mauvais effet. Les partisans du prince de Saxe ont été atterrés dès son arrivée, et l'ambassadeur, ainsi que moi, avons eu à ce sujet bien des propos désagréables à essuyer. » Et il demandait si, pour colorer un peu les choses et arrêter les suppositions, on ne pourrait pas donner au général une mission

officielle, comme le consulat général d'Elbing, par exemple, afin « qu'il ne fût pas ici uniquement pour traiter avec les Czartoryski et détruire d'une main ce que nous édifions de l'autre ».

Il était d'autant plus embarrassé, qu'il ne savait lui-même que penser des intentions de la Cour. Paulmy lui avait montré ses instructions écrites en faveur du prince de Saxe. Mais bientôt après, lui arriva l'ordre du roi, transmis par Tercier, d'aller trouver le général Monet et de le mettre au courant du secret. « Celui-ci, très fier de son mandat confidentiel, se montra peu flatté d'apprendre qu'il avait à le partager avec un autre, en qui il pouvait voir un surveillant. Comme d'ailleurs il n'avait emporté que des instructions verbales, il put leur donner toute l'élasticité qui lui convint. Il apprit donc à Hennin, après s'être fait un peu prier, qu'il était chargé de dire à Poniatowski que l'insistance de Paulmy pour le prince Xavier n'était qu'une apparence, mais qu'au fond le roi ne voulait qu'un *piaste* (prince du sang) sur le trône de Pologne, et tout aussi bien, plutôt même, un Czartoryski qu'un autre, pourvu que la liberté polonaise fût garantie. Il prétendit même être autorisé à promettre que si M. de Paulmy se compromettait trop on le rappellerait aussitôt après l'élection, et comme Hennin, sans oser le contredire, l'engageait pourtant, d'un air d'incrédulité, à procéder au moins avec quelque discrétion, il prit l'observation avec hauteur et fit entendre que l'ordre du roi l'obligeait bien à écouter le résident, mais non pas à lui obéir, ni même à lui faire part de ses démarches. » (T. II, p. 241.)

Ce qui donne une allure de vraisemblance et un poids particulier aux déclarations du général Monet, c'est que peu après, le duc de Paulmy, noté par le comte de Broglie comme agent médiocre et bavard, fut rappelé, et qu'Hennin lui-même ne fut maintenu qu'avec la mission spéciale « d'empêcher à tout prix le parti patriotique d'opposer une élection de son choix à celle de Poniatowski, parce que le malheur de la Pologne étant certain, tôt ou tard il faudrait capituler avec les Czartoryski et qu'il ne fallait rien faire qui rendît l'accommodement plus difficile. » (T. II, p. 257.)

Entre temps, le prince de Saxe, écœuré des faux-fuyants par lesquels on éludait ses demandes, avait retiré sa candidature. Et le 7 septembre 1764, la diète proclama roi Poniatowski, sous le nom de Stanislas-Auguste, ou Stanislas II.

L'attitude équivoque de Louis XV pendant toute la durée des négociations ne permet pas de dire si cette solution correspondait à ses désirs intimes : mais ce qui est certain, c'est que le général Monet conserva la faveur royale et fut chargé d'autres missions.

François MIQUET.

VIEILLES HISTOIRES, VIEUX SOUVENIRS DU PAYS DE SAVOIE

UNE BATTUE A L'OURS A FAVERGES
EN L'AN XIII

Il y a peu d'années encore, lorsque les premières neiges d'automne commençaient à blanchir les sommets des montagnes de Faverges, il n'était pas rare d'apprendre que des ours avaient été tués dans la forêt de Doussard ou dans la sauvage vallée de Saint-Ruph et l'on voyait ensuite, exposés à l'étal des bouchers d'Annecy, quelques-uns de ces plantigrades qui excitaient la curiosité des passants avant de faire les délices des amateurs de venaison ¹.

Maintenant, il semble que les ours ont pour toujours disparu de ces régions montagneuses où leur souvenir ne sera bientôt qu'une légende que les vieillards raconteront le soir, près de l'âtre, durant les longues veillées d'hiver.

Il n'en fut pas toujours ainsi, et, si nous nous en rapportons à quelques documents que nous avons sous les yeux ², nous voyons qu'il y a tout au plus cent ans, les ours et même les loups étaient très nombreux dans le canton de Faverges, où

1. Voici une liste approximative des ours tués dans les environs de Faverges, depuis 1865, d'après quelques notes extraites d'un article de *l'Industriel savoisien*, du 23 décembre 1893 et des renseignements que nous devons à l'obligeance de M. Falcy, garde forestier à Annecy.

Vers 1865, deux ours furent tués dans les environs de Frontenex, hameau de la commune de Faverges, par MM. Delavy, Falcy et un surnommé Martin; en 1867, deux ours sont abattus, l'un dans les vignes de Verthier, par F. Bernex et l'autre dans la forêt de Giez, par M. le comte de Villette. En 1869 ou 1870, MM. Bovio, Bredannaz et C^e, de Doussard, abattirent un de ces animaux; en 1871, MM. Gustave Rulland et F. Coppier en tuèrent un; vers 1877 ou 1878, les gardes forestiers Ribet et Sallaz font une nouvelle victime près de Doussard et en 1880, les gardes Visou et Sallaz abattent une mère et ses deux petits, avec le concours de M. Berthod. La même année deux ours sont encore tués: l'un dans la Combe d'Ire, par MM. Rulland, Coppier et Falcy père et l'autre dans les vignes du Villard par M. P. Berger; en 1882, M. de Villette en tue un dans la forêt de Giez et en 1887, MM. Falcy, Gonthier et Suscillon en abattent un autre dans la forêt de Seythenex. Enfin, le 19 décembre 1893, dans la forêt du Charbon, non loin de Doussard, un ours mâle était tué dans sa tanière, de 5 coups de feu, par MM. de Boigne de Chambéry, Visou et Falcy, gardes forestiers. Il pesait 153 kil. et fut débité à 5 francs le kil. chez MM. Coutin et Granchamp, bouchers à Annecy. Il est probable que ce vieux solitaire était le dernier représentant de ces hôtes, peu malfaisants, qui donnaient une certaine renommée à l'ancienne forêt vierge de Doussard, car il termine cette liste mortuaire.

2. Dossier composé de 8 pièces, conservé aux Archives départementales de la Haute-Savoie, série O 1, Faverges, histoire locale.

leur audace et leur férocité étaient un sujet de terreur pour les habitants.

L'année 1805 (an xiii) fut, entre toutes, particulièrement remarquable à ce point de vue.

Le 26 thermidor an xiii ¹, le maire de Doussard, Neyret, écrivait à son collègue de Faverges « que jamais on ne s'était aperçu qu'il existât autant d'ours dans les bois et forêts de sa commune. » De toutes parts, on lui signalait les « ravages affreux » que ces animaux faisaient « aux bleds, fruits et bestiaux et même aux habitants ». Dans le bois communal situé au-dessus de Verthier il en existait huit qui étaient venus à deux cents pas de ce village, dans les vignes et y avaient dévoré « une chèvre qui était la seule ressource du pauvre Pierre Champagne pour alimenter ses quatre enfants ». On s'effrayait déjà à la pensée des ravages que ces hôtes dangereux ne manqueraient pas de faire dans les vignobles à l'époque prochaine des vendanges, les ours étant, comme l'on sait, particulièrement gourmands de raisins.

De Seythenex, à la même date, le citoyen Briandon, maire de la commune, avait également signalé au maire de Faverges que, dans les villages et hameaux de la région, on était effrayé de la quantité d'ours et de loups aperçus cette année-là.

« A chaque instant, écrivait-il, on apprend qu'ils dévorent des moutons, chèvres et autres animaux et attaquent même les habitants. Dans les forêts de cette commune dites du Vargne. des Plattières et à la Sambuy, je suis instruit qu'il existe un ours et quantité de loups qui ont déjà fait beaucoup de mal. »

Et les deux maires, soucieux de la sécurité de leurs administrés, demandaient à celui de Faverges de s'entendre avec eux pour faire appel « à tous individus reconnus chasseurs » et requérir « toutes personnes sachant tirer un coup de fusil » pour organiser une grande battue et débarrasser les campagnes.

Et pour mieux engager leur collègue à agir promptement, ils ajoutaient qu'ils comptaient, en la circonstance, sur « le zèle qu'il avait toujours montré pour le bien public ».

* * *

La petite bourgade de Faverges était, en ce temps-là, administrée par maître Maurice Prévost, notaire de sa profession et chasseur à ses heures ².

1. 14 août 1805.

2. Prévost Jean-Charles-Maurice a été notaire à Faverges de 1798 à 1834.

La lecture de l'épître de ses collègues de Doussard et de Seythenex dut, sans doute, ranimer le « zèle qu'il avait toujours « montré pour le bien public » car, sans tarder, il rédigea un arrêté convoquant le ban et l'arrière-ban des chasseurs du pays en vue d'organiser une grande battue et de partir en guerre contre les sauvages animaux.

En de longs considérants, il fit part aux populations des ravages « affreux » déjà occasionnés par un nombre « prodigieux » d'ours et de loups existant dans le canton. Il leur apprit que « dans la forêt de l'Arpette ¹, appartenant à cette commune, il « existait une ourse mère et ses deux petits ; que l'ourse mère « était venue il y avait environ vingt jours attaquer un habitant de la commune de Saint-Ferréol qui travaillait près de la « dite forêt pour le dévorer ; qu'il s'était échappé en se précipitant par des ravins et des précipices où il était resté pour « mort et en était encore malade ».

Enfin, après avoir rappelé le souvenir de « la chèvre « d'un malheureux sans fortune nommé Champagne... », maître Prévost arrêta, en six articles, les principales dispositions de la prochaine campagne :

La battue devait avoir lieu le premier fructidor ² et jours suivants, s'il était nécessaire, de concert avec le maire de Seythenex, dans la forêt de cette commune, dite de Montriond, dans celles voisines dites du Vargne et des Plattières, et à la Sambuy, pour la destruction « des susdits animaux ».

Le quartier général devait être au chalet de l'Haut de Seythenex. Tous individus « reconnus chasseurs », étaient invités à s'y rendre avec leurs fusils, les munitions devant être fournies par la commune. Le maire Prévost, en personne, dirigerait la battue « pour qu'il ne se commette aucun abus ».

Il signa son arrêté le 20 thermidor an XIII ³, le premier de l'Empire français. Cet arrêté fut ensuite affiché à la porte de la maison particulière qui servait alors de mairie ⁴. Il portait encore le sceau de la République, bien que l'on fût sous l'Empire et avait également ceci de particulier qu'il ne s'appuyait sur aucun texte législatif, aucun règlement d'administration ni aucune délégation spéciale autorisant le maire à ordonner la battue. Et cette omission paraît tout au moins bizarre de la part

1. Cette forêt était sans doute située au bas des rochers du même nom qui terminent le massif de la Tournette au sud, non loin de Viuz-Faverges.

2. 19 août 1805.

3. 17 août 1805.

4. L'Hôtel-de-Ville actuel de Faverges date de 1850.

d'un homme versé par état dans les questions de droit et qui exerçait depuis quelque temps déjà les fonctions municipales.

Le garde champêtre s'en alla aussitôt par les carrefours de la ville, dans les villages et hameaux des alentours publier les ordres du maire « à son de trompe et de cri public ».

La nouvelle de la battue fut bientôt connue dans toute la région. En même temps, le bruit se répandit que le chanoine Duport ¹, « par un excès de zèle et pour encourager les « paysans », comme l'écrivit ensuite le maire, avait décidé de faire transporter au chalet de l'Haut de Seythenex d'abondantes provisions de bouche, tant solides que liquides.

Le chanoine Duport appartenait au chapitre de la Métropole de Chambéry. C'était un enfant de Faverges, qui revenait chaque année, à l'époque des vacances et de la chasse, se reposer dans sa petite ville natale. Il était très connu dans tout le pays où sa bonhomie et sa générosité étaient proverbiales. Le chanoine s'était ému, lui aussi, des ravages que les loups et les ours causaient dans la région et avait résolu d'apporter son concours au maire pour la réussite de la battue. Mais, comme il connaissait les faiblesses humaines, il s'était dit, non sans raison, que d'excellentes et copieuses provisions seraient, pour beaucoup de chasseurs, un appât infiniment plus tentateur que la perspective, d'ailleurs aléatoire, de tuer un ours ou un loup !

*
* * *

Au jour fixé par l'arrêté municipal, de nombreux chasseurs se trouvaient réunis sur la petite place de la « Croix de pierre ² », lieu habituel des assemblées populaires. Il en était venu de divers points du canton : de Doussard, de Giez, de Saint-Ferréol, de Cons-Sainte-Colombe et même de Marzens.

Tous avaient apporté leurs armes : vieux mousquetons, vieux fusils à pierre des grandes guerres de la République, qui, avant de chasser l'ours, avaient chassé les rois...

Le maire Prévost se trouvait au milieu des chasseurs, heureux et fier de voir avec quel empressement on avait répondu à son appel.

Il fit distribuer de la poudre et des balles et l'on se disposa à partir.

1. Duport Pierre-Joseph, né à Faverges, d'un père originaire de Termignon en Maurienne ; nommé chanoine honoraire, en 1803, du nouveau diocèse de Chambéry, est mort en 1829. (L. MORAND : *Personnel ecclésiastique du Diocèse de Chambéry de 1802 à 1893*).

2. Aujourd'hui Place Gambetta, après avoir porté, de 1856 à 1905, le nom de Place Jacquart.

Déjà en ce temps-là, les chasseurs étaient tous un peu « Tartarins » et ceux de Faverges n'avaient pu résister au plaisir de montrer leur vaillance aux habitants en faisant le tour de la ville, fusil à l'épaule, avant de prendre la direction de la forêt du Vargne où allaient s'accomplir leurs exploits.

Vers quatre heures de l'après-midi, sous le chaud soleil de fructidor, qui égayait les petites rues tortueuses de la cité, la troupe se mit en marche, ayant le maire à sa tête. On traversa successivement les rues des Chaudronniers, de Pontverre ¹, des Fours et de La Roche ou rue Princesse ². Les curieux étaient nombreux aux carrefours, sur les places et devant les boutiques et échoppes, saluant les chasseurs et leur souhaitant bonne chance.

En sortant de Faverges, on prit le chemin pierreux de Tamié qui gravissait la côte de la *Curiale* ³, à l'ombre de superbes noyers séculaires. La journée était belle et chaude. On traversa le village du Villaret, où les deux torrents de Saint-Ruph et de Tamié se réunissaient pour épanouir ensuite leurs eaux en nappes argentées sur les roues moussues de plusieurs moulins ou « martinets ⁴ ».

La montée à travers les prairies qui dominent le Villaret fut particulièrement pénible à cause de la chaleur et, arrivé non loin de la cascade que l'on appelait alors « la Pscheutà », le notaire songea à faire reposer quelques instants ses compagnons à l'entrée d'un petit bois émaillé de cyclamens.

L'endroit était agreste et l'on y jouissait d'une admirable vue sur la vallée de Faverges.

A ce moment, le soleil commençait à décliner dans la splendeur dorée du couchant. La masse sombre du mont de La Motte se prolongeait peu à peu dans une ombre violette tandis que, sur la droite, les pentes rapides de la montagne du Périllet ⁵, couvertes en partie de sapins, et les arêtes gazonnées de la Dent de Cons étaient encore baignées dans une douce lumière rose. On apercevait, à moitié enfouis dans la verdure des châtaigniers, les villages des Combes, de Frontenex et de

1. Actuellement rue Gambetta, après avoir porté de 1856 à 1905, le nom de rue de Traktir.

2. A porté, de 1856 à 1905, le nom de rue de Tamié, remplacé aujourd'hui par celui de : Nicolas Blanc, un bienfaiteur de Faverges.

3. Ancienne propriété de la famille de M. Charles Buttin, vice-président de la Société Florimontane.

4. Ce sont de petits établissements un peu plus importants que les forges maréchaux, qui tirent leur nom du marteau leur principal agent de travail, qui sert à réduire le fer neuf ou les riblons en instruments et outils aratoires.

5. Plus connue aujourd'hui sous le nom de Belle-Etoile.

Verchères, dont les petites maisons aux façades blanches semblaient sourire au soleil. Puis, c'étaient, au pied des grandes coulées vertes de la Dent de Cons, le roc de Chambelon, semblable à une forteresse ruinée ; le château, avec sa tour ronde, couleur d'ocre, tapissée de lierre et, au-dessous, les maisons de Faverges, la plupart couvertes en chaume, se rangeant en fer à cheval, comme pour se mettre sous la protection du vieux manoir. La plaine verte s'étendait tout autour avec ses nombreux et superbes noyers, qui faisaient l'orgueil du pays.

L'horizon était fermé, un peu près peut-être, par les rochers sourcilleux de Mercier, de la Balmette et de Viuz, arrondis en immenses arcades au-dessus des vignobles ; le sphinx gigantesque de l'Arclozan et, plus loin, vers Marlens, par les vagues bleuâtres du mont Charvin.

Près de l'endroit où se reposaient les chasseurs, s'ouvrait le sombre défilé de Saint-Ruph et, un peu à gauche, l'immense forêt du Vargne, pleine de mystère, au-dessus de laquelle se profilaient dans le ciel d'un bleu de pervenche les masses révoltées des sommets de la Sambuy.

L'air était tiède encore et une fraîcheur venait de la cascade dont on entendait le sourd grondement.

Une paix bienheureuse était répandue sur tout cet ensemble de montagnes, de vallons, de bois, de prairies ensoleillées, où l'ombre des arbres commençait à s'allonger. Des tintements de clochettes, des appels lointains de pâtres s'entendaient par instants ; c'était l'heure exquise où la nature semble se recueillir à l'approche de la grande tristesse du soir...

On reprit le sentier qui montait à Seythenex, où l'on arriva en peu d'instant.

Le citoyen Briandon, maire de la commune, entouré du garde forestier et de quelques notables, attendait les chasseurs et leur souhaita la bienvenue. Sur la petite place du village, au milieu de maisons basses aux grands toits de chaume, une table était dressée et des rafraîchissements furent servis. On but à la prochaine extermination des ours et des loups, tandis que, sur le seuil des portes, les bonnes femmes, en coiffes rondes¹ et les marmots aux yeux étonnés regardaient avec admiration ces hommes armés qui allaient les débarrasser de leurs redoutables voisins.

1. Bonnet rond de tulle noir ou blanc ruché et formant une sorte de couronne, encore porté actuellement à Faverges et dans plusieurs communes du canton.

La troupe, à laquelle s'étaient joints le maire Briandon et quelques chasseurs de Seythenex, monta aux Grangettes, et, peu après, pénétrait dans le val sauvage de Saint-Ruph dont un ermite, qui l'habita au xviii^e siècle, a laissé cette naïve description :

Là le soleil à peine enfonce ses rayons,
Un rapide torrent y gronde à gros bouillons
Tombant de ravine en ravine ;
Les nocturnes oiseaux s'y juchent sur des pins ;
Et le chamois dispos dans son antre rumine
L'herbe qu'il a brouté les soirs et les matins ¹.

Le soleil, sur le point de disparaître derrière l'Arcalod, « n'enfonçait ses rayons » que sur les cimes des plus hauts sapins qu'il teintait d'un peu d'or rose et le torrent, grossi par de récentes pluies, continuait à rouler ses eaux « à gros bouillons ».

On passa en face du hameau de Saint-Ruph, situé sur l'autre versant de la vallée. On apercevait, groupées autour d'une chapelle en ruines ², ses quelques misérables chaumières, d'où montaient doucement les fumées du soir.

Mais, des cris de détresse troublèrent soudain le silence de la forêt ; des pâtres appelaient au secours et, apercevant les chasseurs, leur faisaient des signes désespérés. A l'instant même, un loup venait d'emporter un mouton ³. On se mit à la poursuite du fauve, mais, la nuit étant survenue, on dut regagner le sentier, de crainte de s'égarer.

On avait de la peine à se diriger sous la voûte sombre des sapins et l'on trébuchait à chaque pas. On remonta un ruisseau dominé, à droite, par les rochers de Montriond, repaire habituel des ours et station très fréquentée par les chamois. Enfin on sortit de la forêt et l'on se trouva au pied des prés qui, en pentes rapides, s'élèvent jusqu'aux arêtes de Chaurionde. Vers le milieu de ces pâturages, on aperçut une petite lumière rougeâtre qui tremblottait. C'était le chalet de l'Haut de Seythenex, où les chasseurs allaient pouvoir se reposer.

On y arriva après une marche assez pénible dans les gazons, semés de rocailles et de bouquets d'arbres. Les bonnes gens du

1. *Extrait de la vie de Mgr de Chivron, archevêque et comte de Tarentaise*, par le R^d Père Bernard. Chambéry, 1687, p. 56. L'auteur de ces vers devait être un moine de Talloires.

2. Chapelle du prieuré de Faucemagne, déjà en ruines au moment de la Révolution et dont l'ancienne cloche se trouve aujourd'hui au clocher de la chapelle des Combes, hameau de Seythenex.

3. Ce détail figure dans le procès-verbal de la battue.

chalet attendaient les chasseurs, qui eurent de la peine à s'installer dans l'unique pièce étroite, enfumée, où flambait un grand feu.

Après quelques instants de repos on songea à utiliser les provisions envoyées par le chanoine Duport. On fit surtout honneur à un petit vin du Bogon ¹ qui ne tarda pas à délier toutes les langues. Les pipes s'allumèrent et, sous la lueur pâlotte d'une lampe primitive, les chasseurs se mirent à raconter leurs exploits.

Le notaire, que la fumée incommodait, sortit un instant pour respirer. Dehors, la nuit alpestre était d'une incomparable splendeur. Pour la première fois, maître Prévost se trouvait, à cette heure, à une pareille altitude et la beauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux le remplissait d'une inexprimable émotion.

Il s'était insensiblement éloigné du chalet, montant sans s'en apercevoir, vers les cimes de Chaurionde et, à mesure qu'il s'élevait, le silence semblait se faire plus grand autour de lui. L'air était très pur, presque froid, et la lune radieuse venait de surgir du chaos fantastique des rochers de la Sambuy.

Sous sa lumière sereine, les choses prenaient des aspects extra-terrestres ; les montagnes, les vallées, les forêts se fondaient doucement dans des vapeurs bleuâtres et la vie humaine ne se manifestait plus que par quelques petites lumières perdues très bas, au fond des lointaines vallées. Maurice Prévost montait toujours, l'âme plongée dans un ravissement infini, les regards parmi les étoiles, qui lui paraissaient plus pures, plus scintillantes ; la terre fuyait sous ses pieds, il se perdait dans ce silence, se sentant attiré vers les astres par une force mystérieuse.

.

*
* *

Le lendemain, une battue fut faite dans la forêt de Montriond où l'on « aperçut des traces de l'ours sans pouvoir toutefois l'atteindre ».

Le second jour, « toujours à la poursuite du même ours, « un petit chamois de quelques mois se présenta au poste d'un « paysan qui le tua et la pluie étant ensuite survenue mit fin « à la battue ² ».

Le matin du troisième jour, le soleil se leva radieux ; il do-

1. Vignobles situés au-dessus de Vesonne, près Faverges.

2. Extrait du procès-verbal de la battue.

rait doucement les grands pâturages qui paraissaient plus verts après la « pluye » de la veille et où s'épanouissaient encore de nombreuses fleurs alpestres aux nuances délicates. Vers 7 heures, le chanoine Duport arriva au chalet, armé de son fusil. Il avait couché à Seythenex et était monté de bonne heure, profitant de la fraîcheur du matin. Le maire, qui était allé à sa rencontre, lui fit part de son désappointement et de ses inquiétudes.

En somme, les deux journées précédentes n'avaient donné aucun résultat, à part la mort du « petit chamois de quelques mois » et il était temps de frapper un grand coup, d'autant plus que les vivres commençaient à s'épuiser et que plusieurs chasseurs étaient découragés. On appela Briandon, on consulta les chasseurs qui avaient relevé des traces d'ours en divers endroits et l'on se mit bientôt d'accord pour arrêter les dispositions suivantes :

Tous les chasseurs, sous la direction de Briandon, opéreraient un grand mouvement tournant vers le massif de Montriond où, selon toutes probabilités, les ours se tenaient cachés. On fouillerait la forêt, les fourrés, les taillis, de manière à forcer les bêtes à sortir de leurs tanières, on les cernerait peu à peu en les obligeant à passer dans un ravin étroit où le notaire et le chanoine, armés de carabines et excellents tireurs, les attendraient de pied ferme.

Vers midi, après un léger repas pris au chalet, les chasseurs, conduits par Briandon, commencèrent leur mouvement. Le maire et le chanoine descendirent à leur tour et allèrent se poster aux endroits qu'ils avaient choisis. C'était dans une sorte d'étroit passage creusé entre deux pentes rapides couvertes de bois épais et surmontées par d'énormes rochers. La chaleur était étouffante et de gros nuages, précurseurs de l'orage, envahissaient le ciel.

Le chanoine se mit à l'affût sur l'un des côtés du ravin, abrité par un rocher sur lequel il appuyait sa carabine. L'air manquait, la nature semblait lasse, un silence lourd remplissait la forêt, troublé seulement par le bourdonnement des insectes. Le chanoine tombait de fatigue et, en attendant de lutter contre les fauves, il luttait contre le sommeil.

Sur l'autre versant du ravin, le maire Prévost s'était également posté, adossé à la souche vétuste d'un gros sapin mort. Depuis longtemps les batteurs opéraient leur mouvement et les fauves ne devaient pas tarder à apparaître à l'entrée du ravin.

Maître Prévost était courageux et pourtant la perspective d'avoir à combattre bientôt un ours ou un loup lui causait une singulière émotion. Il ne voyait ni n'entendait le chanoine et se sentait seul et perdu à ce moment qui pouvait devenir tragique. Il était nerveux, le moindre bruit le faisait tressaillir.

Des pensées sombres envahissaient son esprit. Il regrettait presque d'être venu, d'avoir laissé sa femme, ses enfants, son cher foyer familial.

Il pensait avec attendrissement à son étude, si tranquille, où les gros minutaires, à dos de parchemin, s'alignaient sur des rayons où, le matin, le soleil filtrant doucement à travers les rideaux, faisait de petits ronds lumineux sur le plancher...

Soudain, il poussa un cri d'épouvante !... Quelque chose de rude venait de s'abattre sur son épaule !

L'ours ? ?

Il fit un bond pour se dégager, se retourna, et se trouva face à face avec... le brigadier de gendarmerie de Faverges, qui le regardait stupéfait...

.

Le brigadier était un brave homme, ne connaissant que la consigne. Le matin même, il avait reçu de la sous-préfecture d'Annecy un ordre lui enjoignant d'arrêter coûte que coûte la battue, qui était illégale, le maire de Faverges ayant outrepassé ses droits et empiété sur les attributions de « l'administration supérieure ».

Et le gendarme s'était empressé d'obéir.

Il était monté tout d'une traite pour surprendre les chasseurs et « verbaliser ». Par les rudes sentiers de Glaise de Saint-Ruph, par les ravins, il avait marché à grands pas, heurtant son sabre aux cailloux des chemins, suant sous son immense chapeau à cocarde tricolore...

Enfin, il était arrivé assez à temps. Il avait aperçu de loin un homme à l'affût, s'était approché doucement, avec d'infinies précautions, marchant sur la pointe des pieds. Et arrivé près de lui, sans être entendu, l'avait « appréhendé ». Et voilà que cet homme était le maire de Faverges en personne !...

Maître Prévost n'y comprenait rien et demandait des explications.

Le brigadier était fort perplexe. Des idées confuses s'agitaient dans son cerveau. Il cherchait comment il pourrait concilier le respect qu'il devait au premier magistrat du canton avec son

devoir de gendarme. Allait-il arrêter le maire pour chasse en temps prohibé ? ?...

A cet instant, les chasseurs de Briandon débouchèrent dans le ravin, sans d'ailleurs ramener ni ours ni loup. Le temps était devenu tout à fait sombre et le tonnerre commençait à gronder... Les chasseurs et le chanoine entouraient maintenant le maire et, à la vue de tous ces hommes « en contravention », le brigadier s'était ressaisi. Le sentiment du devoir, quelque pénible qu'il lui parût, reprit le dessus dans son âme troublée. Il était monté sur un rocher, dominant la foule confuse des « délinquants ». Cambré dans son uniforme, la main gauche à la poignée de son sabre, il avait la sévère majesté de l'homme qui représente la Loi...

Il fit un grand geste circulaire, comme pour englober tous les chasseurs dans un vaste procès-verbal, mais, à ce moment, un éclair aveuglant zébra le ciel, suivi aussitôt d'un coup de tonnerre si formidable qu'on eût dit que les rochers de la Sambuy s'écroulaient subitement. Et la pluie se mit à tomber en déluge.

Ce fut un sauve-qui-peut général ; les chasseurs s'enfuirent de tous côtés, les uns vers la forêt, les autres vers le chalet. Le notaire et Briandon y arrivèrent des premiers, suivis bientôt par le chanoine qui ruisselait.

Et le brigadier resta seul, sous l'averse, la poitrine barrée par son large baudrier.

.

Ainsi se termina lamentablement la grande battue à l'ours ordonnée en l'an XIII, par maître Maurice Prévost, notaire et maire de Faverges.

F. et J. SERAND.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE SAVOISIENNE

MAX BRUCHET : **Le Château de Ripaille**, in-4°, Paris
Delagrave, 1907.

Ripaille !... A qui n'est-il pas familier, ce nom évocateur, à tort ou à raison, de paysages enchanteurs et de luxueuses orgies, de schisme et de papauté, de retraite monacale et de lieu de délices. Combien peu nombreux, cependant, ceux qui ont sur ce sujet des notions exactes !

Dire ce qu'est et ce que fut Ripaille dans la géographie, dans la légende et dans l'histoire, telle est la tâche ardue à laquelle s'est consacré M. Bruchet ; mieux que personne il était à même de la mener à bien. Connaissant à fond, de par ses fonctions, les archives de la Haute-Savoie, et, de plus, visiteur assidu et studieux des archives de Turin, de Genève, de Lausanne et de Berne, qui depuis longtemps n'ont plus de secrets pour lui, l'auteur a pu, sans sortir de son cadre, écrire une monographie dans laquelle tient par moment toute l'histoire de Savoie, parfois même celle de l'Europe.

Dès les premières pages le lecteur est séduit, et trouve avec surprise, dans un ouvrage où la vérité historique la plus rigoureuse est toujours, non seulement respectée, mais appuyée de preuves indiscutables, un intérêt qu'on ne s'attend à rencontrer que dans un roman et qui va grandissant jusqu'à la fin. Il est tel chapitre, la mort du Comte Rouge, par exemple, qui semble dû à l'imagination fertile d'une Anne Radcliffe. Mais toujours le texte authentique, le document irréfutable, donné à l'appui du récit de l'auteur vient dire, témoin fidèle : C'est vrai, je l'atteste.

Plus de trois cents pages de ces « Preuves », réparties méthodiquement en 124 chapitres dans la deuxième partie de l'ouvrage, et auxquelles renvoient les notes de la 1^{re} partie, fournissent à l'historien comme à l'archéologue une mine précieuse de documents de premier ordre, presque tous inédits. Ces pièces justificatives sont complétées par un glossaire des mots difficiles, d'autant plus précieux que les textes de la région ont été complètement ignorés des auteurs des plus célèbres glossaires existant jusqu'à ce jour.

Enfin, une table alphabétique très complète permet de consulter tant la première partie que les preuves, et fait de cet ouvrage un véritable dictionnaire historique et géographique de la Savoie.

Les merveilleuses héliogravures de l'illustration, faites d'après les clichés de M. Boissonnas, — c'est tout dire, — font tour à tour passer sous les yeux des vues de Ripaille, des reproductions d'anciennes miniatures, de sceaux et de documents, et aussi la photographie d'objets du plus haut intérêt, comme cette coupe romaine en verre jaspé, trouvée à Ripaille même, où elle fait actuellement, avec tant d'autres merveilles, partie de la collection de M. Engel-Gros, et qui n'a d'égale dans aucun musée.

La reliure elle-même, forme registre ancien, est une trouvaille et contribue à donner à l'ouvrage un cadre digne du tableau.

Nous sommes heureux de joindre nos félicitations à celles qu'a déjà values à M. Bruchet ce nouvel ouvrage, le plus important et le plus remarquable à tous égards paru depuis plusieurs années des deux côtés des Alpes sur la Savoie et la Maison de Savoie.

Ch. BUTTIN.

La Chanson en Patois savoyard. *Los Coups de Mula du Ptiou de la Comba.* (Annemasse, P. Granchamp, imprimeur-éditeur ; une élégante plaquette, prix : 1 franc.)

En dépit de ses détracteurs, la Chanson (celle que les honnêtes gens peuvent écouter sans rougir) est de jour en jour plus florissante. A Lyon, Camille Roy, le délicat poète des *Chansons pour tout le monde*, élève un hôtel en son honneur et fonde une nouvelle Académie. Moins haute est l'ambition de nos chansonniers savoyards. Et pourtant les fleurettes qu'ils vont cueillant ont parfois un pénétrant parfum. Telle la gerbe que nous offrait récemment Aimé Marcoz, dont la carrière fut malheureusement trop courte. Telle encore celle que vient de lier « le Ptiou de la Comba ». Sans doute ses *Coups de Mula* sont un premier essai, mais il ne mérite pas uniquement les encouragements des philologues épris de termes pittoresques ou curieux des parlers locaux. Les chansons du « Ptiou », pleines de verve gauloise et d'heureuses saillies, ont souvent déridé ses collègues et ses amis. Elles pourront aussi distraire, croyons-nous, quelques doctes Florimontans. Ceux-là souhaiteront au Ptiou d'abattre de nouveaux andains « à grouss' cambées ». Il n'a pas oublié son *cofi* : encore quelques coups de *mulă* et M. J. Songeon sera le digne successeur des Béard et des L. Terrier.

* * *

Vient de paraître, à la librairie P.-V. Stock : *La Duchesse de Cordoba*, par Guy Valvor. Nous ne signalerions pas ce roman, s'il n'était l'œuvre posthume d'un ancien professeur au Collège Chappuisien. M. Georges Vayssière (Guy-Valvor ; 1853-1904) enseigna la rhétorique à Annecy, en 1882. La préface contient un aperçu biographique et bibliographique signé J. Mariel. L'ouvrage est orné d'un beau portrait de l'auteur, qui fut un écrivain consciencieux et fécond.

J. D.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de la Flore populaire de la Savoie.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1907

N.-B. — *Les petits caractères indiquent une communication insérée dans les procès-verbaux des séances.*

ARCHÉOLOGIE.

BRUCHET M. Le classement de la chapelle des Allinges.	59,	172
CARLE et LE ROUX. Nouvelles fresques découvertes au château d'Annecy		174
FENOUILLET. Sur un bloc à cupules.		173
MARTEAUX Charles. Voies romaines de la Haute-Savoie : Voie romaine de Condate à Genava et chemins secondaires (<i>avec figures</i>)	27,	75
— Etude sur la voie romaine de Boutae à Genava (<i>avec figures</i>)	153,	176
— Sur l'inscription de Spirniolus à Lucey.		170

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie savoisiennne :

<i>Le Type savoyard</i> , par C. Borlet et J. Poncier	135
J.-F. G. <i>Une Famille de Savoie amie de Genève</i> , par Théodore Claparède	136
BUTTIN Ch. <i>Le Château de Ripaille</i> , par M. Bruchet.	227
J. D. <i>La Chanson en patois savoyard. Los Coups de mula du Ptiou de la Comba</i>	229
— <i>La Duchesse de Cordoba</i> , par Guy Valvor	229

BIOGRAPHIE.

BRUCHET M. Quelques lettres de Germain Sommeiller.	172
MIQUET François. Le général Villien.	116
— Une mission du général Monet sous Louis XV.	212

HISTOIRE.

BUTTIN Ch. Le Guet de Genève au xv ^e siècle	63
DÉSORMAUX. Sur un répertoire des sources historiques concernant Annecy	57
FENOUILLET. Une émeute à Savigny (1753).	112
TROLLIET A. Mœurs d'autrefois : Carouge (1791)	110
GONTHIER J.-F. La peste de 1629 et M ^{gr} J.-F. de Sales.	126
PICCARD L.-E. Document inédit sur La Roche au xv ^e s.	130
SERAND F. et J. Vieilles histoires, vieux souvenirs du pays de Savoie : Une battue à l'ours à Faverges en l'an III.	217
SERAND J. Un permis de chasse de 1659	7

HISTOIRE NATURELLE.

DOUXAMI H. La Grotte des Fées (les Contamines-Saint-Gervais, Haute-Savoie) (<i>avec plan</i>)	93
GUINIER Ph. Le Roc de Chère. Etude phytogéographique (<i>suite et fin</i>)	35
LE ROUX Marc. Le lac d'Annecy (Faune et Flore : Etude de géographie biologique (<i>avec pl. hors texte</i>)	137, 185
LE ROUX M. et GUINIER E. Sur <i>Erica vagans</i> plante nouvelle pour la Haute-Savoie	173

GLANES SAVOISIENNES.

SERAND J. Canaux d'Annecy, Pont des Amours, 118 ; André Theuriet, Jacques Replat, Monument d'Eugène Suë, Horloges d'Annecy, 119 ; Aristide Callies, 120 ; Bibliothèque publique, Ecole de mécanique, Bâtiments de l'Evêché d'Annecy, 132 ; Musée de peinture à Annecy en 1798, 133 ; Association cultuelle à Annecy en 1796, Publications de Léonce Duparc	135
--	-----

GRAVURES.

Dionysos en bronze de Chevrier	33
Trouvailles de la voie romaine de Condate à Genava	83
Trouvailles de la voie romaine de Boutae à Genava	161
Plan de la Grotte des Fées	95
Lac d'Annecy. Bassins du S. et du N. Distribution des Associations végétales du littoral (<i>hors texte</i>)	192

LITTÉRATURE.

DÉSORMAUX J. Un détracteur de la montagne : Chateaubriand et le <i>Voyage au Mont-Blanc</i>	201
---	-----

PHILOLOGIE.

CONSTANTIN A et DÉSORMAUX J. Etudes philologiques savoisiennes : Essai de grammaire	8, 98
DÉSORMAUX J. Sur un glossaire du français régional parlé en Savoie	5
MARTEAUX Ch. Sur l'étymologie du mot Queige	62

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE.

Liste des membres de la Société Florimontane	v
Nécrologie : MM. BELLY, 1 ; CANTON, 1 ; A. DUNANT, 6 ; THEURIET, 58 ; M ^{me} CARREY	169
Démissions : MM. CORCELLE, 1 ; GONNET	170

Nouveaux membres : MM. BLANDIN, 1 ; Aug. FOURNIER, 4 ; MURATORE, 7 ; DOUXAMI, 57 ; LAEUFFER, 59 ; BERTRAND, 59 ; CHOLET, 61 ; PERRAVEX, 61 ; BELLEVILLE, 61 ; BOUVIER, 61 ; J. DENARIÉ, 170 ; GAVARD	170
Dons au Musée	2, 3, 7, 60
Projet de Musée industriel	122, 125, 175
Dons à la Société	2, 4, 6, 57, 60, 61, 121, 169, 170, 171
Renouvellement du bureau	1
Société Florimontane : Assurance de la bibliothèque	2
Concours de Poésie pour 1906	4
Compte-rendu financier pour l'année 1906	4
Règlement de concours	172
Collection de journaux	190, 174
Récollement de la bibliothèque	173
Projet pour Concours Andrevetan de 1910	174
Distinctions	6, 57, 59, 61, 121, 169, 172
Budget pour 1907	7
Cotisation pour le monument Lamarck	60
Délégation pour l'adoption d'une langue internationale	61
Vœux : rues d'Annecy	62, 170

En supplément :

CONSTANTIN et GAVE. Flore populaire de la Savoie ou Dictionnaire des noms populaires de nos plantes (*suite*).



Le Directeur-Gérant : Marc LE ROUX.

6974. — Annecy. Imprimerie J. ABRY.

CHOCOLAT



D'ANNEY

L'essayer, c'est l'adopter

LE RÉCLAMER

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

D'ÉPICERIE & DE CONFISERIE

USINE ÉLECTRIQUE

BUREAUX :

QUAI DE LA TOURNETTE

ANNECY

Célèbres Gorges du Fier



Ligne PARIS-AIX-LES-BAINS-ITALIE

Sur le parcours d'Aix-les-Bains, Annecy, Chamonix

Station de Lovagny-Gorges-du-Fier

à 10 minutes d'ANNECY (H^{te}-Savoie)



*40 ans d'existence. Plus de 800.000 visiteurs.
Galleries de construction parfaite, à 5 minutes de la station.
Abîmes justement reconnus et classés
parmi les curiosités les plus saisissantes des Alpes
Longueur 300 mètres. Profondeur 60 mètres.
Mer de rochers.*



Chalet-Restaurant à l'entrée des Galeries

tenu sous le contrôle de la Société

TÉLÉPHONE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Cette Société, fondée en 1851, a pour but le progrès et l'encouragement des sciences, des lettres et des arts ; elle publie un périodique, la **REVUE SAVOISIENNE**, qui paraît chaque trimestre, par livraison de 64 à 80 pages grand in-8°, formant à la fin de l'année un volume de 256 à 320 pages, à justification serrée, orné de planches phototypiques hors texte et de gravures.

Le but de cette Revue est de vulgariser les études qui se rattachent de près ou de loin à la Savoie et de tenir ses lecteurs au courant de tous les travaux qui s'y rapportent. Les ouvrages envoyés à la Société sont, s'il y a lieu, analysés.

La Société laisse à chaque auteur l'entière responsabilité des opinions qu'il émet. — Elle échange ses publications avec les principales Sociétés savantes de France et de l'étranger. — Elle ouvre chaque année un concours de poésie, d'histoire ou de beaux-arts, dont le prix est de 600 fr. (Voir le programme dans le dernier fascicule de l'année précédente.)

Le prix d'abonnement à la « Revue savoissienne » est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour les pays de l'Union postale.

Pour faire partie de la Société, il faut être présenté par un de ses membres et agréé par elle. Ses membres sont honoraires, effectifs ou correspondants.

Les membres honoraires sont choisis parmi les personnages de distinction qui font honneur à la Savoie ou qui ont rendu des services à la Société ; ils ne payent aucune cotisation.

Les membres effectifs payent une cotisation de 12 fr. : en cette qualité, ils reçoivent la **REVUE** et ont le droit d'avoir en communication les ouvrages de la bibliothèque de la Société et d'assister à ses séances.

Les membres correspondants sont choisis parmi les personnes n'habitant pas l'arrondissement d'Annecy et qui collaborent à la **REVUE**. Ils payent une cotisation de 6 francs.

Adresser les lettres et envois au Secrétaire (A l'Hôtel-de-Ville).

MM. les Collaborateurs qui désireraient faire des tirages à part sont priés d'en prévenir à temps M. Abry, imprimeur de la Société.

TARIF DES TIRAGES A PART	25 exemplaires	50 exemplaires	100 exemplaires	CHACUN COUT en plus du 4 ^{re} cent
Prix de la feuille de 16 pages, papier de la Revue	6 »	7 »	9 »	4 »
Prix de la couverture imprimée, brochage compris	5 »	6 »	8 »	4 50
Prix de la couverture non imprimée, brochage compris	1 50	2 »	2 50	» »

OUVRAGES DE FONDS.

Bulletin de l'Association Florimontane, de 1851 à 1858 (épuisé).

Revue savoissienne, de 1860 à 1884 inclusivement (volumes de 100 à 140 pages in-4°). Un volume broché, 4 fr. ; un numéro séparé, 0 fr. 50.

COLLECTION de 1860 à 1905 inclusivement, composée de 46 volumes brochés, 190 francs ; collection précédente moins l'année 1870, 160 francs et moins les années 1870 et 1893, 140 francs.

Ch. MARTEAUX et Max BRUCHET : *Catalogue raisonné des ouvrages concernant la Savoie, conservés à la bibliothèque de la Société Florimontane*. Un volume grand in-8° de 134 pages, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25.

Charles MARTEAUX : *Table des Matières des Bulletins de l'Association Florimontane et de la Revue savoissienne (1851-1900)*, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50.

E.-G. CAMUS : *Notes floristiques sur la chaîne des Aravis et les environs de La Clusaz (Hte-Savoie)*. Br. in-8° avec carte et grav. hors texte, 1 fr. ; franco, 1 fr. 10.

Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Annecy en 1901 (XVI^e session), 1 vol. in-8° de XLVIII-448 p. avec grav. et planches hors texte, 10 fr.

GUALDI (G.), 13, RUE DU PAQUIER, ANNECY

COLLECTIONNEUR D'ANTIQUITÉS

CURIOSITÉS DU PAYS — BAHUTS SAVOYARDS

Falences. Armes, etc.

☞ VENTE ~ ACHAT ~ ÉCHANGE ☞







